

Flamme au vent

Kent, Alexander

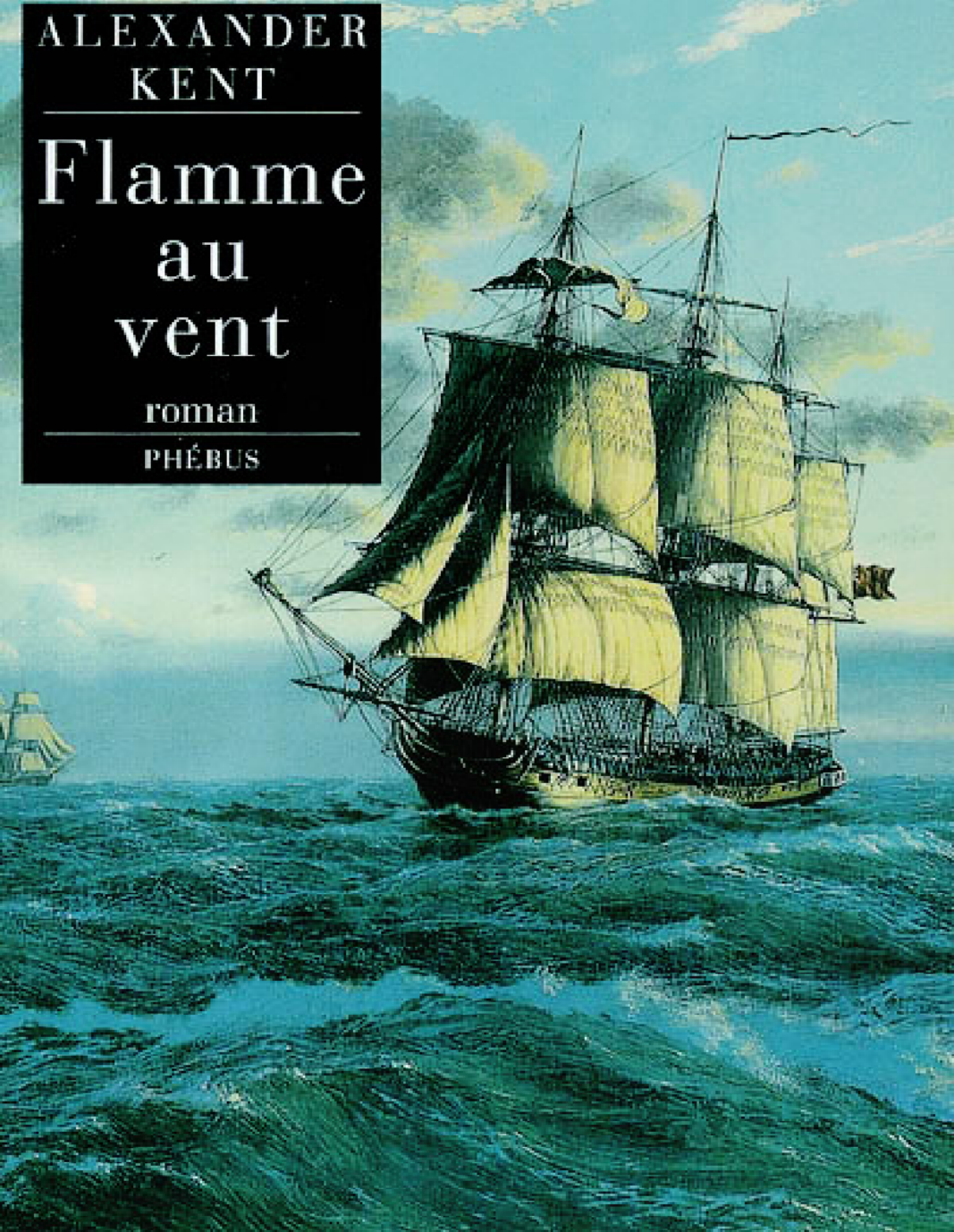
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ALEXANDER
KENT

Flamme au vent

roman
PHÉBUS



ALEXANDER KENT

FLAMME AU VENT

BOLITHO-16

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT



PHEBUS

Illustration de couverture :
John Chancellor *Communications* (détail)

Titre original de l'ouvrage en anglais :
Colours Aloft 1986

À Kim, mon amour.

*Et le marin son cœur lui abandonna ;
Elle lui avait donné le sien depuis longtemps déjà.*

I

JUSANT

Il faisait anormalement froid pour une mi-septembre, et les pavés de Portsmouth luisaient comme du métal après la pluie qui était tombée pendant la nuit.

Le vice-amiral Sir Richard Bolitho fit halte au coin de la rue et se retourna pour regarder *l'Hôtel Saint-George*, où il était descendu pendant deux jours après être arrivé de Falmouth. Il aperçut aussi la vieille auberge des *Poteaux Bleus*. Un filet de fumée s'échappait de la cheminée, cela lui rappelait une époque bien lointaine, celle de ses années d'aspirant.

Il soupira en se tournant vers son compagnon qui l'attendait. En passant le coin de la rue, Bolitho sentit soudain le vent glacé qui déboulait du Solent, comme pour les défier.

Il était encore tôt et pourtant, les rues étaient déjà animées. On était en effet en 1803 ; la paix, fragile, avait été balayée par les premières bordées de mai. Pas un seul homme jeune, pas de badaud : on fuyait les détachements de presse tant redoutés. Voilà, se disait-il, une vieille leçon qui se répétait et dont on ne tuait jamais les conséquences. Son neveu le regardait, l'œil trouble, et cela lui rappela une remarque qu'on leur avait faite ce matin même à l'hôtel, tandis qu'ils avalaient une dernière tasse de café. L'homme était visiblement un voyageur et observait les deux officiers de marine en grande conversation. Plus tard, il devait leur avouer qu'il les avait pris pour deux frères.

Bolitho se tourna vers son neveu. Il détestait l'idée de devoir se séparer de lui, mais savait aussi que le retenir plus longtemps aurait été pur égoïsme de sa part. Adam Bolitho avait vingt-trois ans, mais, pour son oncle, il n'avait guère changé depuis le jour où il avait embarqué à son bord comme tout jeune aspirant.

Il y avait pourtant une différence, et de taille. Adam avait connu les épreuves et le danger, tantôt à ses côtés, tantôt non. À voir la fine ligne que dessinaient sa bouche et son menton volontaire, on sentait qu'il en avait fait son profit. L'épaulette unique qui brillait sur son épaule gauche laissait deviner le reste. Il avait vingt-trois ans, il était capitaine de frégate et commandait désormais son propre bâtiment, la *Luciole*, petit brick de quatorze dissimulé quelque part derrière la muraille, perdu au milieu de l'énorme mouillage parmi de gros

vaisseaux de guerre, des transports, tout ce qui fait enfin l'ordinaire d'un port de guerre.

Tout attendri, Bolitho le regardait sans vraiment le voir. Il revivait de manière fugitive les souvenirs de ce qu'ils avaient traversé ensemble. Il lui dit enfin, sans trop réfléchir :

— C'est un grand jour, votre père aurait été fier de vous.

Adam se tourna vers lui, un peu inquiet, mais finalement ravi.

— C'est gentil à vous.

Bolitho ajusta sa coiffure galonnée pour se donner meilleure apparence.

— Si je devais me féliciter de quelque chose, ce serait bien de ce jour où je vous vois prendre votre premier commandement – et, lui saisissant impulsivement le bras : Vous allez me manquer, Adam, dit-il.

Adam lui sourit, mais son regard restait triste.

— Vous pensiez au passé, mon oncle ?

— Oui.

Ils reprirent leur marche, et Bolitho essaya de dominer le sentiment de fatigue qui lui pesait sur les épaules depuis qu'il avait quitté Falmouth. Était-ce la dernière fois ? Était-ce la cause de son appréhension ? Allait-il finir comme tant d'autres, sur un pont dévasté, ensanglanté, et ne jamais revoir sa demeure ?

— Il a cru que nous étions frères, lui dit Adam. Le compliment valait plutôt pour moi.

Il se mit à rire et Bolitho crut revoir l'aspirant qu'il avait été.

Il serra son manteau de mer autour de ses épaules. Son vaisseau amiral l'attendait, lui aussi. Peut-être le poids des responsabilités que lui réservait son enveloppe d'ordres encore scellée le délivrerait-il de ses doutes, qui le quitteraient comme s'estompe une côte quand on gagne le large.

Ils seraient tous là pour l'accueillir. Dieu soit loué, il était parvenu à garder Valentine Keen comme capitaine de pavillon. Mais cette fois-ci, songea-t-il, il n'y aurait plus guère de visages familiers autour de lui.

La paix d'Amiens, comme on l'avait baptisée, n'avait pas duré un an. Mais cette brève période avait tout de même laissé le loisir à Leurs Seigneuries et à un gouvernement affaibli de réduire la flotte, en nombre d'hommes comme de bâtiments, à quelque chose de dérisoire. Sur cent vaisseaux, soixante avaient été désarmés, on avait renvoyé quarante mille marins et fusiliers. Bolitho avait eu la chance de conserver son emploi quand tant d'autres avaient tout perdu. Ironie du sort, c'est son ancien vaisseau amiral, *l'Achate*, qui avait livré et remporté le premier combat après la rupture de la paix. Une victoire obtenue contre toute attente, à une époque où la flotte avait bien

besoin d'en connaître une, quelle qu'elle fût. Autre ironie du sort, le vaisseau amiral français, *l'Argonaute*, dont ils s'étaient emparés après l'un des plus féroces combats au corps à corps dont Bolitho pût se souvenir, attendait de hisser sa marque au mât de misaine. *L'Achate* était déjà vieux et allait passer plusieurs mois à l'arsenal. Il ne s'était jamais vraiment remis de combats antérieurs aux Antilles. À côté de lui, *l'Argonaute* était tout neuf et prenait la mer pour la première fois lorsqu'il avait été contraint de se rendre.

Il se demanda l'espace d'une seconde si les prises considéraient leurs nouveaux maîtres comme des ennemis. Une fois dans sa vie, Bolitho avait reçu le commandement d'une prise, mais il ne se souvenait pas d'avoir noté quelque chose de particulier.

De toute manière, on n'avait pas le choix. Ils avaient besoin de tous leurs bâtiments, de tous les hommes amarinés. L'Angleterre avait laissé ses forces se désagréger, alors que leur vieil ennemi de l'autre côté de la Manche avait fait exactement l'inverse : des bâtiments flambant neufs, des commandants jeunes et pleins d'allant, une armée considérable tendue vers la victoire finale qui lui promettait un avenir glorieux.

Quelques fusiliers qui s'étaient mis à l'abri près du quai de la darse se réveillèrent en voyant arriver les deux officiers.

Allday n'était pas là et cela lui causait une impression étrange. Ce serait Hogg, maître d'hôtel de Keen, qui l'attendrait cette fois-ci en bas des marches. Allday lui avait demandé la permission d'aller rendre une visite à quelqu'un. Encore une chose bizarre ; Allday ne demandait jamais aucune faveur, ne parlait jamais de ses affaires personnelles. Pendant un temps, Bolitho avait cru qu'il finirait par accepter l'offre qu'il lui avait souvent faite de rester à terre pour de bon. Il avait passé toute sa vie à la mer, à l'exception d'une courte période, lorsqu'il apprenait le métier de berger. Il avait mérité cent fois que la marine lui rendît sa liberté. Et, à bord de *l'Achate*, il avait bien failli mourir. Bolitho repensait souvent à ce jour où son maître d'hôtel avait reçu en pleine poitrine un coup de sabre qui aurait dû le tuer sur-le-champ. Il avait retrouvé son caractère d'avant, toute sa chaleur, mais la blessure avait pourtant laissé des traces. Il avait du mal à sortir les épaules en marchant, et Bolitho savait à quel point cela offensait son amour-propre. Il avait souvent comparé Allday à un chêne, ou encore à un chien fidèle. Mais il n'était ni l'un ni l'autre. Il était un ami véritable, quelqu'un en qui il pouvait avoir pleine confiance et qui connaissait comme personne l'homme qui se cachait derrière Bolitho.

Ils atteignirent l'escalier, Bolitho découvrit le canot qui bouchonnait en bas, Hogg, le bosco, un jeune enseigne debout dans la chambre, des visages levés, des têtes nues. Les avirons rentrés étaient

parfaitement alignés comme une série de lignes blanches. Les chapeaux goudronnés, les chemises à carreaux de l'armement disaient assez ce que Keen avait déjà réussi à faire de son nouvel équipage.

Keen l'observait certainement à la lunette, et peut-être bien aussi Hector Stayt, son nouvel aide de camp, qu'il avait envoyé en avant. Il était comme lui originaire de Cornouailles, son père avait servi avec celui de Bolitho. Une fameuse recommandation – n'empêche, il avait plus l'apparence d'un aventurier que de quelqu'un censé manifester en cas de besoin des talents de diplomate.

Bolitho se sentait accablé de soucis et de regrets en tout genre, mais, lorsqu'il se tourna vers son neveu, il avait réussi à reprendre bonne contenance. Il avait aperçu du coin de l'œil le canot qui attendait son jeune commandant.

La marée était basse. Il voyait un vieil homme occupé à ramasser du bois d'épave sur la grève découverte par la mer. L'homme leva les yeux en direction des deux officiers. Ils *auraient pu* être frères. Les mêmes cheveux noirs, les mêmes yeux gris au regard soutenu. Adam portait les cheveux courts, comme c'était alors la mode chez les jeunes officiers ; Bolitho avait un catogan noué sur la nuque.

L'homme sur la grève leur fit un petit salut amical et Bolitho le lui rendit. Un dernier adieu.

— Faites bien attention, Adam. Si vous vous en sortez bien, vous aurez votre frégate.

Adam lui fit un grand sourire :

— J'appareille pour Gibraltar avec vos dépêches, mon oncle. Ensuite, j'ai bien peur de devoir subir le joug de l'escadre.

Bolitho lui rendit son sourire. Il avait l'impression de voir une réincarnation de lui-même.

— Le joug peut parfois se relâcher.

Il le serra contre son manteau de mer sans se soucier des fusiliers au garde-à-vous et de l'armement du canot qui attendait. Presque pour lui-même, il ajouta :

— Et que Dieu vous garde !

Adam se débarrassa de sa coiffure galonnée d'or et laissa ses cheveux noirs de jais voler librement au vent. Bolitho descendit les marches quatre à quatre et fit un signe de tête à l'enseigne. Des traits qu'il avait vus peu de temps auparavant, croyait-il, mais c'était en réalité un aspirant à bord de *l'Achate*.

— Bonjour, monsieur Valancey. La traversée va être rude avec ce vent.

Le jeune homme rougit de plaisir en voyant qu'il se rappelait son nom. Tout souvenir de ce genre allait être utile.

Il alla s'asseoir dans la chambre et fit un grand signe à Adam, tandis que le joli canot vert poussait des piles, avirons en cadence.

Sans trop se hâter apparemment, le petit canot se rapprocha des marches puis, comme ils donnaient du tour à un vaisseau à l'ancre, la darse disparut de sa vue.

Il y avait nombre de bâtiments au mouillage. Les coques noires et lisses luisaient lugubrement sous la pluie et les embruns. Plus loin, l'île de Wight ne faisait guère qu'une bosse minuscule, mais le vent restait stable. Cette fois-ci, était-il heureux de partir ?

L'enseigne toussota nerveusement.

— Cette frégate, ici, c'est le *Barracuda*, amiral.

Il cilla lorsque Bolitho se tourna vers lui.

La frégate avait dû jeter l'ancre au matin, sans quoi il en eût été averti. Elle était affectée à son escadre sous les ordres de Jeremy Laphish, qui avait lui-même commandé un brick comme celui d'Adam, la dernière fois qu'il avait servi sous ses ordres. En temps de guerre, les chances d'obtenir une promotion, comme d'ailleurs celles de mourir, ne manquaient pas. Mais il fut reconnaissant à l'enseigne de l'avoir prévenu, ce qui montrait en outre qu'il s'intéressait aux mouvements de la flotte.

— Quelle est votre affectation ? lui demanda-t-il.

— Je suis sixième lieutenant, amiral.

Le premier échelon lorsque l'on sortait du poste des aspirants.

Hogg jura dans sa barbe et aboya un lève-rames.

Les pelles restèrent en l'air, immobiles. Hogg pesait de tout son poids sur la barre. Une chaloupe coupait leur route, pleine de monde jusqu'aux plats-bords, si bien qu'elle avait l'air de couler.

Hogg fixa le jeune lieutenant dans les yeux et, quand il eut obtenu le silence, cria dans ses mains en porte-voix :

— A distance ! Place pour un officier du roi !

Quelqu'un fit un grand signe et la chaloupe vira pour se diriger vers l'un des transports.

Bolitho se rendit compte que l'un des passagers était une jeune fille. La tête nue, les épaules découvertes, elle était exposée aux embruns et à la brise humide. Elle se retourna entre ses deux compagnons pour essayer de voir qui avait crié, et ses yeux croisèrent ceux de Bolitho, à cinquante pieds de là, par-dessus les moutons. Il s'arrêta soudain sur sa main posée sur le plat-bord : elle portait des menottes aux poignets, mais elle se détourna et il ne put en voir davantage.

Il demanda d'une voix inquiète :

— Mais qui sont ces gens ?

Hogg relâcha doucement la barre, encore indigné qu'on eût pu commettre semblable impair sous les yeux de son amiral.

— Des déportés, amiral, fit-il de sa grosse voix bourrue.

Bolitho détourna les yeux. On les conduisait sans doute à

Botany-Bay. Qu'avait-elle donc fait ? se demanda-t-il. Et qui était-elle ?

— Brigadier, paré devant !

Hogg soignait la dernière encablure.

Bolitho aperçut les mâts effilés de *l'Argonaute* comme le canot donnait du tour à un autre deux-ponts. C'était un bien beau bâtiment, il devait l'admettre, il brillait sous ses nouvelles couleurs, le pavillon écarlate flottait à la poupe comme pour l'accueillir. Il avait de jolies lignes gracieuses et Bolitho savait d'expérience qu'il était très marin. Le tillac était plus long que sur les vaisseaux anglais équivalents, mais, hormis ce point, il n'était guère différent des autres soixante-quatorze, l'épine dorsale de la flotte.

Pourtant, comme ils se rapprochaient, Bolitho put constater quelques légères différences qu'un marin français aurait notées du premier coup d'œil. L'étrave était renforcée, le bâton de foc légèrement incliné, et la galerie de poupe dorée paraissait presque flamboyante à côté des vaisseaux français plus récents. Difficile de l'imaginer les ponts couverts de flaques de sang tandis que les hommes au corps à corps taillaient et découpaient pour ne pas reculer... Un nombre considérable de valeureux marins étaient morts ce jour-là, puis lors de leur retour à Plymouth. Et pourtant, songeait Bolitho, l'arsenal avait accompli des miracles avec cette épave. Il avait été tenté à plusieurs reprises de faire un tour à bord de son nouveau vaisseau amiral pendant les réparations, mais s'était abstenu. Keen aurait sans doute modérément apprécié de voir son amiral à bord au milieu de ce fouillis.

Bolitho avait eu envie de partir, il ressentait le besoin de revoir des gens qu'il comprenait, de leur parler. Il écarta les manches de son manteau pour dégager les épaulettes dorées et leurs deux étoiles d'argent. Vice-amiral de la Rouge et, après Nelson, le plus jeune de son rang. À cela non plus il ne parvenait pas à s'habituer. Tout comme à son titre, qui remplissait tout le monde de joie et le laissait confus, embarrassé.

D'autres images repassaient dans sa tête tandis qu'il admirait son vaisseau, son vieux sabre de famille coincé entre les jambes.

Londres, les livrées éblouissantes, les valets de pied courbés en deux. Ce silence de mort lorsqu'il avait mis genou en terre devant Sa Majesté britannique, la légère touche de l'épée sur son épaule. Sir Richard Bolitho of Falmouth. Cela avait été un grand moment, sans aucun doute. Et Belinda, si radieuse, Adam et Allday réjouis comme des collégiens. Et pourtant...

Il aperçut des silhouettes rassemblées près de la coupée, les tenues blanc et bleu des officiers, les tuniques écarlates des fusiliers. Son monde. Aucun de ses gestes ne passerait inaperçu. En temps

normal, Allday aurait été là pour s'assurer qu'il ne perdait pas l'équilibre ou ne se prenait pas les pieds dans son sabre.

La seule pensée de devoir se passer d'Allday lui était insupportable, après tout ce qu'ils avaient enduré ensemble. Il monterait à bord avant l'appareillage. Il le fallait. *J'ai besoin de lui, plus que jamais.*

Il se rendit soudain compte que l'enseigne avait les yeux rivés sur lui et se demanda avec terreur s'il n'avait pas parlé tout haut.

Mais non, Valancey était tout simplement inquiet. Il s'écarta et laissa Bolitho attendre que son canot fût venu raguer en se balançant contre le large flanc de *l'Argonaute*.

Et il escalada la muraille, passa la coupée en essayant de fermer ses oreilles aux claquements et aux cliquètements des mousquets qui mettaient au présentez-armes, aux fifres et aux tambours qui entonnaient *Cœur de chêne*.

Keen était là, avec ses cheveux blonds, qu'il dévoila en s'avancant vers lui, chapeau bas. La marque de Bolitho s'éleva fièrement au mât de misaine.

— Bienvenue, sir Richard.

Keen souriait, sans se rendre compte que sa formule avait pris Bolitho au dépourvu. Il avait l'impression qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre.

— Je suis content d'être ici.

Bolitho salua les officiers rassemblés et les hommes de quart sur le pont. S'il s'était encore attendu à voir des traces de la bataille, il aurait été déçu. Les coutures de pont avaient été refaites à neuf, le grément avait été goudronné. Les voiles étaient parfaitement ferlées, et les dix-huit-livres impeccablement alignés comme à la parade.

Il contempla l'embelle et l'entrecroisement des manœuvres courantes et dormantes. Il apercevait l'épaule blanche de la figure de proue représentant un des éphèbes qui avaient accompagné Jason dans son expédition sur *l'Argo* de la fable.

Moins de trois ans avaient passé depuis qu'il avait glissé dans l'eau pour la première fois, à Brest. C'était un bâtiment neuf à tous égards, avec six cent vingt hommes, officiers, marins et fusiliers, encore qu'il doutât que Keen, qui n'était pourtant jamais à court d'idées, eût pu en rassembler autant, loin de là.

Ils se dirigèrent vers l'arrière et descendirent sous le tillac. En le faisant plus long que sur les vaisseaux anglais de troisième rang, les architectes avaient réservé davantage d'espace aux officiers. Au combat, cependant, comme à bord de tout navire de guerre, on dégagéait entièrement les ponts, de l'étrave à l'étambot, afin de laisser place nette aux pièces, grosses ou petites.

Ils se baissèrent pour passer sous les barrots et Bolitho aperçut un fusilier de faction devant les portières de toile de ses appartements, tout à l'arrière.

— Lorsque Allday arrivera à bord, Val, je souhaite...

Keen le regarda d'un air bizarre :

— Mais il vous a précédé, sir Richard.

Le soulagement que Bolitho ressentit n'avait d'égale que la frayeur qu'il avait éprouvée le jour terrible où Allday était tombé.

Il faisait presque nuit dans l'entrepont, et Bolitho laissa ses pieds le guider d'instinct. Les odeurs étaient autant de vieux amis : goudron, étoupe, peinture, toile humide. Elles faisaient comme la substance même du vaisseau.

Il salua d'un signe de tête le fusilier de faction et pénétra dans la chambre de poupe. Une grande table de salle à manger avait été apportée de Falmouth, de même que la cave à vins qui le suivait à chacun de ses embarquements. Dans la grand-chambre de jour, un beau tapis était étendu sur la toile à damier noir et blanc qui recouvrait le pont.

Keen observait ses réactions, tandis que le petit Ozzard, le garçon à la tête de taupe qui était à bord depuis plusieurs jours, arrivait en courant de la chambre à coucher. Lui aussi observait Bolitho qui se dirigeait lentement vers le FAUTEUIL.

Bolitho l'avait commandé à Falmouth. Belinda avait manifesté son désaccord : elle soutenait qu'il aurait dû faire exécuter quelque chose de plus élégant, de plus conforme à sa situation.

Il effleura le haut dossier qui, comme le reste du siège, était recouvert de cuir vert foncé. Il était aussi soyeux sous la main que la peau d'une femme.

Bolitho tendit son sabre à Ozzard et s'assit dans le fauteuil qui prendrait tant d'importance lorsqu'il n'aurait plus aucun de ses subordonnés avec qui partager doutes et inquiétudes. Des bras solides pour y laisser reposer ses mains, un haut dossier pour s'isoler des choses ou des êtres si nécessaire.

— Il a été livré à bord une heure avant que nous quittions Plymouth, fit Keen avec un sourire.

Ils entendirent des bruits de pieds au-dessus d'eux et Keen se dirigea vers la porte.

— Allez-vous-en, Val, répondit Bolitho en lui rendant son sourire. Vous avez tant de choses à faire, nous causerons plus tard.

La porte se referma, et il observa son domestique qui s'affairait avec un plateau et quelques verres. Ozzard était-il triste d'avoir quitté la sécurité et la vie sauve que lui offrait Falmouth ? Si tel était le cas, il n'en montrait rien. Bolitho attendit qu'Ozzard eût posé un verre de bordeaux près de lui avant de disparaître dans sa cambuse. Un

domestique de talent, dévoué, même lorsqu'une peur irrépressible le saisissait quand on rappelait aux postes de combat. Pour quelqu'un d'aussi petit et d'aussi gentil, c'était un être plein de surprises et fort cultivé. Il avait été clerc de notaire, et l'on racontait qu'il avait pris la mer pour échapper à la prison ou pis encore. Tout comme Allday, il était corvéable à merci.

Il inspecta des yeux la grand-chambre. Le contre-amiral Jobert avait dû s'asseoir ici bien des fois en d'autres temps. Il avait dû lever la tête en entendant les vigies crier qu'elles avaient aperçu *l'Achate*.

L'autre porte s'ouvrit, et Yovell arriva avec son paquet habituel de lettres sous le bras.

— Belle journée, monsieur Yovell.

— Bonjour, sir Richard.

Et ils échangèrent un sourire comme des conspirateurs. Car, si Bolitho avait gagné un titre, Yovell s'était hissé du rang de simple scribouilleur à celui d'écrivain en titre. Avec ses grosses épaules fuyantes et ses petites bécicles cerclées d'or, il ressemblait à un négociant prospère.

Yovell avait trouvé un nouvel assistant, un jeune homme à la bonne figure du nom de John Pikney, dont la famille vivait à Falmouth depuis des générations. Et Ozzard avait lui aussi gagné un aide. Il s'appelait Twigg, mais Bolitho ne l'avait vu que lorsqu'il était arrivé à la maison de Falmouth.

Il se retrouva sur ses jambes à faire les cent pas comme s'il était pris au piège.

Il avait tant de choses à dire à Belinda. Il s'était passé quelque chose de bizarre entre eux depuis qu'ils étaient revenus de Londres. Elle l'aimait, mais la vie difficile qu'elle avait connue au moment de la naissance d'Elizabeth avait fini par constituer une barrière. Une certaine froideur. Il ne savait pas trop si...

Il leva les yeux, irrité sans trop savoir pourquoi, en entendant le factionnaire qui faisait claquer son mousquet sur le pont avant de hurler :

— Le maître d'hôtel de l'amiral, *amiral* !

Ce fusilier-là apprendrait vite qu'Allday entraît et sortait comme bon lui semblait.

Allday entra et resta au milieu du tapis sous la claire-voie.

Il a un peu changé, songea Bolitho. Il portait une veste bleue à boutons dorés et un pantalon de nankin blanc qui indiquaient sa situation de maître d'hôtel de l'amiral.

— Tout est-il terminé, Allday ?

Peut-être réussirait-il à le guérir de sa morosité ?

Allday inspecta la chambre, puis revint à Bolitho et à son fauteuil tout neuf.

— C'est fait – il tripota sa veste. J'ai des nouvelles.

Bolitho se rassit :

— Oui, et de quel genre, mon vieux ?

— J'ai un fils, amiral.

— Quoi ! s'exclama Bolitho, vous avez *quoi* ?

Allday eut un sourire penaud.

— Quelqu'un m'a écrit une lettre, amiral. Ferguson me l'a lue, vu que je ne sais pas...

Bolitho hocha la tête. Ferguson, son maître d'hôtel à Falmouth, savait fort bien garder un secret. Allday et lui étaient comme cul et chemise.

— J'ai connu une fille dans le temps, continua Allday. Dans une ferme, je veux dire. Un joli brin de fille et faite à peindre. Apparemment qu'elle est morte, ça fait quelques semaines – il leva les yeux, soudain désespéré : Oui, j'veux dire, amiral, continua-t-il, j'pouvais pas rester sans rien faire, pas vrai ?

Bolitho se laissa aller dans son fauteuil en voyant l'émotion qui bouleversait le bon visage d'Allday.

— Etes-vous bien certain de tout cela ?

— Oui, amiral. J'aimerais bien que vous lui parliez, si c'est pas trop demander.

Ils entendirent des bruits de pas au-dessus de leur tête, le sifflet d'un bosco qui rappelait du monde pour hisser à bord quelques palanquées. La chambre était comme un monde à part, isolé de tout le reste du bâtiment.

— Ainsi, vous l'avez amené parmi nous ?

— Il s'est engagé, amiral. Il avait déjà porté l'uniforme du roi – il y avait un peu de fierté dans sa voix. Je voudrais juste... – et, baissant les yeux sur ses souliers – ... je ne vous l'aurais jamais demandé...

Bolitho s'approcha de lui et posa la main sur son bras.

— Conduisez-le ici quand vous serez paré. Mais par tous les diables, mon vieux, vous avez le *droit* de me demander ce que vous voulez !

Ils se regardaient droit dans les yeux. Allday fit simplement :

— Je vous l'amènerai, amiral.

La porte s'ouvrit et Keen passa la tête.

— J'ai pensé devoir vous informer, sir Richard. La *Luciole* vient de lever l'ancre et elle établit ses huniers.

— Merci, lui répondit Bolitho en souriant – et, se tournant vers Allday : Allez, venez, nous allons la regarder appareiller, hein ?

Allday alla décrocher le vieux sabre de son râtelier et attendit pour le fixer au ceinturon de Bolitho. Il ajouta sans avoir l'air d'y toucher :

— Il va bientôt avoir besoin d'un maître d'hôtel, ça, y a pas de doute là-dessus.

Ils échangèrent un regard, ils s'étaient compris.

En le voyant, Keen oubliait toutes les exigences pressantes qu'on lui soumettait, les signaux qu'il fallait surveiller et tout ce dont il avait à parler à son amiral. Bolitho et Allday étaient des rocs, les seuls à rester debout quand tout s'effondrait. Et, à sa grande surprise, il se sentit tout remué d'en prendre conscience.

Quelques marins qui travaillaient autour de la dunette s'éloignèrent en voyant leur amiral et leur commandant s'approcher des filets. Même le dos tourné, Bolitho sentait leurs regards. Ils essayaient sans doute de le jauger, en tant que chef et en tant qu'homme.

Le petit brick prit le vent puis on aperçut sa doublure de cuivre lorsqu'il dut tirer des bords entre deux soixante-quatorze à l'ancre.

Bolitho emprunta sa lunette à l'aspirant des signaux. Ce jeune homme ne lui était pas inconnu. Il pointa l'instrument à travers les filets et aperçut brièvement le commandant de la *Luciole* qui le regardait. Elle passait à les toucher. Il agita lentement sa coiffure, puis un autre vaisseau le cacha à sa vue. Bolitho lâcha sa lunette et tout se perdit dans le lointain.

Il rendit la longue-vue à l'aspirant :

— Merci, monsieur...

— Sheaffe, sir Richard.

Bolitho l'examina plus attentivement. Bien sûr. Il aurait dû se souvenir que l'amiral Sir Hayward Sheaffe avait insisté pour faire embarquer son fils à bord de l'*Argonaute*. Cela ne lui ressemblait guère, d'oublier une chose pareille. Keen se crut même obligé de faire un commentaire :

— Si ce gosse passe par-dessus bord, j'y laisserai mon commandement !

Depuis son retour en Angleterre, il avait rendu plusieurs fois visite à Sheaffe, à l'Amirauté. Un seul grade les séparait, et pourtant, c'était comme un océan.

Keen, qui l'observait alors qu'ils gagnaient le bord opposé, lui dit :

— Vous auriez pu monter à bord plus tard, amiral. Nous en avons peut-être pour une semaine avant que toute l'escadre soit rassemblée.

Il croit que j'ai besoin de quitter la terre, se dit Bolitho.

— Et une bien petite escadre, en plus, lui répondit-il. Quatre vaisseaux de ligne, le *Barracuda* et un petit brick, *Le Rapide*.

— Vous oubliez *Le Suprême*, nota Keen en souriant.

Bolitho fit la grimace :

— Oui, un cotre à hunier. Il a du mal à mériter son nom, hein ?

Il examina les trois autres soixante-quatorze. Il connaissait quelqu'un à bord. Le capitaine de vaisseau Francis Inch en commandait un. Bolitho fit volte-face et demanda d'une voix presque suppliante :

— Qu'est-il advenu de nous, Val ? *Nous les heureux élus*, vous vous souvenez ?

— J'y pense souvent, lui répondit Keen.

L'humeur morose de Bolitho le troublait. Il en connaissait la raison, en partie du moins, et il devinait le reste. La ravissante épouse de Bolitho s'inquiétait pour la carrière de son mari, encore que, pour la plupart des marins, un vice-amiral, anobli ou pas, fût à peu près l'égal du Tout-Puissant.

Elle voulait le voir quitter Falmouth, acheter un bel hôtel à Londres, où il se ferait connaître et où il deviendrait quelqu'un qui comptait.

Quitter Falmouth ? Keen y avait assisté à leur mariage et connaissait mieux que personne la grande demeure des Bolitho sous le château de Pendennis. Bolitho y avait toujours vécu, c'était un morceau de lui-même tout autant que la mer.

Bolitho contemplait son unique frégate, le *Barracuda*. Lapish, son jeune commandant, avait moins de trois ans d'ancienneté et n'avait pas encore été confirmé dans son grade. Voir la frégate à l'ancre, vergues et ponts grouillant de marins au travail, faisait revivre chez lui d'autres souvenirs. Pour la première fois, il lui avait répondu rudement. Elle lui parlait de Nelson. Tout le monde ou presque en faisait autant à Londres, non pour louer son courage et ses victoires, mais pour critiquer sa conduite inacceptable avec « cette femme ».

— Vous avez le même grade que Nelson, lui avait dit Belinda, mais il commande une flotte entière alors qu'on ne vous a confié qu'une escadre !

— Une flotte ne se construit pas à coups de faveurs ! avait rétorqué Bolitho.

Étrangement pourtant, en dépit de sa réputation et de sa situation, Nelson ne commandait que deux frégates en tout et pour tout. Bolitho avait été trop irrité pour seulement faire mention de ce point.

Le petit amiral avait hissé sa marque à bord du *Victory*, ce vieil et respecté vaisseau de premier rang, avant de mettre la voile pour la Méditerranée. Il comptait y traquer les Français à Toulon ou, à défaut, s'assurer qu'ils étaient bloqués là comme les vaisseaux des ports de la Manche.

Il avait vu Belinda accuser le coup et ils s'étaient regardés l'un l'autre comme des étrangers.

— Ce que je dis, ce que je fais, lui avait-elle répondu calmement, je le fais parce que je m'inquiète pour vous.

— Parce que vous croyez que vous savez mieux que moi ce qui me convient ! avait vertement répliqué Bolitho. Notre foyer est ici, pas à Londres !

À présent, installé là à contempler les navires, il se souvenait de tous ces visages disparus en se demandant ce qui avait pu déclencher chez lui cette crise. Quelque chose en tout cas qui avait suffi à l'enflammer de la sorte, et peu importait quoi.

— Tous ces hommes, commença-t-il doucement, Farquhar, Keverne, Veitch... il détourna les yeux – ... et ce jeune John Neale, vous vous souvenez ? Et tous les autres où sont-ils ? Morts, estropiés, à vivre dans quelque hospice de misère, et pourquoi ?

Keen ne l'avait jamais vu dans cet état.

— Nous battons les Grenouilles, amiral.

Bolitho lui prit le bras :

— Je ne saurais dire. Mais combien de braves gens auront payé de leur mort la stupidité et la faiblesse de quelques-uns ? – puis, parvenant enfin à se maîtriser : Je descends lire mes dépêches, ajouta-t-il. Vous souperiez ce soir avec moi, Val ?

Keen le salua et le regarda quitter la dunette. Il aperçut Stayt, le nouvel aide de camp, qui descendait lui aussi sous le tillac, et se demanda s'il réussirait à remplacer le neveu de Bolitho ou Browne, son prédécesseur. Il eut un sourire triste en songeant à ce dernier : « Browne avec un e », disait-il toujours.

Keen s'approcha de la lisse de dunette et y posa les mains. Son bâtiment allait bientôt reprendre vie, redevenir une créature animée tirée par sa pyramide de toile, dont on attendait qu'elle fût prête à tout, n'importe où. Il jeta un coup d'œil au mât de misaine, où flottait la marque de Bolitho. Pas d'homme qu'il pût mieux servir, qu'il respectât davantage. Qu'il aimât davantage. Depuis ce jour où il avait connu Bolitho comme jeune aspirant, son affection pour lui n'avait fait que croître. Lorsque la mort rôdait, au milieu du danger dans les grandes mers du Sud, lorsque Bolitho avait manqué succomber à la fièvre, il avait encore trouvé la force de le soutenir en dépit de sa propre lassitude. Keen pensait encore à la belle Malua, morte de cette même terrible fièvre. Contrairement à la plupart des officiers de marine, il ne s'était jamais marié, il ne s'était jamais véritablement remis de l'avoir perdue.

Il inspecta des yeux son bâtiment et se sentit vaguement heureux de ce qu'il avait réussi à faire en si peu de temps. Il se rappelait les bordées qui n'en finissent pas, le carnage sur le pont et dans l'entrepont, lors de leur dernière bataille. Il effleura son épaule gauche, touchée par un éclis qui l'avait mis hors de combat. Elle lui

faisait encore mal de temps à autre. Mais il était vivant. Il leva les yeux vers les hommes qui travaillaient dans les hauts à reprendre des épissures et à faire du matelotage, besogne perpétuellement recommencée.

Il avait eu la chance de pouvoir conserver quelques-uns de ses vieux marins, des hommes amarinés à bord de *l'Achate*. Le gros Harry Rooke, maître bosco. Grâce, le charpentier, qui avait montré tout son talent lors de leur carénage à Plymouth. Même Black Joe Langry, leur terrible capitaine d'armes, qui avait rejoint *l'Argonaute*. Pourtant, ils étaient toujours à court d'hommes. Il se frotta le menton comme il avait vu Bolitho le faire lorsqu'il réfléchissait. Le major du port et un magistrat de l'endroit se mettaient en quatre, mais Keen avait besoin de bons marins, pas de racaille. Cette pensée le fit se tourner vers les deux gros transports, dont un ancien vaisseau de la Compagnie des Indes, à voir son allure. Ils s'apprêtaient à emmener des condamnés dans ce lieu de déportation que l'on venait de fonder. Mais était-ce bien la bonne manière de développer des comptoirs ? se demanda-t-il. Un criminel restait un criminel, et le gibet ce qu'il y avait de mieux encore pour régler le sort de cette sorte d'hommes.

Paget, son second, traversa le pont et vint le saluer.

— Autorisation de faire l'école à feu pour la batterie basse pendant le quart de l'après-midi, commandant ?

Keen surprit le coup d'œil qu'il jetait à l'arrière et se mit à sourire :

— Ne craignez rien, monsieur Paget, notre amiral apprécie grandement une artillerie efficace ! Et je pense de même !

Paget s'éloigna. Un bon second, plus âgé que les autres, qui avait servi quelque temps au commerce pendant la paix d'Amiens. Il aurait dû recevoir un commandement, même modeste. Le nouveau commandant du petit *Suprême*, Hallowes, avait été quatrième lieutenant de Keen jusqu'au jour de ce combat. Keen les revoyait encore : Adam Bolitho et Hallowes s'étaient jetés dans une attaque insensée sur l'arrière de *l'Argonaute*. Avec une poignée d'hommes, ils avaient placé des charges autour du grand mât et l'avaient abattu comme un arbre gigantesque. L'ennemi s'était rendu presque aussitôt. Alors, pourquoi pas Paget ? Il était bien noté et paraissait compétent.

Keen commença à faire les cent pas, menton rentré dans sa cravate, et oublia provisoirement le fracas des palans, les cris de ses officiers marinières. On continuait d'embarquer des vivres. On verrait bien avec le temps. Une chose était cependant certaine : la guerre serait beaucoup plus dure cette fois-ci. Le sentiment d'avoir été trompés, trahis même, après une trêve aussi courte, allait faire monter la moutarde au nez de plus d'un.

Il était content à l'idée de revoir Inch, sa longue figure chevaline

qui s'éclairait de bonheur quand il retrouvait Bolitho. Penser qu'Inch et lui étaient les deux seuls capitaines de vaisseau confirmés de l'escadre vous faisait redescendre sur terre. *L'Hélicon*, le deux-ponts d'Inch, devait arriver incessamment de la flotte du Nord. Et, une fois de plus, conformément aux ordres reçus, ils allaient prendre la mer, une mer où tout vous était potentiellement hostile. Cap sur Gibraltar pour commencer, mais ensuite ?

Tandis que Keen, plongé dans ses pensées, arpentait le pont, Bolitho fouinait dans ses nouveaux appartements. Ozzard, aidé de quelques matelots, s'activait à y porter ses affaires.

Le vieux sabre était accroché dans son râtelier au-dessus du beau sabre d'honneur offert par la population de Falmouth à la suite d'une souscription publique. Il revoyait encore très nettement son père lui remettre cette arme vénérable, dans la vieille demeure grisâtre qui l'avait vu naître. Il lui avait dit d'une voix grave : « L'Angleterre a désormais besoin de tous ses enfants. »

Il avait grandement souffert de la disgrâce dans laquelle était tombé Hugh, après qu'il eut déserté la marine. Ce sabre aurait dû revenir à Hugh. Et Adam en hériterait un jour.

Bolitho entra dans sa chambre à coucher et se contempla dans le miroir. Qu'étaient ces années devenues ? Il aurait quarante-sept ans le mois prochain. Il en faisait dix de moins, mais cette pensée, comme bien d'autres, le troublait.

Il songeait à Belinda qui était retournée à Falmouth. Y trouverait-il de gros changements lorsqu'il reviendrait ? Il fit une grimace à son image puis, se retournant :

— Lorsque... hm, hm ! dit-il. Si je reviens, oui.

Ozzard sursauta :

— Amiral ?

— Rien, lui répondit Bolitho dans un sourire. Je suis resté trop longtemps à terre. La vue de l'horizon va me guérir très vite.

Ozzard serrait ses affaires dans les tiroirs et dans une superbe penderie. Il aimait être occupé. Il hésita devant un tiroir, décida finalement d'y ranger quelques chemises neuves. Ses doigts tombèrent sur un médaillon, une femme aux longs cheveux châains et aux yeux verts. Elle était si belle, songea-t-il.

Twigg, son nouvel aide, essaya par-dessus son épaule de voir de quoi il s'agissait.

— Faut-il l'accrocher, Tom ? J'aimerais bien avoir une femme aussi belle !

— Occupe-toi de tes oignons !

Ozzard referma soigneusement le tiroir. Twigg n'y était pour rien, le portrait ressemblait fort à celui de Lady Belinda. Mais Ozzard savait de quoi il retournait pour de bon : il avait entendu Bolitho

prononcer son nom lorsqu'il avait été si gravement blessé. *Cheney*.

Pourquoi avait-il fallu qu'elle mourût ? Il prit une paire de chaussures et les regarda sans les voir.

Le pont se mit à rouler doucement ; Ozzard poussa un soupir.

Il avait fini par s'habituer à ce genre d'existence. En tout cas, elle valait mieux que le sort réservé à ces pauvres diables, ceux que l'on déportait. Un sourire effleura ses lèvres. Si le sort avait été moins tendre avec lui, il aurait pu bénéficier du même aller simple.

Trois jours plus tard, *l'Argonaute* en tête de file, la petite escadre descendait la Manche par une bonne brise du nord.

Ils avaient appareillé avec le jusant, mais aucune lettre n'était arrivée. Bolitho serra celle qu'il avait écrite dans son coffre et contempla la terre qui se perdait dans le crépuscule. *Mon pays, quand te reverrai-je ?*

Ce cri lui était sorti du cœur, mais seule la mer lui répondit.

II

EN DÉTRESSE

Bolitho traversa le tillac et jeta un rapide coup d'œil aux trois bâtiments de ligne qu'il avait en poupe, l'un derrière l'autre. Cela faisait deux jours, deux longues journées, qu'ils avaient levé l'ancre à Spithead et, sauf entraînement à la manœuvre ou école à feu, rien ou presque n'était venu rompre la monotonie de la navigation.

L'Hélicon d'Inch se trouvait droit derrière, puis venaient *l'Icare* et la *Dépêche*, à peu près à poste, non sans de fréquents rappels à l'ordre du navire amiral.

Ils allaient devoir rapidement apprendre à garder leur poste et à répondre immédiatement aux signaux. Ensuite, il ne serait plus temps.

Loin par le travers tribord, trahie seulement par ses huniers clairs qui dominaient la mer et les embruns, leur unique frégate, le *Barracuda*, se maintenait soigneusement au vent, parée à fondre pour reconnaître une voile inconnue ou à venir à la rescousse de ses lourdes conserves si on lui en donnait l'ordre. Bolitho imaginait sans peine ses bâtiments ainsi que leurs commandants qu'il avait à peine aperçus avant l'appareillage. Le brick *Le Rapide* et le petit cotre tout pimpant, *Le Suprême*, servant d'yeux et d'éclaireurs à Bolitho, ouvraient assez loin devant la route au vaisseau amiral.

Bolitho avait décidé de laisser Keen présider la conférence des commandants rassemblés au carré de *l'Argonaute*. Il avait toujours détesté parler pour le plaisir. Lorsqu'ils auraient rallié le Rocher, il saurait de manière plus précise ce que l'on attendait d'eux et pourrait leur faire part de ses intentions.

Le visage d'Inch s'était illuminé de bonheur lorsque Bolitho l'avait accueilli à son bord. Il n'avait pas changé. C'était toujours le même homme, enthousiaste, d'une fidélité absolue. Bolitho savait qu'il ne trouverait jamais quelqu'un de plus loyal à qui confier ses doutes. Inch était toujours d'accord sur tout ce qu'il pouvait dire ou faire, fût-ce aux portes de l'enfer.

Il se retourna pour observer les marins au travail sur le pont principal. Il avait déjà repéré plusieurs visages connus, des anciens de *l'Achate*. Et il s'en était ouvert à Keen : il fallait inscrire à son crédit le fait qu'ils se fussent portés volontaires pour continuer de servir sous ses ordres. Il n'avait encore jamais vu Keen se féliciter de lui-même, tout comme il ne lui était pas venu à l'esprit que ces hommes étaient

peut-être là à cause de leur amiral.

Il avait aperçu, entre autres, Crocker, avec sa silhouette bizarre et son pas chaloupé. Crocker, ce chef de pièce qui avait abattu le grand mât et mis ainsi un terme au combat. Il était inchangé, en dépit de son nouvel uniforme. Ses exploits lui avaient valu d'être promu second maître canonnier et il n'était jamais très loin lorsqu'on rappelait à l'entraînement.

Il aperçut encore sur le passavant bâbord Allday en compagnie d'un jeunot, et devina qu'il s'agissait de son fils tout fraîchement retrouvé. Cela paraissait difficilement croyable. Il se demandait au bout de combien de temps Allday jugerait convenable et utile de le conduire à la grand-chambre. Allday connaissait mieux que quiconque l'aversion profonde de Bolitho pour tout ce qui pouvait ressembler à une faveur à bord. Il trouverait sans aucun doute le moment propice.

Deux coups tintèrent sur le gaillard d'avant et Bolitho ne réussissait toujours pas à se calmer. Il se sentait comme séparé de son bâtiment et de ceux qui servaient sous sa marque. Keen et ses officiers veillaient à tout. Jour après jour, l'équipage de *l'Argonaute* se soudait, à force de discipline et d'encouragements. Le nombre de minutes nécessaires pour mettre aux postes de combat, pour prendre un ris ou pour envoyer de la toile s'améliorait sans cesse, mais Bolitho ne pouvait qu'assister de loin au spectacle.

Les heures se traînaient lentement et il finissait par envier Keen, qui, comme les autres commandants, avait au moins son bâtiment pour remplir ses journées.

Il gagna le bord opposé et examina la mer, d'un gris triste, striée de lames. Lorient se trouvait à cent milles par le travers. Il se tourna vers l'avant, vers les épaules claires de la figure de proue. Ils avaient dépassé Brest dans la nuit, là même où ce bâtiment avait été construit. *L'Argonaute* en était-il conscient ? se demanda-t-il.

Curieusement, *l'Hélicon* d'Inch se trouvait être également un vaisseau pris aux Français, mais on l'avait rebaptisé comme il était de coutume lorsqu'il ne s'était pas trop bien battu au cours du combat où il avait été capturé.

Il s'accrocha aux filets. Personne ne pourrait dire une chose pareille de son bâtiment. Il s'était bien battu, du début à la fin. Et Nelson aurait du mal à se rendre maître de la Méditerranée si l'ennemi avait d'autres amiraux de la trempe de Jobert.

— Ohé, du pont ! Signal du *Rapide*, commandant !

Bolitho leva les yeux vers la vigie juchée sur son perchoir vertigineux et précaire. Le vent avait légèrement adonné et ils naviguaient quasi vent arrière. Cela devait secouer, là-haut.

Il ouvrit la bouche pour répondre, mais Keen était déjà là.

— Grimpez là-haut, monsieur Sheaffe, et vivement !

Bolitho regarda l'aspirant fluet escalader les enfléchures. Il avait seize ans mais paraissait plus âgé, et on ne le voyait guère plaisanter avec les autres « jeunes messieurs » qui n'étaient pas de service, pendant le quart du soir.

Il se demanda une seconde si Adam aurait affiché le même sérieux s'il avait été son fils.

Sheaffe réussit enfin à pointer sa grosse lunette de signaux et baissa la tête pour crier :

— Signal du *Suprême* répété par *Le Rapide*, commandant !

Tous les yeux se levèrent pour regarder la silhouette rapetissée.

Les nuages donnaient l'impression de se ruer directement sur la tête du grand mât.

— « Voile en vue dans le sud ! »

— Ça alors ! s'exclama Keen – et, se tournant vers Bolitho : Des Français, amiral ? l'interrogea-t-il.

— J'en doute, répondit Bolitho. Nous avons aperçu hier quelques vaisseaux de l'escadre de blocus. L'ennemi aurait d'abord dû se glisser entre eux.

Il sourit en voyant la tête que faisait Keen, visiblement déçu. C'était aussi évident que s'il l'avait dit.

— Dites au *Suprême* d'aller voir, reprit Bolitho. Il n'est armé que de pétoires, mais il est plus rapide que tout ce qui flotte sur l'eau.

Les signaux s'envolèrent jusqu'aux vergues pour se tendre, tout raides, dans le vent. *Le Rapide* était prêt à le répéter au cotre qui se trouvait hors de vue du bâtiment amiral. Il connaissait la réputation de témérité du lieutenant de vaisseau Hallowes et espérait qu'il serait prudent. Dans le cas contraire, son commandement tout frais risquait fort de faire long feu.

Bolitho entendit un pas près de lui et vit son aide de camp qui observait d'un œil critique les signaux, tandis que Sheaffe se laissait glisser jusqu'en bas.

— Doucement, lui dit Stayt. Il faudra vous appliquer, monsieur Sheaffe, ou vous aurez affaire à moi.

Bolitho resta silencieux. Stayt, au moins, n'hésitait pas à réprimander un fils d'amiral.

Stayt lui dit :

— Quel que soit le navire, il y a de grandes chances pour qu'on le voie tourner les talons et s'enfuir.

Bolitho acquiesça. S'il s'agissait d'un bâtiment marchand, il pouvait bien naviguer sous n'importe quel pavillon, le patron n'aurait aucune envie de perdre quelques-uns de ses meilleurs marins pour les céder à un vaisseau du roi.

Il songeait à Stayt. Son père avait renoncé à la mer et possédait quelques arpents autour du petit village de Zennor. Les deux frères de

Stayt appartenait au clergé, et l'on avait du mal à imaginer l'officier dans cet habit.

Stayt avait le teint basané, des yeux sombres en perpétuel mouvement. Comme un gitan. Sans être aussi beau garçon que Keen, il avait cet air avenant qui plaît aux femmes.

Bolitho savait que Stayt portait en permanence sous sa veste un petit pistolet, et il avait bien envie de lui en demander la raison. C'était une bien curieuse habitude, à croire qu'il craignait quelque chose.

Sheaffe dit quelques mots à l'aspirant qui le secondait avant d'escalader les enfléchures d'artimon avec sa lunette. Il avait été piqué au vif, là où la plupart de ses congénères auraient considéré qu'il s'agissait de leur pain quotidien. L'aspirant est une sorte d'être hybride, mi-carpe mi-lapin, à mi-chemin des officiers et des hommes, aussi peu respecté des uns que des autres. Et le plus curieux, songeait Bolitho, c'est qu'ils n'en gardent aucun souvenir le jour où ils deviennent officiers à leur tour.

On entendit le fausset de Sheaffe :

— Du *Suprême*, commandant ! « Il s'agit de l'*Oronte* ! »

— L'un des transports de déportés, commenta Keen. Mais ils ont pourtant appareillé deux jours avant nous – et, se tournant vers Bolitho : Étrange, non ? fit-il observer.

— Du *Suprême*, commandant ! « Demandons assistance. »

— Signalez au *Suprême* – Keen vit Bolitho acquiescer : « Mettez en panne et attendez l'amiral ! » – puis, quand le pavillon fut hissé à bloc : Et à présent, ordonna-t-il, signal général : « Établissez toute la toile ! »

Stayt fit claquer sa lunette.

— Toute l'escadre a fait l'aperçu, commandant.

Bolitho regardait les hommes escalader les enfléchures puis s'engager sur les vergues pour établir les voiles. Les autres bâtiments en faisaient autant. Il n'y avait apparemment pas de danger manifeste, mais l'escadre devait rester en formation. Bolitho connaissait d'expérience tant de pièges, pour les avoir posés lui-même ou les avoir affrontés, qu'il ne voulait prendre aucun risque.

Le pont partit à la gîte et les embruns jaillirent au-dessus du tableau tandis que l'*Argonaute* répondait à la pression du vent dans les voiles.

— Nous les rejoindrons vers midi, amiral.

Keen examina minutieusement chacune des voiles et cria :

— Le bras au vent de misaine, monsieur Chaytor ! Mais c'est le bazar dans votre division, ce matin !

Il laissa tomber son porte-voix et regarda ailleurs. À vrai dire, la division de ce lieutenant de vaisseau ne se comportait pas trop mal,

mais il n'est jamais inutile de houspiller son monde. Il vit Bolitho qui souriait : il avait très bien compris sa petite manœuvre.

Luke Fallowfield, leur maître pilote, observait les voiles qui se ronflaient. Il mit un second timonier à la roue. Il avait déjà rempli ces fonctions à bord de vaisseaux amiraux, mais n'avait encore jamais vu quelqu'un comme Bolitho. La plupart des amiraux se tenaient à l'écart dans leurs appartements spacieux, pas celui-ci. Fallowfield était un homme de petite taille, mais aussi massif qu'une grosse futaille. Il n'avait pour ainsi dire pas de cou, sa tête était posée directement sur ses épaules, telle une citrouille écarlate. C'était un homme de peu de prestance, qui se traînait en laissant ordinairement derrière lui un sillage de vapeurs de rhum, mais ses connaissances en matière de navigation et de manœuvre étaient sans égales.

Bolitho apprenait à connaître tous ces visages, la manière qu'avaient ces hommes de s'adresser à leurs supérieurs comme à leurs subordonnés. Sans ces contacts anodins, il savait qu'il aurait dû se réfugier dans ses appartements calfeutrés. Et au fond de lui-même, il lui fallait bien admettre qu'il n'avait aucune envie de rester seul, livré à ses pensées.

L'Oronte grandissait et émergeait de la mer grisâtre à chaque tour de sablier. Non loin de lui, *Le Suprême* restait là en spectateur, roulant et tanguant dans les creux.

Dès que *l'Argonaute* fut à portée de signaux, Keen fit remarquer :

— La peste soit de ces gens-là, ils ont perdu leur gouvernail !

— Le second bâtiment est un ancien vaisseau de la Compagnie des Indes, compléta Stayt, et il est en bon état – il retroussa sa lèvre. Celui-ci est un vrai ponton, je suis bien content pour eux que le golfe se soit montré clément.

Bolitho se saisit d'une lunette pour observer le lent échange de signaux. On ne pouvait que donner raison à Stayt lorsqu'on voyait l'apparence du vaisseau. Il ressemblait plus à un négrier qu'à un transport administratif.

— Si nous devons le prendre à la remorque, commença-t-il avant de voir immédiatement Keen manifester une certaine réticence, et si nous devons l'assister jusqu'au port, cela va diviser nos forces et nous ralentir. Nous ne pouvons pas l'abandonner.

Le vieux Fallowfield grommela :

— Y a un coup d'chien qui menace, amiral – et, fixant les officiers présents : j'ai pas d'doute là-dessus.

— Voilà qui règle la chose, conclut Bolitho en croisant les bras. Envoyez-lui un canot et essayez de savoir ce qu'il est advenu de sa conserve, la *Philornèle*.

Il regarda Gros Harry Rooke, le bosco, qui rappelait l'armement du canot près du chantier. C'était un coup de malchance, mais ils

n'avaient pas le choix.

— Nous allons l'escorter jusqu'à Gibraltar.

Keen protesta :

— Mais nous allons perdre des jours entiers si nous le remorquons, amiral !

Il avait hâte d'arriver. Plus grande hâte encore de se coller avec l'ennemi. Décidément, il ne changeait pas.

L'officier en second se laissa descendre dans le canot qui l'attendait et qui poussa à bonne allure vers le bâtiment désarmé.

Pour ces déportés, songeait Bolitho, c'était une bien étrange façon de commencer une traversée qui constituait en soi un effroyable voyage. Il essaya de chasser cette pensée, de se concentrer sur ce qu'il avait à faire. S'il laissait l'escadre et partait devant à bord du *Barracuda* ou du *Rapide* pour aller voir ce que l'on attendait de lui, il pouvait se produire une attaque imprévue en son absence. Une escadre peu entraînée privée de son amiral susciterait certainement l'intérêt des Français s'ils en avaient vent.

Il finit par se décider :

— Signalez au *Barracuda* de se rapprocher de l'amiral. Le commandant à bord.

Il voyait déjà le visage juvénile de Lapish, tout heureux de se libérer de ses lourdes conserves, de se dégager de toute autorité.

— Et signalez à l'*Hélicon* de se préparer à passer une remorque.

Inch était de loin le commandant le plus expérimenté, mais il n'allait pas le remercier pour autant. Non, pas même le fidèle Inch.

Passer le lourd grelin à bord du transport désarmé prit le reste du jour aux quelques centaines de marins d'Inch. Le temps de se remettre en formation dans un ordre approximatif, la coque du *Barracuda* avait disparu à l'horizon, puis il s'évanouit totalement. Lapish emportait des dépêches de Bolitho au gouverneur et commandant en chef. Au moins, chacun saurait qu'ils allaient bientôt arriver sous le Rocher.

La nuit tomba et, lorsque Bolitho descendit dans la grand-chambre, il trouva le couvert soigneusement dressé sur la table. Les lanternes qui dansaient doucement et des bougies neuves faisaient luire gentiment les cloisons et le plafond.

Toute cette manœuvre avec l'*Oronte* et le passage de la remorque avaient mis Bolitho en appétit. Voir son escadre occupée à autre chose qu'à manœuvrer les pièces ou à réduire la toile l'avait aidé à faire passer le temps.

Ozzard le contemplait, l'air satisfait. Quel plaisir de voir Bolitho de meilleure humeur ! Il devait souper avec le commandant et son nouvel aide de camp. Concernant ce dernier, Ozzard réservait encore son jugement. Décidément, se dit-il, il y a quelque chose de pas net

chez cet homme-là. Comme le notaire pour lequel il avait travaillé dans le temps. Il dit enfin :

— Votre maître d'hôtel vous attend, sir Richard.

— Parfait, lui répondit Bolitho en souriant.

Allday se tenait tout à l'arrière, près des grandes fenêtres inclinées. Il se retourna pour saluer Bolitho. Même pour ce simple geste, songea Bolitho, il ne se départ pas de la plus grande dignité. Jamais la moindre trace de subordination ni d'indifférence.

— Alors, comment va ?

Bolitho alla s'asseoir dans son nouveau fauteuil et étendit les jambes.

— Quand vais-je faire connaissance de... euh... de votre fils ?

— Demain matin, si cela vous convient, sir Richard, répondit Allday.

Le titre rejaillissait sur lui, comme tout chez lui. Il semblait en concevoir plus d'orgueil que le bénéficiaire en personne.

— C'est un bon garçon, amiral, continua Allday, qui avait l'air un peu inquiet. Je me demandais...

On allait donc en venir au fait. Bolitho l'encouragea :

— Dites, dites, vieil ami. Ici, il n'y a pas d'amiral ou de maître d'hôtel qui tienne.

Allday le regardait, l'air ennuyé.

— Ça, j'sais ben, amiral. J'l'ai toujours su. À Falmouth, vous m'avez traité comme quelqu'un de la famille. J'connais personne qu'oublierait ça – et, s'efforçant de revenir à son sujet : J'ai mes douleurs de temps en temps, amiral, lâcha-t-il.

— Je vois... répondit Bolitho en remplissant deux verres de bordeaux. J'ai bien peur de ne pas avoir de rhum à portée de main.

Ce rappel du passé fit naître un léger sourire sur le visage basané d'Allday. *Souvenirs*. Le rhum qui l'avait ramené à la vie, peut-être uniquement parce que son cerveau embrumé avait senti que Bolitho était en train d'en boire pour échapper à son désespoir. Bolitho ne buvait jamais de rhum. Mais, de façon assez étrange, cela avait suffi à faire franchir à Allday la ligne qui sépare la vie du trépas.

— J'veux remplir mes devoirs envers vous, amiral, comme toujours. Mais pourtant...

— Vous pensez que je pourrais avoir besoin d'un second maître d'hôtel, dit doucement Bolitho, c'est cela ?

Allday le regardait, partagé entre l'ébahissement, l'étonnement, la gratitude ; il y avait de tout cela chez lui.

— Dieu vous bénisse, amiral – et, hochant la tête : Ça aiderait bien ce garçon, dit-il, et par le fait j'pourrais garder un œil dessus.

Keen entra et se pencha par la portière de toile.

— Je vous demande pardon, amiral.

Rien ne semblait le surprendre dans cette scène où le puissant maître d'hôtel et son amiral levaient tranquillement leur verre ensemble. Keen avait quelques raisons de connaître et de respecter Allday. Lorsqu'il était aspirant sous les ordres de Bolitho, il avait été fauché par un gros éclis qui lui avait pénétré l'aine comme une lance mortelle. Le chirurgien de la frégate était un ivrogne, c'était Allday qui avait porté en bas l'aspirant inconscient et avait arraché l'éclis de ses propres mains. Non, impossible qu'il oubliât jamais, d'autant que ce respect, avec le temps, était devenu réciproque.

Bolitho lui sourit.

— Tout va bien. Avec votre permission, j'aimerais prendre, euh... – il jeta un coup d'œil à Allday : Quel est son nom ?

Allday fixait ses chaussures.

— John, comme moi, amiral – et, plus grave tout à coup : Bankart, amiral. C'était son nom à elle.

Keen hocha la tête, impassible. Son propre maître d'hôtel, Hogg, lui en avait parlé.

Bolitho reprit :

— Un second maître d'hôtel. Bonne idée, non ?

— Je n'en connais pas de meilleure, lui répondit Keen d'un ton pénétré – puis, quand Allday se fut retiré : Dieu du ciel, ajouta-t-il, il ressemble vraiment à un père à présent !

— Connaissez-vous ce Bankart ? lui demanda Bolitho.

Keen prit le verre que lui tendait Ozzard et le mira à la lueur d'une lanterne.

— Je l'ai vu signer le registre, amiral. Il doit avoir une vingtaine d'années. Il a servi à bord du *Superbe* avant la paix. Ses états de services sont corrects.

Bolitho détourna les yeux : Keen avait déjà tout vérifié. Pour le protéger, lui, ou pour protéger Allday, peu importait.

— *L'Oronte* me met au désespoir, reprit Keen. Son capitaine ne tient aucun compte des ordres d'Inch et je ne vais pas tarder à trouver ce lascar insupportable. J'envisage d'aller demain à son bord, conclut-il, sur un ton plus réglementaire.

— Très bien, répondit Bolitho en souriant. Je suis sûr que mon capitaine de pavillon aura plus de succès que les officiers d'Inch.

Stayt entra et tendit sa coiffure à Ozzard. Apparemment, lui aussi avait réfléchi au cas de *l'Oronte*.

— Je crois avoir deviné pourquoi le second transport n'a pas attendu *l'Oronte*, amiral – il se pencha pour approcher une chaise et ce mouvement découvrit le pistolet qu'il portait sous sa vareuse. La *Philomèle* transporte de l'or en sus de ses passagers. Le trésorier général de la Nouvelle-Galles du Sud est à son bord.

Bolitho se frotta le menton. Voilà qui était étrange, personne

n'avait mentionné la chose jusqu'ici.

— Il a eu peur de le confier à un bâtiment de guerre ? remarqua Keen d'un ton amer. C'est cela ? Au cas où nous serions obligés de nous battre pour le défendre ? Qu'il aille au diable !

Ozzard passa par la seconde portière. Il avait tout entendu mais garderait tout pour lui. Il était au courant, à propos de cet or, comme toute l'escadre. Amusant, songea-t-il, les officiers étaient toujours les derniers à apprendre ce genre de choses.

— Le souper est servi, sir Richard, annonça-t-il humblement.

Le lendemain matin, lorsqu'il monta sur le pont, Bolitho put constater le désordre qui régnait sur ses vaisseaux après la tempête qui avait fait rage toute la nuit. À présent, alors que les commandants s'employaient à reformer la ligne, le vent était tombé tout aussi inexplicablement, et il ne soufflait plus qu'une faible brise humide. Les bâtiments les plus gros roulaient lourdement dans les creux, les voiles battaient et claquaient dans la confusion la plus totale.

Keen jeta un coup d'œil à *l'Oronte*. Inch avait fort à propos largué la remorque pendant la nuit pour ne pas risquer la collision. Et à présent, tout était à reprendre.

— Rappelez l'armement du canot, ordonna-t-il d'une voix irritée. Je vais aller voir moi-même.

Il emprunta sa lunette à l'aspirant de quart et la pointa sur le transport désarmé. Il marmonna, à moitié pour lui-même :

— J'en ai déjà touché deux mots à mon charpentier, sir Richard. Avec son aide, j'ai l'intention de forcer le capitaine de *l'Oronte* à établir un appareil de fortune.

Bolitho pointa à son tour sa lunette et examina le bâtiment. Apparemment, les ponts étaient remplis de monde. Membres de l'équipage ou déportés, voilà qui était impossible à dire. Personne ne semblait être au travail. Il fit enfin :

— Emmenez donc quelques fusiliers avec vous, Val.

Keen abaissa sa lunette et se tourna vers lui :

— Bien, amiral. J'en vois qui boivent, ajouta-t-il, plutôt gêné. À cette heure de la journée !

On déhala le long du bord le canot, puis une chaloupe, tandis que le vaisseau amiral venait dans le lit du vent et mettait en panne. Ses voiles arisées claquaient sous les embruns dans un vacarme de toile mouillée.

Keen rejoignit la coupée et Bolitho ordonna :

— Allez-y avec lui, monsieur Stayt. Vous apprendrez peut-être aujourd'hui autre chose que l'art de la manœuvre.

Keen attendit, nerveux, qu'une escouade de fusiliers eût fini de descendre dans la chaloupe avec l'officier en second, le lieutenant

Orde. C'était un jeune homme assez altier que chiffonnait manifestement l'idée de salir au cours de la traversée son impeccable tunique écarlate.

Keen salua la dunette puis se laissa glisser le long de la muraille dans le canot où l'attendait Hogg.

Il ne se faisait aucune illusion. Il savait fort bien que les prochains mois seraient décisifs, depuis le temps que l'Angleterre et son vieil ennemi tournaient l'un autour de l'autre en cherchant à profiter de la moindre faille. Il avait envie d'en finir, de conduire son bâtiment là où l'on en avait besoin. C'était la seule chose qui motivât Keen, il n'avait rien d'autre sur cette terre.

En jetant un coup d'œil derrière lui, il aperçut son vaisseau qui dansait doucement dans la houle, ainsi que la silhouette de Bolitho près de la lisse de dunette. *L'Argonaute* le servirait de son mieux, songea Keen. *Je lui dois bien cela, et tant d'autres choses.*

Le bosco étouffa un juron lorsque le canot heurta la muraille et crocha dans le porte-cadènes. Soulevé sur une lame, il recula, et les fusiliers, le sourire aux lèvres, attendirent que les nageurs eussent repris la situation en main.

Stayt s'écarta pour laisser Keen grimper l'échelle. Après les mouvements désordonnés et les giclées d'embruns, le pont spacieux de *l'Oronte* paraissait presque immobile, et l'on ne sentait plus le vent.

Il y avait du monde partout, sur le pont et sur les passavants, même dans les hauts. Quelques hommes étaient en armes, sans doute des gardiens, les autres avaient l'air de rebuts sortis d'une prison.

Mais Keen ne voyait qu'une chose, le drame qui semblait se jouer à l'arrière : le caillebotis, une grande brute de quartier-maître bosco qui tenait à la main une espèce de long fouet et qui examinait la silhouette ligotée là pour y subir une punition.

Si Keen détestait ce rituel horrible du fouet, il détestait encore plus de devoir l'appliquer de temps à autre. Depuis que, jeune aspirant, il avait assisté pour la première fois à ce châtiment, il avait, comme la plupart des officiers de marine, combattu la répulsion qu'il lui inspirait parce qu'il était nécessaire au maintien de la discipline. Mais, selon toute apparence, les autres y assistaient sans que cela leur fît ni chaud ni froid.

Pourtant, ce cas était différent. La forme qu'il aperçut étendue sur le caillebotis lui fit courir un frisson glacé le long de l'échine.

Un marin s'écria derrière lui :

— Mais regardez, Seigneur tout-puissant, c'est une fille !

On l'avait dévêtue presque jusqu'aux fesses, son visage et ses épaules étaient cachés sous sa chevelure, et ses bras largement écartés lui donnaient l'air d'une crucifiée.

Keen s'avança, mais avant qu'il eût pu prononcer un mot, le bras

du bosco se détendait déjà et la mère, battant les airs, atterrissait sur le dos de la jeune fille avec un bruit de détonation.

Keen vit son corps s'arquer sous le coup, ses vêtements déchirés la dénuder un peu plus. Pourtant, elle ne poussa pas un seul cri, car le choc lui avait coupé le souffle. Plusieurs secondes, sembla-t-il, s'écoulèrent avant que, une traînée écarlate jaillissant d'une épaule à l'autre, le sang commençât de ruisseler le long de son dos. Ce fut quand l'homme leva le bras de nouveau qu'elle se mit à se débattre.

Keen cria sèchement :

— Arrêtez !

Tout en sachant Stayt tout proche, il ne put détacher son regard de la scène. Alentour, c'était l'hallali. Colère, déception, ils voulaient tous la voir se faire fouetter.

Puis le silence se fit et Keen ordonna :

— Monsieur Stayt ! Si cet homme fait seulement mine de lever son fouet, je vous ordonne de l'abattre !

Stayt s'avança, le pistolet à la main. Le geste du bras qu'il fit n'évoquait pas l'homme qui se prépare au combat, mais le duelliste qui ajuste son arme pour que son coup soit le bon.

Un homme corpulent vêtu d'une vareuse bleue s'avança vers Keen, les mâchoires tremblantes de colère.

Keen le toisa, malgré la colère froide qu'il sentait monter en lui et lui ôter tout désir, sinon celui d'écrabouiller ce bonhomme, le capitaine, de lui mettre son poing dans la figure.

— Mais, par tous les diables, où vous croyez-vous ?

La rage et la boisson le rendaient presque incohérent.

Keen soutint son regard furibond :

— Je suis le capitaine de pavillon de Sir Richard Bolitho. Vous abusez de vos pouvoirs, monsieur.

Il ressentit un certain soulagement en entendant les fusiliers qui montaient à bord. Inch avait visiblement récupéré ses hommes avant la tempête. Il n'aurait pas fallu très longtemps pour que Stayt lui-même et leurs hommes se fissent déborder. La plupart des marins semblaient trop ivres pour penser, et encore moins pour entendre un ordre.

Le lieutenant Orde resta sans voix devant le spectacle, mais Blackburn, le gros homme qu'il avait pour sergent, cria :

— Fusiliers, baïonnette au canon ! Et s'ils bougent, chargez !

Blackburn ne faisait guère confiance à qui ne portait pas la tunique rouge du Corps.

Le bruit de l'acier sembla réveiller l'antipathique capitaine. Il commença, sur un ton nettement plus accommodant :

— Ce n'est qu'une misérable voleuse, voilà ce que c'est. Ça vaut pas mieux qu'une vulgaire putain ! Je dois faire régner l'ordre et la

discipline à bord de mon bâtiment ! Si je m'écoutais...

Il se tut brusquement, coupé dans son élan par Keen, qui disait d'une voix très calme :

— Détachez-la. Trouvez quelque chose pour la couvrir.

— Commandant, elle s'est évanouie ! cria un marin.

Keen s'approcha du caillebotis. Le corps si mince pendait au bout de ses poignets entravés, du sang ruisselait le long de sa colonne vertébrale. Ses seins étaient écrasés entre les lattes, on voyait le cœur battre sur le bois souillé.

Elle s'était évanouie, mais la douleur reviendrait au réveil.

Hogg était monté sur le pont, et Keen l'entendit dégainer son coutelas. Il fallait qu'il eût craint le pire pour se résoudre à quitter le canot et à monter à bord sans en avoir reçu l'ordre. Émeute, mutinerie – Hogg était prêt à secourir son commandant, comme Allday l'avait fait pour Bolitho.

Hogg s'approcha, trancha les liens et la rattrapa comme elle tombait. Histoire de cacher son corps aux yeux des assistants muets, il rassembla autour de son vivant fardeau son dernier haillon sanguinolent.

— J'ai un chirurgien, annonça sèchement le capitaine.

— Je m'en doute bien, fit Keen en se tournant vers lui.

Mais son apparence devait être encore plus impressionnante que ce qu'il disait, car le capitaine céda comme s'il avait lu le pire dans les yeux de Keen.

— Portez-la dans le canot, Hogg, et rentrez à bord. Monsieur Stayt, prenez le canot. J'ai encore du travail ici.

Il avait reconnu dans le regard de l'officier un lourd désir de vengeance. Il avait visiblement envie de tirer, de tuer l'homme au fouet, ou n'importe qui d'autre. Keen connaissait trop bien ce genre de regard. *Qui sait s'il n'avait pas le même en ce moment ?*

— A nous, monsieur Latimer.

Keen ne savait pas comment il se souvenait encore du nom de cet homme que, peu de temps avant, il aurait écrasé avec plaisir sur le pont.

— Je veux que vous mettiez vos meilleurs marins au travail pour établir un appareil à gouverner de fortune. Je ferai venir du renfort si nécessaire, mais vous n'allez pas perdre un instant de plus, est-ce bien clair ?

— Et la fille ? – la colère le reprenait. En tant que capitaine, j'ai charge d'âmes.

Keen le fixa froidement :

— Alors, que Dieu leur vienne en aide. Le commandant Inch a quelques femmes à son bord, les épouses d'officiers en garnison à Gibraltar. Elles prendront soin de cette jeune fille pour le moment,

lorsque mon chirurgien l'aura examinée.

Son interlocuteur sentait bien que son autorité lui échappait de minute en minute.

— Je dois vous dire, commandant, que vous n'avez pas fini d'entendre parler de cette affaire.

Keen leva la main et vit l'autre qui cillait.

— Ni vous non plus, je vous le promets bien, répliqua-t-il en martelant ses mots d'un doigt fouaillant le revers bleu.

Un autre canot accosta, et il entendit le charpentier de *l'Argonaute* qui montait à bord avec quelques-uns de ses meilleurs aides.

Keen tourna les talons, on l'attendait à bord du vaisseau amiral où il avait une foule de choses à faire. Une dernière pensée le fit pourtant se retourner :

— Dites-vous bien, monsieur Latimer, que la route est longue, très longue, jusqu'à la Nouvelle-Galles du Sud. Je vous préviens charitablement que vous n'atteindrez même pas Gibraltar si vous continuez à abuser de vos pouvoirs de la sorte.

Il descendit dans son canot et s'installa pour regagner son bord.

Il avait le souffle court, ses mains tremblaient sans doute. L'aspirant présent le regardait fixement, il avait probablement assisté à toute la scène. Keen lui dit :

— Monsieur Hext, vous êtes tout yeux aujourd'hui.

Hext, qui avait tout juste treize ans, se contenta de déglutir et d'approuver.

— Je... je suis désolé, commandant, mais...

— Poursuivez, monsieur Hext.

Hext se mit à rougir comme une pivoine, il savait que les nageurs n'en perdaient pas une tout en souquant sur le bois mort.

— Lorsque j'ai vu ce qui se passait, commandant, j'ai eu envie de rester avec vous...

Keen lui fit un sourire, ému de sa sincérité. Sa réaction tenait sans doute d'un certain culte du héros, rien de plus, mais elle réussit à lui rendre son calme au-delà de ce qu'il aurait cru possible.

Il avait entendu dire que Hext écrivait très souvent à ses parents, alors même qu'il n'avait guère l'occasion de leur faire parvenir ses lettres. Il reprit :

— Il ne faut jamais hésiter à secourir les faibles, monsieur Hext. Ne l'oubliez jamais.

L'aspirant s'accrocha à la barre et leva les yeux sans les voir vers les mâts et le gréement du vaisseau amiral. Il savait ce qu'il allait raconter dans sa prochaine lettre.

— Mâtez ! ordonna-t-il d'une voix flûtée.

Voilà un épisode qu'il n'oublierait jamais.

III

IL N'EST PAS D'ENNEMI PLUS MORTEL

Bolitho se tenait appuyé sur le rebord de la grande fenêtre de poupe lorsque Keen pénétra dans sa chambre, sa coiffure sous le bras.

Derrière *l'Argonaute*, les autres bâtiments faisaient route bâbord amures, voiles et huniers brassés serré pour prendre le vent. Un peu à l'écart mais toujours sous bonne escorte, *l'Oronte* avançait à une allure convenable grâce à son appareil à gouverner de fortune. La vitesse de toute l'escadre en était pourtant sévèrement réduite.

Il faisait froid et humide. Bolitho songeait à la Méditerranée, à la chaleur qu'ils allaient y trouver.

L'incident de *l'Oronte* remontait à la veille. Bolitho imaginait ce qui se racontait dans l'entrepont comme au carré au sujet de la fille que l'on avait emportée à l'infirmerie.

Keen, le regardant, lui demanda :

— Vous souhaitiez me voir, sir Richard ?

Il ne lui avait pas échappé qu'Ozzard et les autres avaient disparu. Il s'agissait bien d'un entretien en particulier.

— Oui. Le capitaine de *l'Oronte* m'a fait porter une lettre.

— Je le sais, acquiesça Keen, c'est mon bosco qui est allé la chercher, amiral.

— Il y proteste contre votre conduite, *notre* conduite plutôt, puisque vous êtes sous mes ordres, et menace de porter l'affaire devant l'autorité supérieure.

— J'en suis désolé, répondit doucement Keen, je ne voulais pas vous mêler...

— Je ne m'attendais pas à moins venant de vous, Val. Et je ne suis pas troublé le moins du monde par les menaces de ce porc. Si je devais adresser officiellement à Londres une réclamation pour obtenir de ses employeurs des indemnités de remorquage, le capitaine Latimer se retrouverait au sec avant d'avoir eu le temps de faire ouf. Les gens de sa sorte sont de la racaille, ils touchent l'argent du sang comme leurs confrères qui pratiquent la traite des nègres.

Keen ne disait rien, à moitié surpris que Bolitho ne lui eût pas d'abord reproché de s'être interposé. Il aurait dû s'en douter.

— Avez-vous parlé à cette fille ? lui demanda Bolitho.

Keen haussa les épaules.

— A vrai dire, non, amiral. J'ai pensé qu'il valait mieux la laisser

entre les mains du chirurgien le temps qu'elle se remette. Si vous aviez vu ce fouet, la taille de celui qui la frappait...

Bolitho réfléchissait tout haut.

— Il faudra la confier aux soins d'une autre femme. J'ai songé à Inch, comme vous me l'avez suggéré, mais je ne suis pas si sûr que ce soit la solution. Des femmes d'officiers, une fille condamnée à la déportation, encore que j'ignore totalement pour quelle sorte de crime, je vais demander à Latimer de me fournir des détails sur son cas.

— Vous êtes bien bon de vous donner tant de peine, s'excusa Keen. Si j'avais seulement su...

— Vous auriez agi de la même manière, le coupa Bolitho en souriant.

On entendait le martèlement de pieds nus sur le pont, des poulies grinçaient. L'officier de quart criait des ordres, appelait du monde aux bras.

À bord d'un vaisseau du roi, surpeuplé, une femme seule pouvait être regardée de plusieurs façons, et porter malheur n'était pas le moindre grief. Semblables superstitions peuvent bien amuser les terriens ; ils n'ont qu'à passer quelques jours à bord, et ils jugeront par eux-mêmes.

— Allez la voir, Val, puis dites-moi ce que vous en pensez. À Gibraltar, nous pourrions la transférer à bord de la *Philomèle*. Plus je vous entends, plus je me dis que sans cela Latimer ne manquera pas de prendre sa revanche.

Keen se retira. Il avait décidé d'aller voir la jeune fille avant de s'entretenir de son cas avec le chirurgien. Quelle qu'eût été sa conduite jusque-là, au cours d'une si brève carrière, elle ne méritait certainement pas de subir l'humiliation et la torture du fouet.

Bolitho attendit que la porte se fût refermée et retourna s'asseoir près des fenêtres de poupe.

De temps en temps, il songeait à Falmouth, au bonheur sans nuage qu'il avait connu à son retour, à sa fille unique, Elizabeth, qu'il tenait dans ses bras avec des précautions dont riait Belinda.

Bolitho avait toujours su à quel point il était difficile pour une femme de franchir le seuil de la demeure des Bolitho. Cette maison était trop pleine d'ombres et de souvenirs, on exigeait trop d'une pièce rapportée. Et, circonstance aggravante pour Belinda, elle remplaçait Cheney. Du moins, elle en avait eu le sentiment.

Bolitho avait accusé le coup plus fortement encore en découvrant que le portrait de Cheney, pendant de celui qu'elle avait fait faire de lui, avait disparu de la pièce où ils étaient accrochés tous deux. Elle y était représentée sur fond de rivage, ses yeux avaient la couleur de la mer. Lui-même en uniforme galonné, le capitaine de

vaisseau qu'elle avait tant aimé. Son portrait était, depuis, accroché au milieu des autres, à côté de celui de son père, le commandant James.

Il n'avait rien dit, il ne voulait pas la blesser, mais il en était encore troublé. Comme d'une trahison.

Il essayait de se persuader que Belinda essayait seulement de l'aider, de faire comprendre aux autres à quel point il était utile à son pays.

Mais Falmouth était sa maison, pas Londres. Il entendait encore les mots si durs qu'ils avaient échangés dans cette pièce si calme.

Il soupira et essaya de penser à Allday. Il avait probablement senti l'atmosphère différente qui régnait désormais à Falmouth. Impossible de deviner quelles conclusions il en avait tirées. Ou bien encore, la découverte de son fils l'avait tellement occupé qu'il n'avait pas eu le temps de ruminer.

Il les voyait tous les deux, debout dans la chambre. Allday, solide, content de lui dans sa vareuse bleue aux riches boutons dorés, la tête penchée pour mieux observer et écouter ce que Bolitho disait à ce jeune matelot, John Bankart.

Bolitho revoyait encore Allday embarquant à bord de sa frégate, la *Phalarope*, victime de la presse. Déjà vingt ans, il ne pouvait y croire. Ferguson, qui était devenu son majordome à Falmouth, avait été ramassé en même temps que lui. Il n'était pas étonnant qu'ils fussent restés si proches.

Allday ressemblait alors énormément à ce jeune marin. Des yeux clairs, une bonne tête, avec tout de même une espèce de méfiance qui perçait sous la surface. Il s'était fait surprendre par un détachement de presse et avait signé sans trop d'hésitation alors qu'il avait environ dix-huit ans. Il n'aimait guère son existence à la ferme et savait que, s'il se portait volontaire, il serait mieux traité à bord d'un vaisseau du roi que les enrôlés de force.

Sa mère ne s'était jamais mariée. Allday soupçonnait, et cela le mettait mal à son aise, que le fermier l'avait souvent mise dans son lit en la menaçant, si elle refusait, de la chasser, elle et son petit bâtard.

Cette histoire touchait un point sensible chez Bolitho. Il se souvenait de l'arrivée d'Adam à bord de son bâtiment, après tout ce trajet à pied de Penzance, où sa mère était morte. Ces deux destins étaient trop semblables, et il en était tout ému.

Bankart avait déjà montré de bonnes qualités de marin. Il savait prendre un ris, faire une épissure, tenir la barre et aurait pu en remonter à bien des vieux loups de mer. En tant qu'adjoint du maître d'hôtel, il aurait peu de relations directes avec son amiral. Son travail consisterait à entretenir le canot et à le maintenir en bon état, à assurer les allées et venues avec la terre ou avec d'autres bâtiments et à aider Allday dans la mesure du possible. Pour l'instant, cela semblait

être une solution satisfaisante.

Il se leva, entra dans sa chambre à coucher puis, après avoir brièvement hésité, ouvrit un tiroir et en sortit la jolie miniature ovale. L'artiste avait saisi à la perfection l'expression qu'elle avait. Bolitho la remit à sa place sous ses chemises.

Mais que lui arrivait-il donc ?

Il était heureux, il avait une femme adorable de dix ans sa cadette, et, depuis peu, une petite fille. Pourtant...

Il tourna les talons et regagna sa chambre de jour.

Lorsqu'ils auraient rallié la flotte, les choses seraient différentes. Le combat, le danger et les récompenses de la victoire.

Il contempla son reflet dans les fenêtres maculées de sel et eut un sourire amer.

Sir Richard. Soit ; pourtant, à cette heure le roi avait sans doute oublié son nom.

Bolitho essaya de se concentrer sur les mois à venir, et de se demander comment Lapish se comporterait lorsque pour la première fois la seule frégate de l'escadre serait appelée à combattre, mais il ne put fixer sa réflexion sur ce point.

Il ne cessait de songer au portrait que l'on avait enlevé de la pièce qui regardait sur la mer, et un regret le prit soudain : il aurait dû l'emporter avec lui.

À des coudées au-dessous de confortables appartements de Bolitho et de leur balcon de poupe avec sa vue panoramique sur l'arrière, l'infirmerie de *l'Argonaute* paraissait bien étouffante. L'entrepont, sous la ligne de flottaison, était complètement clos. C'était un univers parcouru d'ombres qui valsaient à la lueur des fanaux soumis à d'incessants mouvements. Les énormes barrots de pont y étaient si bas qu'un homme pouvait à peine tenir debout. À compter du jour où le bâtiment avait été construit, l'entrepont n'avait plus revu et ne reverrait jamais plus la lumière du jour.

De minuscules boxes, qui ressemblaient à des clapiers, étaient alignés dans la partie du pont où les officiers marins défendaient âprement leur petit domaine, avec à peine assez de place pour bouger. Un peu plus loin, les postes des aspirants, où les « jeunes messieurs » vivaient leur vie de patachon alors qu'ils étaient supposés y poursuivre les études qui pouvaient leur valoir une promotion, à la pauvre lueur d'une mèche trempée dans l'huile au fond d'un coquillage ou d'une vieille boîte.

Les soutes à cordages et la sainte-barbe, où une simple étincelle pouvait déclencher un désastre, partageaient le pont avec eux et, encore plus bas, de vastes soutes où l'on serrait tout ce qui est nécessaire à un vaisseau pendant plusieurs mois si besoin.

Tout à l'arrière, au pied d'une descente, l'infirmerie, peinte en blanc, semblait lumineuse en comparaison de tous ces espaces, avec ses rangées de cruches et de flacons.

C'était là que se rendait Keen. Il courbait d'instinct la tête pour éviter les barrots et ses épaulettes brillaient lorsqu'il passait d'un fanal au suivant. Des formes sombres et des visages indistincts surgissaient à la lumière avant de disparaître dans ce monde à part, si éloigné de la mer et du ciel.

Il aperçut James Tuson, le chirurgien, en grande conversation avec son aide, un échalas tout pâle du nom de Carcaud qui était originaire des îles Anglo-Normandes. Il ressemblait davantage à un Breton qu'à un Anglais, mais c'était un garçon intelligent qui maîtrisait à la fois la lecture et l'écriture. Keen savait que Tuson, qui avait été chirurgien à bord de *l'Achate*, suivait avec intérêt l'escogriffe qui l'assistait et lui avait transmis tout ce qu'il avait pu de ses compétences. Ils jouaient souvent aux échecs.

Keen aimait bien Tuson avec ses cheveux blancs, alors qu'il ne le connaissait guère plus qu'à bord de leur précédent embarquement. C'était un excellent chirurgien, cent fois meilleur que tous ses congénères qui sévissaient à bord des vaisseaux du roi. Mais il restait dans son coin, ce qui n'était pas chose facile dans l'espace confiné de l'entrepont. Le plus souvent, il n'apparaissait au carré qu'au moment des repas.

Un fusilier dont les buffleteries paraissaient très blanches dans cette misérable lumière se mit au garde-à-vous, attirant l'attention de Tuson, qui aperçut le commandant. Keen se dit qu'il avait pris une sage précaution en faisant placer un factionnaire à l'entrée. Beaucoup de ses marins étaient à la mer, sur un bâtiment ou sur un autre, sans relâche depuis des mois. N'importe quelle femme courait donc de grands risques ; que dire alors d'une condamnée ?

Tuson murmura quelque chose, et son assistant, cassé en deux ou peu s'en fallait, disparut dans la pénombre.

— Comment va-t-elle ? interrogea Keen.

Tuson déroula les manches de sa chemise et se donna le temps de la réflexion.

— Elle ne dit rien, à moi en tout cas. Elle est jeune, je dirais moins de vingt ans, sa peau est fine et, à voir ses mains, elle n'a jamais travaillé aux champs – puis, s'éloignant du factionnaire toujours au garde-à-vous et qui semblait s'être coincé la coiffure contre le pont : Elle porte de nombreuses contusions, continua-t-il un ton plus bas.

J'ai peur qu'elle n'ait été violée ou gravement molestée. (*Soupir.*) Je ne veux pas prendre le risque de l'examiner, compte tenu des circonstances.

Keen hocha la tête. La fille avait soudain acquis un statut de

personne : de simple victime, elle était passée au rang d'individu réel.

Le chirurgien l'observait, l'air grave. Il souriait rarement.

— Elle ne peut pas rester ici, commandant.

Keen éluda :

— Je vais lui parler – il hésita : Mais peut-être, reprit-il, êtes-vous d'avis qu'il ne faut pas ?

Le chirurgien le précéda dans le petit local bien éclairé.

— Elle sait où elle est, mais montrez-vous patient, je vous en conjure.

Keen pénétra dans l'infirmierie et la vit, allongée sur le ventre, le visage dans un oreiller. On l'avait recouverte d'un drap. Elle dormait, apparemment, mais, à entendre sa respiration saccadée, Keen savait qu'elle faisait semblant. Le chirurgien tira sur le drap et Keen vit son dos se raidir.

Tuson débita doucement, d'une voix quasi clinique :

— La blessure est en cours de cicatrisation, néanmoins...

Il souleva un pansement simplement posé et Keen découvrit la profonde entaille laissée par le fouet. S'il n'avait agi avec promptitude ou à plus forte raison s'il ne s'était pas rendu à bord du bâtiment, c'était une femme morte, ou à tout le moins infirme. À la lueur de la lanterne, la blessure paraissait noire.

Tuson lui montra sa chevelure, qu'elle avait longue et châtain foncé. Les mèches étaient tout emmêlées et, lorsque Keen les effleura, la jeune femme se raidit une nouvelle fois.

— Elle a besoin d'un bain et de vêtements propres, fit enfin Tuson.

— Je vais envoyer un enseigne à bord de *l'Oronte*, décida Keen, dès que nous serons à l'ancre. Elle a sûrement quelques affaires.

Ces mots semblèrent la frapper comme un coup de fouet : elle se retourna brusquement, ramenant le drap sur sa poitrine qu'elle couvrit, sans prendre garde aux gouttelettes de sang qui suintèrent immédiatement de sa blessure.

— *Non, je ne veux pas retourner là-bas !* S'il vous plaît, ne me renvoyez pas à ce... à cet endroit !

Keen resta sans réaction devant cet éclat. La fille était presque belle, d'une beauté que les contusions et ses cheveux en désordre ne pouvaient cacher entièrement. Elle avait des mains petites et fort bien faites, elle écarquillait des yeux suppliants, on avait l'impression qu'ils allaient jaillir de leurs orbites.

— Doucement, mon enfant, calmez-vous.

Il se recula un peu pour tenter de la calmer, mais vit Tuson qui donnait un coup de menton.

— C'est le commandant, dit le chirurgien. Il vous a sauvée du fouet.

Elle fixa le visage anxieux de Keen et fit enfin :

— Vous, monsieur ? — sa voix n'était qu'un murmure. C'était vous ?

Elle parlait avec le doux accent de l'Ouest. Comment pouvait-on l'imaginer subissant un procès, puis condamnée à la déportation à bord de cet infâme bâtiment avec les autres prisonniers ?

— Oui, c'était moi.

Tout autour, le bâtiment faisait entendre son vacarme habituel, craquements, grondements sourds et fracas de l'eau sur les énormes planches de bordé lorsque la quille s'enfonçait dans un creux. Mais Keen ne percevait que le silence, comme si le temps s'était soudain figé. Il s'entendit lui demander :

— Comment vous appelez-vous ?

Elle jeta un coup d'œil inquiet au chirurgien, qui lui fit un signe d'encouragement.

— Carwithen.

Et elle serra un peu plus fort le drap tandis que Tuson remettait les pansements en place.

— D'où venez-vous ?

— Du Dorset, monsieur, de Lyme — elle leva un peu son menton délicat et Keen vit qu'il tremblait. Mais en réalité, je suis cornouaillaise.

— C'est bien ce que je pensais, grommela Tuson — puis, quand il se fut redressé : À présent, lui recommanda-t-il, restez tranquille et n'allez pas rouvrir votre plaie. Je vais vous faire porter un peu de nourriture.

Et, se retournant vers la porte, il appela son assistant.

Elle jeta un nouveau regard à Keen et lui demanda dans un murmure :

— Vous êtes vraiment le commandant, monsieur ?

Keen se rendait compte qu'elle finissait par baisser la garde. Il avait été élevé avec ses deux jeunes sœurs et identifiait aisément ce genre de réaction. Dieu seul savait ce qu'elle avait souffert.

Il se dirigea vers la porte, s'arrêta un instant comme la coque plongeait puis hissait avec peine ses dix-huit cents tonnes dans l'attente du prochain creux. La jeune fille ne le quittait pas des yeux.

— Qu'allez-vous faire de moi, monsieur ?

Sans lui répondre, il lui demanda brusquement :

— Quel est votre prénom ?

— Zénoria, répondit-elle, prise au dépourvu.

— Eh bien, Zénoria, suivez à la lettre les instructions du chirurgien. Je vais m'employer à ce qu'il ne vous soit fait aucun mal.

Il dépassa le factionnaire sans même le voir.

Qu'avait-il fait ? Comment pouvait-il lui promettre quoi que ce

fût et que pouvait-elle lui promettre en retour ? Il ne la connaissait même pas.

En escaladant l'échelle, la réponse lui apparut clairement : c'était de la folie. *Je suis sans doute devenu fou.*

Cette pensée le titillait, et il fut soudain heureux de revoir le ciel.

Le lieutenant de vaisseau Hector Stayt se pencha sur la table pour soumettre à la signature de Bolitho un second exemplaire de ses ordres. On les communiquerait aux commandants à l'arrivée au mouillage de Gibraltar. Ils y seraient dans les deux jours si le vent voulait bien rester favorable. La semaine avait paru longue et sans éclat depuis l'incident de *l'Oronte*, mais pour l'heure la petite escadre faisait route au sud-est. La côte espagnole de Cadix à Algésiras était à peine visible, même pour les yeux exercés des vigies, mais la traversée arrivait à son terme.

Bolitho parcourut rapidement l'écriture ronde de Yovell avant d'apposer sa signature au bas des documents. Tous ces ordres étaient identiques, mais les commandants qui les liraient les interpréteraient chacun à sa manière. Une fois en Méditerranée, il n'aurait plus guère le temps ni l'occasion de mieux connaître ses officiers, et il en irait de même pour eux.

Il pensa à Keen, aux visites qu'il rendait à leur passagère inattendue. Les architectes français avaient ménagé une seconde chambre des cartes à l'arrière de la chambre du commandant et on l'avait arrangée de manière aussi confortable que possible pour la jeune Zénoria Carwithen. Une couchette, un miroir, quelques draps propres prélevés au carré avaient suffi à transformer l'endroit. Ozzard avait même déniché dans la cale une commode d'officier et l'avait installée là. Il ne fallait pas qu'ils se fassent trop à l'idée de l'avoir à bord, songea-t-il. Une fois qu'ils auraient atteint le Rocher...

— J'ai entendu des bruits à propos de cette fille, sir Richard, commença Stayt.

Ce n'était pas la première fois qu'il donnait le sentiment de lire dans les pensées de Bolitho. Il y avait de quoi vous dérouter et vous agacer...

— Oui ? fit Bolitho en levant les yeux de sa table.

Stayt avait pris un air presque indifférent, maintenant qu'il avait réussi à retenir l'attention de son amiral.

— Oh ! elle a été mêlée à une espèce d'émeute, pour ce que j'en sais. C'était non loin de terres qui appartiennent à mon père. Quelqu'un a été assassiné avant l'arrivée de la force armée... Après la bataille, comme toujours, laissa-t-il tomber avec une esquisse de sourire.

Bolitho détourna les yeux et les fixa sur les sabres accrochés à leur râtelier. Le premier était resplendissant, l'autre presque terne en comparaison.

Stayt prit ce silence pour une marque d'intérêt.

— Son père a été pendu.

Bolitho sortit son oignon, dont il ouvrit le couvercle.

— C'est l'heure de l'exercice des signaux, monsieur Stayt. Je monte.

Stayt sortit. Il avait une démarche sautillante, qui semblait traduire une grande confiance en soi.

Bolitho fronça le sourcil : à tout le moins, de la vanité.

Yovell s'approcha de la table, ramassa les papiers épars. Il leva les yeux par-dessus ses petites lunettes cerclées d'or et dit :

— Les choses ne se sont pas passées exactement ainsi, sir Richard.

Bolitho se tourna vers lui :

— Racontez-moi ça. J'aimerais bien avoir votre propre version.

Yovell eut un triste sourire.

— Carwithen était imprimeur, amiral, et un bon, à ce qu'on m'a dit. Des ouvriers agricoles lui ont demandé d'imprimer des petites brochures, autant dire des doléances, dénonçant deux propriétaires qui ne leur avaient pas donné leur argent et leurs meubles. Carwithen était un homme un peu vif, qui n'hésitait pas à dire le fond de sa pensée, surtout s'il s'agissait de prendre la défense de quelqu'un de lésé.

Yovell rougit, mais Bolitho lui fit un signe :

— Dites ce que vous avez à dire, mon vieux.

Il était étrange que Yovell fût au courant de ces choses. Lorsqu'il était à terre, il vivait chez Bolitho, mais il était originaire du Devon, « un étranger » pour les habitants du lieu. Et pourtant, il savait apparemment tout ce qui se passait autour de lui.

— La femme de Carwithen était déjà morte à l'époque, c'est pour ça qu'ils ont chassé la fille du comté.

— Ils l'ont envoyée dans le Dorset ?

— Oui, amiral, c'est cela.

Il s'était donc passé autre chose depuis l'« émeute », pour employer le terme de Stayt.

Il entendit des coups de sifflet sur la dunette, on rassemblait l'équipe des signaux sous l'œil vigilant de Stayt. Les signaux, particulièrement au combat, doivent être rares, courts et précis.

Bolitho réfléchit une seconde et finit par envoyer chercher Allday. Lorsqu'on le ramena, il interrogea des yeux le secrétaire, qui se contenta de hausser ses épaules tombantes.

— Amiral ?

— Prenez Yovell, allez chercher la fille tous les deux et ramenez-la-moi. Et sur-le-champ, je vous prie, ajouta-t-il à leur surprise grandissante.

Keen était sans doute sur le pont, occupé à observer les autres bâtiments, qui faisaient l'aperçu et obéissaient aux signaux de l'amiral.

Allday serrait les mâchoires, l'air buté.

— Si vous pensez que c'est judicieux, amiral.

— Je crois que oui, répondit Bolitho en le regardant droit dans les yeux.

Ozzard rangeait sa vareuse, posée sur une chaise, mais il hochait négativement la tête. Toute relation confiante serait tuée dans l'œuf si elle se retrouvait en face d'un vice-amiral.

À croire ce que lui avaient dit Keen et Tuson, elle était intelligente et l'influence de son père lui avait sans doute valu un certain niveau d'éducation.

Il se mêlait de ce qui ne le regardait pas, mais il avait vu quel effet se lisait sur les traits de Keen au simple fait de mentionner son nom. Cette métamorphose, Bolitho l'avait encore en tête ; il fallait agir avant qu'elle eût quitté le bord.

Mais il n'était absolument pas préparé à ce qui suivit.

Yovell souleva la tenture, et la jeune fille s'avança chancelante dans la chambre. À côté de la silhouette massive d'Allday, elle paraissait toute petite, mais gardait la tête haute. Elle s'arrêta sous la claire-voie, immobile. Seuls ses yeux bougeaient.

Avec la chemise blanche et le pantalon qu'elle portait et qui étaient empruntés à un aspirant, ses longs cheveux châains attachés sur la nuque par un ruban, on s'y serait trompé, et on l'eût presque prise pour un hôte du poste. Mais à ses pieds, qu'elle avait aussi petits que ses mains, elle n'avait pas de chaussures, et Yovell se hâta d'expliquer :

— Même les jeunes messieurs chaussent trop grand pour elle.

— Asseyez-vous, lui dit Bolitho, j'ai à vous parler.

Il remarqua qu'elle avait une épaule raide. Tuson avait dit qu'elle garderait cette cicatrice à vie. Et elle n'avait subi qu'un seul coup de fouet.

— J'aimerais savoir...

Elle leva les yeux pour croiser son regard, des yeux d'un brun foncé, des yeux noyés. Inutile de se demander pourquoi Keen avait succombé à son charme.

— ... comment vous en êtes arrivée là.

— Allez, murmura Yovell, raconte à Sir Richard, ma jolie, il ne va pas te manger.

Elle sursauta, soudain inquiète, et ouvrit grand la bouche en s'exclamant :

— *Sir* Richard !

Bolitho eut envie de réprimander Yovell, mais il se retint :

— Dites-moi tout, je vous prie.

Elle continuait pourtant de le regarder fixement :

— Mais... mais c'est le commandant que j'ai vu !

— L'amiral, ici, commande tous les bâtiments, tous les commandants, mademoiselle, lui expliqua patiemment Yovell. Et il a sous ses ordres deux mille huit cents marins et fusiliers – il la regarda, l'air grave : Ça lui fait beaucoup de travail, si on peut dire, alors, parle et ne lui fais pas perdre son temps.

— Voilà qui est bien dit, reprit Bolitho en souriant, mademoiselle, euh, Zénoria, c'est bien cela ?

Elle baissa les yeux et contempla ses mains cachées dans son giron. Elle se lança enfin :

— Ils ont pris mon père, amiral. C'était un homme de bien, un homme plein de ressource. Il croyait qu'il y a une justice pour les gens.

Elle avait le regard perdu dans le vague, et Bolitho ne put que constater qu'il retenait son souffle. À l'écouter parler, simplement. C'était la Cornouailles qui de nouveau lui tintait à l'oreille.

— Je les ai vus le pendre, monsieur.

— Mais pendre pour quel crime ?

— C'est à cause du seigneur, monsieur. Il est arrivé à la maison avec quelques-uns de ses hommes et ils ont essayé de détruire sa presse. Mon père leur a montré qui il était.

L'orgueil projetait son menton en avant, ce qui lui donnait l'air encore plus vulnérable.

— Il a fait tomber le seigneur de son cheval, des gens sont arrivés du village pour lui prêter main-forte. Quelqu'un a été tué. Puis les dragons sont arrivés, et ils l'ont emmené.

— Quel âge aviez-vous ?

— Dix-sept ans, monsieur. C'était il y a deux ans. Ils m'ont envoyée dans le Dorset pour y travailler dans une grosse demeure et pour aider à éduquer les enfants qui s'y trouvaient.

Il était difficile de lui parler comme il aurait souhaité en présence de Yovell et d'Allday. Mais il voulait s'assurer qu'elle ne mentait pas, qu'elle n'était pas la putain décrite par le capitaine de *l'Oronte*. Il pouvait être dangereux de rester seul avec elle.

— Racontez-moi ce qui s'est passé à Lyme.

— Ton jugement va être apporté à bord, ma jolie, la prévint Yovell d'une voix ferme, ne t'amuse pas à raconter des mensonges.

— Mais taisez-vous, pour l'amour du ciel ! l'arrêta Bolitho.

La jeune fille se recroquevilla comme si cette bouffée de colère lui était destinée, au moins en partie.

— Allday, allez lui chercher un verre – et, essayant de retrouver son calme : Il faut que je sache, dit-il.

Elle baissa les yeux.

— Nul n'ignorait ce qui était arrivé à mon père et ce qui s'était passé. Le maître passait son temps à me tripoter, il me disait que j'avais bien de la chance d'avoir trouvé un toit sous lequel m'abriter. Puis, un jour, il est entré dans ma chambre... Il a essayé de... continua-t-elle d'expliquer, tremblante, et ôtant des mains d'Allday le verre, auquel elle ne toucha pas. Il m'a forcée à...

Elle leva les yeux, des yeux égarés, son regard implorait.

— Je faisais des travaux de ravaudage aux habits des enfants... – les mots sortaient difficilement – ... j'ai pris les ciseaux et je l'ai frappé.

Bolitho se leva et passa lentement derrière sa chaise. À l'entendre, tout était si clair ! Il croyait presque voir la scène.

— Et ensuite ?

— Il n'est pas mort, monsieur, mais on m'a envoyé devant les assises. Vous connaissez le reste, monsieur.

La déportation à vie.

— Vous pouvez regagner votre chambre, Zénoria.

Bolitho regardait son visage renversé. Dix-neuf ans, mais avec sa chemise d'aspirant et ses cheveux nattés elle avait l'air d'une enfant.

Elle se leva et tendit son verre à Allday : il était plein.

— Le capitaine Latimer voulait la même chose de moi, monsieur.

Elle n'eut pas besoin d'en dire plus.

— Demain, mon secrétaire vous aidera à coucher tout ceci par écrit. Je ne peux pas, je devrais dire : je ne dois pas, faire semblant de pouvoir vous aider en la matière – il posa sa main sur son épaule et, cette fois, elle ne broncha pas. Mais, je vous le promets, je vais essayer.

Il retourna près des fenêtres et attendit que la porte fût refermée.

— Voilà qui a été bien mené, amiral, dit simplement Allday en revenant, y a pas d'erreur là-dessus. Elle pleure comme une Madeleine, mais ça va lui faire du bien.

— Vous croyez ?

Bolitho regardait les pavillons qui s'envolaient aux vergues de l'*Hélicon*, mais il ne voyait en réalité que les yeux de la jeune fille, cette souffrance profonde qui l'habitait. *Je les ai vus le pendre*. Il songeait au seigneur qui avait épousé sa sœur Nancy, à Falmouth. Un riche propriétaire qui avait toujours lorgné la maison des Bolitho. Dans son dos, les gens du pays l'appelaient le Roi de Cornouailles. Mais il était gentil avec Nancy, même si ce n'était qu'un m'as-tu-vu

qui vivait au-dessus de ses moyens, en temps de guerre comme en temps de paix. Il était également magistrat, mais même lui aurait demandé la grâce plutôt que la déportation. Cela dit, était-ce si sûr ?

De nouveaux coups de sifflet : il en déduisit que les exercices étaient terminés pour la journée.

Il se tourna vers la porte en entendant le factionnaire claquer des talons. Keen lui dit :

— Je viens d'apprendre ce qui s'est passé, amiral. Je regrette que vous n'ayez pas pris la liberté de me demander lorsque...

— Asseyez-vous, Val, lui dit doucement Bolitho. Nous n'allons pas nous disputer. Si j'ai reçu cette fille, c'est pour vous, pas contre vous.

— Pour moi ? s'exclama Keen, cherchant à comprendre.

— Elle était assise ici, lui dit Bolitho en lui montrant une chaise. Je vous prie d'en faire autant.

L'émotion se lisait sur les traits de Keen. Il l'avait rarement vu en colère, mais cet accès-là, c'était autre chose, comme s'il couvrait quelqu'un.

— Nous devons l'envoyer à terre dès que nous serons à l'ancre. Ce n'est qu'une solution temporaire, mais celle-là est dans mes cordes. D'après son récit, y compris ce qu'elle a tenu caché, je pense qu'il y a de l'espoir, si seulement...

Mais Keen le coupa en s'exclamant :

— Je peux écrire à mon cousin, à la City. Je suis sûr que nous pouvons... – il se retourna et regarda Bolitho dans les yeux : C'était gentil à vous, amiral, le remercia-t-il. J'aurais dû comprendre.

Bolitho remplit deux verres de cognac et devina qu'Ozzard écoutait tout derrière la porte de la cambuse.

— On a cruellement abusé d'elle, Val – ses mots tombaient comme de la grenaille sur un étang calme. On l'a violée, semble-t-il, et ce n'était pas le pire.

Les yeux bleus de Keen étaient remplis de douleur. Il avait visé juste. Mais Bolitho ne savait pas trop s'il devait en être satisfait ou en souffrir.

— J'ai beaucoup d'affection pour elle, amiral, reprit plus tranquillement Keen.

Il leva les yeux, l'air inquiet, comme s'il s'attendait à voir Bolitho exploser.

— Je le sais, Val. Je crois que je l'ai su depuis ce jour où vous êtes allé lui rendre visite, peut-être même avant – il hocha la tête. La chose est donc entendue.

Keen reposa son verre, qu'il avait vidé sans même s'en apercevoir.

— C'est impossible ! Ce serait folie de ma part de seulement y

songer !

— Quel âge avez-vous, Val ? Trente-cinq, trente-six ans ?

— Un an de plus, amiral. Et ce n'est qu'une jeune fille.

— Non, Val, *une femme*, et souvenez-vous-en bien, hein ? Au fur et à mesure que vous vieillirez, l'écart diminuera entre vous deux, il n'augmentera pas.

Il pencha un peu la tête et observa, amusé, l'expression que prenait Keen.

Peut-être avait-il eu tort pour tous les deux. L'adjoint du gouverneur de Gibraltar pouvait refuser de garder la jeune fille.

Mais en tout cas la vérité avait éclaté et Bolitho, tout surpris, s'en trouva ravagé.

— Je me leurre moi-même, amiral, lui dit Keen.

— Nous verrons bien, répondit Bolitho en le prenant par le bras.

Il leva les yeux vers la claire-voie en entendant la vigie qui criait quelque chose. Une minute plus tard, l'aspirant de quart apparut à la porte, haletant.

— 'Vous demande pardon, amiral – et, avec un regard qui allait d'un officier à l'autre : Mr. Paget vous présente ses respects, débita-t-il, et nous venons d'apercevoir une voile, amiral.

C'était l'aspirant Hext. Il dévorait la chambre des yeux, essayant visiblement de tout emmagasiner pour en nourrir sa prochaine lettre.

Bolitho lui adressa un sourire non dépourvu de solennité :

— Et aurons-nous le plaisir d'apprendre en temps utile où se trouve cette voile ?

Le garçon piqua un fard.

— Je... je suis désolé, sir Richard. Elle est dans le sudet.

— Mes compliments à l'officier en second, lui dit Keen. Je vais monter.

Mais il avait une voix bizarre, comme si la moitié de son cerveau était encore occupée par d'autres pensées.

— Dites au *Rapide* d'aller voir, ordonna Bolitho – il s'accrochait encore à ce bref instant pendant lequel ils avaient partagé un peu de chaleur. Nous allons peut-être avoir des nouvelles des Français.

Le regard de Keen s'éclaira soudain :

— Bien, amiral.

Et il disparut.

Mais ils en eurent bientôt, des nouvelles, et plutôt préoccupantes.

L'autre bâtiment se rapprochait, on le reconnut bientôt pour le *Barracuda*. Bolitho prit une lunette et alla rejoindre Keen à la lisse de dunette afin d'observer Lapish qui remontait dans le vent pour rallier l'escadre.

On devinait des hommes perchés sur les vergues, plusieurs voiles

avaient été ravaudées. Bolitho aperçut de grosses glènes de cordage que l'on hissait dans les hauts : la besogne ne s'arrêtait pas même pendant la manœuvre.

— Il a dû se battre – Keen fit un signe à son second : Préparez vous à réduire la toile, monsieur Paget, ordonna-t-il.

Bolitho restait impassible tandis que les hommes de quart sur la dunette scrutaient ses traits. Tout recommençait donc. L'accalmie n'avait été que provisoire.

— Vous avez raison, Val. Convoquez le commandant à bord immédiatement.

Une heure plus tard, le capitaine de vaisseau Jeremy Lapish était assis dans la chambre de Bolitho. Il semblait avoir vieilli depuis qu'il avait quitté l'escadre pour porter des dépêches à Gibraltar. Il expliqua :

— J'ai aperçu une goélette près des côtes et je me suis approché pour voir ce que c'était – et, acceptant avec gratitude le verre que lui tendait Ozzard : Avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qui se passait, continua-t-il, deux frégates françaises ont surgi de derrière la pointe, vent arrière.

Bolitho lisait sur son visage le désespoir et la honte du jeune officier. Ce qu'il craignait était arrivé. La goélette avait servi d'appât et les deux français avaient failli coincer le bâtiment de Lapish contre une côte sous le vent.

— Je lirai plus tard votre rapport – Bolitho le fixait calmement : Avez-vous eu des pertes ?

Lapish, désespéré, fit un signe affirmatif :

— Deux hommes, amiral.

Il avait judicieusement décidé de s'échapper. Sans l'avantage du vent, débordé par le nombre, il n'avait guère le choix.

En aurais-je fait autant ? Bolitho se tourna vers lui.

— Quelles nouvelles de Gibraltar ?

Lapish essaya de chasser ses sombres pensées. Il avait manqué perdre son bâtiment tout juste après avoir pris son commandement. Et, pis encore, ou presque, il avait failli perdre la confiance de son équipage.

— Gibraltar a été mis sous quarantaine, amiral – il posa une grosse enveloppe sur la table et, les laissant l'examiner : La fièvre, expliqua-t-il. La moitié de la garnison est atteinte.

Bolitho commença à arpenter sa chambre. Le Rocher était célèbre pour les poussées de fièvre qui y sévissaient, mais ce n'était vraiment pas le moment.

— Il n'est pas de plus mortel ennemi, dit-il – puis, à Keen : Il nous faudra rester à l'écart tant que nous ne saurons pas ce qui se passe, fit-il avant d'ajouter à l'intention de Lapish : Retournez à votre

bord.

Il aurait bien aimé partager sa souffrance, se plaindre avec lui. Mais il décida de n'en rien faire et conclut sèchement :

— Estimez-vous heureux d'avoir encore un commandement.

Keen raccompagna à la coupée un Lapish tout penaud.

La fièvre. Bolitho se sentit pris d'un frisson. Ce seul mot le ramenait en plein cauchemar, en ce jour où il avait manqué lui-même en mourir. Cela pouvait recommencer.

Il se ressaisit et essaya d'imaginer dans quelle mesure ces nouvelles modifiaient leurs plans. Gibraltar isolé, il allait devoir décider par lui-même de la conduite à tenir.

Il sourit amèrement : désormais, il ne pouvait plus se comporter en simple spectateur.

IV

L'APPAT

Le tonnerre des pièces de salut roulait en échos. La petite escadre vint bout au vent et les vaisseaux jetèrent l'ancre l'un après l'autre.

Bolitho se tenait près des filets. Il put constater à quel point Keen était soulagé. La manœuvre avait été convenablement exécutée en dépit des nombreux novices que l'on comptait partout.

Il se retourna pour admirer Gibraltar, cette masse rocheuse qui s'élevait à l'avant du ciel. Par le passé, ce lieu avait toujours constitué un refuge, un mouillage sûr. À présent, il se montrait sous un jour menaçant.

Il y avait peu de bâtiments de guerre sur le site, et ils étaient mouillés loin de la jetée, près du transport pénitentiaire *Philomèle* et de quelques autres navires. Plusieurs canots de rade patrouillaient lentement. Bolitho vit qu'ils avaient embarqué quelques tuniques rouges ; tous étaient armés d'au moins un pierrier. La situation était donc grave.

— Nous convoquerons les commandants à bord dès aujourd'hui.

Keen pointa sa lunette vers un canot qui s'approchait du vaisseau amiral.

— Amiral, je crois que nous avons un visiteur.

Le canot mourut sur son erre, puis mit avirons à scier et vint enfin s'immobiliser sous le porte-cadènes de grand mâât. L'armement avait les yeux fixés sur le gros deux-ponts, comme s'il appartenait à un autre monde.

Un capitaine de vaisseau ancien se tenait dans la chambre et il cligna des yeux en regardant la dunette.

— Il m'est impossible de monter à bord, sir Richard ! Je dois vous dire que le gouverneur a pris le commandement, l'amiral est souffrant.

Il avait adopté un ton calme et lent, comme s'il était conscient de tous les yeux et de toutes les oreilles qui essayaient d'évaluer la gravité de la situation.

Bolitho s'approcha de la coupée et se pencha pour voir le canot. Ceux qui s'y trouvaient auraient sans doute donné tout ce qu'ils possédaient pour monter à bord, sans se soucier de l'épidémie qu'ils pouvaient répandre sur le bâtiment.

Le capitaine de vaisseau, brûlé par le soleil, qui se tenait dans le canot, reprit :

— J'ai envoyé un brick courrier à Lord Nelson, la *Luciole*.

Bizarrement, Inch était le seul d'entre eux à avoir jamais rencontré le petit amiral et il ne se lassait pas de raconter la chose. À présent, Adam aurait peut-être la même chance.

Le capitaine de vaisseau ajouta :

— J'ai cru comprendre que des femmes d'officiers ont pris passage avec votre escadre, sir Richard. Je me dois de vous dire que, si elles débarquent, c'est tout de suite. Elles ont le droit de rejoindre leurs maris si elles le souhaitent, mais elles ne pourront repartir tant que l'épidémie n'est pas terminée.

Bolitho voyait *l'Oronte* danser sur son câble, un canot de rade patrouillant à proximité pour dissuader qui que ce fût de tenter de descendre à terre.

Ils allaient devoir faire preuve d'imagination. Eau douce, vivres, réparations, l'escadre avait besoin de tout cela et de bien plus encore.

— J'ai des dépêches de la part du gouverneur, sir Richard.

On leur passa une sacoche sur le porte-cadènes, à bout de gaffe. Bolitho vit Carcaud, le grand assistant du chirurgien, se pencher pour la mettre dans un sac de flanelle. Même pour si peu de chose, Tuson ne prenait aucun risque.

Bolitho sentit que Keen le regardait lorsqu'il répondit :

— Toutes ces dames sont à bord de *l'Hélicon*. J'ai une femme à bord de mon propre bâtiment.

L'officier haussa les épaules comme pour s'excuser.

— Si elle n'a rien à voir avec la garnison, sir Richard, j'ai le regret de vous informer que personne d'autre ne peut descendre à terre.

Le canot s'éloigna, mais sans trop d'énergie. Le capitaine de vaisseau agita sa coiffure :

— Je vais immédiatement aller prendre les dames, amiral !

C'était fini.

Keen dit à voix basse :

— Vous ne lui avez pas dit que cette fille était prisonnière, amiral ?

Bolitho regardait le sac de flanelle que l'on emportait à l'arrière.

— Je ne me rappelle pas qu'il l'ait demandé, Val.

Il quitta l'endroit à l'ombre où il se trouvait et se tourna vers le Rocher, dont l'antique citadelle maure était comme suspendue dans la brume de chaleur.

— Le gouverneur pourrait très bien la faire jeter au cachot, Val. Il a décrété l'état de siège, et une fille en plus ou en moins ne ferait guère de différence.

Keen le regarda s'éloigner. Ses officiers l'attendaient avec leurs demandes diverses, leurs listes.

Bolitho allait avoir à fouiller dans ses dépêches, histoire de les comparer avec les ordres qu'il avait reçus de l'Amirauté. C'était une écrasante responsabilité envers ses bâtiments comme envers ses hommes. Par-dessus le marché, il avait trouvé le temps de s'occuper de la demoiselle Zénoria. Comment avait-il pu ?

Keen se retourna pour s'occuper de ses officiers.

— Eh bien, monsieur Paget, par quoi commençons-nous ?

Son visage était calme, il était redevenu le capitaine de pavillon. Si jamais les autorités avaient vent de cette affaire, le nom de Bolitho serait sali lui aussi. Et pourtant, il n'avait pas hésité.

Allday, qui se trouvait près du chantier, jeta un coup d'œil au canot peint en vert et fronça le sourcil. On ne risquait guère de le mettre à l'eau, en tout cas ici, à Gibraltar. Il monta dedans pour inspecter la coque lisse en se mordant la lèvre comme s'il craignait de voir resurgir cette douleur à la poitrine. Le canot était à demi rempli d'eau, ce qui évitait aux coutures de s'ouvrir au soleil. Il jeta un coup d'œil à Bankart et lui fit un grand sourire :

— Pas mal pour un début, mon gars.

Il était heureux, encore qu'un peu étonné de la tournure qu'avaient prise les événements, qui lui avaient procuré un fils. C'était étrange. Ils se parlaient beaucoup, mais, en dehors de la défunte mère de Bankart, ils n'avaient rien en commun, si ce n'était la marine. C'était au demeurant un garçon agréable et il n'abusait pas de sa modeste autorité de maître d'hôtel adjoint comme il aurait très bien pu le faire.

Allday sauta sur le pont et lui dit :

— C'est l'heure d'aller s'en jeter un. On n'aura pas besoin de nous dans l'immédiat – lui désignant l'arrière : L'amiral est trop occupé pour tailler une bavette, fit-il observer.

Bankart se baissa pour passer sous le passavant et demanda :

— Comment est-il ? J'ai entendu dire que vous étiez avec lui depuis...

Allday le regarda avec affection :

— Depuis le jour de ta naissance, à peu de chose près, mon garçon. C'est quelqu'un d'admirable, de courageux et de loyal envers ses hommes.

Il songeait à la fille, affublée de ses habits d'aspirant. Pour sûr, ça péterait des flammes si Keen faisait pas gaffe. Il avait entendu des marins se livrer à des paris sur les affaires du commandant avec elle : « Un officier, ça aurait tort de se gêner. C'est pas comme le mathurin, qui peut toujours se brosser. »

Allday avait fait taire l'insolent d'un coup de poing, mais bien

d'autres n'en pensaient pas moins.

— Je te prendrai avec moi à la maison lorsque nous serons rentrés. C'est une grande demeure, mais ils m'ont trouvé de la place, comme ils font avec tous les leurs.

Parler de Falmouth le mettait soudain mal à l'aise. Il avait vu la déception de Bolitho se changer en rancœur après une chose que lui avait dite ou faite Lady Belinda.

Allday était prêt à défendre Bolitho n'importe où, contre n'importe quoi, mais il avait de la sympathie pour sa jeune et jolie femme. Succéder à Cheney n'était pas une tâche facile. Et Bolitho devait l'admettre ; il ne pouvait revenir en arrière.

Il chassa ces pensées moroses en reniflant l'odeur entêtante du rhum.

— Un bon coup, voilà ce qu'il nous faut.

Le chirurgien se tenait dans l'embrasure de la chambre de fortune et essuyait ses gros doigts sur un linge lorsque Keen arriva. Le commandant jeta un regard au fusilier de faction, dont le visage livide ruisselait de sueur. En dépit des voiles que l'on avait grossièrement tendues au-dessus des panneaux, l'atmosphère était chaude et sans un souffle.

— Comment va-t-elle ?

— J'ai ôté le pansement, commandant, lui répondit Tuson après l'avoir fixé pendant quelques secondes.

Keen entra. La jeune fille était assise sur un tabouret, ses cheveux libérés du ruban lui couvrant les épaules.

— Avez-vous encore très mal ? lui demanda-t-il.

— C'est supportable, monsieur, lui répondit-elle en levant les yeux vers lui – et, faisant lentement jouer les épaules sous sa chemise : Je me sens encore raide, lâcha-t-elle avec une grimace.

Elle sembla comprendre soudain que sa chemise d'emprunt s'était entrouverte et la referma d'un geste vif. Elle reprit :

— J'ai appris ce qui s'était passé aujourd'hui. À mon sujet.

Elle leva les yeux ; l'anxiété faisait briller son regard.

— Va-t-on me renvoyer à bord de ce navire, monsieur ? Je me tuerai plutôt...

— Non, lui répondit Keen. Ne parlez pas de cela.

De l'embrasure, Tuson les regardait. Le capitaine de vaisseau, grand, élégant, et la jeune fille aux longs cheveux assise sur son tabouret. Tout les séparait, et pourtant on devinait comme un puits de lumière entre eux. Il s'éclaircit la gorge :

— Je vais aller chercher un onguent pour votre blessure, mon enfant – et, à l'adresse de Keen : Je reviens dans une dizaine de minutes, commandant, ajouta-t-il avant de tourner les talons.

Elle lui demanda :

— Voudriez-vous venir vous asseoir à côté de moi, monsieur ?

Elle lui montra un coffre massif, puis lui fit un grand sourire.

C'était la première fois que Keen la voyait souriante. Elle continua :

— Ce n'est pas le genre de siège auquel vous êtes habitué, j'en suis sûre – puis, redevenant timide, elle ajouta d'une voix rauque : Je suis désolée.

— Mais non.

Keen regardait ses mains serrées dans son giron, il avait envie de les saisir.

— J'aimerais pouvoir vous loger de manière plus confortable.

Elle leva les yeux et le regarda fixement.

— Qu'espérez-vous de moi ?

Elle ne paraissait ni irritée ni effrayée. On aurait dit qu'elle était prête à l'entendre lui demander librement ce qu'on l'avait forcée de donner sous la contrainte.

— Je vais m'occuper de vous, lui répondit Keen.

Et il baissa les yeux, s'attendant à la voir appeler le factionnaire, ou, châtement plus sévère, rire aux éclats de ce balourd et de sa balourdise.

Sans dire un mot, elle se leva de son tabouret, vint s'agenouiller à ses pieds et posa sa tête sur ses genoux.

Keen lui caressa les cheveux sans s'en rendre compte, murmurant des mots sans suite, n'importe quoi pourvu qu'il pût prolonger ces instants inimaginables.

Puis on entendit un bruit de pieds dans la descente, et le factionnaire fit claquer la crosse de son mousquet sur le pont. Tuson était de retour.

Quand elle leva son regard vers Keen, il vit ruisseler de ses yeux le torrent de larmes qu'il avait d'abord senti s'épancher à travers l'étoffe de son uniforme blanc.

— C'est bien vrai, vous le ferez, n'est-ce pas ?

Les mots avaient du mal à sortir.

Keen se leva, la remit debout. Nu-pieds, elle lui arrivait à peine à hauteur de la poitrine.

Il effleura son visage puis, très doucement, comme s'il tenait un objet précieux et délicat, lui releva le menton du bout des doigts.

— Croyez-moi. Jamais je n'ai promis quelque chose de manière aussi sérieuse.

L'ombre de Tuson se glissa entre eux, et il recula lentement jusqu'à la porte.

Le chirurgien, qui les observait, fut surpris de se sentir ému, après tout ce que son métier lui avait fait voir. Un secret. Mais un secret qui n'allait pas longtemps en rester un.

Ozzard et ses aides avaient apporté des fanaux supplémentaires dans la grand-chambre, si bien que les fenêtres qui surplombaient le port paraissaient noires.

C'était la première fois que tous les commandants de l'escadre se trouvaient réunis ainsi. Sur fond de bonne humeur, on pouvait percevoir chez tout un chacun quelque soulagement de rester à l'abri de l'épidémie.

Keen attendit que l'on eût fini de remplir les verres, puis annonça :

— Je vous demande d'écouter, messieurs.

Bolitho se tenait près des fenêtres, les mains cachées sous les revers de sa redingote.

Un terrien aurait été impressionné, songeait-il ; sa petite troupe de commandants avait fière allure sous les fanaux qui se balançaient.

Francis Inch était le plus ancien. Pas trace de la moindre anxiété ni de la plus faible inquiétude sur sa longue figure. Keen, seul autre capitaine de vaisseau ancien, avait l'air plus tendu.

Il songeait encore à ce qui s'était passé entre sa passagère et Keen. Bolitho se disait que c'était une bonne chose. Une jeune Jamaïcaine, une fille qui accompagnait les femmes des officiers de la garnison, avait supplié qu'on ne l'envoyât pas à terre. Compte tenu des ordres du gouverneur, il semblait convenable de la donner pour compagne à Zénoria Carwithen. Sans aller jusqu'à faire taire les rumeurs, cela mettrait une sourdine aux commérages.

Philip Montresor, de la *Dépêche*, était un jeune homme au visage énergique et l'épaulette unique qui ornait son épaule droite ne semblait pas l'intimider le moins du monde. À côté de lui, Tobias Houston, de *l'Icare*, faisait plutôt âgé pour son grade, grade qu'il devait à un détour par la Compagnie des Indes puis les douanes. Il avait une figure ronde, ridée comme une vieille noix, une bouche en lame de couteau.

Le commandant Marcus Quarrell s'était penché pour murmurer quelque chose à l'oreille de Laphish, qui avait commandé le brick *Le Rapide* avant lui. Quarrell était un homme rond et jovial, originaire de l'île de Man. Mais sa bonne humeur ne parvenait pas à déridier Laphish, qui semblait encore perdu dans le brouillard.

Le lieutenant de vaisseau Hallowes, du cotre *Le Suprême*, était lui aussi présent, et à bon droit : il était tout aussi commandant que les autres. Pour l'instant du moins.

Quelle salade russe ! songea Bolitho. L'ensemble de la flotte devait ressembler à cette brochette tandis que Leurs Seigneuries essayaient de trouver des navires et des hommes pour une guerre que même un imbécile aurait vue venir.

Il voyait les visages attentifs, le bleu et les dorures de leurs

uniformes, la confiance que trahissait leur voix. Il commença :

— Messieurs, j'ai l'intention d'appareiller sans tarder. Dans l'une de ses dépêches, le gouverneur m'informe qu'un bâtiment de la Compagnie des Indes orientales doit arriver d'un instant à l'autre avant de se diriger vers le cap de Bonne-Espérance. Il est armé par un équipage entraîné et, avec son artillerie, il pourra faire une escorte convenable aux deux transports de déportés, le temps qu'ils se mettent hors de portée des Français. Je suis sûr que le gouverneur saura *convaincre* cet épicier.

Ils éclatèrent de rire. L'honorable Compagnie des Indes orientales était connue pour ne pas trop aimer perdre son temps, pour quelque motif que ce fût.

Bolitho avait réussi à dissimuler son soulagement : il avait craint que le gouverneur n'eût exigé un de ses bâtiments pour s'acquitter de cette tâche, il n'en avait déjà pas suffisamment sans cela.

Il poursuivit :

— Tout ceci n'a rien à voir avec le blocus de Brest et du golfe de Gascogne. Là-bas, même si c'est fastidieux pour les bâtiments qui en sont chargés, on peut toujours les relever et les envoyer en Angleterre se refaire en l'espace de deux semaines. En Méditerranée, nous n'avons pas cette possibilité. Toulon demeure notre principale source d'inquiétude. Surveiller l'ennemi et deviner ses intentions exigera une vigilance de tous les instants. Mais où pourrions-nous aller faire des vivres et, plus grave encore, trouver de l'eau douce ? Huit cents milles séparent Gibraltar de Toulon, et il y a à peu près autant entre Toulon et Malte. Un vaisseau qui quitte Malte peut rester sans contact avec son amiral pendant plus de deux mois, poursuivit-il en esquissant un sourire, chose sans doute plaisante pour son commandant (*sourires dans l'assistance*), mais, pendant ce temps-là, l'ennemi peut s'être envolé. Je ne doute pas que le vice-amiral Nelson ait déjà imaginé une solution. Dans le cas contraire, j'ai l'intention d'agir de mon propre chef.

Les commandants des soixante-quatorze pesaient ce qu'il venait de dire. Les vaisseaux embarquaient quatre-vingt-dix jours d'eau douce, en tenant compte des restrictions. Avant toute chose, il leur fallait trouver une aiguade.

— Vous pouvez continuer l'école à feu et l'école de manœuvre à votre convenance. Cela améliore le niveau et garde les hommes occupés.

On sentait des odeurs de cuisine, et il comprit qu'Ozzard attendait de servir le souper. Il conclut :

— Nous poursuivrons plus tard, mais avez-vous d'ores et déjà des questions ?

Montresor se leva. Tout comme Keen, il avait les cheveux blonds

et le teint frais d'un jeune homme. Il demanda :

— Allons-nous soumettre Toulon et les autres ports au blocus, sir Richard ?

— Pas exactement, répondit Bolitho. Notre première tâche consiste à les attraper s'ils sortent et à les défaire. Ils vont nous tâter, souvenez-vous-en, ils vont essayer de jauger nos forces comme nos capacités.

Ses yeux tombèrent sur Keen, le seul à savoir ce que son amiral avait gardé pour la bonne bouche.

— Il existe une escadre française qui vient de se former, mais on ne l'a pas encore signalée à Toulon, articula Bolitho, bien conscient que la chose était difficile à croire et impossible à admettre. C'est le contre-amiral Jobert qui la commande.

Il les vit qui échangeaient des regards entendus. Pour tel ou tel d'entre eux, la nouvelle ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd.

Il balaya la chambre d'un regard circulaire.

— Vous êtes à bord de son bâtiment, messieurs. Nous nous en sommes emparés il y a cinq mois de cela.

Comment Jobert s'était-il débrouillé ? Il avait peut-être obtenu de se faire échanger contre un prisonnier anglais de même rang, mais Bolitho n'avait pas entendu parler d'un tel accord.

— Il aura connaissance de nos mouvements, et il sait aussi que ma marque flotte sur l'escadre. C'est un brave, un officier plein de ressource, et il a envie de se venger.

Inch se pencha un peu en hochant du chef :

— Cette fois-ci, nous l'achèverons !

Bolitho s'adressa aux trois officiers les moins anciens.

— Votre rôle a une importance déterminante. Je n'en doute pas un seul instant, c'est Jobert qui était derrière le piège tendu au *Barracuda*.

En fait, ce n'était guère plus qu'une hypothèse, mais elle s'accordait plutôt bien avec ce qu'il savait de Jobert. Et, à voir la gratitude qu'affichait Lapish, il ne regrettait pas de l'avoir formulée. En voilà un qui ne referait plus la même erreur !

Bolitho poursuivit :

— Jobert peut décider de fouiller tout petit bâtiment, tout navire isolé, puis le détruire, laissant ainsi le vaisseau amiral sourd et aveugle.

Avec son ex-vaisseau amiral et l'*Hélicon*, autre prise aux dépens des Français, deux bâtiments qui se pavanaient dans ses eaux, Jobert n'allait pas avoir besoin de se faire prier pour relever le gant.

Bolitho se demandait vaguement si l'amiral Sheaffe avait pris connaissance de toute cette histoire, la dernière fois qu'il l'avait vu. Ce qui constituait un encouragement pour l'un était un aiguillon pour

l'autre. *Peut-être vais-je tout bonnement servir d'appât ?*

Keen murmura d'un ton amer :

— Peut-être aurions-nous dû nous en débarrasser une fois pour toutes ?

Cette véhémence ne lui ressemblait guère.

Il devait se faire du souci pour la jeune fille et ce qu'il adviendrait d'elle lorsqu'ils s'enfonceraient plus profondément en Méditerranée. Quelle était la *bonne conduite* à tenir avec elle ? Après tout, ses plans étaient peut-être mauvais et finiraient par lui causer du tort ?

Il chassa cette pensée de son esprit. La guerre n'attendait pas. Et elle promettait d'être pire que tout ce qu'ils avaient connu. Il décida d'une voix calme :

— Allons souper, messieurs.

Inch ajouta, tout joyeux :

— Et pensons à nos petites chéries, hein !

— Certains peuvent faire mieux qu'y penser, à plusieurs égards, lâcha le capitaine de vaisseau Houston, les lèvres pincées.

Keen pâlit, mais réussit à ne pas sortir de ses gonds. Bolitho répliqua à sa place :

— Commandant, je ne suis pas sûr que vous ayez voulu vous montrer offensant. Si c'est le cas, je me considère moi-même comme offensé – ses yeux gris s'étaient soudain faits durs. J'attends.

Le silence était aussi oppressant que l'humidité de l'air.

Houston croisa le regard de Bolitho et fit piteusement :

— Je ne voulais pas vous offenser, sir Richard !

— Je suis ravi de l'apprendre.

Et Bolitho se détourna. Houston était un imbécile. Pis encore, il pouvait devenir leur maillon faible.

Lui revinrent à l'esprit les mots d'Inch qui avaient provoqué la pique de Houston. *J'écirai demain à Belinda*. Mais cette idée, à la seconde, se désagrégea sur place, comme un nuage.

Tandis que les autres se dirigeaient vers la longue table qui brillait de toutes ses chandelles, Keen lui glissa rapidement :

— Ce n'est que le commencement, amiral. Je m'en veux. Je n'aurais pas dû laisser les choses se passer...

Bolitho le regarda en face et, sans se soucier des autres, lui prit le bras avec une force inhabituelle.

— N'en dites pas plus. Demain, la semaine prochaine peut-être, nous risquons d'aller rejoindre nos amis disparus, ou bien nous gémirons pendant qu'on jettera nos membres dans les bailles de Tuson. C'est quelque chose que vous n'avez peut-être jamais prévu – il relâcha sa prise. En vérité, Val, je vous envie, conclut-il en souriant.

Et il s'éloigna avant que Keen eût pu répondre.

Deux jours plus tard, un imposant vaisseau de la Compagnie des Indes jetait l'ancre dans la baie. L'escadre de Bolitho appareilla et prit la mer dans une lumière mouillée. À bord de tous les bâtiments, tandis que le vent les poussait vers le large, les commis s'inquiétaient pour l'eau douce et les vivres, les commandants se demandaient comment faire avec le peu qui leur restait de cordage et de toile.

Mille milles devant l'escadre, le petit brick la *Luciole* avait mis en panne sous le vent du vaisseau amiral.

Adam Bolitho se tenait sur la vaste dunette et observait tour à tour les autres navires puis la marque de vice-amiral frappée au mât de misaine. Tel oncle, tel neveu... et pourtant, quelle différence du tout au tout ! Plusieurs visiteurs s'étaient rendus à bord et le capitaine de pavillon avait à peine pris le temps de le saluer d'un signe de tête.

Une épaulette unique était ici bien peu de chose, songeait-il. Mais l'enjeu et aussi le frisson que lui donnait ce premier rendez-vous à son bord, le soutenaient encore. La simple vue du Rocher dans toute sa majesté lui avait semblé un spectacle stimulant, rien que pour lui. À présent, il était bien là, à bord de ce vieux *Victory*, ignoré de tous sans doute, mais il était bien là.

Il s'abrita les yeux pour examiner son petit bâtiment, jeune et plein de vie, à son image.

Il devait tout cela à son oncle, lequel, bien entendu, n'eût pas manqué de se récrier à entendre une chose pareille. Adam soupira. Son oncle qui allait fêter son anniversaire le lendemain, mais personne ne s'en souviendrait pour lui, et ce jour passerait comme un jour ordinaire. Plus vraisemblablement, il attendrait le jour d'après, où cela ferait deux ans, jour pour jour, qu'il avait épousé Belinda à Falmouth. Ces deux années avaient été dures, ils en avaient passé le plus clair à la mer, selon la tradition des Bolitho. Et voilà qu'il y avait aussi cette petite Elizabeth, mais il manquait quelque chose.

L'aide de camp le rejoignit sur la dunette, plein de curiosité.

— Le secrétaire termine les dépêches que vous devez prendre. Ce ne sera pas long.

— Merci.

— En attendant, Lord Nelson aurait plaisir à vous voir. Veuillez me suivre.

Adam se dirigea vers l'arrière, l'esprit tout tourneboulé. Il avait vingt-trois ans et, avec la *Luciole*, pensait avoir obtenu tout ce qu'il souhaitait.

Une voix annonça :

— Le commandant Adam Bolitho, milord.

En fait, ce n'était qu'un début.

V

LA NUIT EN PLEIN MIDI

Bolitho arpentait lentement le beau balcon de poupe de l'*Argonaute*. Il avait défait sa cravate et déboutonné sa chemise jusqu'à la ceinture. On pouvait bien être en octobre, l'air n'en était pas moins chaud et une brise de demoiselle peinait à gonfler les voiles.

Il appréciait énormément ce balcon, luxe auquel les vaisseaux de construction anglaise ne l'avaient pas habitué. Derrière les hautes fenêtres de sa chambre de jour et plus haut, sur le château, c'était le vaisseau, et toute la masse de responsabilités que cela représentait. Ici, sur cet étroit balcon, il était tranquille, nul ne pouvait l'observer, essayer de deviner ses inquiétudes ou ses certitudes. Les bruits eux-mêmes y étaient plus étouffés qu'ailleurs, masqués par le brouhaha de l'eau sous le tableau, les craquements de la tête de safran que les timoniers maniaient pour garder le cap.

Un bruit dominait tout, pourtant : le battement de métronome d'un tambour, un silence lourd puis enfin le claquement du fouet sur un dos nu.

Une inscription de plus dans le registre des punitions, peu ou pas de réactions parmi les hommes d'équipage. Discipline discipline, et d'ailleurs plus clémente que celle qui régnait dans l'entrepont quand un matelot volait l'un de ses camarades.

Spatch !

Bolitho songea à la jeune fille. Il se demandait pourquoi il n'en avait pas parlé à Adam lorsque la *Luciole* avait rallié l'escadre qui taillait péniblement sa route. Il était resté tout juste le temps nécessaire pour remettre ses dépêches et ramasser le courrier pour l'Angleterre. Car la *Luciole* rentrait au pays, seul lien de Nelson avec la lointaine Amirauté.

Adam lui avait dit avec du regret dans la voix :

— Je passe en coup de vent, mon oncle.

Son regard s'était pourtant éclairé lorsque Bolitho lui avait confié une lettre pour Belinda.

— Mais je serai bientôt de retour, avec un peu de chance.

Bolitho gagna l'extrémité du balcon et posa sa main sur l'épaule dorée d'une sirène grandeur nature, identique à celle qui se trouvait de l'autre bord. Enfin, presque identique. Celle-ci s'était fait décapiter par un boulet de l'*Achate* au cours de cette meurtrière journée de mai.

Adam et Hallowes, qui commandait à présent le *Suprême*, avaient pris ce vaisseau d'abordage avec une poignée d'hommes. Tous savaient que c'était là leur dernière chance et qu'ils en avaient très peu de s'en sortir vivants. Adam lui avait parlé de cette sirène à laquelle il s'était accroché avant de bondir pour l'assaut final.

Le vieux sculpteur de Plymouth qui lui avait façonné une tête toute neuve devait avoir le sens de l'humour, songea-t-il : il avait agrémenté la sirène d'un sourire sardonique, comme si elle savourait quelque secret.

Bolitho avait demandé à son neveu de lui faire part de ses impressions sur Nelson. Adam avait réfléchi une seconde.

— Il n'est pas du tout conforme à ce à quoi je m'attendais. Il est très agité, son bras semble le faire souffrir. Et bien que je sois plus grand que Sa Seigneurie, elle m'a donné le sentiment de remplir toute la chambre. J'ai du mal à l'expliquer. Le dégoût que lui inspire l'autorité est étonnant. Quelqu'un a prononcé le nom de l'amiral Sheaffe, et Nelson a éclaté de rire. Il a rétorqué que les océans de Sheaffe étaient faits de paperasses et de belles idées, qu'il avait oublié que ce sont les hommes qui remportent les guerres.

— Il vous a plu, malgré son franc-parler en présence d'un subalterne ?

Adam avait hésité :

— Je n'en suis pas sûr, mon oncle. Au début, je l'ai trouvé assez léger, pour ne pas dire creux. Et puis j'ai été frappé aussitôt par sa totale maîtrise de la guerre qui se déroule ici – un sourire timide, puis : À présent, je sais bien que je le suivrais en enfer s'il m'en priait. Mais ne me demandez pas pourquoi, c'est juste un sentiment irréprouvable.

Tout le monde réagissait de cette façon. La plupart de ses supérieurs le détestaient, ceux qui se trouvaient placés sous ses ordres l'adoraient, alors que la plupart d'entre eux ne l'avaient jamais vu de leur vie. Bolitho aurait bien aimé assister à cette rencontre.

Adam avait enfin ajouté :

— Il m'a demandé de vos nouvelles, mon oncle, et m'a prié de vous transmettre tous ses vœux de prospérité.

À présent, la *Luciole* était repartie, et faisait force de voiles pour Gibraltar d'abord, puis pour Spithead.

Bolitho imaginait sans aucune peine Portsmouth dans l'état où il l'avait quitté : un endroit froid et humide, mais qui représentait tant de choses pour lui.

Il recommença à arpenter le balcon. Nelson ne lui avait pas laissé la moindre incertitude sur les aiguades possibles pour ses bâtiments : la Sardaigne et un petit groupe d'îles dans l'est des bouches de Bonifacio. On les appelait les îles de la Madalena, et elles

se trouvaient à moins de deux cents milles de Toulon. On pouvait faire confiance à « notre Nel » pour avoir déniché un endroit pareil. Et après, allez vous demander pourquoi il pouvait se permettre de faire des pieds de nez à des gens comme Sheaffe. En tout cas, tant que le sort lui était favorable.

Les sifflets lançaient leurs trilles, comme des chants d'oiseaux dans le lointain. Sans rien voir, Bolitho devina qu'on faisait rompre l'équipage. On détachait le puni, on dessaisissait le caillebotis, on essardait à grande eau. Justice avait été faite.

Bolitho réfléchissait à la ligne qui lui avait été indiquée. Il en souriait intérieurement. Un commandant reçoit des ordres, un amiral doit trouver tout seul la solution.

On avait attribué à son escadre un secteur de deux cents milles dans l'ouest de Toulon et des forces de blocus qui tenaient la mer jusqu'à la frontière espagnole. Il était certes possible que, si les Français tentaient de passer en force, ils fissent une nouvelle tentative en direction du Nil et de l'Égypte. À leur premier essai, ils avaient manqué de très peu leur affaire. S'ils réussissaient, cette fois, Bonaparte s'intéresserait aux Indes. Autant lui ouvrir une inépuisable malle au trésor, sans parler de l'avantage tactique. Bolitho jugeait également probable que la flotte française tenterait de franchir Gibraltar pour gagner le golfe de Gascogne et doubler les forces des escadres qui s'y trouvaient déjà.

S'il comprenait bien les intentions de Nelson, et quoi qu'Adam pût en penser, ledit Nelson avait décidé de s'attribuer, en matière de combat, la part du lion.

Avec une moitié de ses bâtiments en moins, la mer paraissait vide. Il avait envoyé en éclaireurs, et pour assurer les liaisons, Inch et sa *Dépêche*, ainsi que la frégate de Lapish, *l'Icare*, voile tantôt molles, tantôt gonflées, la faible brise aidant, suivait. Ses sabords étaient ouverts : le commandant Houston, avec sa tête d'enterrement, entraînait son équipage. Le cotre ressemblait à l'aileron blanc d'un requin, loin au vent, et *Le Rapide*, qui menait toutes ses grosses conserves comme on conduit un troupeau, était invisible sauf pour la vigie dans la mâture.

Loin à tribord, l'horizon était rouge sombre. La Corse. Il se pencha sur la lisse pour regarder l'eau qui bouillonnait autour du safran. Avec ce vent de misère, ils allaient mettre plus de temps qu'il n'avait espéré pour trouver un mouillage et une aiguade. Mais la proximité de la terre allait faire rêver les marins et les fusiliers.

Une porte s'ouvrit sur le balcon, et Allday dit comme en s'excusant :

— Le commandant Keen vous présente ses respects, amiral, *Le Rapide* a aperçu une voile dans l'est. La vigie dit qu'elle est tout juste

visible.

— Je vais attendre ici, répondit Bolitho avec un signe de tête.

C'était étrange, il n'avait rien entendu du tout. Comme son fauteuil tout neuf, le balcon était un endroit privé, intime. Il fit la grimace à son reflet dans la vitre : l'outrage des ans...

Keen arriva quelques minutes plus tard.

— Une goélette, amiral, génoise d'après Mr. Paget... Il a grimpé dans la mâture avec une lunette.

Bolitho traversa sa chambre pour aller consulter la carte.

— Tant qu'elle n'est pas espagnole... Les Espagnols ne sont peut-être pas en guerre – pas officiellement du moins –, mais ils restent nos ennemis et s'empresseront de raconter aux Français tout ce qu'ils pourront apprendre sur nous.

— C'est sans doute un caboteur, suggéra Keen. J'aimerais bien aller faire un tour à son bord lorsque nous l'aurons rejoint.

Bolitho songeait au commandant du *Rapide*, Quarrell. Bon officier, certes, mais qui manquait d'expérience, tout comme Lapish.

— Oui, allez-y. Ce bâtiment sait peut-être quelque chose – et, brusquement : Nous tâtonnons dans l'obscurité, ajouta-t-il. Je me demande ce qu'il peut bien fabriquer.

Keen l'observait. Bolitho citait rarement le nom de Jobert, mais ne cessait jamais d'y penser.

— Ces îles, reprit Bolitho, n'offrent pas beaucoup de cachettes. Gardez une bonne vigie tant que nous ne serons pas en sûreté – il donna un coup de ses pointes sèches sur la carte. Et sur cette colline, pour commencer. Un homme entraîné peut observer des milles à la ronde.

Keen se tut, attendant la suite. Bolitho se frottait le menton.

— J'aimerais aller y voir par moi-même. Dès que vous aurez inspecté cette goélette, signalez au *Suprême* de s'approcher de l'amiral. Je vais embarquer à son bord et vous précéder là-bas – et, devinant que cette perspective mettait Keen mal à l'aise : Ne vous inquiétez pas, Val, le rassura-t-il, je n'ai pas envie de redevenir prisonnier de guerre une fois de mieux.

Keen aurait dû être habitué aux méthodes peu orthodoxes de Bolitho, mais il semblait toujours sortir un nouveau tour de sa manche. Les hommes du cotre allaient sûrement sauter en l'air en voyant leur amiral prendre passage à leur bord.

Bolitho tira sur sa chemise qui lui collait à la peau.

— Comment va-t-elle, Val ?

— Bien, amiral. Si seulement je trouvais le moyen de la rassurer... – il haussa les épaules, découragé. Nous ne savons même pas nous-mêmes...

Quelqu'un gratta à la porte et, après une seconde d'hésitation,

l'aspirant Sheaffe apparut dans l'entrebâillement.

— Mr. Paget vous présente ses respects, commandant. La goélette met en panne.

— Nous l'aurons rejointe avant le crépuscule, dit Bolitho. Il ne faut surtout pas la perdre.

Keen réussit à sourire en dépit de ses pensées moroses. En réalité, Bolitho voulait dire que, lorsqu'il avait décidé quelque chose, il ne traînait pas.

Bolitho surprit Sheaffe qui n'en perdait pas une miette : il faisait peut-être la comparaison entre eux. Que dirait-il s'il savait de quelle manière Nelson traitait son père ? Par certains côtés, le fils ressemblait au père. Keen s'était laissé dire qu'il n'avait pas d'amis et évitait tout contact. Ce qui n'est pas chose facile à bord d'un vaisseau surpeuplé.

— Mr. Sheaffe m'accompagnera, annonça Bolitho. Cela lui sera une expérience utile.

— Merci, sir Richard.

Ou bien Sheaffe se moquait de ce qu'on lui disait de faire ou bien il avait écouté derrière la portière de toile.

Allday protesta vivement lorsque les deux autres furent partis :

— Vous ne pouvez pas partir sans moi, amiral.

— Ne faites pas votre vieille toupie, Allday ! – il lui sourit. Il est possible que je descende à terre, et je ne vais pas m'amuser à fiche en l'air tous les bons soins du chirurgien en vous traînant en haut de la montagne – et, voyant qu'Allday gardait son air buté : En outre, ajouta-t-il, je pense que... euh... mon second maître d'hôtel pourrait profiter de l'aubaine, non ?

Allday ne semblait guère convaincu, même s'il semblait approuver.

— Si c'est ce que vous dites, amiral...

Bolitho ne s'était pas trompé en prévoyant le temps qu'il leur faudrait. Le crépuscule était presque tombé lorsque la goélette à bout de bord mit en panne sous leur vent. Keen revint presque bredouille.

— Le patron dit qu'il a aperçu une frégate voici quatre jours, amiral, c'était peut-être un français. Mais il n'a pas traîné là pour essayer d'en savoir plus. Il est en route pour Lisbonne.

— C'est vrai ?

Décidément, les bâtiments de guerre n'étaient pas les seuls à chercher des ennuis.

Cela dit, toute frégate isolée devait être considérée comme ennemie. Nelson n'en possédait que deux, la troisième et dernière était le *Barracuda*. Un espagnol alors ? Peu probable : les Espagnols ne se seraient pas amusés à se promener isolés dans ces eaux passablement disputées. Il pointa la position sur la carte que Keen avait ramassée à bord du bâtiment marchand. Cette frégate sortait-elle de Toulon ? Ou

essayait-elle d'y entrer ?

Il finit par se décider :

— Je vais embarquer à bord du *Suprême* avant que la nuit tombe. Voulez-vous faire le nécessaire, Val ?

Keen était parfaitement capable de se débrouiller sans lui, et Inch était de taille à prendre la responsabilité de l'escadre s'il arrivait quoi que ce fût.

Il entendit le chant des sifflets et des poulies qui claquaient du côté du chantier.

Il était désolé pour Allday, mais rien ne justifiait qu'on abusât de ses forces. Son horrible blessure était certes cicatrisée, mais elle était toujours là.

Il attendit Ozzard, qui arriva avec son manteau de mer et son vieux chapeau au galon terni.

Au fond de lui-même, Bolitho savait bien qu'il avait besoin d'être seul, loin de tous ceux en qui il avait toute confiance, qu'il aimait presque.

— Canot le long du bord, sir Richard.

Il jeta un dernier regard autour de sa chambre. On aurait dit qu'elle l'observait. Peut-être attendait-elle le retour de son premier propriétaire ?

Bolitho laissa Allday fixer le vieux sabre à son ceinturon.

Il n'y a aucune chance que cela se produise, songea-t-il. Puis il fit jouer la lame dans son fourreau en se remémorant ce qui s'était passé. Il finit par laisser échapper à voix haute :

— Non, c'est moi qui le verrai mourir.

La garde s'était rassemblée à la coupée. Bolitho prit Keen à part et lui dit d'une voix calme :

— Nous nous retrouverons au point de rendez-vous convenu – et, levant les yeux pour observer le ciel : Nous allons avoir un bon coup de chien, constata-t-il ; assurez-vous que *l'Icare* reste à proximité.

Keen ouvrit la bouche pour répondre, puis se ravisa. La brise gonflait à peine les huniers arisés contre les haubans, alors que le bâtiment était en panne. Et, mis à part quelques nuages, le ciel n'avait pas changé.

Le vieux Fallowfield, leur maître pilote, était présent. Il alla rejoindre son timonier. Même un homme comme lui était impressionné. Il se tourna vers un aspirant qui, bouche bée, regardait son amiral et grommela :

— Faudra attendre encore un bout de temps avant que vous soyez capable de sentir le temps comme ça, monsieur Penton, mais je crains malheureusement que vous n'appreniez jamais quoi que ce soit !

Keen salua Bolitho.

— Bien, amiral. Je vous enverrai *Le Rapide* en cas de besoin.

Bolitho leva la tête vers sa marque.

— Sans moi, Val, ce bâtiment serait le vôtre. Aussi, prenez mes appartements en mon absence. Ils vous revenaient de droit.

Il assura sa coiffure et passa la coupée dans le concert de sifflets des boscos.

Il était bon que Keen pût profiter d'un peu de liberté. Ce qu'il en ferait, c'était son affaire.

Comme les premières lueurs naissaient du côté de l'île la plus proche, Bolitho remonta le pont du cotre qui gîtait fortement. Le vent faisait claquer sa chemise sur sa peau. Difficile de trouver un endroit où l'on pût se tenir à peu près droit. Le pont du *Suprême* donnait l'impression d'être rempli de silhouettes et de drisses qui serpentaient partout. Ce cotre à hunier ne mesurait guère que soixante-dix pieds, mais son équipage ne comptait pas moins de soixante hommes. Bolitho avait servi à bord d'un bâtiment de ce type lorsqu'il était aspirant. Il était commandé par son frère, Hugh. Mais il avait pourtant peine à croire qu'autant d'hommes pussent trouver leur place sous le pont du *Suprême*, y dormir, s'y nourrir.

Le coup de vent annoncé par Bolitho leur était arrivé dessus dès la tombée de la nuit, et il ressentit de l'inquiétude pour les vaisseaux de haut bord qu'il avait laissés derrière lui. *Le Suprême*, quant à lui, volait littéralement vent arrière. Son énorme grand-voile bômée, son foc et sa misaine étaient gonflés à bloc sous la pression du vent et il donnait l'impression de bondir sur les vagues.

Toutes proportions gardées, un cotre bénéficiait d'une surface de voilure et d'une agilité supérieures à celles de n'importe quel autre bâtiment de guerre. Il était capable de remonté jusqu'à cinq quarts du vent.

Il entendit Hallowes qui criait quelque chose à son second, un homme qui apparemment aurait eu l'âge d'être son père et qui avait sans doute cet âge-là. L'enseigne de vaisseau Okes était sorti du rang et avait fini par devenir officier marinier. Hallowes avait amplement démontré ses capacités et fait preuve de courage lorsqu'ils s'étaient emparés de *l'Argonaute*. Mais *Le Suprême* exigeait des talents de manœuvrier que l'on n'acquiert qu'avec l'expérience.

Le vent qui forçait, la mer qui grossissait avaient gardé l'équipage occupé et les hommes étaient trop affairés pour se soucier de la présence de leur amiral. Mais voilà que la brise adonnait, et la coque robuste du *Suprême* pénétrait dans des eaux plus abritées. Quelques hommes firent une pause pour le voir de plus près. Avec ses cheveux plaqués par les embruns, sa chemise froissée et largement ouverte, Bolitho ne donnait pas spécialement l'image d'un officier

général tel qu'on se le figure habituellement.

Il regardait ceux qui s'affairaient un peu plus loin, derrière l'aspirant Sheaffe désespérément accroché à un pataras. Il était tout pâle, verdâtre même, et avait vomi à plusieurs reprises. Le lieutenant de vaisseau Stayt était en bas, pas malade pour un sou, mais assez las de n'être qu'un passager et de toujours se retrouver dans les pattes de quelqu'un.

Hallowes s'approcha de Bolitho.

— Avec votre permission, je vais tourner la pointe et me rapprocher de terre, amiral !

Il était obligé de hurler pour se faire entendre dans le fracas des voiles et du gréement. Il semblait tout jeune et savourait visiblement sa liberté, malgré la présence de Bolitho. Deux hommes de sonde s'étaient déjà rendus à l'avant et lovaient leurs lignes. La carte n'était pas fameuse, mais laissait supposer la présence de hauts-fonds et de têtes de roche. Pourtant, à l'œil nu, on ne voyait rien sous la surface d'un gris-bleu clair, et la mer semblait étonnamment accueillante.

Bolitho prit une lunette et attendit que *Le Suprême* se fût stabilisé à son nouveau cap avant de la pointer sur la terre. Une côte sombre, d'un vert luxuriant, qui devenait pourpre dans les lointains. C'était sans doute la montagne qui figurait sur la carte. Il se fit la réflexion qu'elle ressemblait davantage à une haute colline chauve en la voyant danser dans la lentille tachetée.

Bolitho s'effaça pour laisser passer des marins qui se précipitaient dans le fouillis de drisses et de poulies, insensibles à tout ce qui n'était pas les ordres du bosco.

La longue bôme, qui dépassait largement le tableau arrière, commença à pivoter au-dessus des hommes de barre avant de s'établir à l'autre amure. Les embruns jaillissaient sur le pont, et Bolitho s'essuya le visage d'un revers de manche. Il se sentait bien et en oublia momentanément les soucis de la terre comme ceux du vaisseau amiral.

Il jeta un coup d'œil à l'armement du *Suprême* : douze petites pièces et deux pierriers. Il y avait tout de même là du répondant, sauf en combat singulier.

La pointe disparut derrière un rideau d'embruns. Hallowes vit qu'Okes s'était tourné vers lui et cria :

— Tout le monde sur le pont ! À réduire la toile ! Les sondeurs dans les bossoirs, et vivement !

Il attendit que tout le monde se fût un peu éloigné puis demanda :

— Avez-vous l'intention de débarquer ici, sir Richard ?

Bolitho réprima un sourire : Hallowes n'arrivait toujours pas à croire qu'il pût avoir envie d'aller à terre quand d'autres se seraient contentés de faire ce qu'ils avaient à faire.

— Pendant que vos hommes feront de l'eau, je grimperai au sommet de la colline avec une lunette.

Cela faisait une bonne trotte, et la pente était rude. Mais, maintenant qu'il l'avait dit à Hallowes, il se sentait mieux. Il en avait besoin pour éviter de perdre la face. Il valait mieux qu'Allday fût resté à bord du bâtiment amiral : il se passerait encore du temps avant qu'il eût recouvré assez de force, songea-t-il tristement. Si cela arrivait un jour... Il aperçut Bankart qui attendait au pied du grand et unique mât, avec sa vareuse bleue : que pensait-il réellement de son père ?

— Regardez, amiral.

Hallowes, penché sur le pavois, lui montrait quelque chose à la surface, le long du bord.

Lorsque la lame d'étrave s'effaça un peu, Bolitho aperçut le fond qui montait et redescendait sous la quille, comme s'il respirait. Des dizaines, non, des milliers de poissons détalait dans tous les sens et, de temps en temps, un rocher pointait, menaçant, sur le fond de sable clair.

— Et cinq brasses !

La mélopée de l'homme de sonde avait quelque chose de rassurant. Les embarcations, un canot et une chaloupe, étaient déjà prêtes à passer par-dessus bord. Hallowes était bien inspiré de refaire le plein d'eau avant d'aller rejoindre l'escadre.

Il entendit Sheaffe pousser un grand soupir de soulagement : le plus dur était passé.

— Bel atterrissage, n'est-ce pas, monsieur Sheaffe ?

L'aspirant assura son baudrier puis son poignard et répondit :

— Oui, amiral. Descendrai-je à terre avec vous ?

— Cela nous fera du bien à tous les deux, lui dit Bolitho en souriant.

Stayt arriva sur le pont. Contrairement à Bolitho, il portait vareuse et chapeau. Son joli pistolet était certainement à portée de main.

— Parés à venir dans le vent ! Aux postes de manœuvre !

Les pieds nus martelaient le pont détrempé ; on ramassa grossièrement les voiles, et l'ancre plongea enfin dans les eaux claires.

Hallowes avait croisé les mains dans son dos : Bolitho put voir ses doigts tout crispés. Il était tendu, mais ce n'était pas grave.

— Canots à la mer !

— Je vais envoyer un bon guetteur sur cette crête, amiral, fit Hallowes. Avec une lunette, il verra tout ce qui se passe jusqu'à la pointe, si j'en crois la carte... et si j'en crois Mr. Okes, naturellement, compléta-t-il en souriant presque sans s'en rendre compte.

Stayt appela Bankart d'un signe :

— Le canot !

Il parlait d'un ton sec, et Bolitho savait que, si Allday avait été là, il aurait aussi sèchement réagi. Mais il fallait bien que Bankart apprît son métier.

Bolitho laissa ses compagnons descendre et se caser au milieu des nageurs. L'enseigne de vaisseau Okes avait pris la chaloupe, et sa face tannée faisait de lui comme la vieille figure de proue de l'embarcation. La marine aurait eu bien besoin de beaucoup d'Okes, par les temps qui couraient.

Sheaffe et Stayt se serrèrent dans la chambre à côté de lui et l'unique aspirant du *Suprême*, un garçon constellé de taches de rousseur du nom de Duncannon, ordonna de sa voix aiguë :

— Avant partout !

Bolitho coinça son sabre entre ses genoux et commença à rêvasser à la Cornouailles, du temps où son frère et lui-même, quelquefois accompagnés de leurs sœurs, jouaient dans les anses et les grottes près de Falmouth. Il soupira : cela lui paraissait si loin !

Comment Belinda allait-elle réagir à sa lettre ? Il essaya de ne pas s'appesantir là-dessus, de libérer son esprit de toutes ses préoccupations personnelles.

Sheaffe annonça :

— La chaloupe a touché terre, amiral.

Bolitho aperçut Okes qui avançait prudemment entre les rochers. Ses jambes soulignées de blanc par les guêtres faisaient comme des gourdes retournées tête en bas. Un solide marin aux épaules carrées s'était déjà détaché du groupe. Il était à demi nu, coiffé d'un chapeau à large bord et ne portait qu'un pantalon en loques. C'était l'un des meilleurs éléments de Hallowes, et il avait le teint sombre des indigènes. Une lunette passée négligemment sous le bras, il se dirigeait vers les arbres et la colline qui s'élevait par-delà.

Le canot vint s'échouer. Bolitho enjamba le plat-bord et prit pied sur le sable ferme tandis que les marins déhalaient l'embarcation un peu plus haut sur la plage.

Les arbres avaient presque l'air d'essences tropicales, et leurs cimes drues s'agitaient doucement dans la brume, comme si elles dansaient.

L'armement de la chaloupe avait déjà repris le chemin du cotre pour aller embarquer des tonneaux supplémentaires.

Bolitho s'effleura le front, comme pour mesurer l'effet que tout cela lui faisait : il sentit immédiatement sous la mèche rebelle la profonde cicatrice, cette blessure dont il avait manqué périr. Cela se passait aussi lors d'une escale pour faire de l'eau. Cette pensée le mettait toujours mal à son aise.

Chose étrange, cette mèche se teintait maintenant de gris, alors que toute sa chevelure était restée d'un noir profond. De quoi

s'agissait-il ? Était-ce blessure d'amour-propre ou inquiétude – celle de la différence d'âge qu'il accusait avec Belinda ?

Deux marins armés de couteaux et de mousquets prirent l'arrière-garde du petit groupe tandis que, Bolitho en tête, ils commençaient à escalader la première pente. Dès que l'on pénétrait dans les broussailles et les fougères qui pendaient par-dessus, l'atmosphère devenait humide et torride. Pas un chant d'oiseau, pas un cri d'alarme. Cela vous plongeait presque dans un état de somnolence.

— On mettrait facilement deux escadres à l'abri dans ces parages, amiral, nota Stayt – il avait déjà le souffle court, ce qui ne laissait pas de surprendre chez quelqu'un d'aussi jeune. Nelson avait raison.

Fallait-il chercher autre chose par-derrrière cette remarque ingénue ? Stayt sous-entendait-il que, si Nelson n'avait pas suggéré de faire relâche en Sardaigne, personne d'autre n'y aurait pensé ?

Ils n'eurent pas à attendre très longtemps pour découvrir un petit ruisseau qui scintillait sous une cascade chantante. Okes était déjà sur les lieux, on l'entendait qui criait pour faire dégager à la hache une trouée par où faire passer les tonneaux que l'on devait charger sur les embarcations à l'aide de traîneaux de fortune.

Lorsqu'ils émergèrent dans une lumière éblouissante, Bolitho se retourna et dut se protéger les yeux pour observer le cotre à l'ancre. On eût dit un joli jouet, avec ses grandes voiles repliées comme des ailes. Levant un peu sa longue-vue, Bolitho aperçut le marin, dos nu, qui s'installait sur la colline voisine. Il avait calé sa grande lunette sur quelques pierres. De là où il était, il balayait toute la côte.

Bolitho avait la chemise qui lui collait à la peau. Il dégoulinait, mais ressentait une grande exaltation. Il s'imagina nageant dans ces eaux claires qui lui tendaient les bras.

Il songea à Keen. Avait-il revu la jeune fille en tête à tête ? Bolitho lui faisait grande confiance, mais il était encore plus important que les autres en fussent convaincus.

Même si l'ascension jusqu'au sommet leur avait pris plus de temps qu'il ne l'avait imaginé, Bolitho était secrètement content d'avoir réussi à l'accomplir. Ses compagnons semblaient épuisés, ils dégoulinaient de sueur. Seul Bankart était frais et dispos. Comme Allday en pareilles circonstances. Cette pensée le heurta comme le rostre d'un espadon.

Il laissa son regard revenir au cotre. Le pont grouillait de silhouettes minuscules, les embarcations faisaient des va-et-vient incessants avec la terre, telles des araignées d'eau.

Il fit pivoter sa lunette jusqu'au guetteur et surprit un éclat de lumière sur l'instrument de l'homme. Avec beaucoup d'ingéniosité, il

s'était fait, au moyen de quelques branches qu'il avait mises derrière son dos, une protection contre le soleil qui montait et, pour se ménager un petit supplément d'ombre, il avait posé son chapeau sur la lunette.

On se sentait bien. Bolitho aurait aimé être seul, mais Stayt aurait protesté s'il le lui avait suggéré. Il s'assit sur le sol surchauffé et déplia sa petite carte. Où était Jobert à cette heure ? Qu'avait en tête, globalement, la flotte française ?

Il entendait les hommes qui prenaient un peu de repos, le tintement des gourdes qui passaient de main en main. Que n'eût-il pas donné pour un peu de ce vin du Rhin d'Ozzard, ce vin qu'il s'arrangeait pour conserver au frais dans la cale ?

Bolitho passa la main sous sa chemise et s'effleura la peau. Il n'avait que trop peu d'efforts à faire pour l'imaginer dans ses bras, qui posait ses mains sur lui, lui murmurait quelques mots à l'oreille, se cambrait de plaisir lorsqu'il entrait en elle. Pris d'un soudain désespoir, il replia sa carte. À qui pensait-il réellement ?

— Regardez les oiseaux ! fit soudain Stayt. Il y en a des quantités !

Des nuées de mouettes tournaient et piquaient, comme liées par des fils invisibles. Il y en avait peut-être bien mille. Lorsqu'elles plongèrent en dépassant *Le Suprême*, Bolitho aperçut dans l'eau des objets qui jaillissaient dans tous les sens et se souvint soudain des poissons qu'il avait déjà remarqués. Les mouettes avaient attaque avec une précision étonnante. En dépit de la distance, Bolitho les entendit piailler et déchirer l'air de leurs cris perçants lorsqu'elles fondirent sur leurs proies.

Toute activité avait cessé sur le pont, les hommes étant trop occupés à admirer les mouettes qui remontaient l'une après l'autre avec des battements d'ailes frénétiques, un poisson argenté dans le bec.

— Nous avons un fameux guetteur, amiral, commenta Stayt. Il n'a pas bougé d'un iota et continue à veiller dans la bonne direction, même avec ce spectacle. Je n'ai encore jamais vu des oiseaux se comporter...

— Le guetteur !... fit brusquement Bolitho.

Et d'empoigner sa longue-vue, qu'il ouvrit d'un coup sec. Il balaya l'eau qui scintillait et les oiseaux qui fusaient en tous sens ; ses yeux le piquaient – la sueur. Pour quelque obscure raison, sa vieille blessure lui élançait. Mais qu'avait-il donc ?

Il se détendit lentement. Le veilleur tout bronzé était toujours à son poste. Il ordonna :

— Tirez donc un coup de feu dans les rochers, sous la crête. Cet âne s'est endormi.

Stayt, l'air renfrogné, fit un geste irrité à l'un des marins :

— Avez-vous entendu ?

— Oui monsieur, répondit l'homme dans un grand sourire. Je vais vous le réveiller, ce mathurin, c'est moi qui vous le dis.

Il mit genou en terre et épaula son mousquet. Tant pis pour l'alarme qu'allait donner le coup dans l'équipage du cotre, un guetteur endormi constituait un trop grand péril.

La détonation fit s'égailler les oiseaux. Ça et là, des poissons retombaient à la mer.

Bolitho referma sa longue-vue et se releva. Ses traits restaient impassibles, mais son cœur battait à tout rompre : le guetteur n'avait pas bronché, son instrument était toujours aussi immobile.

— Cet homme ne dort pas du tout, fit-il d'une voix qu'il s'efforçait de garder neutre. J'ai bien peur que nous ne soyons en danger.

Il les sentit qui se raidissaient tous ; leurs regards ne cessaient d'aller et venir entre lui et la fumée du mousquet qui se dissipait.

— Ici, amiral ! s'exclama Stayt.

Il semblait tout éberlué.

— Monsieur Sheaffe, cria Bolitho, vous êtes le plus jeune, courez à la plage et prévenez le commandant Hallowes.

L'aspirant fixait la bouche de l'amiral, ses lèvres qui formaient des paroles, comme s'il n'arrivait pas à croire ce qui se passait.

— Et vous, Bankart, descendez avec lui – un sourire forcé, puis : Et courez aussi vite que vous pourrez !

Et, aux deux hommes qui dévalaient gauchement la colline pour gagner la partie boisée, il lança :

— Vérifiez vos armes !

Il se maudit de ne pas avoir pris de pistolet. Il inspecta soigneusement les fougères qui se balançaient. Qui se méfierait du danger dans un endroit pareil ?

Il entama la descente d'un pas décidé, tendant l'oreille dans toutes les directions. Mais seul le bruissement des arbres se faisait entendre, comme pour se moquer de lui. On eût dit qu'une armée s'avançait dissimulée.

Ils atteignirent enfin les arbres et Bolitho annonça :

— Nous allons faire le tour de la colline.

Mais Stayt, il s'en aperçut, n'en croyait pas ses yeux : deux marins en armes avaient soudain surgi de dessous les arbres.

— Ils ont dû nous voir après le coup de mousquet, continua Bolitho. Ils vont croire que nous suivons les autres.

— *Ils* qui ? amiral, siffla Stayt entre ses dents.

Bolitho sortit son sabre et l'empoigna d'une main ferme. Combien de fois avait-il fait ce geste ? C'est alors qu'il sembla se

rendre compte de la question de Stayt :

— Des Français, sans doute.

Ces gens-là semblaient deviner tout ce qu'ils faisaient, où ils se rendaient, l'activité des bâtiments. Il était fort peu probable que quiconque sût qu'il était passé à bord du cotre, mais *Le Suprême* n'échappait pas au lot commun et se retrouver au vent d'une côte était ce qui avait manqué perdre le *Barracuda*.

Stayt avait lui aussi dégainé son sabre et ils s'avancèrent ensemble à flanc de colline en évitant les zones trop éclairées, tout ce qui aurait pu les trahir. Il se demanda si Sheaffe avait déjà rallié la plage. Peu probable, même en courant à perdre haleine.

Il serra les dents pour ne pas montrer son désespoir. *Mais pourquoi n'y ai-je pas pensé ? J'aurais dû comprendre que c'était exactement le genre de piège qu'imaginerait Jobert.* Le secret était éventé à présent, le coup de mousquet s'en était chargé.

— Regardez !

Stayt se laissa tomber sur les genoux. Il montrait deux hommes qui prenaient tout leur temps, armes au fourreau, et qui descendaient tranquillement au milieu des arbres. Des marins, incontestablement. Ils s'approchaient, de sorte que Bolitho les entendit distinctement parler français.

Ils avaient dû quitter un gros détachement pour aller chercher en haut de la colline la lunette du guetteur. Bolitho revoyait précisément son homme, la lunette coincée sous le bras, un élément de valeur. Maintenant, quelqu'un d'autre la tenait, il y avait du sang séché sur l'instrument.

— *Sus à eux !*

Bolitho sauta par-dessus les buissons et se rua sur l'homme qui portait la lunette. Celui-ci le regarda fixement, essayant de sortir son coutelas. Mais il était empêtré avec l'instrument. Bolitho lui sabra le visage et, quand l'autre tomba sur le côté, il lui enfonça la lame sous l'aisselle. On n'entendit pas un cri. Son compagnon, tombé à genoux, implorait grâce. Le guetteur devait être apprécié de ses camarades, car l'un des marins brandit son mousquet et le lui écrasa sur la tête. Il relevait son mousquet, mais Stayt l'arrêta :

— Ça suffit, espèce d'imbécile, il ne bougera plus !

L'homme au mousquet s'empara de la lunette et suivit Bolitho dans la pente. S'ils n'avaient pas fait ce détour, ils seraient tombés dans une embuscade et l'alarme aurait été donnée avant qu'ils eussent atteint la plage.

Un canon fit retentir un coup sourd. *Le Suprême* avait enfin compris ce qui se passait et rappelait son monde.

Une fusillade éclata, et sur fond de cris de fureur on entendait cliqueter l'acier.

Bolitho se mit à courir, jaillit des derniers buissons et arriva sur la plage. Tout lui apparut en une seconde : le canot échoué, la chaloupe à mi-chemin entre le cotre au mouillage et la grève. Au bord de l'eau se tenait l'enseigne de vaisseau Okes, un pistolet dans chaque main. Il venait de tirer avec le premier et pointait le second sur une silhouette qui, en compagnie de quelques autres, s'efforçait de rejoindre en zigzaguant la poignée de marins qui l'attendaient. Bolitho eut le temps de noter qu'Okes restait impassible en dépit des hurlements, des balles de mousquets qui sifflaient çà et là. Il ressemblait davantage à un oiseleur qu'à un officier de marine. Le pistolet fit feu, l'homme qui courait se ficha dans le sable comme le soc d'une charrue, immobile.

Cela fit apparemment hésiter ses camarades, surtout lorsque Bolitho et ses trois compagnons leur tombèrent dessus. Stayt fit feu à deux reprises – son pistolet d'argent avait sans doute deux canons –, faisant mouche à tout coup.

— Grand merci, amiral, j'ai bien cru que ces salopards vous avaient eu, si vous me passez l'expression !

Bolitho aperçut Bankart près du canot, et Okes continua en rechargeant son pistolet :

— Sans ce garçon, nous nous serions fait surprendre en terrain découvert.

— Où est Mr. Sheaffe ? demanda Bolitho.

Okes fit un geste de la main qui tenait son second pistolet.

— Je croyais qu'il était avec vous, amiral.

— Où est l'aspirant ? demanda Bolitho en faisant un signe à Bankart.

— Il est tombé, amiral, répondit Bankart. Par là-bas. Il y avait un trou, il a dévalé une espèce de falaise.

Les autres embarquaient dans les canots ; ils n'avaient à déplorer pour toute perte que celle du guetteur. Quatre cadavres gisaient là, déjetés ; le sable avait déjà bu leur sang.

Stayt lança son sabre en l'air, puis le rattrapa par la lame avant de le laisser glisser au fourreau.

Joli coup : la lame était affûtée comme un rasoir, mais Bolitho n'avait guère la tête aux facéties.

— Nous ne pouvons l'abandonner ici.

— J'y vais, fit Stayt – et, avec un regard glacial à Bankart : Conduisez-moi à l'endroit, espèce d'idiot.

Ils gagnèrent le haut de la plage, et c'est alors qu'il aperçut Sheaffe qui marchait en vacillant en plein soleil. Il avait des blessures au visage, sa figure saignait, mais il ne souffrait de rien de grave, apparemment.

— Aux canots ! ordonna Bolitho – et, posant la main sur l'épaule

de Sheaffe : Ça va ?

— Je suis tombé, répondit Sheaffe en se mordant la lèvre. Je me suis cogné dans deux ou trois souches. Ça m'a coupé le souffle, amiral – et, apercevant Bankart : Mais où étiez-vous donc ? demanda-t-il, les traits soudain pacifiés.

Bankart le regarda par en dessous :

— J'ai porté le message, comme on me l'avait ordonné.

Bolitho se dirigea vers le canot. Il y avait mieux à faire pour le moment et il était déjà heureux qu'ils fussent sains et saufs.

Il grimpa dans l'embarcation et examina *Le Suprême* : il virait déjà son câble, voiles battant en désordre. Hallowes se préparait à appareiller.

Bolitho se frotta le menton, insensible aux regards curieux que lui jetaient les hommes. Les Français avaient sans doute mis un détachement à terre pour observer ce qu'ils faisaient. Mais, sans ces mouettes, sans ce guetteur qui paraissait ne rien voir de ce qui se déroulait sous ses yeux, ils auraient pu se faire attaquer, les Français auraient eu tout le temps de débarquer davantage de monde. Où étaient-ils donc ?

Un nouveau coup de canon, tiré par l'un des quatre-livres du cotre. Stayt annonça d'une voix rauque :

— Ils ont levé l'ancre !

Hallowes, mouillé là où il l'était, avait vu ce que le guetteur lui aurait annoncé s'il avait été vivant pour le faire.

Comme un morceau de la pointe qui se serait détaché de la côte, Bolitho aperçut un vaisseau qui donnait du tour au cap, foc faseyant. Il serrait le vent au plus près pour parer les récifs.

C'était une frégate.

— Souquez plus fort, les gars ! cria Bolitho. De toutes vos forces !

Les hommes n'avaient pas besoin de se faire prier.

S'ils n'avaient pas compris que le guetteur était mort, cette frégate aurait mis le cap droit sur la baie et fait une bouchée du *Suprême*.

Le canot accosta enfin, les hommes grimpèrent vivement à bord et se jetèrent sur les manœuvres.

On abandonna les deux embarcations à la dérive. Bolitho aperçut Hallowes, tendu, inquiet. C'était bien dommage pour les deux canots, dont ils risquaient d'avoir besoin plus tard. Il s'accrocha à un hauban pour regarder la frégate qui établissait ses voiles à la nouvelle amure.

Quoi que pût faire Hallowes, il n'aurait jamais le temps de se dégager de la terre.

— Mettez vos hommes de sonde au travail, ordonna Bolitho.

Monsieur Okes, connaissez-vous ces parages ?

Okes avait perdu sa coiffure dans la bagarre.

— Oui, amiral, pas trop mal.

Il se retourna ; les hommes de sonde commençaient à égrener leur chanson.

— Le français n'osera jamais nous suivre, ou il aura de gros soucis.

— J'en conviens.

Le commandant de la frégate n'allait pas tarder à comprendre qu'il avait perdu le bénéfice de la surprise. Il allait donc sans doute rompre et peut-être tenter une autre manœuvre à la tombée de la nuit, avec ses embarcations. Cela leur donnait une demi-journée. Bolitho fit un signe à Hallowes :

— Je vous suggère de jeter l'ancre.

Hallowes acquiesça, il était incapable de penser par lui-même. Okes fit :

— Le français vient de changer sa route un brin, amiral.

La frégate se trouvait à un mille environ, une autre pointe allait bientôt la cacher. Se dégager de terre allait prendre le plus gros de la journée à son commandant. Puis il lui faudrait revenir avant d'attaquer à sa convenance. Mais il voulait surtout réduire en bouillie sa maigre proie.

Bolitho vit les pièces projeter de longues flammes orangées, le déluge de fer rida la surface de la mer de traits de lumière.

Ce premier essai était assez médiocre. Le suivant fut couronné de plus de succès.

La mer se mit à bouillonner, s'éleva le long du bordé, Bolitho entendit les boulets percuter les œuvres vives, le cri terrible d'un homme touché par des éclis.

Hallowes contemplait le chaos, le grément brisé, les voiles perforées, du sang s'écoulait déjà par les dalots bâbord.

— Mouillez, nom d'une pipe ! – Bolitho le prit par le bras, le secoua : C'est vous qui commandez ! Qu'est-ce que vous attendez ?

Deux boulets vinrent simultanément toucher le cotre. Le premier traça un sillon noir sur le pont et tua un homme de l'autre bord. Le second s'écrasa sur la poupe arrondie, fit voler en éclats des moques remplies de sable, des planches de pont.

Ils avaient l'impression de recevoir des coups de poing en pleine figure. Bolitho tomba sur le côté, étourdi par l'explosion. La douleur de sa vieille blessure se réveilla, irradiant dans tout le corps comme il s'effondrait. Des hommes pleuraient, le pont trembla lorsque des débris churent des hauts.

Il se saisit convulsivement le visage, sentit des gouttelettes de sang. Une voix qu'il ne reconnut pas criait :

— Par ici, amiral ! Je m'en vais vous aider !

— Mouillez immédiatement ! hurla Bolitho.

Sa voix était impressionnante, maintenant que le feu avait cessé.

Il enjamba vaille que vaille un corps inerte et essaya de se raccrocher à des cordages qui pendaient.

— Par ici, amiral.

La voix se tut soudain. Bolitho retira ses mains de son visage et regarda tout autour de lui.

Sauf qu'il n'y voyait rien du tout. Il était midi lorsque la frégate avait commencé à tirer, mais il se retrouvait dans la nuit, des mains le palpaient, il entendait des voix, la confusion était totale.

— Je suis ici, amiral.

C'était Stayt.

Bolitho se protégea les yeux, la souffrance augmentait.

— Je suis aveugle. O mon Dieu, je n'y vois rien !

Il avança la main à tâtons, finit par trouver le bras de Stayt.

— Emmenez-moi en bas. Il ne faut pas qu'ils me voient comme cela.

Il se mit à gémir, la douleur montait. *Ah ! Pourquoi n'ai-je pas été tué !*

VI

LE « SUPRÊME

Le capitaine de vaisseau Valentine Keen s'accrocha au filet au vent, fatigué de fouiller des yeux la mer et le ciel. Il s'était arraché les paumes à s'agripper aux filets goudronnés pour essayer de conserver son équilibre.

Tout au long de la nuit, la tempête avait transformé la mer en un hachis de crêtes blanches, et des torrents d'eau balayaient les passavants, soulevant les hommes comme du bois de flottage. À présent, une bande gris argenté striait le ciel, les mouvements étaient moins rudes ; l'aube s'était levée, comme pour se gausser de leurs efforts dérisoires.

Essayer de garder son poste sur *l'Icare* n'aurait eu aucun sens. Comme leur petit brick, *Le Rapide*, qu'ils avaient perdu de vue dans la tourmente. *L'Argonaute*, la majeure partie du temps, avait pris la cape sous hunier au bas ris. Si les vaisseaux avaient tenté de rester sous voiles, ils auraient été dispersés à plusieurs milles les uns des autres bien avant l'aube.

Son second s'approcha :

— Je peux remettre en route, commandant.

Keen jeta un coup d'œil au maître pilote qui se tenait là, dans son ciré détrempé. Le vieux Fallowfield resta silencieux, mais fit ce qui pouvait ressembler à un haussement d'épaules.

— Très bien. Rappelez l'équipage. Faites relever les vigies pendant que vous y êtes. Nous allons avoir besoin d'yeux affûtés si nous voulons retrouver l'escadre.

Paget s'était fort bien comporté, songea-t-il, il avait tenu à la force de sa voix les hommes en éveil de la tombée de la nuit jusque-là.

— L'équipage sur le pont ! L'équipage sur le pont ! Aux postes de manœuvre !

Les hurlements des officiers marinières ajoutés, ici et là, au claquement d'une garcette ramenèrent une fois de plus les hommes épuisés aux drisses et aux bras.

Keen tira sur sa cravate. Comme tous ses vêtements, elle était à tordre, sous l'effet des embruns et peut-être de la pluie. Son bâtiment s'était mieux comporté qu'il n'eût cru. Il ne s'était pas montré inférieur à sa réputation.

Il était assez content de ses propres efforts. Il avait mené le

vaisseau dans la tempête, maîtrisé ses hommes, avait fait respecter sa discipline. Le pont se mit à trembler, le petit hunier et le foc étaient établis et claquaient dans un bruit de toile mouillée. Le bâtiment redevenait manœuvrant, et Tuson allait avoir de l'ouvrage. Keen avait vu plusieurs de ses hommes se faire blesser. Pis encore, un marin était passé par-dessus bord, mort atroce s'il en était : voir votre bâtiment s'éloigner et vos camarades impuissants à vous venir en aide alors que vous vous noyez, seul.

— En route nordet-quart-est, commandant !

Le ciel s'éclairait déjà, on pouvait même espérer une belle journée après les affres de la nuit. Cette mer est bien étrange, songea Keen.

— Prenez le quart, monsieur Paget.

Keen frotta ses yeux endoloris.

— Dès que les feux seront allumés dans la cambuse, envoyez les hommes prendre leur déjeuner par division. Et dites au commis de faire servir une ration de rhum par personne, ils l'ont bien mérité.

— Ça va les réveiller, commandant, fit Paget en riant.

Et il tourna les talons, visiblement heureux de se voir confier la responsabilité du bâtiment par gros temps. Keen décida de dire un mot à son sujet dans son rapport. S'il avait besoin d'un bon second, la flotte, elle, avait besoin de bons commandants.

Keen s'engouffra à l'arrière, silhouette qui tanguait dans la pénombre. Il n'avait pas encore compris à quel point il était épuisé et tendu. Une tunique rouge émergea de l'ombre, il aperçut Bouteiller, le fusilier, qui l'attendait.

— 'Jour, major.

Keen n'avait jamais véritablement compris ces fusiliers, encore qu'il les admirât profondément. Et cette appellation de « major » appliquée à un officier semblait elle-même étrange.

— J'ai cru devoir vous prévenir moi-même, commandant, fit Bouteiller – il parlait de façon saccadée, comme une mécanique : La... euh... la passagère voudrait vous parler.

— Je vois, répondit Keen en hochant la tête. Quand était-ce ?

L'officier réfléchit.

— Ça doit faire dans les deux heures, commandant... Vous étiez très occupé.

Il faisait trop noir pour qu'il vît son visage, et Bouteiller ne laisserait de toute manière rien paraître. Mais que pensait-il exactement ?

— Parfait, je vous remercie.

Keen se fraya un chemin jusqu'à la porte basse et sentit presque le factionnaire retenir son souffle. Pour une fois, il avait dû apprécier de prendre son tour à ce poste. Tous les autres, hommes, et jusqu'aux

mousses, avaient dû rester sur le pont à combattre leur ennemi naturel.

Une lanterne sourde, volet baissé, pendait au barrot, et il aperçut la jeune fille allongée sur la couchette. Elle avait une jambe ballante qui se balançait doucement au gré des mouvements du bâtiment, comme si c'était la seule partie encore vivante de sa personne. Keen referma la porte. Voilà encore une chose que Tuson désapprouverait, songea-t-il.

Il lui prit tout doucement la cheville et remit la jambe en place sur la couchette. Elle portait toujours la même chemise, le même pantalon. Un rai de lumière passa sur son visage. Elle avait l'air incroyablement jeune.

Puis elle ouvrit tout grands les yeux et le fixa d'un air rempli de terreur. Elle serra convulsivement sa chemise autour de son cou.

Keen resta là sans bouger et attendit. Sa terreur se dissipait lentement, comme un nuage d'orage qui s'éloigne.

— Je suis désolé, commença-t-il. On m'a juste dit que vous souhaitiez me voir. Vous dormiez, j'aurais dû me retirer...

Elle se souleva pour s'asseoir et le fixa. Puis, se penchant un peu, elle effleura son manteau et sa chemise.

— Vous êtes trempé, commandant, murmura-t-elle.

Cette simple phrase, si banale, suffit à faire battre le cœur de Keen.

— La tempête s'est calmée, répondit-il.

Il voyait ses doigts posés sur ses parements et il avait envie de les prendre, de les presser sur ses lèvres. Mais au lieu de cela, il continua :

— Avez-vous eu bien peur ?

— Pas autant que de l'autre chose.

Ozzard lui avait rapporté qu'il l'avait retrouvée toute blottie, les mains serrées sur ses oreilles, lorsqu'un marin avait subi le fouet pour désobéissance. Elle poursuivit :

— Un navire de cette taille ! N'empêche : il y a eu des moments où j'ai cru qu'il allait se briser en morceaux – elle jouait avec l'un de ses revers, paupières baissées. J'ai pensé que vous alliez vous inquiéter pour moi, je voulais vous dire que j'étais saine et sauve.

— Merci.

À un moment, pendant la tempête, il l'avait imaginée près de lui dans la tourmente, avec ses cheveux volant au vent et ses dents blanches découvertes par son rire, et il avait affronté, lui et son bateau, le choc des éléments.

— Oui, j'étais inquiet. Vous n'êtes pas accoutumée à ce genre de vie.

Il se représentait le transport de déportés, ce qu'il avait dû subir

dans la tempête. Et il sut immédiatement que la même pensée lui était venue à elle.

— Je n'arrive pas à croire que je suis sauvée – elle releva la tête, et il put voir son regard briller par instants, au gré des lueurs que jetait le fanal en se balançant. *Mais, sauvée, est-ce que je le suis pour de bon ?*

Il se vit prendre ses mains dans les siennes et les serrer. Elle ne protesta pas, n'essaya pas de les retirer, ne détourna pas les yeux des siens, mais dit :

— Racontez-moi, je vous prie.

Keen commença son récit.

— J'avais espéré vous déposer à terre à Gibraltar, comme vous le savez. À présent, il semble qu'il faille attendre un peu. J'ai confié un pli au brick courrier, celui que commande le neveu de Sir Richard. Des lettres partiront dès que la mienne aura été reçue à la City. Vous devrez peut-être rester à mon bord jusqu'à ce qu'on m'ordonne de relâcher à Malte. Une partie de nos tâches consiste à protéger les convois. Et j'ai également des amis à Malte.

Il avait sans le vouloir ponctué son discours de pressions de ses mains sur les siennes.

— Mais ce que je sais, Zénoria, fit-il en laissant sa voix traîner un peu sur son nom, c'est que vous ne retournerez pas à bord d'un transport de déportés, j'y veillerai.

— Et tout ceci, lui demanda-t-elle doucement, c'est pour moi que vous le faites ? Vous ne me connaissez pas, monsieur, vous savez seulement ce que l'on raconte sur mon compte. Vous m'avez vue lorsqu'on m'avait déshabillée pour me fouetter comme une putain – elle releva fièrement le menton. Ce que je ne suis pas.

— Je le sais, répondit-il.

Elle détourna les yeux pour contempler les ombres qui dansaient.

— Auriez-vous pris tant de peine si nous étions ailleurs qu'ici ? À Londres, par exemple, ou à un endroit où votre femme aurait pu nous voir ?

— Je n'ai jamais été marié, fit Keen en secouant la tête. Une fois, j'ai...

Elle répondit en serrant plus fort ses doigts dans ses mains :

— Mais avez-vous déjà aimé ?

— Oui, répondit Keen. Elle est morte. Cela fait bien longtemps.

Il releva la tête.

— Je ne peux pas l'expliquer, mais c'est vrai. Appelez cela le destin, la volonté de Dieu, le hasard si vous préférez, mais le fait est là, et ce n'est pas de l'imagination. Certains diraient que tout se ligue contre moi – il resserra sa pression en voyant qu'elle allait parler :

Non, je dois vous le dire. Je suis beaucoup plus âgé que vous, je suis officiel du roi et mon devoir est de rester lié à ce vaisseau jusqu'à ce que cette fichue guerre soit terminée.

Il porta ses mains à ses lèvres, exactement comme il l'avait déjà si souvent fait en imagination.

— Ne riez pas, non, écoutez-moi. Je vous aime, Zénoria.

Il s'attendait à ce qu'elle retirât ses mains ou à ce qu'elle l'interrompît, mais au lieu de cela, elle s'assit toute droite, les yeux écarquillés.

Il poursuivit :

— C'est comme si je m'étais ôté un grand poids de la tête. Je vous aime, Zénoria, répéta-t-il lentement.

Il essaya de se lever, mais elle jeta les bras autour de son cou en murmurant :

— Ne me regardez pas – ses lèvres étaient tout contre son oreille. Je dois rêver, ce n'est pas possible. Nous sommes tous deux le jouet du destin.

Il se dégagea tout doucement pour contempler son visage : deux filets de larmes coulaient sur ses joues.

Puis, sans la lâcher, il lui embrassa les joues, séchant ses larmes salées, en proie à cette ivresse que lui donnait un bonheur impossible et furtif.

— Ne parlez pas, essayez de dormir à présent.

Il recula un peu sans lâcher ses mains.

— Non, ce n'est pas un rêve et je pèse mes mots – son esprit travaillait à toute vitesse. Vous viendrez plus tard prendre votre déjeuner à l'arrière. J'enverrai Ozzard.

Il parlait d'une voix précipitée, sachant très bien que, s'il le faisait, c'était pour l'empêcher d'arrêter immédiatement ce flux de paroles.

Il empoigna la porte, mais elle tendait encore les bras, comme si elle voulait s'accrocher à lui.

En sortant, il tomba sur deux fusiliers et un caporal, qui assurait la relève, criant ses ordres à voix basse.

Keen les salua d'un signe de tête et ajouta :

— Caporal Wenmouth, j'ai l'impression que nous sommes sortis d'affaire, hein ?

Il se dirigea à grands pas vers l'arrière sans faire attention à leur air ébahi.

Une fois dans la grand-chambre de poupe, il examina un instant les ombres et l'eau qui clapotait sous les fenêtres.

Il se sentait tout brûlant, désarmé, sous le coup d'une excitation comme il n'en avait encore jamais connue. Il jeta sa coiffure sur le banc et murmura à voix haute : « Je t'aime, Zénoria. »

Puis, soudain, il comprit qu'Ozzard l'observait de la portière de toile, les mains croisées sur son tablier. Ozzard lui demanda poliment :

— Votre petit déjeuner, commandant ?

— Pas tout de suite, répondit Keen en souriant. J'attends... euh... j'attends de la compagnie, dans une heure ou à peu près.

— Je vois, commandant – et, sur le point de se retirer : Oui-da, je vois, commandant, je vois !... fit Ozzard.

D'autres allaient peut-être se réjouir un peu moins de la chose, mais Keen n'en avait cure.

— Tout va bien, mademoiselle ?

Un habile plongeon le long de la table et Ozzard rattrapa une assiette qui glissait dangereusement jusqu'au bord.

Elle se retourna et, levant les yeux :

— C'était délicieux, répondit-elle.

Cette réplique lui fut l'occasion d'offrir son profil à son compagnon de table assis en face d'elle. Elle était ravissante avec ses cheveux dénoués sur les épaules, chemise d'aspirant ou pas.

En retrouvant sa position normale, elle s'aperçut qu'il la contemplait :

— Qu'y a-t-il ?

Il lui sourit :

— Vous. Je pourrais rester à vous admirer ainsi toute la journée et découvrir quelque chose de nouveau à chaque minute.

Elle baissa les yeux sur son assiette vide.

— Cela n'a pas de sens, commandant, et vous le savez très bien !

Mais elle était toute rouge, ravie peut-être. Elle ajouta précipitamment :

— Parlez-moi de votre Sir Richard. Le connaissez-vous depuis longtemps ?

Keen buvait ses mots, cette voix si étrange dans cet univers d'hommes. Et pourtant, tellement à sa place.

— J'ai servi à mainte reprise sous ses ordres. J'étais près de lui lorsqu'il a manqué mourir de la fièvre.

Elle observait attentivement ses traits, comme pour les graver dans sa mémoire.

— Est-ce alors que vous avez perdu celle que vous aimiez ?

Il la regarda droit dans les yeux.

— Oui. Je n'ai pas dit que...

— Cela se lisait sur votre figure. (*Petit signe de remerciement à Ozzard, qui desservait.*) La guerre, le combat, vous avez vécu tant de choses ! Pourquoi y avez-vous été contraint ?

Des yeux, Keen fit le tour de la chambre.

— Je suis ainsi. J'ai embarqué alors que j'étais tout jeune. C'est

ce que je suis habitué à faire.

— Et votre demeure ne vous manque jamais ?

Ses yeux s'étaient embués à nouveau, mais elle paraissait très calme.

— Parfois, oui. Lorsque je suis à terre, j'ai envie de retrouver mon bâtiment. À la mer, je songe aux champs, aux troupeaux. Mes frères ont tous deux une ferme dans le Hampshire. Quelquefois, il m'arrive de les envier.

Il hésitait à poursuivre, il ne s'était jamais ouvert de la sorte.

— Maintenant, répondit-elle, je peux vous dire de ne pas avoir peur. Vous ne risquez rien à me parler.

Ils entendaient des piétinements sur le pont détrempé au-dessus de leurs têtes. Près de la claire-voie, un homme éclata de rire, un autre cria une réprimande.

— Vous aimez ces hommes, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Où que vous les emmeniez, ils vous suivraient.

Il se pencha sur la table, cette table où il s'était déjà assis en compagnie des autres commandants.

— Donnez-moi votre main.

Elle la lui tendit, ils pouvaient à peine se toucher.

— Un jour, nous descendrons ensemble à terre. Je ne sais ni où ni comment, mais nous le ferons.

Elle releva une mèche qui lui tombait sur les yeux et se mit à rire, mais son regard restait triste.

— Dans l'état où je suis ? Je ferais une belle compagnie pour un officier du roi ! – et, lui pressant la main plus fort : Pour le plus bel officier du roi !...

— L'autre jour, continua Keen, j'ai arraisonné un bâtiment de commerce génois.

Elle parut surprise de le voir brusquement changer de sujet.

— Je lui ai acheté une robe, pour vous. Je vais demander à mon domestique de vous l'apporter – il semblait embarrassé, hésitant. Peut-être ne sera-t-elle pas à votre goût, ou à votre taille, mais...

— Vous êtes trop gentil, commandant, lui répondit-elle doucement. Vous trouvez moyen de penser à des choses pareilles avec tout ce que vous avez à faire ! Et *je suis sûre* que je l'aimerai.

Keen conclut maladroitement :

— J'ai deux sœurs, vous savez...

Mais il se tut brusquement, gêné d'entendre le factionnaire hurler de l'autre côté de la portière :

— Le chirurgien, commandant !

Keen retira sa main. Il avait le sentiment de partir à la dérive, une impression de culpabilité.

— Entrez ! cria-t-il. Je ne veux pas que les choses s'arrêtent

ainsi, dit-il plus bas.

Tuson entra et se tourna vers lui sans rien manifester. Ses mains étaient très rouges, comme s'il les avait vigoureusement frottées l'une contre l'autre.

— Petit déjeuner ? demanda Keen en lui montrant une chaise.

— Non, commandant, répondit Tuson en esquissant à peine un sourire. Mais je prendrais volontiers un peu de café. Comment allez-vous ? s'enquit-il auprès de la jeune fille.

— Je vais bien, monsieur, répondit-elle en baissant les yeux.

Tuson prit la tasse que lui tendait Ozzard.

— On ne peut pas en dire autant de votre compagne, la jeune Millie.

Millie était la jeune domestique jamaïcaine. On ne lui connaissait apparemment pas d'autre nom.

— Je crois bien, continua Tuson, qu'elle préférerait attraper la fièvre sur le Rocher plutôt que de connaître une autre tempête comme celle de cette nuit.

Entendant crier la vigie, Keen leva les yeux vers la claire-voie.

— On dirait qu'il s'agit d'un bâtiment, suggéra Tuson.

Il regardait toujours la jeune fille, notant qu'elle crispait ses petites mains, et que sa poitrine haletait. Keen avait dû lui dire quelque chose, elle n'était pas dans son état normal.

— Ami ou ennemi ? demanda-t-elle à Keen.

Keen se retint de se lever et d'ouvrir la claire-voie. On viendrait le prévenir lorsque ce serait nécessaire. Encore une leçon qu'il devait à Bolitho.

— On a signalé deux de nos bâtiments voici une heure, répondit-il enfin – il regardait sa bouche. C'était pendant votre sommeil.

— Je ne suis pas retournée me coucher, fit-elle en soutenant son regard.

Tuson dressa les deux oreilles, mais sans rien montrer de sa curiosité.

— L'officier en second, commandant ! cria le factionnaire.

Paget entra, son manteau noirci d'être trempé.

— La vigie a aperçu une voile dans le suroît.

Il évitait soigneusement de regarder la jeune fille assise à la table, ce qui rendait encore plus flagrant son intérêt.

— Dans le suroît ? lui demanda Keen.

Sans avoir besoin de consulter la carte, il imaginait la position des autres vaisseaux. *L'Icare* était à près de trois milles par le travers, *Le Rapide* loin sur leur avant, ombre minuscule sur l'horizon brouillé.

Paget ajouta :

— Je suis monté moi-même dans les hauts, commandant. C'est un français, je parierais gros.

Keen le regarda, l'air pensif. Il en apprenait tous les jours sur Paget.

Paget attendit un peu, histoire de soigner son effet.

— Il est gréé comme nous, commandant. C'est un vaisseau de ligne, il n'y a pas de doute là-dessus.

Keen bondit sur ses pieds, sans se soucier des autres qui le regardaient, ni de Paget, tout fier de ce qu'il avait découvert seul sans qu'on lui eût rien demandé, ni de Tuson, qui observait Keen avec le même intérêt que Bolitho, comme il avait eu l'occasion de le faire à mainte reprise. Le poids des responsabilités, l'expérience du commandement, la détermination, voilà ce qu'il observait. Il n'y avait de tendresse que dans le regard de la jeune fille, de l'inquiétude aussi pour cet autre versant du caractère de Keen.

— Il va se douter de ce que nous fabriquons.

Keen s'arrêta près des fenêtres de poupe pour examiner le bâtiment.

— Il nous piste. Peut-être rend-il compte de nos mouvements à un autre bâtiment ?

— Il n'a fait aucun signal, reprit Paget, l'air buté. J'ai envoyé Mr. Chaytor dans les hauts avec une lunette. Il me préviendra s'il voit des signaux.

Keen se dirigea à regret vers la carte ; il aurait bien aimé que Bolitho fût là. Les Français faisaient usage d'un de leurs gros vaisseaux de ligne, même si des frégates avaient été signalées. *L'Argonaute* pouvait virer et le prendre en chasse, mais la manœuvre laissait peu d'espoir et il leur faudrait de toute manière un bon bout de temps, avec ce vent du sud par le travers tribord. Il décida enfin :

— Signalez à *l'Icare* de conserver son poste.

Mais ce qu'il imaginait dans sa tête, ce n'était pas le bâtiment lui-même, c'était le visage aigri de son commandant.

— Signalez ensuite au *Rapide* de se rapprocher de l'amiral.

Paget hésita en atteignant la porte.

— Le prenons-nous en chasse, commandant ? Nous pourrions le rattraper si le vent adonne un brin. À mon avis, ce bâtiment est capable d'en remonter à n'importe qui !

Keen esquissa un sourire : l'enthousiasme de Paget lui réchauffait le cœur.

— Envoyez d'abord les signaux, vous appellerez ensuite l'équipage. Faites établir le petit perroquet, ainsi que les cacatois.

Paget jeta un rapide coup d'œil aux crêtes blanches qui se succédaient sur l'arrière, brouillées et comme irréelles à travers les vitres couvertes de sel. Ça soufflait bien, il allait être difficile d'envoyer davantage de toile. Mais son commandant semblait inaccessible au moindre doute. La porte se referma et, quelques

instants plus tard, le bâtiment s'anima sous les coups de sifflet et le piétinement en tous sens de l'équipage.

— Il va filer, n'est-ce pas, commandant ? demanda Tuson.

Keen se concentra sur la chambre.

— Je n'en doute pas. Je vous ai réservé un accueil bien indigne, s'excusa-t-il avec un sourire. Pourquoi donc étiez-vous venu me voir ?

Tuson se leva et entreprit en se balançant de gagner la pente du pont.

— Je venais vous rendre compte des blessures de la nuit dernière, commandant. Dix blessés au total, fractures dans la plupart des cas. Ç'aurait pu être bien pire.

— Sans parler de ce pauvre diable qui est passé par-dessus bord. Mais je vous remercie. Les blessés sont en bonnes mains. J'espère que vous savez combien j'apprécie votre présence parmi nous.

Tuson était à la porte. Avec son manteau sombre et ses cheveux blancs qui débordaient largement sur son col, il ressemblait plus à un avoué qu'à un chirurgien de marine.

Il ne buvait jamais une goutte. Keen avait déjà surpris le regard qu'il jetait aux autres lorsqu'ils remplissaient leurs verres. Il avait sans doute eu de gros malheurs.

Lorsque la porte fut refermée, Keen dit doucement :

— Un brave homme.

Ils se regardèrent, toujours assis des deux côtés de la table. C'est elle qui parla la première.

— Je vais me retirer – elle contemplait ses pieds menus posés sur la toile peinte en damier. Je viens de vous découvrir. L'homme. Celui qui s'est mis à hurler à bord de ce bâtiment, lorsque le fouet a commencé de me déchirer le dos. Celui qui m'a réconfortée et qui jure à présent qu'il m'aime.

Elle se leva, fit le tour de la table, mince silhouette obligée de se pencher.

— Qu'est-ce que l'avenir nous réserve ?

Il attendit qu'elle fût près de lui.

— Je vais faire en sorte que vous m'aimiez, vous aussi.

Il ferma ses oreilles pour ne pas entendre le cri de la vigie de hune. Sans doute Chaytor, son second lieutenant.

— Il envoie de la toile, monsieur !

Ainsi donc, le français était lancé à leur poursuite, il n'avait pas l'intention de les lâcher.

Elle s'approcha, posa la main sur sa joue. Lorsqu'il essaya de l'attirer, elle protesta :

— Non, pas ainsi.

Elle laissa sa main sur son visage pendant de longues secondes, les yeux rivés sur lui. Puis elle continua :

— Je vais me retirer – elle semblait rassurée, heureuse de tout ce qu'elle venait de découvrir. Si Ozzard veut bien me raccompagner ?

Keen acquiesça sans un mot, tant il avait la bouche sèche.

— N'oubliez pas, lui dit-il enfin.

Arrivée près de la porte, elle se retourna pour le regarder.

— Ce serait impossible.

Ozzard ouvrit la porte et elle disparut.

Keen se leva et commença à tourner en rond dans sa chambre, effleurant les objets sans les voir. Puis il s'arrêta près du grand fauteuil tout neuf à haut dossier et sourit. Qu'aurait-il dû faire ?

Il monta enfin sur le pont. Paget et l'officier de quart examinaient les vergues brassées, l'angle de chaque voile. La grand-vergue était courbée comme un arc géant, le pilote lui-même l'observait avec une certaine inquiétude.

Un aspirant cria :

— *Le Rapide* fait l'aperçu, commandant !

Il se tut, tout confus, en apercevant Keen.

Keen serra convulsivement les mains sous ses basques, ce qu'il voyait le glaçait. Le lieutenant de vaisseau Chaytor cria :

— Il envoie encore de la toile, commandant !

Keen regarda Paget.

— Réduisez la toile, je vous prie. Carguez la grand-voile.

Ils parurent tous soulagés.

Keen vit *l'Icare* répondre et ferler ses voiles sur les vergues en imitant l'exemple du vaisseau amiral.

Les minutes passaient. Peut-être avait-il tort. Et si le commandant français avait envie de se rapprocher pour se battre ? À deux contre un, certes, mais c'était possible. Il eut un soupir de soulagement lorsque la vigie annonça :

— Il réduit la toile, commandant !

Keen gagna le pied du mât d'artimon et tâta les piques d'abordage rangées dans leur râtelier autour de l'énorme pièce de bois.

Le français veut me pousser à faire demi-tour et à le poursuivre. Il essaie de me provoquer. Voilà ce qu'il espère ! Maintenant qu'il avait compris, cela lui fit un choc. Il ordonna :

— Dès que *Le Rapide* sera assez proche, dites-lui d'envoyer toute la toile et de trouver *Le Suprême*. Quarrell a dû noter le point d'atterrissage sur sa carte.

Paget l'observait d'un œil prudent, la soudaine rudesse et le changement d'humeur de Keen ne lui avaient pas échappé.

— Dites-lui de prévenir notre amiral que nous sommes suivis, mais pas pris en chasse. Je n'ai pas le temps de lui remettre des ordres écrits.

Il fut repris d'un grand frisson. Le commandant français s'attendait à ce qu'il le prît en chasse, ce qui aurait encore davantage divisé leurs forces. Cette soudaine pensée le fit pâlir. Il ajouta :

— Dites au *Rapide* de faire force de voiles. Dès que Quarrell aura compris, c'est nous qui renverrons toute la toile – et, jetant un coup d'œil à la mâture : Même si nous devons casser un peu de bois, ajouta-t-il.

Plus tard, de retour dans la chambre, Keen entendit Paget qui répétait ses ordres dans son porte-voix.

Le Rapide allait devoir se montrer digne de son nom de baptême. Il fut soudain rempli d'une grande inquiétude et, se tournant vers le fauteuil de Bolitho, songea qu'il pouvait rester vide à tout jamais.

Bolitho était assis au bord d'une couchette basse dans l'étroite chambre du *Suprême*. Il régnait une chaleur étouffante entre les ponts et il devina qu'on devait être le soir.

Quelqu'un poussa la porte et annonça :

— Il commence à faire sombre, amiral.

Bolitho tendit la main et prit l'homme par le bras. C'était Hallowes ; sa voix était celle d'un homme las et abattu, si bien qu'il n'avait même pas pris garde à ce qu'il venait de dire, songea Bolitho avec désespoir.

Il tâta le pansement humide qui lui recouvrait les yeux. *Peut-être fera-t-il toujours sombre pour moi ?* Pourquoi cette crainte soudaine ? Il aurait pourtant dû s'attendre à ce que pareille chose lui arrivât un jour. Dieu sait s'il en avait vu tomber, des hommes de valeur ! Mais finir ainsi ?

— Dites-moi ce que vous vous êtes en train de faire ! demanda-t-il.

Il y avait de l'agressivité dans sa voix, et il savait pertinemment que c'était pour chasser toute forme d'apitoiement sur soi-même.

Pendant l'après-midi, Hallowes avait tenté de récupérer une des embarcations. Un marin, bon nageur, s'était porté volontaire pour tenter l'opération. Hallowes devenait fou à voir ainsi deux de ses canots s'éloigner à la dérive, hors d'atteinte, autonomes.

Si étonnante qu'on pût trouver la chose, les bons nageurs étaient rares dans la marine. Celui-là n'avait pas parcouru vingt yards qu'un seul coup de mousquet tiré de la plage l'avait tué net. De sourds grondements montèrent de la foule de ses camarades massés pour suivre l'exploit lorsqu'ils virent l'homme lever les bras au ciel avant de disparaître en laissant un petit nuage rosâtre.

Les marins français que l'on avait mis à terre devaient toujours être là, à guetter le cotre en attendant que leur propre bâtiment vînt les récupérer.

Hallowes répondit d'une voix pincée :

— J'ai fait charger toutes les pièces à cartouches et à mitraille, amiral. Nous leur en servons une bonne rasade quand ces diables nous tomberont dessus.

Bolitho relâcha sa poigne et se laissa retomber dans la courbure de la coque. Sanglots et gémissements se faisaient toujours entendre. Sept hommes avaient été tués au cours de ce bref engagement. L'un d'eux, le petit aspirant du nom de Duncannon, était mort sur les genoux de Bolitho. Il l'avait senti qui sanglotait en silence, ses larmes se mêlant à son sang.

— Conduisez-moi sur le pont, demanda Bolitho. Où est mon aide de camp ?

— Me voici, amiral.

Stayt était près de lui, et il ne le savait pas. Ce constat le remplit de colère. Auparavant, ils dépendaient tous de lui. À présent, ils perdaient courage à une allure telle qu'il n'y aurait plus de combat, quoi que Hallowes pût en penser. Il ordonna :

— Mettez d'autres nageurs à l'eau. Si nous arrivons à récupérer ces embarcations, nous réussirons à rapprocher davantage *Le Suprême* de la terre. C'est parsemé de rochers par là-bas, nous serons plus en sûreté en face de cette fichue frégate.

— Bien, amiral, répondit Hallowes qui semblait sceptique. Je m'en occupe immédiatement.

Il sortit précipitamment, et Stayt murmura :

— Paré, amiral ?

Bolitho se leva précautionneusement pour éviter de se cogner contre les barrots. Dès qu'il bougeait, sa douleur dans les yeux revenait, cuisante, une véritable torture.

Il prit le bras de Stayt et sentit le petit pistolet qui battait à son côté.

La frégate les avait abandonnés, décidée à attendre jusqu'à la tombée de la nuit. Rien ne la pressait. Les choses auraient pu être différentes s'ils avaient su qu'un amiral anglais était presque mûr pour tomber entre leurs mains. Bolitho fit la grimace, l'émotion lui picotait les yeux : un amiral désespéré, bien inutile.

Il faisait froid et humide sur le pont, en dépit de la brise étale qui soulevait de petites vagues le long de la coque, comme des pattes de chat.

Stayt lui murmura :

— Il leur a donné l'ordre de rester cachés, amiral. Derrière le bastingage. J'ai l'impression qu'ils sont tous armés.

— Bien.

Bolitho tourna la tête d'un bord puis de l'autre. Il humait l'odeur de la terre, il l'imaginait dans sa tête. Quel endroit pour mourir,

songea-t-il, comme ce jeune aspirant, comme leur vigie dans la colline, comme tous les autres qu'il ne connaissait même pas !

Il entendit la voix sonore d'Okes puis Sheaffe qui lui répondait.

— Où est mon maître d'hôtel ?

Bankart était juste derrière lui.

— Présent, amiral.

Si seulement Allday avait pu être là ! Bolitho se prit la tête entre les mains, son bandage sur ses paumes. Mais non, Allday en avait fait assez, il avait assez souffert comme cela.

Hallowes annonça à voix basse :

— Les nageurs sont parés, amiral.

Sheaffe était apparemment tout près de lui :

— Je vais y aller moi aussi, amiral. J'ai appris à nager lorsque j'étais tout jeune.

Bolitho tendit la main.

— Hé, prenez ma main. Moi aussi, on m'a appris à nager tout petit – il avait on ne sait comment deviné que ce serait Sheaffe.

Écoutez-moi bien. Lorsque vous atteindrez le canot, peu importe lequel des deux, vous ne bougerez pas. Jetez une ancre si vous le pouvez, il n'y a pas beaucoup d'eau. Qui va avec vous ?

Le marin s'appelait Moore et parlait avec un léger accent du Kent. Comme Thomas Herrick, songea tristement Bolitho.

— Restez bien ensemble.

— Mais, lui demanda Sheaffe, pourquoi devons-nous ne pas bouger de là ?

Bolitho aurait aimé arracher ces pansements qui lui couvraient le visage. C'était un cauchemar, il eut soudain envie de crier, cette atroce sensation de piqûre revenait.

— Dites-moi ce que vous voyez.

Bolitho s'approcha du pavois et se cala le genou contre un affût.

Stayt lui toucha l'épaule gauche.

— La pointe est dans cette direction, amiral. Puis, légèrement sur votre droite, vous avez la côte accore de l'autre côté de la baie, là où la frégate a débouché.

— Oui, oui...

Bolitho se cramponna à un râtelier à cabillots. Il voyait la chose comme s'il y était, il se souvenait de ce qu'il avait pu observer. C'était juste avant sa blessure.

— Le français va faire le tour de la pointe – il tourna la tête : Qu'en dites-vous, monsieur Okes ?

— Ça me paraît assez probable, répondit l'interpellé. Ils vont tenter de se rapprocher de leurs foutus... – vous d'mande bien pardon, amiral – ... de leurs amis qu'ils ont laissés à terre.

— C'est exactement ce que je pense.

Il toucha le dos nu de l'aspirant : il était glacé, on eût dit un cadavre.

— Disparaissez. Et restez bien ensemble, vous deux – et, comme ils s'éloignaient : Et pas d'héroïsme inutile, ajouta-t-il. Lorsque vous verrez les embarcations, prévenez à la voix.

Il les entendit plonger en s'attendant à entendre immédiatement une détonation.

— Fait-il très sombre ?

Il se sentait impuissant, comme un enfant dans la nuit.

— Oui, amiral, la lune n'est pas encore levée.

— Lorsqu'ils auront atteint le premier canot... – il avait manqué dire *si* – ... soyez parés. Nous n'y verrons rien mais, si Sheaffe voit les Français arriver, nous ouvrirons le feu.

— Nous tirerons en aveugles, amiral ? demanda Hallowes. Je suis désolé, amiral, j'ai été stupide, s'excusa-t-il.

Bolitho se pencha et le prit par son manteau.

— Non. Mais c'est précisément ce que nous ferons.

Stayt commenta à voix basse :

— Les Grenouilles suivront la côte en essayant de prendre position entre le rivage et nous. S'ils arrivent le long du bord, ils peuvent facilement nous submerger.

— C'est en tout cas ce que je ferais.

Bolitho s'agrippa à son sabre, le laissa retomber dans son fourreau. Même cette arme lui rappelait cruellement son impuissance. Comment apprendre la nouvelle à Belinda ? Il ne pouvait supporter l'idée d'être fait prisonnier une fois de plus, il préférait mourir.

— S'ils montent à l'abordage, amiral... commença Hallowes.

— Mettez le feu au bâtiment, répondit tranquillement Bolitho.

Il sentit l'effet que produisaient ses mots sur le jeune officier, comme s'il venait de recevoir une pleine cartouche de mitraille. Il ajouta :

— Je sais que ce n'est pas facile, Hallowes. L'ennemi ne doit à aucun prix s'emparer du *Suprême* – il l'attira davantage vers lui pour que les autres ne pussent entendre. Faites l'impossible pour sauver vos hommes, mais sabordez votre bâtiment.

Et il se tut.

Lorsque Hallowes reprit la parole, le ton de sa voix était changé : on le sentait affermi, déterminé.

— Je ne vous abandonnerai pas, amiral.

Bolitho se détourna pour lui dissimuler son désespoir.

— Je le savais lorsque je vous ai recommandé pour ce commandement.

Oh, Belinda, que de folies ne t'ai-je pas dites, ne t'ai-je pas écrites ! Maintenant, il est trop tard.

Il songeait à Keen, il savait qu'il assumerait le commandement de l'escadre à sa façon. Un jour, lui aussi arborerait sa marque. Que Dieu lui vînt en aide ! pria-t-il dans un sursaut.

Un homme murmura :

— J'ai entendu quelque chose !

Un autre ajouta :

— Le bruit d'un aviron dans une embarcation.

— Je crois qu'ils ont récupéré l'un de nos canots, amiral, fit Hallowes.

Bolitho pensait à Sheaffe, à son air impassible. Son père serait fier de lui. Mais était-ce bien sûr ? Jalousait-il son fils, comme il jalousait des meneurs d'hommes du genre de Nelson ?

Bolitho se prit la tête dans les mains. *Il n'aura plus besoin de me jalouser à l'avenir.*

Un cri jaillit sur l'eau puis résonna en écho sur le pont qui se balançait doucement.

— Sheaffe vient de les voir !

On entendit un coup de feu isolé, quelqu'un s'esclaffa :

— 'Rat'raient une vache dans un couloir, ces abrutis !

— Quel imbécile ! fit Stayt. En tirant, amiral, il nous indique sa position.

Il semblait tout excité, prêt à tuer, tel que Keen le lui avait décrit à bord du transport de déportés.

— Ils approchent.

Stayt devait être accroupi, les yeux au ras du plat-bord pour essayer de percer l'obscurité et de distinguer les ombres noires sur l'eau.

— Il y a au moins trois embarcations, amiral.

Le pont bruissait de vagues murmures, et Okes grogna :

— Je ne veux pas entendre le moindre bruit, compris ?

Bolitho perçut un bruit de métal, un pierrier que l'on pointait à la hausse minimale, puis çà et là, le raclement des anspects. On mettait un quatre-livres en batterie, toutes les gueules à tâtons dans l'ombre.

— Bankart, ordonna Bolitho, approchez !

Il sentit la présence du jeune homme qui était déjà à côté de lui. Tout comme l'eût fait Allday aurait.

— Vous allez me servir d'yeux – et, à Stayt : Allez à l'avant, ordonna-t-il, occupez-vous du foc. Soyez paré à couper le câble en cas de besoin.

Il l'entendit qui s'éloignait et se sentit soudain très seul.

Il songeait à la jeune fille que Keen avait ramenée à bord du vaisseau amiral, à la tête qu'il faisait chaque fois qu'il mentionnait son nom. Si *l'Argonaute* devait se battre, elle serait à son bord.

Ses yeux le piquaient de nouveau, comme pour ajouter à ses tourments. Un autre vieux souvenir lui revint.

On rappelait aux postes de combat. Cheney était à son bord alors que les ponts résonnaient sous les coups de tonnerre des bordées. *Cheney.*

— Parés, les gars !

Hallowes avait dégainé son sabre, mais son visage restait caché, comme l'était son désespoir.

— Feu dès que parés !

Bolitho se pencha un peu : il entendait le bruit des avirons.

— Feu !

La nuit s'embrasa.

VII

SE RENDRE OU MOURIR

Le claquement sec des quatre-livres du *Suprême* était assourdissant. Renvoyées par la terre, les explosions ricochaient en écho de tous les bords, comme si deux vaisseaux se livraient un combat singulier.

Bolitho serra plus violemment le bras de Bankart :

— Racontez !

Bankart fit la grimace lorsqu'une grêle de mitraille s'écrasa sur le canot de tête comme un fléau de fer. On percevait tout juste quelques plumets blancs, des gerbes d'embruns, la lueur fugitive d'une lanterne qui volait en éclats. Puis tout retombait dans l'obscurité.

Hallowes cria :

— On y va, les gars ! Ecouvillonnez et rechargez !

Bolitho pencha un peu la tête pour écouter. Un homme hurlait, d'autres criaient, se débattaient dans l'eau. La bordée avait été plutôt efficace et avait sans doute totalement détruit une des embarcations.

Une voix isolée criait des ordres. Bankart murmura :

— Y a l'canot qu'explose, amiral.

Okes grommela :

— Et dire qu'ils n'essayeraient même pas de secourir leurs copains !
Dommage, on se les serait faits à la bordée suivante !

Et il le pensait sincèrement.

— Toutes les pièces chargées, commandant !

— Feu !

Une pièce après l'autre, les coups partirent. Les hommes, pris de haut-le-cœur, toussaient dans la fumée qui envahissait le bord.

Bolitho saisit son pansement : il avait distingué des lueurs à travers les linges, pas grand-chose, certes, comme des éclairs derrière un rideau. Mais c'était déjà mieux que rien.

Quelques balles de mousquets passèrent en miaulant au-dessus d'eux, une autre frappa la coque. À demi sonnés par le grondement des canons, les officiers et les veilleurs avaient peine à localiser les canots ennemis.

— Que voyez-vous ? demanda Bolitho.

— Une de leurs embarcations est cap sur nous, amiral, répondit Bankart. Elle vient droit dessus, sur tribord.

Bolitho crispa les poings sur son sabre à se faire mal et la

douleur le calma. Il entendait autour de lui les hommes qui s'entretenaient à voix basse, le crissement de l'acier, les coutelas que l'on sortait de leurs gaines, les piques d'abordage que l'on passait aux canonniers.

— Feu à volonté !

L'un après l'autre, les quatre-livres déchirèrent la nuit, la mitraille balaya la surface comme une lame mortelle, mais sans faire mouche.

Tout excité, Bankart annonça :

— Je viens de voir le canot des Grenouilles entre deux éclairs, amiral !

Bolitho tourna la tête : mais où étaient donc les autres ?

— A repousser l'abordage !

Hallowes hurlait comme un furieux, comme ce jour où, avec Adam, ils avaient pris *l'Argonaute* de haute lutte.

Bolitho entendait le raclement des grappins, des hurlements, à ses pieds apparemment, des grincements d'acier, des coups de feu. Impossible de deviner s'ils étaient amis ou ennemis.

Un homme vint le percuter et Bankart le tira par le bras :

— Reculez, amiral ! Çui-ci est foutu !

— Tous à bâbord ! cria une voix.

Bolitho serra les dents, les balles claquaient tout autour de lui. Comme il l'avait prévu, il entendit un canot qui s'écrasait sur leur arrière, les cris et les jurons des assaillants et des défenseurs qui se battaient à l'arme blanche, sabres, haches, piques – personne n'avait le temps de recharger. Quelqu'un le bouscula, puis deux silhouettes se battirent au corps à corps en le coinçant contre le pavois. Il s'attendait à sentir d'une seconde à l'autre l'entaille d'une lame ou une balle qui allait lui entrer dans le corps. Un homme se mit à hurler, presque sous son nez. Il devinait sa terreur, sa souffrance, puis un horrible bruit sourd le fit taire. Combien de fois Allday ne l'avait-il pas protégé ainsi, plongeant son coutelas dans la gorge d'un homme comme on plante sa hache dans une bille de bois ! Il s'écria :

— Merci, Bankart !

Stayt fit entre deux hoquets :

— C'est moi, amiral. J'ai pensé que vous étiez submergé, si je puis dire.

Un coup de pistolet claqua à hauteur de sa taille, et Stayt cria d'une voix sauvage :

— Tiens, prends ça, salopard !

— Ils battent en retraite !

Quelqu'un se mit à pousser des vivats d'une voix éraillée, Bolitho entendit des hommes qui s'engouffraient précipitamment dans une embarcation, d'autres se jetaient à l'eau pour essayer d'échapper

aux marins anglais devenus fous furieux.

Okes cria :

— Pousse-toi de là, espèce de grand nigaud ! Laisse-moi ce pierrier !

Bolitho entendait le grincement des avirons. Il savait que, s'il y avait vu quelque chose, il aurait aperçu un canot français le long du bord.

Stayt le prit par le bras :

— On y va !

Le pierrier fit entendre une détonation terrifiante. Pendant un quart de seconde, Bolitho crut que ce qui lui était parvenu aux oreilles était un homme qui hurlait, qui suppliait peut-être. Puis il comprit ce qu'Okes voulait faire.

— Il ne doit plus y avoir âme qui vive là-dedans, fit tranquillement Stayt.

Bolitho comprit à peine : ses oreilles bourdonnaient encore après cette dernière explosion. Un grand coup de sifflet, après quoi Hallowes cria :

— Cessez le feu ! – puis, d'une voix qui se brisait : Bien joué, *Le Suprême* !

— On a eu quelques pertes, dit Stayt, mais pas trop.

— Silence sur le pont !

Ce calme soudain avait quelque chose de terrible. Bolitho entendait des blessés gémir, sangloter. Comment pourraient-ils faire sans chirurgien ?

Puis il distingua à quelque distance un bruit d'avirons – il y avait donc un autre canot, peut-être plusieurs. Si Sheaffe ne les avait pas alertés, ils auraient submergé les défenses du cotre, quoi qu'il dût leur en coûter.

Incapables de se maîtriser plus longtemps, les marins poussaient des vivats sans pouvoir s'arrêter. Bolitho sentait la souffrance revenir, il avait envie de se prendre la tête entre les mains. Mais il savait que Stayt l'observait.

— Allez me chercher Mr. Hallowes.

Il dominait l'envie de pleurer qui le prenait et demanda entre deux hoquets :

— Où est Bankart ?

De derrière son dos, Stayt répondit nonchalamment :

— Parti on ne sait où, amiral.

Mais il n'en dit pas plus.

Hallowes arrivait ; il s'agenouilla près de Bolitho.

— Je suis là, amiral.

Bolitho chercha son épaule à tâtons.

— Vous vous êtes conduit avec grand courage.

— Sans mes hommes... lui répondit Hallowes d'une voix rauque. Bolitho le secoua doucement.

— C'est parce qu'ils vous respectent. Vous les avez dirigés, ils vous ont suivi de la seule manière qu'ils connaissent.

Hallowes resta muet pendant de longues secondes, et Bolitho savait pourquoi. Après une victoire comme après une défaite, il avait déjà ressenti ce genre d'émotion, plus que bien d'autres. Hallowes était en train de découvrir que, si le mot « commander » a du panache, il implique aussi sa part de souffrance.

— Ils vont revenir, reprit Hallowes.

— Pas cette nuit. Cela leur coûterait trop cher. Et c'est grâce à Sheaffe.

Hallowes répondit – et il eut l'impression qu'il souriait de toutes ses dents :

— L'idée venait de vous, amiral, sauf votre respect.

Bolitho le secoua, il avait besoin de contact physique. Sans cela, il se sentait totalement perdu, il avait l'impression d'être devenu un fardeau.

— Rappelez-le à bord. Nous risquons d'avoir besoin de ce canot.

Il entendit le son geignard de la corne de brume. Comment Sheaffe et son compagnon avaient-ils vécu le combat qui venait de se dérouler à bord du cotre ?

Stayt était revenu. Il aida Bolitho à s'asseoir, le dos calé contre une petite descente. Tout le monde parlait, des marins cherchaient leurs amis, d'autres, assis, silencieux, songeaient à un camarade de poste, tué ou gravement blessé.

Bolitho savait qu'ils ne tiendraient pas un jour de plus lorsque la frégate reviendrait à la charge. Après s'être fait repousser de pareille manière, les Français allaient tenter l'impossible pour se venger et ne feraient pas de quartier.

Il sentait la présence des officiers, debout ou accroupis autour de lui. Hallowes assumait son commandement. Que pouvait-il faire, lui ?

— Que suggérez-vous, amiral ? lui demanda Hallowes.

Bolitho dissimula ses yeux, il ne pouvait supporter l'idée du spectacle qu'il offrait à ces hommes.

— Il faut tout mettre en œuvre pour nous échapper.

— C'est ce que j'allais dire, amiral, répondit Hallowes, visiblement soulagé.

De manière assez surprenante, pendant ce combat bref mais violent auquel il avait pris part comme simple spectateur, Bolitho avait perdu tout sens de l'orientation. La pointe, la chute de terre abrupte de l'autre côté de la baie, les rochers, tout cela faisait un doux mélange.

— Monsieur Okes ?

Okes laissa échapper un rot et Bolitho huma des relents de rhum. Il avait dû s'en jeter un petit, comme disait Allday.

Cette réflexion lui rappela ce que venait de lui dire Stayt. Mais qu'était donc devenu Bankart ? Il n'était pas loin, il avait entendu sa voix à plusieurs reprises. Était-ce la peur ? Tout le monde ressent la peur au combat, mais, songeant à Allday, il décida de chasser cette pensée qui lui paraissait aussi folle qu'indécente.

Okes, que n'avait pas bouleversé outre mesure le massacre qu'il venait de commettre au pierrier, suivait toujours sa petite idée.

— Avec la permission du commandant, je vais envoyer ce canot à la recherche du second. Nous pourrions déhaler *Le Suprême* en eaux libres. Je crois que le vent a légèrement adonné, pas trop, mais cette belle enfant n'a pas besoin de grand-chose.

— Faites, monsieur Okes, lui dit Hallowes, et merci.

Okes s'éloigna. Bolitho se représenta en esprit ses grosses jambes, ses bas blancs, lorsqu'il avait abattu ce Français qui s'enfuyait.

— Cet homme vaut son pesant d'or.

— Tout le monde est parti, annonça Stayt.

Bolitho se laissa retomber et essaya d'oublier ses souffrances, de penser à quelque chose qui pourrait le distraire. Mais c'était sans espoir : la situation empirait, et Stayt le savait très bien.

Son aide de camp poursuivait tranquillement :

— Nous devrions parlementer avec les Français, amiral. Leur chirurgien pourrait nous aider.

Bolitho secoua violemment la tête. Stayt finit par reprendre :

— J'ai cru de mon devoir de vous en parler, amiral. Je ne le ferai plus.

Il se leva et alla se pencher au pavois pour contempler la masse sombre de la terre. Elle paraissait sale désormais, l'odeur de sang et de poudre était trop forte. Il réfléchit à la conduite de Bolitho, à cette détermination qui virait presque au fanatisme. Si seulement il pouvait dormir un peu et oublier ses souffrances !

Une voix se fit entendre :

— Les deux canots reviennent, amiral !

Bolitho sursauta puis s'exclama :

— Hé, toi ! aide-moi donc à me mettre debout !

Stayt soupira. Après tout, cette énergie qui animait Bolitho était peut-être ce qui les aidait tous à résister.

Ils allaient bientôt savoir.

L'équipage épuisé du *Suprême* s'activait pour se préparer à lever l'ancre et cela avait quelque chose d'irréel.

Bolitho, resté près de la descente, essayait d'imaginer le spectacle du pont. Sans qu'on entendît pour ainsi dire un seul ordre,

les marins gagnaient leurs postes. Sous le grand boute-hors, les deux canots étaient déjà à poste, leur armement prêt à se jeter sur les avirons au cas où le cotre s'approcherait trop de terre.

Les hommes de sonde discutaient à voix basse sur le gaillard d'avant. Dans son dos, Bolitho entendait Okes qui parlait aux hommes de barre, tandis que Hallowes surveillait les voiles qui battaient. Un marin pestait en voyant le trou qu'avait fait dans le hunier un boulet français, un trou de bonne taille par lequel auraient passé deux hommes.

Il essayait de rester calme tandis que des silhouettes le frôlaient comme s'il n'avait pas existé.

Un officier marinier annonça à voix basse :

— L'ancre à pic, commandant !

Bolitho se sentit secoué d'un grand frisson. Une risée tiède animait le gréement encore lâche, et le pont se mit à vibrer, comme si *Le Suprême* avait hâte de s'en aller.

Hallowes lui avait indiqué que la plage la plus proche se trouvait à environ une demi-encablure. Il était probable que les Français y eussent débarqué quelques hommes, et ils ne tarderaient pas à comprendre les intentions de Hallowes.

— Parés ! cria Okes.

Hallowes reprit :

— Allez-y ! Et deux hommes de mieux aux bras bâbord !

— Haute et claire, commandant !

Bolitho tendit le cou et essaya de reconstituer la scène à partir de ce qu'il entendait. L'ancre que l'on déhalait pour la caponner, les bouts qui traînaient et que l'on rangeait en hâte pour dégager le pont, l'équipage au complet ou presque, occupé aux embarcations ou paré à border les voiles dès que nécessaire.

Auraient-ils à se battre, ce serait miracle s'ils parvenaient à mettre à temps une seule pièce en batterie.

Okes glissa entre ses dents :

— La barre dessous, les gars !

Le timon se mit à craquer, Bolitho entendit une voile claquer impatiemment quand le vent s'y engouffra.

Un homme poussa un cri déchirant, mais il était assez loin et sa voix était étouffée. Bolitho devina que c'était l'un des blessés graves que l'on avait menés en bas pour les y laisser mourir. Le rôle s'enfla, et un marin qui déhalait sur une drisse lâcha un gros juron pour suggérer à ce camarade inconnu de mourir le plus vite possible et de leur fiche la paix. Les cris cessèrent, comme si le blessé avait entendu. Pour lui du moins, tout était fini.

— Laissez-le venir !

Okes devait parler plus fort. Le cotre commença à prendre de

l'erre, les deux canots qui déhalaient devant striaient la mer en y laissant des marques qui ressemblaient à des ailes. Les remorques allaient se tendre au-dessus de la surface dès que le canot et la chaloupe exerceraient leurs efforts. Ils avaient assez d'erre pour manœuvrer, guère mieux, mais Okes, tout essoufflé, semblait confiant :

— C'est bien. Finement joué, les gars !

— Nous allons essayer le premier passage qui se présentera, amiral, disait Hallowes.

Bolitho ne l'avait pas entendu arriver. Hallowes continua :

— J'ai laissé une équipe à l'avant pour mouiller en cas de problèmes... — il ricana — ... enfin, *de gros problèmes* !

— Et ça va durer combien de temps ? demanda Stayt.

— Aussi longtemps que nécessaire, lui répondit Hallowes.

Bolitho l'imaginait fort bien, l'œil à tout tandis que son bâtiment cherchait péniblement un endroit où il aurait enfin assez d'eau. On entendait le bruit sourd et les craquements des pompes. Bolitho en conclut que *Le Suprême* avait été durement touché et embarquait lourdement.

— Et cinq brasses ! annonça l'homme de sonde.

Bolitho se souvenait de son premier embarquement, quand il n'avait que douze ans. Comme le petit Duncannon, songea-t-il. Un âge où l'on est trop jeune pour mourir. Mais il se revoyait encore, regardant de tous ses yeux les hommes de sonde qui faisaient leur travail dans la brume, au large du cap Finisterre. Les vergues hautes et les voiles trempées de leur gros quatre-vingts, le *Manxman*, étaient invisibles depuis le pont. Des hommes amarinés, tout comme ceux qui étaient en train de sonder devant et sentaient de leurs gros doigts les nœuds sur la ligne ou estimaient la sonde entre deux marques.

— Six brasses !

Cela faisait au cotre plus d'eau qu'il ne lui en fallait, même avec plusieurs voies d'eau dans les fonds.

Les Français devaient avoir compris ce qui se passait, songea Bolitho, mais ils n'y pouvaient plus grand-chose. Le claquement des pompes, l'annonce rythmée des sondes allaient maintenant signaler leur lente et laborieuse avance mieux que tout autre indice.

Stayt attendit que Hallowes fût reparti à l'arrière.

— C'est sans doute un petit bâtiment, amiral, dit-il alors, mais dans ces eaux il ressemble à un monstre.

On entendit le bruit d'un plongeon le long du bord : Bolitho devina qu'on venait d'immerger le mort. Pas de prière, pas la moindre cérémonie pour accompagner son bref passage. Mais, s'ils en réchappaient, tous se souviendraient de lui, y compris ceux qui l'avaient maudit de mettre tant de mauvaise volonté à mourir.

Bolitho posa les mains sur le pansement qui lui couvrait les yeux. La douleur revenait, comme pour tester sa capacité de résistance, et il en trembla. Cela arrivait par vagues qui le laissaient pantelant, des coups de patte donnés par un ours.

Comment pourrait-il continuer ainsi ? Qu'allait-il devenir ?

— Sept brasses ! cria le second homme de sonde. Sableux !

Ils avaient enduit leurs plombs d'un suif qui ramenait de minuscules fragments du fond de la mer. Il ne fallait rien négliger lorsque l'on cherchait sa route.

Bolitho retira ses mains et les laissa pendre : *comme un aveugle*.

Hallowes était en train de discuter avec Okes :

— Je pense que nous pourrions reprendre les embarcations et mettre à la voile, hein, monsieur Okes ?

Bolitho n'entendit pas sa réponse, mais, au ton de sa voix, on devinait qu'il était perplexe. Grâce à Dieu, Hallowes n'était pas assez stupide pour négliger les compétences d'Okes.

— Très bien, répondit-il – et, le pont prenant une légère gîte : Le vent adonne, Dieu du ciel ! La chance est avec nous, pour une fois ! ajouta-t-il.

Au bout d'une heure qui leur parut une éternité, la chaloupe se laissa tomber sur eux et on releva rondement l'armement. Les hommes relevés étaient épuisés et ils s'affalèrent sur le pont comme des mourants. Même la promesse d'Okes de leur faire donner du rhum ne réussit pas à les réveiller.

Puis ce fut le tour du canot, et Bolitho entendit Sheaffe qui s'adressait au seul et unique premier maître du *Suprême*.

L'aspirant arriva à l'arrière et dit :

— J'ai fait mon rapport, amiral.

Le ton avait l'air si protocolaire, si différent de ce qu'on pouvait attendre après ce qu'avait accompli le jeune homme, que Bolitho en oublia ses propres souffrances et son désespoir.

— Vous venez d'accomplir *un haut fait*, monsieur Sheaffe. Sans vous, nous aurions été débordés par l'ennemi.

Il l'entendait qui tirait sur sa chemise, il claquait des dents. Ce n'était pas la fraîcheur de l'air nocturne, non, il comprenait soudain la portée de son acte, et cela lui causait un choc.

— Allez prendre du repos, nous aurons besoin de vous sous peu.

Sheaffe hésita un peu, puis vint s'asseoir sur le pont tout près de Bolitho. Il demanda :

— Si cela ne vous dérange pas, amiral ?

Bolitho tourna la tête dans la direction d'où venait sa voix.

— Votre compagnie me fait du bien, croyez-moi.

Puis il se pencha contre l'échelle en essayant de ne plus penser à la prochaine vague de douleur.

Sheaffe se recroquevilla, les genoux contre le menton, et s'assoupit instantanément.

Bankart s'accroupit et murmura :

— Je vous ai apporté un peu de vin, amiral – il attendit que les doigts de Bolitho eussent trouvé le gobelet. C'est de la part de Mr. Okes.

Bolitho goûta une gorgée. Le breuvage était fort, un épais vin de Madère. Il but lentement, laissant le liquide le pénétrer et lui rendre des forces. Il n'avait plus la moindre idée de la dernière fois où il avait mangé quelque chose, c'était peut-être pour cela que le vin lui paraissait si capiteux. Il effleura sa figure, sous le pansement. De petites coupures, un peu de sang séché. Il avait grand besoin d'être rasé. Il essaya de sourire : Allday allait bientôt s'y employer. Il était fort et résistant comme un chêne, mais savait se faire aussi doux qu'un enfant si nécessaire. Bolitho comme Keen avaient de bonnes raisons de s'en souvenir.

— Quel effet cela vous fait-il d'avoir retrouvé votre père, Bankart ?

La question sembla le prendre au dépourvu.

— Eh bien, c'est superbe, amiral, c'est vraiment superbe. Ma mère ne m'en avait jamais parlé, vous voyez, amiral, mais j'ai toujours su qu'il était dans la marine.

— Et c'est pour cela que vous vous êtes enrôlé ?

Un long silence, puis :

— Je pense que oui, amiral.

Bankart lui remplit son verre et, quand on réveilla Sheaffe pour retourner au canot et prendre la remorque, Bolitho broncha à peine.

Lorsque Okes, abandonnant ses hommes de barre, emprunta l'échelle, il fut heureux du spectacle qui s'offrait à lui. Hallowes lui demanda :

— Il a fini par s'endormir ?

Okes farfouilla pour s'emparer d'un mouchoir rouge et se moucha bruyamment.

— Oui, commandant. Pas étonnant avec ce que je lui ai mis dans son madère !

Bolitho sentit quelqu'un qui lui posait la main sur le bras et se retourna, tout effrayé, en reprenant ses sens.

— C'est l'aube, amiral, lui dit Stayt.

Bolitho passa la main sur son pansement en essayant de cacher ce qu'il endurait.

— J'ai l'air comment ?

Au ton de sa voix, Stayt souriait.

— Je vous ai vu en meilleure forme, amiral – et, lui saisissant la

main : Je vous ai apporté un bol d'eau chaude et une serviette de fortune.

Bolitho hocha la tête, content et encore surpris. Il se tamponna la bouche et le visage avec la serviette mouillée. C'était bien peu de chose, et pourtant Stayt ne savait pas à quel point il en était tout ému.

— Racontez-moi ce qui se passe.

Stayt prit le temps de la réflexion.

— Je pense que nous sommes à peu près à un mille de l'endroit par où nous sommes sortis, amiral ... — sa voix ne manifestait ni surprise ni amertume. Pour le moment, nous sommes au milieu des récifs...

Il s'interrompit en entendant l'homme de sonde annoncer : « Trois brasses ! »

Bolitho, oubliant la souffrance, se mit debout. Trois brasses d'eau, et à un mille de l'endroit où ils avaient mouillé ! Il sentit le vent sur ses joues et entendit le clapotis causé par les embarcations lorsqu'il passa la tête au-dessus du pavois. L'un des boscos donnait la cadence aux nageurs, qui devaient être épuisés.

— Fait-il vraiment jour ?

— Je vois la chute de terre, amiral, lui répondit Stayt, et je distingue tout juste l'horizon. Le ciel est morose. À mon avis, on pourrait bien avoir un coup de chien.

Hallowes ordonna :

— Branle-bas de l'équipage ! Je vais mettre à la voile.

— On n'a pas le choix, commandant, répondit Okes. Les embarcations ne servent plus à rien.

Le pont s'éleva sur la houle, et Bolitho sentit une boule lui serrer la gorge. Le grand large les attendait.

Les pompes qui battaient, les voiles en loques, rien ne pourrait plus les arrêter une fois qu'ils auraient de l'eau. *De l'espace dans lequel s'engouffrer.*

Stayt, qui le regardait, le vit esquisser un sourire. Hallowes reprit :

— Reprenez les embarcations, et parés à envoyer la grand-voile ! Faites monter les gabiers : je veux un état des avaries, maintenant qu'on y voit quelque chose !

Il parlait d'une voix précipitée, par phrases brèves.

Bolitho avait souvent connu des moments semblables. Il fallait dissimuler ses doutes, son inquiétude, et faire semblant d'avoir confiance alors que ce n'était pas le cas.

Un coup de sifflet résonna, un homme laissa échapper un rire gras lorsqu'on largua les remorques, et les nageurs s'effondrèrent sur leurs avirons.

— Cinq brasses !

Hallowes se frottait les mains :

— On va leur montrer ce qu'on sait faire !

Le montrer à qui ? se demanda Bolitho.

Des hommes passaient près de lui, souquant sur les palans pour hisser le premier canot. Puis ce fut le tour du second, que l'on saisit sur son chantier.

Le cotre sembla se réveiller. Bolitho aurait bien eu envie de voir le spectacle, avec les hommes qui grouillaient de partout. Quelque part au-dessus de lui, une voile se mit à claquer à grand bruit dans l'air humide.

— Récifs droit devant ! Par tribord avant !

— Sacredieu ! cria Hallowes ! Parés à mouiller !

Okes lui glissa à voix basse :

— Annulez cet ordre, commandant ! On aura bien le temps de donner du tour au cas qu'on aurait besoin !

Hallowes avait l'air assez ennuyé.

— Si vous pensez...

Okes avait déjà pensé à tout et réagit immédiatement.

— Laissez abattre d'un rhumb ! Puis gouvernez comme ça !

Il a sans doute mis ses mains en porte-voix, se dit Bolitho.

— Thomas, envoyez le foc !

— Bon, on est repartis, fit Stayt, qui paraissait faire montre d'un dangereux sang-froid. Des récifs, annonce la vigie. Je vois d'ici les brisants. Dieu tout-puissant. Pardonnez-moi, amiral, ajouta-t-il, mais je ne suis guère habitué à tout cela.

Bolitho leva le menton comme pour essayer d'apercevoir une lueur par-dessous son pansement. Mais rien, toujours la nuit.

— Ni moi non plus.

— Envoyez, la barre dessous ! aboya Okes.

Bolitho entendit une succession de bruits, le grément qui craquait : il y eut une brutale secousse, *Le Suprême* heurtait l'écueil. Des apparaux qui avaient rompu leurs entraves au cours du combat roulaient sur le pont et un quatre-livres recula sur ses roues, comme animé d'une vie propre. Les mouvements désordonnés continuèrent ainsi dans une espèce de grincement de meule pendant ce qui leur parut une éternité ; Okes encourageait ses barreaux ou jetait un ordre à ses officiers marinières.

Le calme revint et, au bout d'un bon moment, quelqu'un cria :

— Les pompes étalent toujours, commandant !

Stayt lâcha entre ses dents :

— C'est un vrai miracle. Les rochers étaient à portée de main et nous n'avons touché que le sable !

— Six brasses !

L'homme de sonde avait dû se faire éjecter de son perchoir de

fortune, se dit Bolitho. Mais enfin, bon, ils étaient passés.

— Envoyez les huniers !

Une fois au large, rien ne pourrait plus arrêter le cotre, même avarié.

Les hommes se hélaient l'un l'autre ; si la peur et le danger n'avaient pas été oubliés, du moins les avait-on mis de côté pour continuer à vivre. Stayt lança :

— Notre chirurgien saura quoi faire, amiral. Dès que nous apercevrons...

Il se tut brusquement et lâcha dans un souffle :

— Mais non, ce n'est pas possible !

La vigie hurla :

— Une voile, commandant ! Droit devant au vent !

Bolitho entendit Stayt qui lui glissait :

— C'est la frégate, amiral.

Bolitho était presque heureux de ne pas voir les visages défaits. Le commandant français était si sûr de lui qu'il avait attendu son heure de l'autre côté de la pointe. Pendant que les hommes de Hallowes souquaient sur les avirons, le français avait mis la nuit à profit pour gagner au vent en direction de la côte accore, à l'endroit d'où il avait surgi au début. Maintenant, il avait l'avantage du vent et leur tombait dessus. On n'apercevait au-dessus de l'horizon que ses huniers.

Bolitho n'avait nul besoin de se faire décrire le spectacle. Il percevait clairement leur situation désespérée comme s'il la voyait lui-même à travers les yeux de Hallowes.

Un mille de plus, ils auraient pris la poudre d'escampette et échappé aux canons de la frégate. Mais ils poussaient toujours vers la côte, en dépit du changement de vent, et les deux vaisseaux convergeaient vers un point de rencontre invisible. Cette fois, plus moyen d'en réchapper.

— Thomas, montrez les couleurs ! cria Hallowes. Faites charger et mettre en batterie !

Les hommes se précipitèrent pour exécuter les ordres, mais Bolitho ressentait physiquement une espèce de silence. Pas de cris ni de menaces, encore moins de vivats. Des hommes qui font face à une mort certaine sont encore capables d'accomplir honorablement leur devoir, mais ils ont l'esprit ailleurs et cherchent refuge dans des souvenirs qui, un instant plus tôt, représentaient encore un espoir.

— Bankart !

— Présent, amiral !

— Allez me chercher ma vareuse et mon chapeau.

Il était sale, couvert de sang, mais il était encore leur amiral et il aurait préféré être pendu plutôt que de se montrer à eux battu

d'avance.

Bang... bang... bang, la frégate ouvrait déjà le feu avec ses pièces d'avant. Les boulets soulevaient des gerbes ou ricochaient sur l'eau en semant de brèves giclées. Bolitho entendit Okes qui murmurait :

— Allez-vous combattre, commandant ?

— Vous voudriez que je me rende ?

Hallowes parlait d'une voix calme, ou bien était-il déjà ailleurs ?

De nouveaux boulets firent vibrer l'air, et Bolitho en entendit un s'écraser tout près, puis l'eau se déversa à travers les enfléchures au vent comme une coulée de plomb fondu.

— Remontez un quart de mieux, monsieur Okes !

Hallowes dégainait son sabre. Bolitho palpa le sien en se demandant ce qu'il en adviendrait. S'il en avait le temps et s'il était encore vivant, il était décidé à le jeter à la mer.

Une autre salve ; Stayt étouffa une bordée de jurons. Un boulet transperça une voile et trancha un hauban comme un fil de coton.

— Sur la crête du rouleau !

Stayt s'exaltait déjà :

— Il n'a aucune chance, amiral ! La plupart de ses pétoires touchent à côté !

— C'est sa façon à lui, répliqua Bolitho. Il n'y a rien d'autre à faire pour l'instant.

— Feu !

L'air trembla quand les quatre-livres reculèrent dans leurs palans, et le fracas des explosions s'était presque éteint lorsque la frégate reprit le feu.

Le pont sursauta, des éclis volèrent au-dessus des servants accroupis.

Puis ce fut une seconde salve qui déchira l'air au-dessus de leurs têtes. Un homme, gigotant et poussant des cris, tomba à la mer. *Le Suprême* allait si vite en dépit de ses voiles déchirées que le malheureux disparut rapidement sur leur arrière.

— Que se passe-t-il ?

— Ça va un peu mieux, amiral, répondit Stayt d'une voix blanche.

Il ferma les yeux en entendant des boulets frapper le bordé ; l'un d'eux vint heurter de plein fouet l'avant dans un choc terrible. Des débris de voilure tombaient des hauts, et restaient accrochés aux vergues comme des pavillons mangés aux mites.

Les servants de pièce ne se donnaient même pas la peine de lever les yeux et écouvillonnaient, rechargeaient avant de donner un dernier coup de pousse-bourre. C'est ainsi qu'on les avait formés, jusqu'à la mort si nécessaire.

De nouveaux coups ébranlèrent la coque, et Bolitho laissa

tomber :

— Il peut encore en encaisser quelques-uns.

— Voile sous le vent, commandant !

Les hommes ouvraient la bouche sans parler, incrédules, incapables de penser, dans le fracas du canon qui leur brisait les tympanes.

— Amiral, cria Stayt, c'est *Le Rapide* ! — Il en secouait presque Bolitho par le bras. On le voit au soleil, il hisse des signaux ! Mon Dieu, l'escadre doit être dans le coin !

Une autre explosion fit osciller le pont et des hommes se mirent à hurler, fauchés par des éclis qui les frappaient. Il devait s'agir d'une pleine bordée, car quelqu'un se mit à crier :

— Le français se tire ! Ces salopards s'enfuient ! Vous leur avez donné une sacrée leçon, commandant !

Mais Stayt, abattu, apprenait la triste nouvelle à Bolitho :

— Hallowes a été touché, amiral — et, le prenant par le bras : Cette dernière foutue bordée.

— Menez-moi près de lui.

Les marins, qui avaient poussé des cris de joie devant cette arrivée inespérée, se taisaient : à présent en voyant leur amiral que l'on conduisait à l'arrière, là où se tenait Hallowes, soutenu par Okes et le maître pilote.

— Est-ce grave ? murmura Bolitho.

Stayt haletait :

— Les deux jambes, amiral.

On le conduisit près de Hallowes qui déclara d'une voix forte :

— Je ne me suis pas rendu ! Si j'avais eu la chance...

Il s'interrompit, poussa un grand cri :

— Aidez-moi !

Puis, grâce à Dieu, il rendit l'âme.

Bolitho, qui lui tenait la main, la sentit qui devenait inerte. Il la laissa doucement retomber sur le pont et dit :

— *Si j'avais eu la chance...* Voilà qui donne la mesure du courage de cet homme.

On l'aida à se remettre debout, et il alla rejoindre Okes qui l'attendait.

— *Le Suprême* est désormais à vous, monsieur Okes. Vous l'avez bien mérité, et au-delà. Je veillerai à ce que votre nomination soit confirmée, même si ce doit être mon dernier ordre.

— *Le Rapide* met en panne, amiral.

C'était Stayt.

Mais il se sentait absent, comme étranger. Il ne ressentait plus que la souffrance.

— Prenez-en bien soin.

— Je... je le ferai, amiral. C'est juste que je ne voulais pas, je ne m'attendais pas...

Bolitho essaya de sourire.

— Votre heure est venue, monsieur Okes. Saisissez-la.

La douleur aux yeux revenait, il savait qu'ils avaient tous le regard rivé sur lui. Il ajouta :

— Ne craignez rien, monsieur Okes. *Le Suprême* vient d'hériter d'un fameux commandant, et il reprendra le combat.

Okes le regarda s'éloigner, guidé par Stayt et Sheaffe qui conduisaient l'amiral blessé vers le pavois. Puis il ajouta brusquement :

— Oui, amiral, et, s'il plaît à Dieu, qu'il en soit ainsi pour vous !

VIII

LA FLAMME BRÛLE ENCORE

Le câble de l'ancre de *l'Argonaute* se raidissait. Des hommes s'employaient déjà à affaler les embarcations, d'autres se rassemblaient pour former une compagnie de débarquement. *L'Icare* avait lui aussi jeté l'ancre et, sans même avoir besoin de lunette, Keen distinguait parfaitement l'activité qui régnait sur le pont supérieur et sur les passavants.

L'île paraissait si tranquille, songeait-il. Le soleil allait se coucher avant une heure et il lui fallait mettre à terre un détachement de fusiliers ainsi qu'une autre compagnie fournie par Houston, au cas où un vaisseau français serait toujours présent.

Il ôta sa coiffure et se gratta le front. Comment tant de choses avaient-elles pu se passer en l'espace d'un seul jour ?

Il jeta un coup d'œil au brick *Le Rapide* et au cotre blessé amarré à couple.

Pourquoi avait-il envoyé *Le Rapide* à la recherche de Bolitho ? Instinct, pressentiment du péril ? Il s'en était fallu de peu. Il pensa au jeune commandant qui lui avait narré la scène, la frégate qui avait tourné les talons alors qu'elle aurait pu terminer la besogne d'une seule bordée. Quarrell lui avait sobrement raconté la chose dans son dialecte de l'île de Man :

— Je savais que je ne pouvais pas me battre contre le français, commandant, alors j'ai fait hisser à bloc « Ennemi en vue ! » comme je l'avais vu faire une fois à Sir Richard. L'ennemi est tombé dans le piège et s'est retiré. Sans cela, *Le Suprême* et mon propre bâtiment seraient tous deux partis au fond ! — puis, durcissant le ton : Je n'aurais jamais amené mon pavillon avec l'amiral qui nous regardait, pas plus que ce pauvre John Hallowes ne l'a fait.

Keen se rappelait le choc qu'il avait ressenti en voyant arriver Bolitho, que l'on avait dû hisser à bord dans une chaise de bosco, chose qu'il avait toujours refusée, même par le pire des temps. Tout le bâtiment retenait son souffle, ou du moins était-ce l'impression que cela donnait. Keen avait essayé de se précipiter, de le prendre dans ses bras, mais un instinct subit lui avait fait comprendre que ce moment était pour Bolitho un véritable crève-cœur.

Ce fut Allday qui s'en chargea. Il s'était frayé un chemin au milieu des fusiliers et des officiers, avait pris Bolitho par le coude en

lui disant d'une voix qui tremblait à peine :

— Bienvenue à bord, amiral. On s'étions fait un brin de mouron, mais vous voilà de retour, et tout finit bien.

Mais, lorsqu'ils s'étaient dirigés vers l'arrière, Keen avait bien vu à la tête d'Allday que son comportement était fabriqué de toutes pièces.

Pendant le reste de la journée, ils avaient continué leur route vers l'aiguade, et les chirurgiens de l'escadre, transportés à bord du *Suprême*, avaient fait leur possible.

Agrippé aux filets, Keen contemplait les longs bancs colorés de nuages qui striaient le ciel. Le calme puis la tempête, un grain puis du soleil, il changeait comme les pages d'un livre.

Paget s'approcha de lui et salua.

— Dois-je faire mettre les tauds en place, commandant ?

— Non. Nous commencerons à faire de l'eau demain matin aux premières lueurs. Je veux, ou plutôt : nous devons, il faut sortir d'ici le plus vite possible. J'ai l'intention de rallier l'escadre sans retard. Mon instinct me dit qu'il va très vite se passer quelque chose.

Paget avait l'air un peu sceptique, mais il choisit soigneusement ses mots. Tout le monde ou presque savait ce qu'éprouvait le commandant envers Bolitho.

— C'est peut-être grave, commandant. S'il doit rester aveugle...

Keen s'emporta :

— Allez au diable, qu'en savez-vous ?

Mais il se calma aussi vite qu'il s'était mis en colère.

— C'est impardonnable. Je suis fatigué, mais tout le monde est fatigué. Je sais bien qu'il faut s'attendre à cette éventualité, fit-il en hochant la tête. Dès que *Le Suprême* sera paré, je l'enverrai dans le sud à Malte. Il pourra y faire soigner ses blessés. Je ferai mon rapport à l'amiral qui commande là-bas. Il va sans aucun doute se faire du souci pour ses convois.

Il jeta un coup d'œil à Paget, toujours impassible. *Il doit se demander si je vais mettre Zénoria à son bord pour l'envoyer à Malte.*

Mais Paget fit simplement :

— C'est un sale coup.

Keen se détourna.

— Prévenez-moi lorsque les fusiliers seront prêts à partir.

Et il s'en fut précipitamment sans regarder le factionnaire immobile.

On eût dit un tableau, une scène de genre. Stayt, qui n'avait pas quitté son manteau sali, assis sur le banc de poupe, un verre à la main. Ozzard astiquant lentement une table qui n'en avait nul besoin. Et Allday, presque immobile, qui contemplait le vieux sabre qu'il avait remis à sa place dans son support. Yovell, lui, était tassé dans un coin,

près des cartes de Bolitho.

Keen jeta un regard à la chambre à coucher et songea à la jeune fille, qui s'y trouvait avec Tuson. Le chirurgien l'avait priée de l'assister, mais il n'avait pas dit pourquoi. Keen avait transmis, et elle s'était écriée :

— Mais bien sûr ! J'ignorais ce qui lui était arrivé.

Pas une larme, pas la moindre hésitation. Elle avait passé là la plus grande partie de la journée.

Keen s'enquit :

— Alors ?

Stayt se leva, mais Keen lui fit signe de se rasseoir. L'aide de camp répondit d'une voix lasse :

— Je crois qu'on lui a refait son pansement, commandant. Il y avait des échardes et du sable – et, avec un soupir : Je crains le pire.

Keen prit le verre que lui tendait Ozzard et l'avalait d'un trait. Cela aurait pu être de la bière ou du cognac, il était bien trop soucieux pour y prêter attention. C'était à lui de décider de la conduite à tenir. Les autres commandants lui obéiraient, mais lui feraient-ils confiance ? *Le Suprême* risquait de mettre une éternité à rallier Malte, et qui sait avant combien de temps ils retrouveraient les autres vaisseaux de l'escadre ? Comment Bolitho allait-il pouvoir rester ici, à souffrir et à se ronger les sangs ? À décliner un peu plus chaque jour ?

L'envoyer à Malte signifiait se priver d'un bâtiment de plus. Le constat était peut-être brutal, mais Bolitho aurait réagi ainsi.

Le factionnaire annonça :

— L'officier de quart, commandant !

Lui aussi parlait à voix basse.

L'officier passa la tête dans l'embrasure.

— Le second vous présente ses respects, commandant. Je viens vous rendre compte : les canots sont parés. *L'Icare* a hissé un signal, commandant, il demande l'autorisation de commencer.

Dans d'autres circonstances, Keen aurait souri. Le commandant Houston essayait sans cesse de battre l'amiral. Mais pas cette fois.

— Dites à *l'Icare* d'attendre les ordres – et, devant la légère surprise de l'officier : Je suis désolé, monsieur Phipps, ajouta-t-il. Mes compliments au second, dites-lui que je monte.

Ce jeune enseigne avait servi comme aspirant à bord de *l'Achate* sous les ordres de Keen. Il poursuivit d'une voix triste :

— Oui, c'est vrai, le commandant Hallowes est mort en brave, on me l'a confirmé. Je sais qu'il était votre ami.

L'ancien aspirant se retira. Il était encore trop jeune pour manifester sa peine, et cela se voyait.

— Des gamins, tous des gamins.

Keen comprit trop tard qu'il avait parlé tout haut. Il continua :

— Je reviendrai dès que les canots auront poussé. Prévenez-moi si vous entendez quoi que ce soit – et, apercevant les larges épaules d’Allday : J’ai bien dit *quoi que ce soit*.

Stayt se leva et gagna la sortie.

— Même chose pour moi.

Allday se retourna lentement pour regarder ses compagnons.

— J’aurais dû l’accompagner là-bas, si vous voyez.

Yovell ôta ses lunettes.

— T’aurais rien pu faire pour lui, mon vieux.

Mais Allday ne l’écoutait pas.

— J’aurais dû être près de lui. Comme toujours. Faut que j’en parle à mon gars.

Ozzard, toujours muet, maniait son chiffon de plus belle. Allday poursuivit :

— J’aurais dû tuer ce *mounseer*^[1] sur le pont quand j’en avais l’occasion.

Il s’exprimait d’une voix si calme qu’il en devenait plus terrifiant.

— Un p’tit coup de rhum ? suggéra Yovell.

Allday hocha négativement la tête.

— Non, plus tard, quand tout sera fini. Quand je saurai. Et à ce moment-là, j’en descendrai un plein tonneau.

Bolitho était allongé dans sa couchette, très paisible, les bras le long du corps. Mais il était tout raide, et chacun de ses muscles faisait penser à un ressort tendu.

Depuis combien de temps était-il là ? Tout se mélangeait et se bousculait dans sa tête. Le cotre, les cris des blessés, puis on l’avait descendu dans un canot, et une voix qu’il avait cru reconnaître : « Attention dans le canot, en bas ! »

Il avait dû leur donner un bien triste spectacle. Il y avait de plus en plus de marins, certains très gentils, d’autres un peu moins, on l’avait mis dans une chaise de bosco et hissé le long de la muraille comme un vulgaire colis.

Tuson lui avait seulement dit à qui il avait affaire puis s’était lancé dans son examen. On avait découpé ses vêtements, quelqu’un lui avait, à coups de compresses, un peu nettoyé le visage avant d’appliquer sur les plaies un produit qui piquait comme une poignée d’orties.

Enfin, Tuson avait défait le pansement. Bolitho entendait des bruits de pieds autour de sa couchette, puis il sentit les lames des ciseaux avec lesquels on découpait soigneusement ses bandages.

— Quelle heure est-il ? avait-il demandé.

Le chirurgien avait répondu d’un ton bref :

— Essayez de ne pas parler, amiral – puis, s’adressant à quelqu’un d’autre : Prenez ce miroir, je vous prie. Parfait. Vous allez réfléchir la lumière qui passe par le sabord lorsque je vous le demanderai.

Alors seulement, Bolitho comprit que la jeune fille était venue aider le chirurgien.

Il avait essayé de protester, mais elle avait posé la main sur son visage, elle était étonnamment froide.

— Calmez-vous, amiral. Ce n’est pas la première fois que je vois un homme.

Le pansement enfin défait, Bolitho avait manqué crier lorsque Tuson avait commencé à explorer le contour de ses yeux et relevé les paupières. C’était épouvantable, il avait entendu la jeune fille s’écrier :

— Arrêtez, vous le blessez !

— Comme s’il ne l’était pas déjà, blessé ! Allons, jeune fille, le miroir !

La sueur lui avait ruisselé sur la poitrine et sur les cuisses, il avait senti une sorte de fièvre le gagner à mesure que la douleur se répandait dans toutes les fibres de son corps. Le reste avait été un vrai cauchemar, confus et embrouillé, ponctué par les coups de lance sans pitié d’un instrument qui sondait à vif.

La jeune fille avait gardé sa position à son chevet avec son miroir, quelqu’un d’autre lui maintenant fermement la tête comme dans un étau, et la torture continuait. Il avait essayé de fermer les yeux, mais ses paupières ne répondaient pas. Il apercevait une vague lueur rose et rouge, distinguait vaguement des formes qu’il associait à des personnes.

Tuson avait enfin lâché :

— Cela suffit.

La lumière s’était atténuée, on avait ôté le miroir. On refit un pansement soigné, doux et humide. Après les explorations et la torture qu’il venait de subir, cela lui avait paru presque apaisant.

Tout cela remontait sans doute à plusieurs heures. On avait encore refait son pansement deux fois depuis lors, avec à chaque fois les mêmes souffrances. On lui avait aussi injecté une espèce de liquide huileux qui l’avait tout d’abord brûlé plus que jamais. Puis la douleur s’était calmée.

Lorsqu’il avait interrogé Tuson à propos de ce liquide, le chirurgien avait répondu négligemment :

— Un remède que j’ai trouvé aux Indes, amiral. Il se révèle très utile dans des cas comme le vôtre.

Bolitho écoutait la voix de la jeune fille. Elle lui rappelait Falmouth, et cette pensée lui picota les yeux derechef.

— Je ne sais pas comment vous arrivez à travailler avec cette

lumière, monsieur, disait-elle.

— C'est bien mieux que ce à quoi je suis habitué, répondit Tuson – et, posant la main sur le bras du patient : Il faut vous reposer, dit-il à Bolitho.

On tira le drap pour cacher sa nudité, et Tuson ajouta :

— Je vois que vous avez gagné dans l'affaire quelques cicatrices honorables pour le roi et la patrie – puis, à l'adresse de la jeune fille : Vous feriez mieux d'aller avaler quelque chose.

— Je reviendrai si vous avez besoin de moi, monsieur.

Bolitho passa un bras par-dessus le rebord de sa couchette et tourna la tête en direction de la porte. Elle revint et prit sa main entre les siennes.

— Amiral ?

Bolitho avait du mal à reconnaître sa propre voix.

— Je voulais simplement vous remercier...

Elle serra plus fort sa main :

— Après ce que vous avez fait pour moi !

Il eut l'impression qu'elle s'enfuyait, et Tuson lâcha d'une voix sourde :

— Elle est bien gentille.

Bolitho se laissa retomber dans sa couchette en essayant de se représenter le plafond comme il l'avait vu chaque matin.

— Alors ?

— Je ne peux encore rien dire, amiral, c'est la vérité. Les deux yeux sont blessés, mais je ne peux pas dire grand-chose tant que les plaies ne sont pas cicatrisées, ou bien...

— Reverrai-je, un jour ? insista Bolitho.

Tuson fit le tour de la couchette. Il devait être en train de regarder quelque chose par un sabord, songea Bolitho, car sa voix était plus étouffée.

— L'œil gauche est le plus sérieusement atteint, expliqua Tuson : du sable et des particules métalliques. La joue a été entamée par un éclat de métal, et, s'il avait frappé un peu plus haut, il n'y aurait plus d'œil du tout.

— Je vois.

Bolitho sentit tout son corps se détendre. De toute manière, les choses devenaient plus simples dès lors que l'on connaissait le pire, la vérité inexorable. *Il pense que je suis fichu.* Il répondit :

— Il faut que je m'entretienne immédiatement avec mon capitaine de pavillon.

Tuson ne broncha pas.

— Il est occupé en ce moment, amiral, cela peut attendre.

— Ne vous avisez pas de me dire ce que je dois ou ne dois pas faire.

Tuson lui posa la main sur le bras :

— C'est *mon* devoir, amiral.

Bolitho posa sa main sur celle du chirurgien :

— Vous avez raison, pardonnez-moi.

— Ne vous excusez pas. Les hommes ne se ressemblent pas. Une fois, je venais de couper la jambe d'un marin, il n'a même pas pipé. Et ensuite, il m'a remercié de lui avoir sauvé la vie. Un autre m'a agoni d'injures après que je lui eus recousu le crâne, il était tombé de la mâture. J'ai tout vu, tout entendu, sur la dunette comme dans le dernier des postes d'équipage – et, étouffant un bâillement : Pourquoi faisons-nous ce métier ? dit-il. Pourquoi le faites-vous vous-même, sir Richard ? Vous avez tant donné de votre personne à votre pays ! Vous mesurez certainement ce que veut dire une année en mer, une année à terre. Cela a quelque chose d'inévitable qu'on ne peut taire ou ignorer.

— Et la mort ?

Tuson répondit :

— Certaines choses sont bien pires... Je vous laisse, on dirait que le commandant redescend.

Keen vint s'asseoir sur le bord de la couchette :

— Comment vous sentez-vous, amiral ?

Bolitho essaya de chasser son désespoir. Ce qu'il allait répondre avait de l'importance, était peut-être même vital.

— J'ai perçu une faible lumière, Val. Je souffre moins, et dès qu'on m'aura rasé je me sentirai un autre homme.

— Dieu soit loué !

À tâtons, Bolitho trouva son bras.

— Et merci encore, Val, de nous avoir sauvé la vie – il serra le poing pour dominer son émotion. Racontez-moi ce que vous faites.

Lorsque Tuson revint, il les trouva en grande conversation. Il leur dit froidement :

— C'est la fin de la pause, messieurs !

Bolitho leva la main :

— Encore un moment, monsieur le scieur d'os ! – et, se retournant vers Keen : Finissez de faire de l'eau, après quoi nous irons le plus vite possible rassembler l'escadre. Jobert a essayé de diviser nos forces, de nous empêcher de suivre ses mouvements. Tout comme vous, je soupçonne qu'il va bientôt bouger. Envoyez-moi Yovell, fit-il, ignorant Tuson qui maugréait. Je confierai mon propre rapport au *Suprême* – puis, presque pour lui-même : J'étais près de Hallowes lorsqu'il est mort. Les deux jambes arrachées. Il avait de l'avenir, celui-là.

Il laissa retomber sa tête sur l'oreiller et tenta de faire remuer ses paupières sous le pansement. Il entendait Keen et le chirurgien qui parlaient à voix basse derrière la porte. Soudain il fut pris de l'envie

de quitter sa couchette, de monter sur le pont, de faire enfin tout ce qu'il faisait d'habitude.

Keen demandait :

— Mais, en vérité, retrouvera-t-il la vue ?

— Honnêtement, je n'en sais rien. J'aurais tendance à croire que c'est sans espoir, mais, avec lui, on ne sait jamais. On dirait un vaisseau dans la tempête, concentré sur sa propre perte, fit-il en hochant la tête. Vous croiriez que rien ne peut l'arrêter.

Keen vit Allday passer avec une cuvette d'eau chaude et un rasoir. Il avait surpris ce que disait Tuson au sujet de Bolitho, les maigres chances qu'il avait de s'en tirer. Il effleura sa poitrine, la blessure sous sa chemise. Il avait été blessé le premier, c'était le tour du second. Et voilà que Hallowes était mort.

Il hésita en approchant de la petite chambre près de laquelle un fusilier se tenait en faction. Il frappa à la porte, et entra quand elle lui eut dit de le faire.

Elle se tenait assise sur le gros coffre. La robe qu'il avait achetée au marchand génois s'étalait en cercle autour d'elle et l'inondait de lumière. Elle leva les yeux vers lui et lui dit doucement :

— C'est gentil. C'est si aimable de votre part. Vous êtes un homme bon.

Elle détourna brusquement les yeux et, lorsqu'elle le regarda de nouveau, il se rendit compte qu'elle avait sa chemise déboutonnée jusqu'à la taille. Elle lui prit la main d'un geste décidé, fixa son regard sur le sien, l'air un peu méfiant, puis l'attira dans l'échancrure et la pressa sur son sein.

Keen ne bougea pas. La peau arrondie sous sa main le brûlait, le consumait littéralement.

Elle baissa alors les yeux et fit d'une toute petite voix :

— Ceci est mon cœur. À présent, j'ai quelque chose à donner. Il est à vous aussi longtemps que vous en voudrez.

Puis, toujours avec le même sérieux, elle éloigna sa main et reboutonna sa chemise.

Quelqu'un criait à l'arrière, des pieds claquaient dans la descente. Mais, pendant quelques secondes encore, ils restèrent immobiles. Puis elle lui dit :

— Partez. Il ne faut pas qu'on nous voie ainsi.

Il se pencha, déposa un baiser léger sur son front et se retira.

La jeune fille resta un long moment les yeux rivés sur la porte refermée, la main pressée sur sa poitrine comme l'avait été la sienne.

Puis elle prononça doucement :

— Moi aussi, je t'aime.

Au bout de deux jours, les bâtiments avaient terminé de faire le plein d'eau douce. Une petite brise qui soufflait du sud les aida à reprendre la mer, et ils perdirent rapidement de vue l'île sur leur arrière.

Keen avait regardé *Le Suprême* quitter le mouillage et gagner le large. Les voies d'eau avaient été aveuglées avec des moyens de fortune, les pompes étaient toujours en route. On avait enterré au bout de cette même plage plusieurs des membres de son équipage, dont le lieutenant de vaisseau Hallowes. Triste appareillage, songea Keen.

Le cinquième jour, avec *Le Rapide* qui menait la marche, ils pénétrèrent dans le golfe du Lion.

Keen arpentait la dunette, le menton enfoncé dans son foulard et plongé dans ses pensées, lorsque la vigie signala une voile. On l'identifia bientôt comme appartenant au *Barracuda* – l'escadre allait enfin se trouver au complet.

Mais ce jour-là était également d'une importance toute particulière pour Bolitho. En bas, dans sa chambre, il occupait son fauteuil à haut dossier et respirait profondément pour profiter des fenêtres de poupe qu'Ozzard avait ouvertes. Twigg, son acolyte, lui avait mis une tasse de café dans la main.

Bolitho écoutait les bruits de la mer, les craquements du safran. Le vaisseau vivait tout autour de lui. Il entendit Allday qui parlait à Yovell et Ozzard qui rôdait dans les parages. Ils étaient tous si gentils, craignaient-ils de le décevoir ?

Il entendit ensuite Tuson qui pénétrait dans la chambre et le bruit étouffé de pieds nus, ceux de la jeune fille qui l'accompagnait.

Tuson posa sa mallette et dit :

— La lumière ne manque pas aujourd'hui.

Bolitho hocha la tête :

— Nous avons aperçu une voile, je crois ?

— *Le Barracuda*, amiral, grommela Tuson.

Bolitho essaya de cacher son dépit. Keen n'était pas descendu le lui annoncer. Même lui pensait qu'il était fichu. Il s'agrippa aux bras de son fauteuil et reprit :

— Dans ce cas, le capitaine de vaisseau Inch n'est pas loin.

Il entendait le son de sa voix, ces mots vides de sens qu'il prononçait. Mais il était décidé à entrer dans leur jeu, à leur cacher ses véritables sentiments.

— Allons-y.

Tuson défit lentement le pansement et commença à défaire le bandage.

— Gardez les yeux fermés tant que je ne les ai pas nettoyés.

Il respirait très fort, concentré d'une façon presque physique. Il ôta enfin le pansement et Bolitho prit soudain conscience du profond

silence qui régnait. On lui tamponna les yeux avec une compresse imbibée d'eau chaude, et la douleur irradiia dans tout son corps.

Tuson le vit essayer de reculer et lui dit :

— Dans un instant, je vous indiquerai...

Bolitho avança la main à tâtons :

— Êtes-vous là ? Zénoria ?

Il sentit qu'elle saisissait sa main entre les siennes.

— Je veux que la première personne que je verrai, ce soit vous, pas ces êtres désagréables !

Elle se mit à rire, mais il perçut son anxiété.

— Quand vous voudrez, amiral, dit froidement Tuson.

Bolitho effleura du bout des doigts d'abord l'œil gauche, puis le droit. Il pouvait mesurer avec quelle force il agrippait les mains qu'elle lui offrait, il devait lui faire mal. Il serra les dents, essaya une nouvelle fois, mais non, il avait peur.

— Allons-y, reprit Tuson.

Bolitho respira un grand coup en ouvrant les paupières. C'était comme si on les avait scellées, il avait l'impression de les déchirer. Des rais de lumière vagues et déformés lui arrivaient des fenêtres de poupe, il distinguait aussi des ombres, *mais il y avait de la lumière*.

Tuson était paré, il tamponna les deux yeux avec une compresse humide. Ils lui faisaient encore mal, mais Bolitho aperçut un ovale pâle, le visage de la jeune fille, puis la toile à damier du pont, quelque chose qui brillait. Il tourna la tête sans se soucier de savoir si on le regardait, essayant désespérément d'accommoder sur un objet familial.

Puis il se tourna vers la jeune fille agenouillée près de son siège. Ses yeux, il s'en souvenait fort bien, ses yeux brillaient, elle souriait, les lèvres entrouvertes, comme pour l'encourager.

Tuson se tenait apparemment derrière le dossier. Il posa la main sur l'œil gauche de Bolitho.

— Ce n'est toujours pas très clair, lui dit ce dernier.

— Vous allez encore ressentir une certaine gêne, mais le liquide que j'utilise finira par la faire disparaître. Maintenant, amiral, regardez la jeune fille.

Bolitho sentait la présence des autres, qui n'osaient pas bouger. Il esquaissa un sourire :

— Ce sera vraiment avec plaisir !

Il la vit qui cillait sous le regard de son œil unique, mais elle lui dit :

— Soyez-en béni, amiral.

— Mon capitaine de pavillon est un heureux homme, murmura Bolitho.

Impitoyable, Tuson continua son examen en passant à l'autre

œil. Bolitho cilla et aperçut cette fois les boutons dorés d'Allday, les deux sabres derrière lui. Il dit à voix basse :

— Allday, cher vieil ami, je...

Il s'essuya le visage comme s'il était gêné par une toile d'araignée. Allday était masqué par une espèce d'ombre.

Il se retourna vers la jeune fille, désespéré. Les yeux, la bouche, l'ombre enfin vinrent se placer sur elle, si bien qu'il avait l'impression qu'elle s'éloignait de lui alors qu'il lui tenait les mains et savait bien qu'elle n'avait pas bougé.

Tuson ordonna d'une voix brève :

— Pansement – et, se penchant sur le patient : Il est encore trop tôt, amiral.

Il avait commencé par l'œil droit afin de lui laisser de l'espoir, sachant que l'autre était plus sévèrement atteint.

La déception laissa Bolitho abattu, et il ne protesta pas lorsque le bandage le replongea dans l'obscurité. La porte s'ouvrit, il entendit Keen qui demandait :

— Eh bien ?

— C'est au-delà de mes espérances, commandant, lui répondit Tuson.

— J'ai un quinquet qui n'y voit rien, Val, et l'autre ne vaut guère mieux.

— Il est préférable que je me retire, amiral, fit la jeune fille.

Mais Bolitho la retint par la main :

— Non, restez avec moi.

— L'escadre est en vue, amiral, lui dit Keen – il semblait défait. Je vous ferai mon rapport d'ici une heure.

Bolitho se cramponnait à la main de la jeune fille comme à une ligne de sauvetage. Il se laissa retomber dans son fauteuil.

— Si le temps le permet, Val, je souhaite réunir tous les commandants à bord demain. Mais signalez d'abord au *Barracuda* de me faire porter directement le rapport d'Inch.

Il s'était attendu à entendre Keen ou, en tout cas, Tuson protester. Mais leur silence le ramenait à la réalité mieux que n'eussent fait les mots.

Des portes s'ouvrirent, se refermèrent. Bolitho demanda :

— Êtes-vous seule ?

— Oui, amiral.

Il tendit la main et effleura sa chevelure. Il devait impérativement s'adresser à ses commandants. Ils avaient besoin d'être dirigés, non de se désespérer. De leur moindre faiblesse, Jobert se ferait une arme.

Il la sentit qui remuait et lui dit d'une voix douce :

— Ne pleurez pas, mon enfant, vous avez versé suffisamment de

larmes jusqu'ici.

Il caressait toujours ses cheveux pour se calmer, incapable de voir la pitié qu'exprimaient ses yeux. Il poursuivit :

— Vous devez m'aider. Lorsque je serai en présence de ma petite bande demain, ils doivent se trouver devant leur amiral, pas devant un invalide, hein ?

Plus tard, lorsqu'un canot vint déposer à bord du vaisseau amiral le rapport d'Inch et que Keen l'eut porté lui-même dans la grand-chambre, il trouva Bolitho assis là où il l'avait laissé, mais la jeune fille s'était assoupie à ses pieds.

— Je suis content qu'elle vous ait tenu compagnie, amiral.

Bolitho effleura ses cheveux, mais elle ne broncha pas.

— Vous comprenez, Val, n'est-ce pas ? *J'avais besoin* de sa présence, de sa voix. Je me suis trop habitué à ce monde d'hommes, aux exigences de la stratégie.

Keen le laissa parler et, pendant tout ce temps, Bolitho continua de passer ses doigts dans les longs cheveux de la jeune fille blottie à ses pieds. Il poursuivit de cette même voix vide :

— Lorsque viendra le jour où vous hisserez votre propre marque, ne laissez rien vous distraire. J'étais très inquiet à l'idée de renoncer à tout contact personnel lorsque je suis devenu amiral. Je désirais ardemment faire partie du bâtiment sur lequel flottait ma marque, j'étais habitué à penser à des visages, à des noms, aux *gens* enfin, voyez-vous ? Je ne pouvais me considérer comme étant à part et je me reproche à présent tous ceux qui ont péri, avec *Le Suprême* détruit ou peu s'en faut.

— Vous ne devez pas réagir ainsi, amiral.

— Lorsque viendra votre tour de recevoir les honneurs au sifflet, Val, oubliez les visages, la souffrance que vous risquez de leur faire subir !

Il criait presque, et la jeune fille ouvrit les yeux. Elle commença par le regarder, puis tourna des yeux interrogateurs vers Keen.

— Mais moi, *je ne peux pas* ! – il baissa la tête, sa colère était passée. Et cela me déchire.

Il porta la main de la jeune fille à ses lèvres :

— Bonne Zénoria !

La porte se referma, Bolitho entendit Allday qui la raccompagnait à sa chambre.

Keen attendait. Il se sentait inutile, incapable de l'aider. Bolitho reprit :

— Ouvrez l'enveloppe, Keen, nous avons du travail – et, passant la main sur son pansement : Allons-y, ajouta-t-il brusquement.

Le lendemain matin, tandis que les vaisseaux restaient en panne

dans des positions variées, les commandants se présentèrent à bord de l'*Argonaute* ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre.

Dans sa chambre, assis devant sa glace, Bolitho tentait de remettre de l'ordre dans ses pensées, comme il l'avait fait toute la nuit. Il n'acceptait pas ce qui lui était arrivé, mais il s'était dit des milliers de fois qu'il ne s'y soumettrait pas.

Il écoutait les trilles du sifflet, on accueillait le dernier commandant à bord.

Il eut un sourire amer. Il ressemblait plus à un acteur qu'à un officier de marine. Avait-il eu raison de faire ce qu'il avait fait ? Était-ce bravade ou obligation ? Il se sentait différent d'une certaine manière, et pas seulement parce qu'il avait enfilé une chemise propre après avoir fait une toilette soignée sous la houlette d'Allday.

— Paré, amiral ?

Il avait le sentiment que Tuson ne quittait jamais les lieux. Il serra ses mains sur ses genoux.

— Oui.

On commença par retirer le pansement de son œil droit, puis la compresse qui lui était devenue familière, avec son odeur douceâtre d'onguent, fit son œuvre, et Tuson décréta enfin :

— Sauf votre respect, amiral, vous vous montrez désormais meilleur patient que vous n'avez été.

Bolitho ouvrit les yeux et regarda son reflet embrumé dans le miroir. On remarquait moins, à cause de son teint bronzé, les légères cicatrices sur sa figure, mais l'œil qui lui rendait son regard était furieux et rougi. Il ne ressemblait guère à celui qu'il se connaissait par son sens interne.

Il essaya de regarder, plus loin que le miroir, Ozzard qui brossait soigneusement sa veste d'uniforme aux épaulettes dorées. Sa plus belle vareuse. Il fallait que le spectacle fût impeccable. Allday s'approcha pour vérifier que nul cheveu gris n'avait échappé à son rasoir, Yovell consultait quelques papiers posés sur la table. Le décor était en place. Levant les yeux, il vit la jeune fille qui le regardait par-dessus son épaule.

Elle souriait doucement, comme la conspiratrice qu'elle était. Elle passa un peigne dans les cheveux de Bolitho en les laissant pendre légèrement sur le front pour dissimuler en partie le pansement qu'il avait à l'œil gauche. Elle avait déjà fait son catogan et y avait noué un ruban qui, de l'aveu même d'Allday, surpassait tout ce qu'il était lui-même capable de faire.

Bolitho entendit un léger brouhaha de voix et des bruits de pas. Le lieu de rencontre indiqué était le carré des officiers, qui jouxtait la chambre. Mieux valait laisser libre sa pièce habituelle : on ne savait jamais comment les choses tourneraient.

— Merci, Zénoria, dit-il, vous avez tiré le meilleur parti d'un matériau d'assez mauvaise qualité.

Leurs regards se croisèrent dans la glace. Elle ne répondit pas, mais il vit à sa figure qu'elle était ravie. Elle avait de nouveau les cheveux attachés dans le dos, il y avait comme de la détermination dans ses yeux sombres.

Bolitho essaya de penser au rapport d'Inch, empli comme à l'accoutumée de digressions sans fin, car il adorait décrire de manière interminable les choses les plus banales. Mais chacun de ses rapports contenait des éléments utiles. Et celui-ci quelque chose de plus, même. Peut-être la clé de l'énigme, ou alors un piège assez habile ?

Tuson revenait à la charge :

— Ne sollicitez pas votre œil outre mesure, amiral, et, encore plus important, gardez bien votre pansement sur l'autre. Si vous pouvez recevoir bientôt meilleur traitement...

Bolitho se tourna vers lui. Il avait l'impression que son œil contenait un corps étranger. Tuson lui avait expliqué que cela finirait par disparaître avec le temps.

— Vos soins ont été excellents.

Mais Tuson ne s'en laissait pas conter :

— Sauf si vous cédez aux exigences de l'escadre. Dans ce cas, je ne répondrai pas des conséquences.

La porte s'ouvrit ; Keen s'arrêta devant lui, sa coiffure sous le bras. Bolitho remarqua qu'il avait lui aussi revêtu sa plus belle vareuse. Voici le second acteur par ordre d'importance, songea-t-il.

— Tout le monde est là, amiral.

Bolitho lui jeta un coup d'œil dans le miroir et surprit un rapide échange de regards entre Keen et la jeune fille, toujours déguisée en garçon. Il la vit aussi porter rapidement la main à sa poitrine et surprit sur le visage de Keen un air signifiant qu'il recevait le message.

Il tâta son pansement. Il était content pour eux, quelles que fussent les difficultés qui les attendaient. Il n'était pas jaloux, non, il éprouvait simplement une certaine envie.

Il se leva et dut s'adapter aux mouvements du pont. Les vaisseaux étaient en panne par chaude brise de sud, un vent qui venait d'Afrique. Vivement qu'ils en aient terminé et qu'ils puissent remettre en route, songea-t-il.

Il passa les bras dans les manches de sa veste, levant le gauche pour laisser Allday mettre en place son vieux sabre.

— Vous êtes redevenu vous-même, amiral, murmura Allday.

Bolitho lui prit le bras en souriant.

— J'ai du travail qui m'attend, mais je crois que j'ai une idée. Merci en tout cas, mon vieil ami, ajouta-t-il tranquillement.

Il contempla un instant leurs deux visages réunis en essayant de

ne pas ciller, son œil lui faisait mal.

— Et merci à vous tous.

Keen sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Il connaissait trop bien cet air-là, le son de cette voix, quelque chose que la douleur et les pansements ne pouvaient dissimuler.

La flamme brûle encore.

IX

L'ATTAQUE

Bolitho s'assit nerveusement près de sa table et observa Keen, dont les doigts agiles s'activaient avec les pointes sèches et qui se livrait à quelques calculs sur la carte.

Bolitho s'était penché à plusieurs reprises pour observer ses progrès. Il se sentait toujours aussi désespéré. Il avait l'impression d'être à demi aveugle. Et quant à lire la carte, mieux valait n'y point penser.

Il songeait à sa petite escadre qu'il venait de retrouver dans le golfe du Lion et qui s'était de nouveau éparpillée. *L'Hélicon* et la *Dépêche* avaient établi toute la toile qu'ils pouvaient supporter et faisaient route vers les îles pour compléter le plein d'eau douce. Bolitho fronça le sourcil, ce qui lui causa immédiatement une douleur à l'œil gauche. Lorsqu'ils seraient de retour, il leur faudrait rester groupés aussi longtemps que possible sans laisser Jobert reprendre l'initiative.

Le rapport d'Inch était d'excellente qualité. Il avait ordonné au *Barracuda* de rester sur place et de fouiller tous les navires côtiers sur lesquels il tomberait. À bord de l'un d'eux, il avait découvert que deux gros vaisseaux de guerre français étaient passés dans les eaux espagnoles, juste au droit de la frontière et à moins de deux cents milles dans le sud-ouest de Toulon. Pas besoin de se demander pourquoi l'escadre de blocus de Nelson avait vu aussi peu de vaisseaux français dans les parages de ce grand port. Ces maigres nouvelles avaient été comme une lueur.

Lors de la conférence des commandants, Bolitho avait ressenti que l'atmosphère était à la méfiance, pour ne pas dire à l'incrédulité. Pourtant, s'il était, et pour cause, incapable de déchiffrer leurs traits, il avait senti que ce qu'il disait faisait son chemin.

L'Espagne était toujours l'alliée de la France, de son plein gré ou non. Dans ces conditions, elle inspirait presque de la sympathie, car Bonaparte ne lui avait guère laissé de choix. Il avait exigé six millions de francs de contribution mensuelle, plus divers autres services de taille. Pour échapper à cet ultimatum insultant, l'Espagne pouvait décider de déclarer une fois de plus la guerre à l'Angleterre. Et la France lui avait clairement fait comprendre que, si elle ne se décidait pas dans le sens voulu, elle lui ferait la guerre.

Si ce qu'écrivait Inch était vrai, il était peu probable que Jobert fût entré dans les eaux espagnoles sans l'accord d'une autorité bien plus haut placée à Paris. Un pas de plus pour contraindre les Espagnols à prendre parti dans le conflit.

Lorsqu'il repassait cette conférence dans sa tête, Bolitho éprouvait un certain malaise. Il avait l'impression que les commandants avaient mis un temps fou à regagner leurs bords. Comment le percevaient-ils à présent ? Pas atteint le moins du monde par ses blessures ? Ou bien avaient-ils percé à jour sa tentative désespérée pour les convaincre qu'il était toujours leur chef ?

Le lieutenant de vaisseau Stayt souleva la portière de toile.

— Le commandant Lapish attend ses ordres, amiral.

— Très bien.

Keen jeta un coup d'œil à Bolitho et lâcha ses pointes sèches. Il savait à quel point celui-ci renâclait à se séparer de sa seule frégate. Mais, en cas de bataille, chaque bâtiment devait être capable de se défendre par ses propres moyens le plus longtemps possible. On pouvait rationner la poudre, il était impossible de survivre sans eau douce.

Quand l'aide de camp se fut retiré, Keen dit :

— Lapish sait ce qu'il a à faire. Je lui ai parlé lorsqu'il est venu à bord – il esquissa un bref sourire. Il a plus que hâte de se racheter, à mon avis.

Lorsque Lapish arriva, Bolitho lui dit :

— Retournez à ce poste le plus tôt possible.

Il le vit acquiescer, mais ses yeux piquaient d'avoir trop servi, et il ne pouvait distinguer son expression.

— Vous savez ce que vous avez à faire ?

Lapish répondit, comme s'il récitait sa leçon :

— Je dois transformer mon bâtiment en deux-ponts avant de reprendre le blocus, amiral.

Pas la moindre trace d'hésitation dans sa voix, mais Bolitho le soupçonnait de se demander si, non content d'être à moitié aveugle, son amiral n'était pas en outre un peu dérangé.

— Bien, fit Bolitho avec un sourire. Servez-vous de toute votre toile de rechange et des housses de hamac. Ce n'est pas une première. Vous tréfilez le tout sur les passavants, vous peignez grossièrement des carrés noirs pour imiter des sabords, et personne ne se rendra compte de rien à quelque distance : on vous prendra pour un vaisseau de troisième rang. S'ils viennent vous renifler d'un peu trop près, ajoutez-il pour renforcer son discours, prenez-les à l'abordage ou coulez-les.

Bolitho savait que la petite frégate légère pouvait rester de conserve avec les deux soixante-quatorze, faire le plein d'eau douce et partir devant eux pour se rapprocher des côtes françaises. Une fois à

son poste, on la considérerait comme faisant partie de son escadre. Cela permettrait à Bolitho de rassembler toutes ses forces, et Lapish pourrait alors, après s'être débarrassé de ses déguisements, revenir vers lui s'il détectait des mouvements chez l'ennemi. Les vigies, amies ou ennemies, ne voyaient en général que ce qu'elles s'attendaient à voir. Cela donnait au *Rapide* un rôle de la plus haute importance : c'était sa seule source d'information.

Après que Lapish eut regagné son canot, accompagné par Keen, *l'Argonaute* avait remis à la voile et, de conserve avec *l'Icare*, avait fait cap au suroît. Les deux vaisseaux naviguaient en ligne de front, ce qui augmentait le champ de vision des vigies. *Le Rapide* était si loin devant qu'il devint rapidement à peine visible, même pour les veilleurs de hune.

Keen revint à sa carte :

— Les Français ont été aperçus près du cap Creus, amiral. C'est un mouillage idéal, et il se trouve à moins de vingt milles de la frontière française. S'ils y sont toujours, nous pourrions aller y voir ?

Bolitho jouait avec les pointes sèches.

— L'Espagne pourrait le prendre comme une provocation. D'un autre côté, cela montrerait aux Espagnols le cas que nous faisons de leur neutralité à sens unique. Et pour une fois, cela mettrait Jobert sur la défensive.

Plus il y réfléchissait, moins il voyait de solution de rechange. Jobert avait jusqu'ici mené le jeu et il avait presque réussi à détruire l'escadre de Bolitho. Il fallait le provoquer et l'attirer au large. L'hiver serait bientôt là et, Méditerranée ou pas, l'état du temps allait favoriser l'ennemi, pas les bâtiments qui patrouillaient pour maintenir le blocus.

On attendait au cours des prochaines semaines un convoi pour Malte, et l'ennemi devait le savoir. À partir du moment où les transports avaient jeté l'ancre devant Gibraltar, même brièvement, ses espions allaient donner l'alerte et sans doute aussi fournir des renseignements sur leur cargaison.

Ils n'avaient pas suffisamment de bâtiments de guerre. Sur ce point aussi, Nelson avait raison.

Bolitho se frotta l'œil. Il allait probablement trouver le mouillage désert. Et s'ils rencontraient une patrouille espagnole ? Fallait-il combattre ou se retirer ? Il conclut avec une grimace :

— Atterrissage demain, Val.

— Bien, amiral.

Si la présence à bord de la jeune fille, alors qu'ils risquaient de combattre, le rendait inquiet, le ton de sa voix n'en montrait rien.

Bolitho poursuivit :

— Ce serait bien de manifester quelque peu nos arrière-pensées,

Val. Coup pour coup. Jobert serait obligé de sortir pour se venger, ce qui n'a jamais tenté un amiral.

Il se détourna et s'approcha des fenêtres de poupe. *C'est pourtant ce que je cherche à faire.*

Lorsque Keen se fut retiré, Allday entra et demanda :

— Avez-vous besoin de quelque chose, amiral ?

Bolitho devina immédiatement au son de sa voix qu'il n'était pas à ce qu'il disait.

— Qu'y a-t-il ?

Allday baissa les yeux.

— Rien, amiral.

Bolitho se laissa tomber dans son fauteuil tout neuf.

— Allez, crachez le morceau.

Mais Allday, toujours aussi buté, répondit :

— Je préfère mettre mon mouchoir par-dessus, amiral, si vous n'y voyez pas d'objection.

Le pousser dans ses retranchements ne servait à rien. Allday ressemblait à un chêne, et il avait des racines profondément enfoncées. Il parlerait lorsque l'heure serait venue. Pour l'instant, il se saisit du splendide sabre d'honneur et le glissa sous son bras. Manifestement, il avait besoin de se changer les idées.

Tuson arriva à son tour. Bolitho avait appris à tolérer le traitement régulier du chirurgien et à cacher sa souffrance lorsque on refaisait son pansement.

Depuis combien de jours cela durait-il ? Il ouvrit l'œil gauche et regarda fixement par les fenêtres de poupe. Une lumière noyée d'humidité et un horizon bleu foncé ? Il se raidit soudain, rempli d'un élan d'espoir. Puis il serra les poings lorsque le rideau obscur redescendit, lui ôtant la vision.

Tuson surprit son geste et lui dit :

— Ne vous désespérez pas, amiral.

Bolitho attendit qu'il lui eût remis son bandage. Il valait presque mieux ne rien voir d'un œil que de perdre espoir. Il demanda brusquement :

— Mon maître d'hôtel, que lui arrive-t-il ?

Tuson le regarda dans les yeux :

— Bankart, amiral, son fils. C'est bien dommage qu'il soit à bord, si vous voulez mon avis.

Bolitho l'attrapa par la manche de sa chemise :

— Continuez, cher ami, vous pouvez me parler et vous devriez le savoir.

Tuson referma sa mallette.

— Comment prendriez-vous la chose, amiral, si vous appreniez que votre neveu est un poltron ?

Bolitho entendit la porte qui se refermait, puis le claquement d'une crosse de mousquet : le factionnaire changeait de position derrière l'écran de toile.

Un poltron. Des souvenirs désagréables resurgissaient, ce mot l'obsédait comme une souillure.

Le moment où l'aspirant Sheaffe s'était trouvé tout seul, sans doute blessé. Le combat sur le pont du *Suprême*, et Bankart qui avait disparu. Tuson avait dû glaner tout cela ou presque auprès des hommes venus le voir pour se faire panser.

Il entendait encore ce que disait Stayt à bord du cotre, le ton de sa voix. À ce moment-là, il se doutait déjà de quelque chose.

Mais comment pouvait-il perdre son temps à des choses pareilles alors qu'on attendait tant de lui ? Il repensa aux ordres qu'il avait donnés à Lapish. *Prenez-les à l'abordage ou coulez-les.* La dureté avec laquelle il avait prononcé ces mots. Était-ce là ce que son nouvel état d'aveugle avait fait de lui ? Mais il se souvenait aussi de la violence avec laquelle il avait sabré le marin français qui tenait la lunette de leur veilleur : sans une seule pensée, sans la moindre hésitation. Non, c'était quelque chose de plus profond chez lui. Belinda s'en était peut-être rendu compte, peut-être craignait-elle de le voir détruit par la guerre avec autant de force qu'un boulet ou un coup de pique.

Mais il se préoccupait pourtant de tout. Des gens, d'Allday plus encore que de tous les autres. Tuson avait mis le doigt dessus. Qu'aurait-il ressenti si Adam s'était montré lâche ?

Cette nuit-là, tandis que *l'Argonaute* plongeait et se relevait dans une mer agitée parsemée de moutons blancs, Bolitho, allongé dans sa couchette, avait essayé de dormir. Lorsqu'il avait fini par s'assoupir, il songeait à Belinda, ou bien était-ce à Cheney ? Il rêvait à Falmouth et à une bataille navale qui tournait au cauchemar, au cours de laquelle il se voyait périr.

Le lendemain, *Le Rapide* intercepta un bâtiment de pêche portugais, mais seulement après avoir été contraint de tirer un boulet entre ses bossoirs.

Les renseignements obtenus arrivèrent finalement jusqu'au vaisseau amiral. Le pêcheur avait traversé le golfe de Rosas en passant sous le cap deux jours plus tôt. Un gros bâtiment de guerre français y relâchait au mouillage.

Bolitho faisait les cent pas sur son balcon de poupe, insensible au vent et aux embruns, qui eurent vite fait de le tremper jusqu'aux os.

Le français n'allait probablement pas prendre le chemin de Gibraltar. Il pouvait soit rester à l'ancre, soit décider de rentrer à Toulon.

L'Argonaute devait s'interposer entre lui et sa destination, quelle

qu'elle fût.

Il fit demander son aide de camp.

— Signalez à *l'Icare* de demeurer là où il est. Et que *Le Rapide* reste avec lui.

S'il en avait été capable, il aurait vu Stayt lever le sourcil. Bolitho regagna sa table à tâtons et essaya d'étudier la carte, sans trop d'espoir.

Puis il se tourna vers Stayt et lui dit en souriant :

— Demain, *l'Argonaute* naviguera sous ses anciennes couleurs.

— Et en supposant que ce soit Jobert, amiral ? Il le reconnaîtra sûrement.

— Non, il sera avec son escadre. Lorsque nous saurons où *exactement*...

Il laissa sa phrase en suspens.

Quelques minutes plus tard, des volées de pavillons multicolores s'envolaient aux vergues. *L'Icare* fit l'aperçu, puis ce fut au tour du petit brick.

Si le vent refusait, il devrait revoir ses plans. Mais dans le cas contraire, et le pilote semblait croire qu'il allait rester au sud, ils avaient une chance de rencontrer l'ennemi.

Et cette côte que l'ennemi considérait comme un refuge risquait de se refermer bientôt sur lui comme les mâchoires d'un piège.

Dans sa chambre, le capitaine de vaisseau Valentine Keen consacra quelques instants à vérifier qu'il ne lui manquait rien de ce dont il aurait besoin au cours des prochaines heures. Tout autour de lui, son bâtiment était calme. On entendait seulement le grincement régulier de la charpente et le chuintement étouffé de l'eau contre la carène.

C'était toujours ainsi, songeait-il : l'incertitude, des doutes, mais, au-delà de tout, une détermination sans faille. Il aperçut son image dans le miroir et fit la grimace. Dans un instant, il allait monter sur le pont et ordonner le rappel aux postes de combat. Il sentit son échine se glacer. Cela aussi, c'était normal. Il inspecta sa tenue avec le même soin que s'il avait été son propre subordonné. Une chemise, un pantalon propres, ce qui diminuait les risques d'infection si le pire arrivait. Il se tâta le flanc, réveilla la douleur de sa vieille blessure. On dit que la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit. Il se vit enfin sourire dans la glace. Il avait serré dans son coffre une lettre pour sa mère. Mais combien en avait-il écrit de semblables ?

Quelqu'un frappa légèrement à la porte. C'était Stayt.

— Sir Richard est monté sur le pont, commandant.

Cela ressemblait à un avertissement.

Keen hocha la tête.

— Merci.

Stayt disparut dans la pénombre. Un oiseau de malheur, songea-t-il.

Il était presque l'heure. Il fit jouer son sabre dans le fourreau et s'assura de ce que sa montre était bien dans le fond de sa poche, en cas de chute.

Il entendit des gens parler à voix basse et ouvrit la porte sans leur laisser le temps de frapper.

L'espace d'un instant, il ne vit que le pâle ovale de son visage. Le manteau de mer qu'il lui avait fait porter un peu plus tôt l'enveloppait des pieds à la tête.

Il faisait très sombre à l'extérieur, mais il devina des silhouettes qui allaient de-ci de-là. On entendait les grincements de la roue sur la dunette.

Il la fit entrer dans la chambre. Bientôt, comme tout le reste de l'équipage, il serait nu jusqu'à la ceinture, prêt à se battre.

Le vaisseau français ne serait peut-être pas au rendez-vous, mais il chassa cette pensée. La brise était fraîche et aucun commandant n'a envie de se battre ou de terminer au vent d'une côte.

Il prit ses mains.

— Vous serez en sécurité, ma douce. Restez dans la cale avec Ozzard, il prendra soin de vous. Où est votre compagne ?

— Millie est déjà descendue.

Elle tendait son visage vers lui, ses yeux paraissaient très sombres à la lueur de la lanterne sourde.

Keen ajusta son manteau et sentit ses épaules se raidir lorsqu'il l'effleura.

— Il fera froid en bas, ce manteau vous sera utile.

Il avait bien conscience qu'il devait y aller, mais quelque secondes, quelques minutes... Il ajouta :

— N'ayez pas peur.

Elle secoua la tête :

— C'est pour vous que j'ai peur. Si jamais...

Il lui ferma la bouche :

— Non. Nous nous retrouverons bientôt.

Un homme se mit à tousser dans l'obscurité. C'était sans doute Hogg, son maître d'hôtel.

Il la serra tout doucement contre lui, il s'imaginait entendre son cœur battre, il se rappelait avoir tenu son sein dans sa main. Il murmura :

— En vérité, Zénoria, je vous aime.

Elle recula et se retourna pour le regarder. Pour garder ce souvenir, pour se rassurer, il ne savait trop.

Il attrapa sa coiffure à la volée et se dirigea vers la dunette. Il y

trouva Bolitho près des filets au vent, le corps penché à l'oblique.

Argonaute taillait sa route vaille que vaille bâbord amures à une allure assez inconfortable et serrait le vent d'aussi près que possible.

Le quartier-maître annonça :

— En route au noroît, commandant !

Keen imaginait facilement la situation. Toute la nuit, le bâtiment avait lutté pour faire route contre le vent afin de donner un large tour au cap avant de virer en direction de la terre et de la petite baie dans laquelle le français était supposé se trouver. Tout ce travail harassant qui consistait à rétablir les voiles et à virer de bord des dizaines de fois trouverait sa récompense dans la phase finale de l'approche. Ils auraient l'avantage du vent ; même si l'ennemi parvenait à les éventer, il avait une seule issue pour s'échapper et il trouverait *l'Icare* et *Le Rapide* sur son chemin.

Keen songea à la jeune fille serrée dans ses bras, aux commentaires acides du commandant de *l'Icare*. Ce jour-là, il s'était fait un ennemi.

Bolitho se retourna en lui demandant :

— Dans combien de temps ?

Keen voyait bien qu'il penchait la tête comme s'il souffrait, et il avait le sentiment que cette souffrance était la sienne.

— Je vais rappeler aux postes de combat à l'aube, amiral.

Bolitho s'accrocha aux filets : le bâtiment se mit à trembler violemment en tombant dans un creux. On avait l'impression qu'il se secouait de la guibre au tableau.

— Les hommes auront-ils mangé ?

Keen sourit tristement.

— Oui, amiral, la cambuse est parée.

Il avait failli ajouter : « naturellement ». Il avait appris bien des choses sous l'égide de Bolitho.

Mais Bolitho semblait décidément avoir besoin de parler.

— Les femmes sont-elles en bas ?

— Oui, amiral.

Il songea à la domestique jamaïcaine, Millie. Il la soupçonnait d'avoir une liaison avec Wenmouth, le caporal d'armes du bord, celui-là même qui avait été désigné pour la protéger. Mais il continua :

— Je dois dire que je n'aime pas trop l'idée de la savoir en bas pendant le combat.

— Si combat il y a, fit Bolitho en tâtant son pansement. Mais pour le moment, elle est mieux là-bas, Val, qu'abandonnée dans quelque port inconnu – et, souhaitant malgré tout le réconforter : Vous avez de la chance de l'avoir si près de vous, fit-il observer.

Les sifflets résonnèrent dans les entreponts, puis les officiers marinières houspillèrent les hommes pour leur faire serrer et ranger les

hamacs. En l'espace de quelques minutes, le pont supérieur, qui était désert à l'exception de l'équipe de quart, se trouva rempli d'hommes qui couraient ranger dans les filets leurs branles roulés en boule, là où ils offriraient une protection contre les éclis et les balles de mousquet.

La cheminée de la cambuse laissait échapper une forte odeur de porc grillé. Bolitho entendait par une claire-voie entrouverte le chant d'un violon. Il était temps de se restaurer, d'enfiler des vêtements propres, de partager un verre et une chanson avec un ami. Et pour certains, ce serait la dernière fois.

Keen était parti à l'avant afin de s'entretenir avec le maître bosco, et Bolitho se retourna, à la recherche de l'officier de quart.

— Monsieur Griffin !

Cette ombre n'était pas celle de l'officier, mais celle de l'aspirant Sheaffe. Bolitho haussa les épaules :

— Peu importe. Vous serez tout aussi capable de me décrire ce qui se passe.

Sheaffe s'approcha de lui.

— Mr. Fallowfield dit qu'il commencera à faire jour dans une demi-heure. Le temps est couvert, comme vous pouvez le voir, amiral – mais, se reprenant presque sur-le-champ : Je vous demande pardon, sir Richard, se corrigea-t-il.

— Il va falloir que je m'habitue, lui répondit Bolitho. Mais je serai heureux quand le jour sera levé.

L'heure fatidique arriva enfin. Keen, revenu à l'arrière, le salua.

— Les feux sont éteints, amiral. Le déjeuner a été un peu bousculé, j'en ai peur.

Mais il a été nourrissant, lui répondit Bolitho en souriant, si j'en crois l'odeur de rhum.

Des ombres passaient, se confondaient avant de se séparer, la lumière prenait une teinte plus claire.

— Ohé du pont ! Terre sous le vent !

Bolitho entendit Fallowfield qui se mouchait. Il était sans doute soulagé. Keen s'exclama :

— Voilà un atterrissage à l'heure pile, amiral ! Je peux mettre en panne, mais...

Bolitho se tourna vers lui, ses cheveux flottant au vent.

— Souvenez-vous bien de ce que je vous ai dit, Val. Ne pensez à rien d'autre qu'au combat.

Cette soudaine bouffée de dureté tomba aussi brusquement qu'elle était venue, et il ajouta :

— Sans cela, notre bonne Zénoria se retrouvera veuve avant même d'être mariée !

Keen partit dans un éclat de rire. C'était contagieux.

Il mit ses mains en porte-voix, mais s'arrêta une seconde en

apercevant un mince rai de lumière qui descendait le long du mât de perroquet comme une coulée d'or. Puis il ordonna :

— Monsieur Paget ! Rappelez aux postes de combat, je vous prie !

Bolitho prit une bonne goulée d'air. Les tambours battaient, les sifflets lançaient leurs trilles pour faire s'activer puis se rassembler l'équipage.

Il n'avait pas besoin de voir pour imaginer ce qui se passait. On entendait des craquements et des bruits sourds en bas, les portières de toile et les objets personnels que l'on évacuait. On sortait la poudre de la sainte-barbe, on jetait du sable sur les ponts pour éviter aux canonniers de glisser et, le cas échéant, pour absorber le sang répandu.

Bolitho devina la présence d'Allday et leva le bras pour le laisser mettre son sabre en place.

Ensemble. Un nouveau combat, victoire ou défaite, qu'en resterait-il au bout du compte ?

Il essayait de ne pas trop penser à la cérémonie au cours de laquelle il avait été adoubé. Tous ces visages bien roses. Se souciaient-ils vraiment de gens comme lui, du prix qu'il fallait payer pour préserver le confort des terriens ?

La voix de Paget résonna :

— Parés aux postes de combat, commandant !

— Parfait, monsieur Paget, lui répondit Keen, mais la prochaine fois, je désire que vous gagniez encore deux minutes !

— Bien, commandant, bien.

C'était un jeu. Le commandant et son second. Comme Thomas Herrick et moi, songea Bolitho.

Il aperçut le passavant le plus proche qui prenait forme, les rangées de hamacs qui faisaient comme des silhouettes encapuchonnées. Les volées des dix-huit-livres sur le pont supérieur se dressaient fièrement sur le plancher briqué. Le bâtiment reprenait vie.

Keen cria d'une voix forte :

— Nouveau cap, trois rhumbs sur tribord ! Venez nord-quart-ouest !

Paget empoigna son porte-voix :

— Allez, du monde aux bras !

Keen s'agrippa à la lisse de dunette et observa les grandes vergues que l'on faisait pivoter tandis que l'on mettait de la barre. Ce n'était pas grand-chose, mais cela suffisait à augmenter la poussée des voiles et à renforcer le vent relatif sur la dunette.

Comme les bossoirs défilaient, il aperçut pour la première fois un lambeau de terre qui semblait faire glisser le vaisseau au vent. Il allait se retourner pour en informer Bolitho, mais se tut en voyant

l'amiral immobile au même endroit et Allday qui se tenait immédiatement derrière lui. Bolitho n'avait rien vu du tout, Keen en fut à la fois ému et mal à son aise.

Allday lui jeta un coup d'œil bref, mais qui, à Keen, en disait long. Cela signifiait : « Comptez sur moi. »

— Allez, monsieur Griffin, ordonna Keen, grimpez là-haut et dites-moi ce que vous voyez.

Il aperçut près des drisses l'aspirant Sheaffe et l'équipe des signaux ; un grand pavillon tricolore était étalé sur le pont.

Keen prit une lunette et grimpa dans les enfléchures. Le soleil effleurait la terre, mais on ne distinguait pas grand-chose. Ils longeaient la côte, à environ deux milles de distance. La baie ne faisait que dix milles au plus large et, à l'une de ses extrémités, un cap rocheux qui s'inclinait la transformait en un abri ou un mouillage parfaits.

— Des bâtiments ? demanda Bolitho.

— Toujours rien, amiral.

Bolitho soupira :

— C'est assez différent de notre dernière mission à San Felipe, hein ? — puis, semblant dominer sa mauvaise humeur : Envoyez les couleurs et établissez le petit perroquet, ordonna-t-il. Si nous avons de la chance, il faudra être manœuvrants.

Keen fit un geste à son second, mais s'immobilisa en entendant la voix de la vigie qui les fit tous lever la tête :

— Ohé, du pont ! Bâtiment droit devant !

Keen regardait intensément, à s'en faire pleurer, trépignant d'impatience. L'enseigne de vaisseau Griffin cria enfin :

— Vaisseau de ligne, commandant ! À l'ancre !

Keen vit le grand pavillon tricolore monter à la corne, tandis que les hommes avançaient sur les marchepieds pour envoyer davantage de toile.

Du pont, le bâtiment au mouillage était invisible, mais même en tenant compte de la lunette de Griffin ils pouvaient être dessus dans l'heure.

— En route au noroît !

Keen entendit Bolitho qui disait doucement :

— En fin de compte, on dirait bien que nous avons un peu de chance.

Le temps pour le soleil de toucher le pont supérieur, Bolitho sentit la tension monter autour de lui. Les vigies continuaient de faire périodiquement leur rapport. Il était partagé entre l'envie de demander des comptes à Keen à chaque instant et la crainte de l'agacer avec ses questions.

Keen s'approcha soudain de lui et se protégea les yeux pour inspecter les voiles. Plus haut, les nuages s'étaient un peu éclaircis et laissaient passer des rayons de soleil qui coloraient le vaisseau et la mer tout autour de lui. Il annonça :

— Le français est mouillé sur une seule ancre, il n'est pas embossé.

Il se tut pour laisser à Bolitho tout loisir de se représenter ce qu'il en était. Avec ce vent qui soufflait toujours du sud, l'autre bâtiment allait s'orienter dans leur direction comme s'ils étaient en route de collision et laisserait exposé son avant bâbord. Il reprit :

— Il n'y a aucun signe d'activité particulière. Pour le moment. Mr. Griffin a aperçu quelques embarcations le long du bord, dont une citerne à eau.

Bolitho repensa soudain au *Suprême*, à Hallowes qui, mourant, lui tenait la main.

— Voilà qui tombe à propos.

— Avec votre consentement, amiral, j'ai l'intention de passer entre lui et la terre. Il y a plus d'eau qu'il n'en faut par là-bas. Nous pourrons alors prendre l'avantage et le canonner au passage.

Tout en parlant, il entendait distraitemment les cris sauvages des chefs de pièce, la voix encore plus terrible du maître canonnier, le très redouté Crocker. Il se tenait près de la bordée tribord, il allait apprécier.

— Bâtiment, commandant ! À bâbord avant !

Keen arracha sa lunette à l'aspirant Hext. Puis il annonça :

— Un espagnol. C'est l'une de leurs corvettes.

Stayt glissa :

— Elle essaie de se rapprocher, commandant, elle a manqué faire chapelle.

— Monsieur Sheaffe, ordonna Keen, surveillez ses signaux. Elle va bientôt nous menacer – et d'une voix plus forte : Vous là-bas, sur le pont ! Gardez l'œil sur le français, pas sur cette moque à peinture !

Quelqu'un se mit à rire.

— A mon avis, fit Bolitho, il n'y aura pas de signal du tout. Les Espagnols ne voudront pas trop afficher leur collusion.

La petite corvette changeait d'amures, l'eau bouillonnait autour de ses sabords comme si elle avait touché.

Plus loin derrière elle, la terre couverte de verdure s'élevait assez haut, quelques taches blanches signalant çà et là des maisons isolées.

Peut-être y avait-il une batterie, mais Bolitho en doutait. La première garnison de quelque importance se trouvait à leur connaissance à Gérone, à seulement vingt milles dans les terres. C'était suffisant pour dissuader tout envahisseur potentiel.

Le petit bâtiment de guerre espagnol n'était plus qu'à une encablure. Bolitho entendit le cliquetis d'un palan à l'avant de *l'Argonaute*, on décaponnait une ancre comme pour se préparer à mouiller. À bord du français, tous les yeux étaient certainement fixés sur eux. Ses préparatifs devaient se voir aussi nettement que l'on voyait sa coque et son gréement.

Bolitho bouillonnait intérieurement de ne rien voir. Il emprunta la lunette de Stayt et la pointa à travers les filets. Il aperçut la corvette qui gîtait fortement, son pavillon sang et or claquant presque par le travers et le bâtiment venant dans le vent. Il ne pouvait se cacher qu'il n'y voyait guère et que, sans sa lunette, il serait totalement impuissant. Tuson allait encore lui reprocher sévèrement de trop fatiguer son œil valide. Mais le chirurgien se trouvait dans son infirmerie, où il attendait la prochaine moisson.

Bolitho revit la jeune fille, ces regards pleins de tendresse qu'elle avait échangés avec Keen. Allaient-ils trouver le bonheur ? Leur en laisserait-on le loisir ?

— Crédiou, amiral, grommela Fallowfield, le vent tourne !

Les hommes se précipitèrent une fois de plus aux drisses et aux bras, et Keen annonça :

— Il vient au surôit si je ne me trompe, amiral.

Bolitho acquiesça, il revoyait la carte dans sa tête. Le vent tournait. Comme aurait dit Herrick, Dame Fortune était avec eux.

Keen cria :

— Paré à carguer la voile de misaine, monsieur Paget !

De la corvette, une voix faible les hélait. Bolitho suggéra :

— Faites-leur de grands signes avec votre coiffure !

Keen et Stayt s'exécutèrent cependant que l'espagnol glissait rapidement à bâbord.

Encore un mille à parcourir. Bolitho s'accrocha à la lisse et essaya de voir quelque chose au milieu de l'entrelacs du gréement et des focs bordés. Il distinguait l'ennemi, légèrement incliné par tribord avant, exactement comme le lui avait indiqué Keen.

Celui-ci se tourna vers Paget d'un air entendu :

— Chargez, je vous prie.

L'ordre fut immédiatement répercuté à coups de sifflet aux ponts inférieurs. Bolitho imaginait les canonniers en train de s'activer avec les charges et les écouvillons dans la demi-pénombre qui régnait derrière les sabords fermés, le dos luisant de sueur. De ces scènes-là, il avait été si fréquemment acteur et, plus souvent encore, spectateur assidu depuis l'âge de douze ans. Les servants près de leurs pièces, les pavois peints en rouge pour qu'on ne vît pas le sang, et, ça et là, un uniforme bleu et blanc signalant un de ceux qui étaient chargés de faire régner la discipline, officiers ou officiers marinières.

Il ne fallut pas longtemps pour apprendre de tous les ponts qu'ils étaient parés.

Bolitho entendit le capitaine Bouteiller, fusilier marin, donner à voix basse ses ordres à Orde, son adjoint. Comme ses hommes, il s'était accroupi pour se dissimuler aux yeux de l'ennemi. La seule vue d'une tache rouge aurait mis en émoi un nid de frelons.

— Carguez la misaine !

Paget avait la voix rauque. Il leur fallait faire semblant de réduire la voile comme s'ils s'apprêtaient à jeter l'ancre.

Bolitho s'éloigna de la lisse, les mains dans le dos. Cela ne pouvait plus durer très longtemps. Seule chose certaine, Jobert n'était pas là. Il aurait été prêt à se battre dès que son ancien vaisseau amiral serait apparu dans les premières lueurs de l'aube.

— Cinq encablures, commandant !

Bolitho sentait la sueur lui dégouliner jusqu'à la taille. Un demi-mille !

— Le français a hissé un signal, commandant !

On y était : ce n'était pas un aperçu codé, ils avaient compris à qui ils avaient affaire.

— Annulez cet ordre, monsieur Paget ! cria Keen. Etablissez les perroquets !

Des coups de sifflet : tout en haut, les gabiers gagnèrent comme des singes les vergues pour envoyer de la voile.

— Le vent se maintient, commandant, annonça Fallowfield. Suroît, y a pas d'doute.

Il semblait trop soucieux pour se préoccuper de l'ennemi en rapprochement par tribord avant.

— Trois encablures, commandant !

Ils entendirent un clairon qui sonnait l'alarme, faible son dans le vacarme du vent et du gréement.

Des hommes criaient dans tous les sens, on recaponna l'ancre et, tandis que les fusiliers tireurs d'élite grimpaient à toute vitesse pour rejoindre les hunes avec leurs mousquets ou pour armer les pierriers, le reste du détachement se répartit à l'arrière le long des filets, armes appuyées sur les hamacs rangés là.

Keen regardait la scène sans ciller, pesant l'instant précis. Il savait que Bolitho voyait tout et que Paget était prêt à réagir au moindre de ses ordres.

— A ouvrir les sabords !

Sur chaque pont, les mantelets se relevèrent lentement, tirés par leurs palans, comme des yeux ensommeillés qui s'entrouvrent.

— Mon Dieu, ils coupent leur câble, commandant !

Keen se mordit la lèvre : trop tard.

— En batterie !

Grinçant et grondant, les grosses pièces de *l'Argonaute* s'ébranlèrent et pointèrent leurs museaux dans les sabords. Sur le pont inférieur, les gueules des lourds trente-deux-livres montaient et descendaient déjà, les chefs de pièce ajustaient la hausse.

Bolitho emprunta sa lunette à Stayt et la pointa sur l'autre vaisseau. Il aperçut le hunier qui battait, libéré de sa vergue ; des hommes grimpaient dans la mâture tandis que d'autres se pressaient sur le château avant autour du câble. La citerne était encore amarrée à couple, des hommes fixaient *l'Argonaute* qui arrivait droit sur eux.

Le câble se rompit, et le deux-ponts français commença à tomber dans le lit du vent. La toile battait en désordre en tous sens, l'équipage essayait de reprendre en main le bâtiment.

— Batterie bâbord, parés !

Keen dut plisser les yeux pour éviter la lumière du soleil. Il attendit que le grand pavillon tricolore se fût affalé sur le pont, remplacé par le pavillon écarlate qui montait le remplacer à la corne. En tête du mât de misaine, la marque de Bolitho flottait fièrement au vent. Keen entendit un aspirant qui poussait des vivats.

Le bâton de foc de *l'Argonaute* croisa les bossoirs de leur adversaire qui se trouvait à moins d'une encablure.

Keen brandit son sabre. Il entendit à l'avant le raclement d'un aspect, on faisait pivoter la caronade tribord. Son énorme boulet de soixante-huit livres serait le premier à partir. Les autres pièces allaient faire feu au fur et à mesure qu'elles trouveraient leur cible, pas en bordée, mais un pont après l'autre, deux par deux.

— Dès que parés, les gars !

La lame s'abattit dans un grand éclair de lumière.

— Feu !

X

LA RÉCOMPENSE

Sans changer d'amures ni modifier sa route ne fût-ce que d'un degré, *l'Argonaute* passa derrière le deux-ponts français à la dérive. La coque tremblait violemment à chaque départ. Les chefs de pièce étaient si concentrés que les coups des pièces qui tiraient deux par deux se confondaient en une seule explosion.

Bolitho vacilla et manqua même glisser sur le pont au passage d'une lame. Ses narines se dilataient à l'odeur âcre de la fumée, ses oreilles bourdonnaient du tonnerre de la canonnade. La caronade avait ouvert le feu, mais, à presque une encablure, c'était plus pour le principe que pour le résultat.

Keen s'épongea le visage. Les pièces de la dernière division venaient de reculer dans leurs palans, les servants se précipitaient pour écouvillonner avant de recharger. Le français avait été sévèrement touché et les blessures fumantes qui parsemaient son tableau étaient là pour montrer à quel point les coups avaient fait mouche. Quelques pièces avaient fait feu en retour, un boulet s'était écrasé dans les œuvres vives de *l'Argonaute* comme un poing clouté de fer.

Des hommes se hélaient, couraient pour rattraper le temps perdu, pour être les premiers à mettre en batterie et à répliquer.

Keen examinait avec la plus grande attention le français qui envoyait sa voile de misaine puis son grand hunier. Il gouvernait à présent, mais se retrouvait travers à la mer et au vent tout en essayant de contenir son assaillant.

Il cria :

— Parés ! Sur la lame, monsieur Paget !

Il jeta un coup d'œil à Bolitho, une fraction de seconde. Il était comme il l'avait toujours connu : très droit, faisant face à l'ennemi qu'il ne voyait pourtant pas.

— Bordée tout à la fois !

Ce serait peut-être leur unique occasion. Il se tourna brièvement vers la corvette espagnole, loin derrière eux à présent, simple spectateur, aussi étonné qu'impuissant.

La coque essayait davantage de coups, et un homme se mit à hurler de douleur.

Keen brandit son sabre ; le soleil qui chauffait lui remplissait les

yeux de larmes.

— Envoyez !

Au son des sifflets, les mâts de hune de *l'Argonaute* s'inclinèrent et une nouvelle bordée partit avec une telle violence qu'on eût dit qu'il avait heurté un récif.

De la fumée, des débris de bourre carbonisée volaient de partout, mais Keen eut tout de même le temps de voir la bordée franchir l'espace étroit, la crête des vagues brisée par la force et la masse du métal.

Il vit le bâtiment ennemi trembler, puis partir de travers lorsque cet instrument de massacre lui tomba dessus. Du bois et des morceaux de grément jaillissaient dans toutes les directions, la coque disparut derrière les fragments qui retombaient et les gerbes d'embruns.

— Les lumières ! Écouvillonnez ! Chargez !

La voix de Paget dominait le vacarme, le vent, le grincement des palans, comme une sonnerie de clairon.

Allday profita d'un instant de calme pour s'écrier :

— On les a touchés, amiral ! Ses voiles sont toutes trouées !

Il était tout excité, presque fou, comme sont les hommes au combat.

Bolitho se cramponnait à la lisse, de peur de perdre son équilibre encore une fois. Il avait l'impression d'avoir entendu la bordée faire but, même à cette distance.

Il ordonna laconiquement :

— Rapprochez-vous encore, commandant Keen !

Le lieutenant de vaisseau Stayt baissa sa lunette pour le regarder.

Il avait surpris le rapide coup d'œil de l'intéressé, qui avait enregistré le changement de ton, soudain si réglementaire.

— Venez sur tribord, monsieur Fallowfield...

Keen n'alla pas plus loin : plusieurs boulets venaient de s'écraser sur la coque, quelques hamacs furent éjectés de leurs filets à l'avant dans un énorme désordre, comme des cadavres qui auraient bondi. Il cria :

— Ils tirent des boulets à chaîne ! – et se tournant vers le maître pilote : Rapprochez-vous autant que vous pouvez !

Quelques hommes coururent aux bras tandis que, sur le pont supérieur, les autres s'activaient autour des dix-huit-livres avec leurs anspects, leurs leviers et leurs palans, modifiaient le pointage pour garder l'ennemi dans leurs sabords.

— Feu !

Une nouvelle bordée partit dans un grondement de tonnerre ; entendant un homme hurler, Bolitho crut qu'il s'agissait d'une âme démente précipitée en enfer.

— Son artimon tombe ! s'exclama Allday. Il essaie de virer, d'éviter l'Ecrabouilleur à son arrière !

Bolitho s'empara d'une lunette et la plaqua contre son œil droit. Il en avait couru des vertes et des pas mûres sur le compte de Nelson à Copenhague, mais elles n'amusaient plus guère Bolitho. Il aperçut la silhouette vague du français qui grossissait au fur et à mesure que l'*Argonaute* se rapprochait, pointant droit sur son arrière.

L'autre commandant n'avait pas encore réussi à reprendre totalement le contrôle que la seconde bordée frappait son bâtiment en le dévastant sur toute sa longueur. Au lieu de continuer à virer, il commença à tomber sous le vent, tandis que, çà et là, le long de sa muraille ravagée, quelques pièces tiraient encore. Sur le passavant, de courts éclairs signalaient la présence cachée de tireurs d'élite.

— Gouvernez comme ça !

Keen s'accroupit pour examiner la situation à travers le voile de fumée et le fouillis des manœuvres. Le vent avait forcé ; il fallait reprendre l'avantage du vent, sans quoi adieu le bénéfice d'avoir fondu sur la proie. Il aperçut la citerne qui chavirait, précipitant à la mer hommes et tonneaux. La coque était tellement trouée qu'elle ne flottait plus que par miracle. De l'autre bord, celui qui n'était pas engagé, un canot de rade, un yawl, avait coupé ses amarres et essayait de se libérer du gros vaisseau pour ne pas connaître le sort de l'allège.

Keen ne lanterna pas.

— Monsieur Fallowfield, virez de bord et venez tribord amures !

Le français était toujours vent de travers et avait du mal à prendre de l'erre avec le fouillis d'espars et de grément qu'il traînait derrière lui. La citerne réduite à l'état d'épave coulait rapidement, mais il vit qu'elle était encore amarrée par l'avant au deux-ponts. Ou bien ils n'avaient pas eu le temps de tout larguer, ou bien ceux qui en avaient reçu l'ordre avaient été fauchés par la dernière bordée. Mais Keen avait participé à trop de combats pour ne pas savoir avec quelle rapidité le sort peut basculer. Le désastre qui l'avait frappé par surprise n'avait pas fait perdre la tête au commandant français : il avait donné l'ordre à ses canonnières de charger avec des boulets à chaîne. Une bordée bien pointée pouvait toucher un espar vital – la victoire ou la défaite se décidaient sur ce genre de différence ténue.

On hurla des ordres, et les hommes se jetèrent une fois encore sur les bras. Bolitho sentit passer le vent d'un projectile, entendit un grand craquement et en eut le souffle brutalement coupé. La balle de mousquet arracha un fusilier aux filets, lui emportant la moitié du crâne. Ses camarades quittèrent leurs postes, on les appelait aux bras d'artimon. Le vaisseau virait à toute allure et se retrouva bientôt du bord opposé.

Keen s'approcha de Bolitho.

— Ils vous voient, amiral ! Prenez ma vareuse ! cria-t-il en s'efforçant de couvrir le tumulte que faisaient les canons et les cris.

— Mais je *veux* qu'ils me voient ! riposta Bolitho, qui refusa en s'accrochant à un hauban.

Les coups pleuvaient toujours autour de lui, les balles allaient se ficher dans les hamacs de l'autre bord ou frappaient le plancher de pont. Bolitho sentait la colère monter en lui, chassant le peu de prudence et de raison qu'il avait pu lui rester. Keen était à des lieues de le comprendre. Quant à lui, il avait peur de lâcher sa prise et de se déplacer ainsi que l'eût fait un homme valide. Avec ses épaulettes dorées il offrait une cible de choix, mais il aimait encore mieux cela que de perdre une nouvelle fois l'équilibre au milieu de tous ces hommes qui se battaient autour de lui pour leurs vies.

Boum... boum... boum, le français se remettait à leur retourner le tir.

Bolitho leva sa lunette, puis l'appliqua fermement contre son œil. Il était difficile de la garder droite en la tenant d'une seule main. Il aperçut le français, devenu soudain énorme et impressionnant, avec sa masse qui dominait les bossoirs tribord de *l'Argonaute*. Depuis que le brutal changement d'amures de Keen avait encore réduit la distance, le commandant français n'avait plus aucune chance de rompre, de virer pour reprendre le combat, ni même de fuir.

L'étrave de l'ennemi s'élevait toujours davantage, comme isolée du reste du bâtiment par le grand trou qu'avait causé la chute de l'artimon dans la structure.

Keen lui cria :

— Nous allons passer à une longueur de chaloupe, amiral !

Une vigie attendit une pause dans la fusillade pour crier :

— Bâtiments à bâbord, commandant !

— Un officier en haut ! ordonna Keen.

Il plongea, se mit à tousser quand un boulet arriva à travers les filets en faisant voler des débris de hamacs. S'il n'y avait pas eu ce changement de route, cet endroit aurait été rempli de fusiliers.

Un mousse, à peine mieux qu'un enfant, qui courait ou presque pour apporter une charge à un neuf-livres sur la dunette fut frappé au moment où il atteignait la pièce. Les servants horrifiés se firent asperger de sang, le boulet l'avait coupé très proprement en deux, si bien que ses jambes continuaient à courir alors que son torse était déjà tombé sur le pont.

— En route nordet-quart-est, commandant !

Keen fit un grand signe en direction du gaillard d'avant, mais l'armement de la caronade n'avait probablement pas besoin d'encouragements cette fois. Les pièces avaient des servants en surnombre, les canonnières des pièces bâbord qui n'étaient pas

engagées.

Les balles de plus en plus nombreuses passaient en miaulant au-dessus d'eux et plusieurs voiles commencèrent à faser, constellées de trous. Des débris de gréement encombraient les filets et les passavants.

Le capitaine Bouteiller hurla :

— Occupez-vous de ces fichus tireurs, Orde !

On entendit la puissante détonation d'un pierrier, et Bolitho revit en pensée Okes faisant feu sur la chaloupe française. Il sentit le pont trembler sous ses pieds et comprit qu'un boulet avait manqué l'atteindre. Il ne broncha pas. Il avait besoin de « le » voir, de savoir qui avait fait ça.

Une voix réussit à se faire entendre dans le tohu-bohu :

— Ce sont des Espagnols, commandant !

Bolitho entendit Keen qui donnait des ordres. Des Espagnols. Des bâtiments basés dans les parages et qui venaient chasser l'intrus de leurs eaux.

— Feu !

Le vaisseau trembla violemment quand la caronade fit feu sur l'arrière de l'ennemi, presque à bout portant.

Le boulet frappa de plein fouet, tout le tableau sculpté tomba d'un seul bloc dans la coque lorsque l'énorme bombe explosa à l'intérieur du bâtiment. Sa charge de mitraille fit des ravages chez les servants de pièces entassés là et transforma l'entrepont confiné en une scène de carnage.

Comme *l'Argonaute* continuait de tourner sans le moindre remords autour de la poupe démolie, une autre bordée meurtrière avait fait son œuvre. La batterie basse avait eu le temps de charger à la double, comme si les officiers avaient compris que là résidait leur seule et dernière chance avant que le vent qui fraîchissait poussât *l'Argonaute* à les longer, sinon à les heurter.

Keen observait le spectacle, tétanisé par ce qu'il voyait. La hune de l'ennemi tomba, la volée d'une pièce explosa dans l'entrepont dans une boule de feu. Des marins terrifiés avaient sans doute négligé d'écouvillonner avant d'enfourner une nouvelle charge, ou encore un canon usé qui avait fait périr ses servants.

— Les Espagnols seront sur nous d'ici une heure, amiral, même avec ce vent ! cria Keen. Dois-je rompre le combat ?

Des coups redoublés partaient de la batterie basse de *l'Argonaute*, les longs trente-deux-livres causaient des ravages à l'ennemi, qui semblait à présent désarmé, soit que son gouvernail fût hors d'état ou qu'il n'y eût plus de timonier valide.

Keen, qui ne recevait pas de réponse, courut vers lui, tremblant de le trouver atteint par un tireur d'élite.

Mais il observait l'autre bâtiment, la tête tournée comme si cela améliorerait sa vision.

Keen revint à la charge :

— Il ne va plus pouvoir se battre très longtemps, amiral !

— S'est-il rendu ?

Keen le regardait, il reconnaissait à peine sa voix, ce ton sec, impitoyable.

— Non, amiral.

Bolitho ferma les yeux, un boulet venait de passer dans les enfléchures, et un homme se mit à hurler comme une femme à l'agonie.

— Il doit être mis hors d'état de jamais se battre. Continuez le combat – et le prenant par le bras, comme pour le contraindre à se dépêcher : Si nous le laissons comme il est, le prévint-il, il va jeter l'ancre. Je veux que vous le détruisiez. De fond en comble.

Keen hocha la tête, étourdi tant par le grondement et le tonnerre des canons que par les cris d'excitation des fusiliers, qui faisaient feu de leurs longs fusils avant de recharger avec le même soin qu'à la parade et de chercher de nouvelles cibles sur les ponts de l'ennemi.

Au bord de la nausée, il regardait le sang qui s'écoulait par-dessus bord ; on imaginait aisément le spectacle d'horreur dans les entreponts. Paget leva les yeux vers lui : deux billes claires dans ce visage noirci par la fumée.

Keen lui fit un signe de tête et, quelques secondes plus tard, la bordée partit : une bordée calculée, posée. Il ne restait quasiment plus une seule pièce pour leur donner la réplique. Dans sa lunette, Keen vit le mât de misaine qui commençait à plonger dans la fumée.

Il fit un signe à Stayt, qui empoigna un porte-voix et commença à grimper avec agilité dans les enfléchures d'artimon.

— *Abandonnez*^[2] !

Mais pour toute réponse il eut une nouvelle salve de mousquet.

Les voiles gonflées de *l'Argonaute* prenaient le vent, et Fallowfield commença à l'éloigner de la coque dématée à la dérive.

Keen jeta un rapide coup d'œil à Bolitho : son expression était toujours la même.

Il leva son sabre, en ayant une pensée pour la jeune fille qu'il avait mise à l'abri dans la cale, très loin sous ses pieds, et pour les cadavres qui gisaient près des pièces. Dieu soit loué, quelqu'un avait jeté un bout de toile sur le corps du mousse coupé en deux par le boulet ennemi.

À vrai dire, ce n'était même plus une bataille. L'ennemi était comme une bête aux abois et attendait le coup de grâce pour mourir.

Le chef de pièce le plus proche gardait les yeux fixés sur lui, le boutefeux déjà tendu.

— Paré à tirer !

Il entendit les ordres passés au sifflet à l'attention de la batterie basse et se prépara lui-même à la bordée. Mais un homme cria :

— Le pavillon blanc, commandant !

Keen se tourna vers Bolitho, espérant, mais à peine, qu'il donnerait l'ordre de suspendre le feu. Bolitho perçut ce regard et se tourna vers lui. Il ne distinguait qu'une vague silhouette, la tenue bleu et blanc de Keen, une chevelure blonde. La fumée et la fatigue lui picotaient les yeux, mais il réussit pourtant à prononcer d'une voix calme :

— Donnez-leur l'ordre d'abandonner leur navire. Puis coulez-le.

— Il y a énormément de fumée, commandant, fit Paget. Je crois qu'il a pu prendre feu.

Bolitho attendit que le pont fût un peu stabilisé avant de se diriger vers la lisse de dunette. Il distinguait de faibles cris à bord de l'autre bâtiment, sentait le souffle chaud du gréement carbonisé qui pouvait d'un instant à l'autre transformer le vaincu en véritable enfer. Il commenta sobrement :

— La guerre n'est pas un jeu, Val, ni une joute d'honneur d'où l'on sort preux ou félon. Souvenez-vous du *Suprême*, lui dit-il, la voix soudain durcie. Ils n'ont eu aucune pitié pour ce pauvre Hallowes, je n'en aurai aucune pour eux.

Il fit demi-tour et gagna l'autre bord. Ses pieds glissèrent dans le sang, à l'endroit même où le fusilier était tombé quand un boulet était passé à quelques pouces de lui.

— Rectification, commandant, cria Paget, c'est le yawl qui a pris feu !

Keen leva sa lunette et aperçut le petit bâtiment qui s'éloignait du deux-ponts en dérivant. À son grand étonnement, il vit des hommes sauter par-dessus bord sans essayer de combattre les flammes. Un boulet perdu de la dernière bordée tirée par l'*Argonaute*, sans doute, ou peut-être encore un morceau de toile enflammée tombé des espars brisés et qui avait agi comme une torche...

Bolitho, qui avait dû entendre toutes ces spéculations, les interrompit sèchement :

— Remettez en route, je vous prie ! Ce yawl devait être en train d'embarquer de la poudre à bord du français !

Les sifflets reprirent et des hommes coururent à leurs postes tandis que d'autres gagnaient les vergues au-dessus des voiles trouées, tandis que le bâtiment prenait doucement le cap qui le menait vers un horizon accueillant.

L'explosion retentit comme l'éruption d'un volcan, immobilisant sur place les hommes dans la position où ils se trouvaient, incrédules, totalement déconcertés. Elle secoua violemment l'*Argonaute*, comme

pour en tirer une dernière vengeance.

Le flanc caché du deux-ponts encaissa de plein fouet la force de la déflagration, et c'est au moment précis où la muraille d'eau se mit à retomber qu'il commença à chavirer. L'explosion avait totalement détruit le yawl, il ne restait pas même un morceau de bois pour indiquer sa présence. Il avait dû s'encastrer dans les œuvres vives du deux-ponts comme un étoc.

Keen regardait le spectacle, incapable de dominer l'horreur qui l'envahissait. S'il avait été un peu plus près, *l'Argonaute* aurait connu le même sort.

Bolitho traversa la dunette et s'arrêta face au petit groupe d'officiers qui se trouvait là.

— Voilà qui va *nous* épargner bien des ennuis, messieurs.

En se retournant, il aperçut Allday qui lui ouvrait le chemin. La fumée avait aggravé l'état de son œil et il avait du mal à distinguer les visages. Mais eux étaient totalement sous le choc, comme il l'avait voulu.

Tandis qu'il se dirigeait vers l'arrière, plusieurs des marins, noircis par la fumée, se mirent à pousser des vivats. L'un d'eux, plus audacieux que les autres, se permit même de lui mettre la main dans le dos.

Les hommes de Keen, *ses hommes* ! Il aurait bien aimé que tous ceux qui, à terre, considéraient ces gens-là comme faisant partie du décor eussent pu les voir en cet instant. Ils n'ergotaient pas sur ce qu'il fallait défendre ou ne pas défendre, aucun d'eux n'avait choisi d'être là. Mais ils se battaient comme des lions, pour leurs voisins, pour leur bâtiment. C'était leur monde à eux, et cela leur suffisait.

Il songeait à l'étonnement de Keen lorsqu'il lui avait ordonné de poursuivre le combat. Pendant un court instant, il avait éprouvé un sentiment plus fort que la colère, plus fort que la douleur de cette souffrance qui lui avait été infligée lorsqu'il avait été touché et rendu presque aveugle. De la haine, certainement, une pulsion violente, impitoyable qui lui avait presque fait ordonner une bordée supplémentaire. L'ennemi était déjà vaincu lorsqu'un homme, sans doute devenu à demi fou, avait brandi le pavillon blanc au bout d'une gaffe. Il en était honteux après coup, apeuré presque. *La haine*. Voilà qui dépassait son entendement, un sentiment qui lui était aussi étranger que la lâcheté : il ne se reconnaissait pas lui-même.

Le pont s'inclinait, le vent gonflait la grand-voile que l'on venait d'établir. *L'Argonaute* s'éloignait toujours du vaisseau à l'agonie et de la grande tache d'écume où se débattaient quelques survivants. Ceux-là du moins seraient repêchés par l'espagnol.

Keen l'avait regardé en face, avait constaté l'effet produit par ses commentaires particulièrement durs sur ses jeunes officiers et

aspirants. Il avait pourtant déjà observé Bolitho dans toutes les situations imaginables, et, quand il aimait quelqu'un, il n'en demandait pas plus. Mais, dans des moments comme celui-là, avec lui, il perdait son latin.

Tuson s'essuyait les doigts un par un avec une petite serviette et regardait Bolitho d'un air sévère.

— Continuez comme ça, sir Richard, et je ne réponds plus de votre vue.

Il s'attendait à essayer une verte réplique, mais fut encore plus blessé de voir Bolitho faire la sourde oreille. Il s'était approché des fenêtres de poupe et restait assis là à contempler l'eau qui miroitait à l'arrière, nonchalante, comme si la vie l'avait quitté.

Le bâtiment vibrait et résonnait de coups de marteau, des palans grinçaient, on montait dans les hauts des cordages neufs pour remplacer ceux qui avaient disparu ou avaient été endommagés au cours de ce violent et bref combat.

L'ambiance était presque guillerette dans tout le bord. C'était leur victoire. Cinq hommes étaient morts, deux étaient grièvement blessés. Tuson lui avait dit que tous les autres n'avaient que des égratignures ou des contusions. La violence même de leur assaut avait limité les pertes dans des proportions que Bolitho avait peine à imaginer. Il avait parfaitement entendu ce que venait de lui dire Tuson : il n'y avait pas lieu de discuter ni de couper les cheveux en quatre.

Il aperçut à travers la vitre épaisse la silhouette brouillée de *l'Icare*, dont le hunier paraissait presque blanc au soleil de midi. *Le Rapide* avait pris poste sur leur avant et, sauf les réparations en cours ou l'immersion des morts, rien ne rappelait plus qu'ils venaient de détruire un vaisseau français de troisième rang. Keen avait pu lire son nom, la *Calliope*, avant que le terrible Ecrabouilleur eût réduit son tableau en bouillie.

Tuson poursuivit :

— Si vous voulez un conseil, amiral...

Bolitho se tourna vers lui.

— Vous êtes bien bon. Mais quel conseil voulez-vous me donner ? Lorsque j'essaie de marcher, je titube comme un matelot ivre et je distingue à peine un homme d'un autre. Alors, votre conseil...

— Cela n'a pas empêché, amiral, que vous ayez remporté une victoire.

Bolitho lui montra la portière d'un geste vague :

— C'est eux qui l'ont remportée, mon vieux.

— Que diriez-vous d'obtenir un second officier de pavillon ? demanda alors Tuson – que Bolitho fit volte-face ne le retint nullement

d'aller au bout de sa pensée : De la sorte, vous pourriez bénéficier d'un meilleur traitement.

— Ce n'est pas moi qui commande en Méditerranée et je ne réclamerai aucune faveur, même auprès de Nelson. Les Français vont sortir, je le sais. Ici je le sens, dit-il en se frappant la poitrine.

— Et la jeune fille ? Que va-t-elle devenir ?

Bolitho se laissa retomber. Le soleil était horriblement chaud et brûlait sa chemise à travers les vitres.

— Je m'arrangerai.

Tuson esquissa ce qui aurait pu ressembler à un sourire :

— Vous ne voulez pas me mêler à cette histoire, c'est bien cela, amiral ?

On toquait à la portière : Keen fit son entrée. Au cours de ces trois journées depuis la bataille, il n'avait pour ainsi dire pas arrêté. Cependant, comme son équipage, cette victoire sans phrase le soulageait de sa tension, balayait ses incertitudes.

Keen évita le regard du chirurgien : il ne voulait pas risquer d'apprendre de mauvaises nouvelles.

— Vous vous sentez bien, amiral ?

— En tout cas, ce n'est pas pire, répondit Bolitho en lui montrant un siège.

Keen l'observait, notant la manière dont il tapait du pied la toile du pont.

— *Le Rapide* vient de signaler un bâtiment dans le suroît, amiral. Un petit bâtiment, mais il arrive toute la toile dessus.

— Je vois.

Keen essayait de dissimuler son inquiétude. Bolitho paraissait indifférent. L'enthousiasme et l'énergie dont il avait fait preuve lorsqu'ils avaient vaincu semblaient envolés.

— L'aspirant de quart, amiral ! annonça le factionnaire.

Keen soupira, s'approcha de la portière de toile. Il se pencha sur la silhouette ébouriffée et demanda :

— Eh bien, monsieur Hickling, ne me faites pas languir.

Le jeune garçon se tortillait, soucieux de ne pas oublier sa commission, mot pour mot.

— Mr. Paget vous présente ses respects, commandant.

Son regard, par-delà son interlocuteur, allait jusqu'à la seconde chambre, et à Bolitho, dont la silhouette se découpait sur la mer chatoyante. Hickling avait tout juste treize ans, mais il avait vécu tout rengagement dans l'entrepont, avait vu un homme fauché par des éclis. Et pourtant, songea Keen, il était comme avant.

Hickling poursuivit :

— La voile a été reconnue comme étant le brick la *Luciole*, commandant.

Bolitho bondit sur ses pieds et s'exclama :

— En est-on bien sûr ?

Hickling regardait son amiral avec une certaine curiosité, sans être outre mesure impressionné. Il était sans doute encore trop jeune pour cela.

— Mr. Paget dit que *Le Rapide* le certifie, sir Richard.

Bolitho lui posa la main sur l'épaule :

— Voilà de bonnes nouvelles.

Hickling regardait fixement cette main, n'osant pas bouger. Bolitho ajouta :

— Votre officier m'a rapporté avec des éloges votre conduite sous le feu. Vous vous êtes bien comporté.

Quand l'aspirant se fut retiré :

— C'était gentil à vous, amiral, commenta sobrement Keen. Peu de gens auraient eu cette attention.

Bolitho retourna à son banc. Keen nota qu'il marchait à pas mesurés, comme s'il tâtait les mouvements du bâtiment, dans la crainte d'un piège.

Bolitho savait bien que Keen l'observait, craignait pour lui. *Comment lui faire comprendre ce que je ressens ? Comment lui dire que l'inquiétude me met hors de moi ? Haine, vengeance, dureté, voilà des sentiments qui ne devraient avoir aucune place dans mon existence, et pourtant...*

— Si je l'ai eue, cette attention, c'est que je n'ai pas oublié, Val. Lorsque j'avais son âge, et lorsque vous aviez le sien, vous vous rappelez ? On se fait houspiller à coups de pied dans le cul, personne ne vous respecte ni ne vous fait confiance, alors qu'un seul mot pourrait faire tant de différence ? J'espère bien ne jamais l'oublier tant que je respirerai, conclut-il avec un hochement de tête.

Le chirurgien prit sa sacoche.

— Je vous souhaite une bonne journée, messieurs – et, se tournant vers Keen : Je pense, commandant, qu'avec l'arrivée du jeune Mr. Bolitho, nous allons gagner un allié dans cette difficile situation.

— Ah ! l'infect bonhomme ! grogna Bolitho.

Keen referma la porte :

— Ce qu'il dit est assez sensé.

Bolitho tressaillit soudain : Adam ne savait rien. Qu'allait-il en penser ?

Comme s'il lisait en lui, Keen reprit gentiment :

— Votre neveu est fier de vous, tout comme je le suis.

Bolitho ne répondit pas et, lorsque Keen remonta sur le pont, il avait toujours les yeux fixés sur l'horizon.

Keen salua d'un signe de tête ses officiers puis examina l'état du ciel. Temps clair, mais frais, il s'approcha de la lisse et se pencha pour

inspecter le pont, la place du marché, comme disait Bolitho. Le maître voilier et ses aides étaient occupés, avec leurs alènes et leurs paumelles, à réparer, à renforcer ce qui en avait besoin. Le bosco et le charpentier discutaient de leurs stocks de bois, l'air était rempli d'une lourde odeur de goudron.

Mais Keen songeait aux suites de cette bataille. Il l'avait prise dans ses bras, quel soulagement, ce bonheur incroyable qu'ils se donnaient l'un à l'autre comme un joyau brillant et précieux qui sort du four à la forge !

Elle avait enfoui son visage contre sa poitrine, elle le serrait tant qu'il avait senti la cicatrice qu'elle avait dans le dos à travers sa chemise.

L'ultime et terrible explosion avait touché la cale comme une boule de feu. Ozzard le lui avait raconté. La jeune fille lui avait pris la main, ainsi que celle de Millie, la servante. Elle était plus courageuse qu'eux tous, Ozzard avait insisté là-dessus.

Il aperçut Allday près des embarcations que l'on venait de ressaisir sur les chantiers. Il avait l'air sombre et se mesurait au second maître d'hôtel. Les choses avaient l'air de prendre mauvaise tournure. Tout comme le chirurgien, Keen se prenait à regretter la présence à son bord de Bankart.

— Ohé, du pont ! Voile par bâbord avant !

Keen jeta un coup d'œil à Paget et lui fit un signe de tête. L'arrivée de la *Luciole* n'aurait pu être mieux minutée. Le jeune Hickling ne savait pas à quel point son message avait été le bienvenu.

Des nouvelles du pays, peut-être une lettre pour l'amiral. Il était encore trop tôt pour espérer un courrier de Londres relatif à Zénoria. Mais il fallait bien que les choses se fissent, état de guerre ou pas. Il songeait à elle, serrée dans ses bras, il se sentait si bien, elle lui manquait tant !

Paget, qui l'observait, se détourna, content.

Le commandant avait l'air heureux. Et, pour un second, cela compte plus que tout.

Bolitho se releva pourtant en entendant au-dessus de sa tête des bruits qui lui étaient si familiers et des murmures près de la claire-voie. On avait rappelé les hommes aux bras, le bâtiment amiral s'apprêtait à mettre en panne pour accueillir le commandant du brick.

Il aurait tant aimé être à la coupée lorsque Adam arriverait à bord ! Mais c'était la place de Keen : un commandant se devait d'en accueillir un autre.

La garde se rassemblait, quelques fusiliers allaient rendre à Adam les honneurs auxquels il avait droit.

S'il se tenait à l'écart, ce n'était pas simplement une affaire de

protocole, il le savait bien. Il craignait surtout ce que pourrait penser et dire son neveu lorsqu'il le retrouverait.

Allday sortit de la chambre à coucher et lui tendit sa vareuse. Bolitho était si soucieux que, pour une fois, il ne remarqua même pas son humeur bougonne.

Il aurait peut-être une lettre de Belinda, et elle...

Il leva la tête en entendant la voix de Paget qui se répercutait en écho sur le pont.

L'Argonaute mit la barre dessous et, dans le fracas des voiles qui faseyaient, commença à se balancer avant que les quelques voiles qu'il portait encore fussent bordées convenablement.

Bolitho avait eu le temps d'apercevoir brièvement le brick à travers les vitres dégoulinant d'eau : son pavillon faisait une tache de couleur, comme une plaque de métal qui bat au vent.

Il se demandait si l'arrivée de la *Luciole* avait été remarquée par quelque bateau de pêche invisible et si le but de sa mission était déjà connu d'un espion à Gibraltar ou d'un traître à Londres.

Il entendit une embarcation qui passait tout près, des ordres aboyés : le bosco se dirigeait vers le porte-cadènes. Ce commandement, Adam l'avait mérité plutôt deux fois qu'une.

Allday le regardait, l'air triste. Il ne supportait pas de le voir sans ressort, aussi peu confiant. Il avait tenté de le protéger lorsqu'ils avaient engagé le français, craignant pour sa sécurité alors qu'il se tenait là, incapable ou insoucieux de se mettre à l'abri. Bolitho fit enfin :

— Cela fait du bien de l'avoir avec nous, même si cela ne dure pas, hein, Allday ? Inch va nous rejoindre d'ici un jour ou deux, puis nous partirons tous ensemble à la recherche de Jobert !

Allday décrocha le vieux sabre. Il haïssait Jobert, l'homme qui avait fait de Bolitho ce qu'il était devenu.

Les sifflets, les fusiliers qui faisaient claquer la crosse de leurs mousquets, Bolitho revoyait clairement tout cela, ce cérémonial auquel il avait assisté des centaines de fois, que ce fût en l'honneur d'autres ou pour lui-même.

Une éternité passa avant que Yovell vînt ouvrir la portière de toile. Bolitho s'avança pour l'accueillir en faisant bien attention de toujours se trouver à portée d'une table ou d'un siège qui pourrait lui servir d'appui, désespéré à l'idée de laisser voir quoi que ce fût.

Ce n'était pas un visiteur qu'il y avait, mais deux.

Il prit les mains d'Adam et comprit tout de suite qu'il savait.

— Comment va, mon oncle ?

Adam n'essayait même pas de dissimuler son inquiétude.

— Comme ça – et, changeant de sujet : Vous manquez à vos devoirs, monsieur, le gronda-t-il, qui est notre hôte ?

— Mr. Pullen... de l'Amirauté, répondit Adam, qui semblait mal à son aise.

L'homme avait la poignée de main fort peu sympathique :

— Je me rends à Malte, sir Richard – et, d'un ton qu'on aurait pu croire enjoué : Ma destination finale.

— Eh bien, prenez donc un siège. Allday, allez me chercher Ozzard.

Il savait qu'Adam l'observait, essayait de jauger la mesure de ses souffrances, comme Keen l'avait fait.

— Et qu'est-ce qui vous amène ici, monsieur... euh... Pullen ?

L'homme s'assit. Il était tout de noir vêtu. Il ressemble à un corbeau, songea Bolitho. Il se déplaça un peu, de manière à avoir la lumière dans le dos. Ainsi ils verraient son pansement, mais rien de plus.

— J'ai un certain nombre d'affaires à traiter à Malte, sir Richard. L'amiral Sir Hayward Sheaffe m'a donné des instructions.

Bolitho eut un sourire contraint :

— Des instructions secrètes, non ?

— Exactement, sir Richard – et, comme Ozzard s'approchait de lui avec un plateau : Du vin avec un peu d'eau me suffira, merci, s'excusa-t-il.

— Mon oncle, il faut que je vous parle, commença Adam.

Mis en alerte, Bolitho lui répondit :

— Cela ne peut-il pas attendre ?

Le dénommé Pullen sortit une enveloppe de sa veste et la posa sur la table. Bolitho la regarda ; il se sentait pris au piège, choqué par son sans-gêne.

— Et puis-je vous poser la même question, monsieur Pullen ?

L'homme haussa les épaules.

— J'imagine que vous avez de nombreuses préoccupations, sir Richard. Vous venez de livrer combat, quoique, lorsque je regarde autour de moi, j'aie du mal à y croire.

Bolitho réussit à dominer l'irritation qu'il sentait monter :

— Nous avons détruit un soixante-quatorze français.

Et il n'en dit pas plus.

— Parfait. Sir Hayward sera content, déclara-t-il sans quitter des yeux son verre de vin coupé. Je ne vais pas vous ennuyer, sir Richard, ce n'est après tout qu'un désagrément fâcheux, mais la chose n'en est pas moins nécessaire, je suis chargé de remettre à votre capitaine de pavillon une sommation à comparaître devant une commission d'enquête à Malte, sans délai.

Pas besoin de se demander pourquoi Adam avait tenté de l'alerter. Bolitho demanda calmement :

— Et de quoi s'agit-il ?

Pullen avait l'air fort content de lui.

— Il y a deux raisons ennuyeuses, d'après ce que j'en sais, sir Richard. Il s'est comporté de façon insensée en ne tenant pas compte d'un ordre du gouvernement et en arrachant une femme (il insista sur le mot comme s'il avait quelque chose d'obscène), en enlevant une femme à ceux qui en avaient la garde. Je pense qu'il sera en mesure d'exposer ses raisons, pour peu fondées qu'elles soient, mais je dois souligner...

— Qui a formulé cette accusation ?

Pullen poussa un soupir.

— Elle a fait l'objet d'un rapport écrit, sir Richard. Comme je vous l'ai dit, il n'y a là rien qui puisse vous inquiéter ou vous troubler. Un désagrément, rien de plus.

Bolitho lui répondit d'une voix calme :

— Vous êtes un impertinent, monsieur. On a maltraité cette femme, elle a été fouettée ! Le capitaine de vaisseau Keen a fait son devoir !

— Et moi le mien, sir Richard.

Bolitho répliqua en le regardant droit dans les yeux :

— Ceci est un bâtiment de guerre, monsieur Pullen, pas un bureau calme et tranquille. Et ici, *c'est moi* qui commande. Je pourrais vous faire arrêter, vous faire fouetter jusqu'à ce que vous soyez à deux doigts d'en mourir et personne ne contesterait mes ordres (il entendait l'autre respirer bruyamment), il se passerait des mois avant que quiconque puisse s'en soucier et je serais curieux de savoir si vous appelleriez cela un *désagrément* !

Pullen avait du mal à reprendre son souffle.

— Je ne voulais pas vous offenser, sir Richard.

— Bon, admettons ! Mais croyez-vous que je vais laisser sans rien faire un brave officier voir son nom sali à cause de cette... de cette absurdité ?

Pullen se pencha en avant, il reprenait confiance.

— Alors, rien de tout ceci n'est vrai ?

— Je ne suis pas tenu de vous répondre.

Pullen se leva, reposa son verre encore plein sur la table.

— A moi non, sir Richard, mais vous verrez aussi dans vos ordres que vous êtes convoqué en même temps que votre capitaine de pavillon.

Bolitho le fixa :

— Quitter mon poste ? Savez-vous exactement ce que vous êtes en train de dire ? N'avez-vous aucune idée de ce que l'ennemi a l'intention de faire ?

— Ceci ne dépend pas de moi, sir Richard – et, s'inclinant : Si vous le voulez bien, j'aimerais me retirer, proposa-t-il, pour vous

laisser le temps d'arrêter votre décision.

Bolitho resta un long moment totalement immobile sous la claire-voie. Cela ressemblait à un mauvais rêve. Comme sa vue qui l'avait abandonné. Il fallait que l'horizon se dégageât bientôt.

Adam lui dit sur un ton amer :

— Il ne vous a rien expliqué du tout, mon oncle. Vous ne m'aviez pas parlé de cette femme... – il hésita. Il faut veiller à ce que cela ne donne pas prise aux commérages.

Bolitho le prit par le bras :

— Elle est à bord, Adam – et, se tournant lentement pour lui faire face : Si ce misérable, déclara-t-il, a transformé cette affaire en quelque chose de vulgaire et d'ignoble, il a causé bien plus de dégâts que ce que j'imaginai. C'est une gentille fille, elle est courageuse ; on l'a accusée à tort, déportée sans motif, et nous le prouverons.

La porte s'ouvrit, et Keen s'approcha lentement, la coiffure à la main au bout de son bras ballant. Il compléta :

— Mais, en attendant, ils vont la remettre aux fers sur un autre transport. Voyez-vous, expliqua-t-il à Adam, je l'aime. Je l'aime plus que ma vie.

Adam les regardait tour à tour : il comprenait soudain la profonde sincérité de Keen, et la compassion dont son oncle faisait preuve. Il leur dit enfin :

— Pullen est un joueur.

Ils le regardèrent à leur tour. Son visage bronzé s'était fait sinistre.

— Je pourrais l'accuser de tricher, le faire récuser...

Bolitho s'approcha et le prit par les épaules.

— Suffit. Nous avons déjà assez d'ennuis comme cela. Laissez votre sabre au fourreau. Dieu vous bénisse, dit-il en le serrant plus fort.

Adam annonça d'une voix misérable :

— J'ai une lettre de Lady Belinda – il la lui tendit. Je crois savoir pourquoi vous n'avez pas lu le pli de Pullen, mon oncle.

Il semblait encore sous le choc, ébahi par ce tout qu'il venait d'apprendre.

— Vous devez absolument partir sur-le-champ ? lui demanda Bolitho.

— Oui.

Adam baissa les yeux et sa mèche rebelle tomba sur son front.

— J'ai appris la nouvelle pour John Hallows, mon oncle. C'était mon ami.

— Je le sais.

Ils se dirigèrent tous deux vers la portière.

— Je vais devoir abandonner l'escadre au moment où ma

présence est la plus nécessaire, Adam, le temps que se règle cette tragique affaire. Je me ferai remplacer par Inch jusqu'à mon retour – et, à l'adresse de Keen : N'ayez crainte, je n'abandonnerai pas la jeune fille.

Adam suivit Keen sur la dunette. Pullen attendait à la coupée. Qui pouvait bien se trouver derrière ces accusations, se demandait-il ? Qu'elles fussent vraies lui semblait de moindre importance.

Il salua la garde, puis se tourna vers Keen :

— Vous pouvez compter sur ma fidélité, commandant – et effleurant son sabre –, sur la sienne aussi, lorsque vous en aurez besoin.

Enfin, derrière Pullen, il embarqua dans le canot.

Keen attendit que les avirons fussent à poste et s'approcha de son second.

— Nous mettrons à la voile dès que la lettre de l'amiral aura été portée à bord de la *Luciole*.

De toute évidence, Pullen eut bien aimé rester à bord en spectateur jusqu'à ce qu'ils eussent rallié Malte, où il aurait quitté son rôle pour celui de geôlier. Mais il allait devoir les attendre, encore plus déterminé depuis qu'il avait tâté de l'hostilité de Bolitho.

— Je suis désolé de tout cela, commandant, dit Paget, qui cilla sous le regard de Keen mais tint bon. Nous sommes tous désolés, c'est trop injuste.

Keen baissa les yeux.

— Merci. J'ai cru dans le temps que c'était bien assez de faire la guerre. Apparemment, certains estiment que mieux vaut nous battre entre nous.

Un canot alla déposer une lettre écrite à la hâte à bord du brick et, avant le crépuscule, la *Luciole* avait disparu sous l'horizon.

Keen arpentait la dunette en admirant le coucher du soleil. Tout compte fait, la *Luciole* ne leur avait apporté que de mauvaises nouvelles.

XI

S'OCCUPER DE SOI

Il était encore très tôt lorsque Bolitho monta sur la dunette. Deux jours s'étaient écoulés depuis que la *Luciole* les avait rejoints et qu'Adam lui avait appris toutes ces nouvelles.

L'*Argonaute* faisait route sans problème, bâbord amures sous focs et huniers. Les ponts étaient encore mouillés de la rosée nocturne. Les hommes, qu'éclairait une demi-lueur, lovaient des cordages qui traînaient ou briquaient le pont sous la surveillance des officiers marinières. Une fumée malodorante s'échappait de la cambuse, et on allait bientôt libérer tout le monde pour le déjeuner.

L'officier de quart, après la première surprise, s'empressa de passer du bord sous le vent. Les timoniers, eux aussi, avachis sur la double roue, fatigués de leur quart et ne pensant plus qu'au déjeuner, quelque misérable qu'il fût, rectifièrent vivement la position.

Un ou deux marins qui se trouvaient sur le pont levèrent les yeux. Ils n'avaient guère vu Bolitho depuis qu'il avait été blessé, et, par la suite, la fumée du combat l'avait mieux dissimulé qu'un déguisement.

La main en visière, il se mit à observer la terre. Une terre pourpre et bleu foncé posée sur un horizon gris acier. Quelques nuages épars se teintaient de rose et d'or au soleil levant. La mer était plus calme, le bâtiment plus stable.

Il gagna le milieu du pont, les mains croisées dans le dos. Il sentit son cœur battre un peu plus fort en essayant d'identifier quelques silhouettes. Il les reconnut toutes, sauf celles qui se tenaient à l'ombre des canons.

Il appela l'officier de quart.

— Bonjour, monsieur Machan.

L'officier salua avant d'accourir.

— Bien belle journée, sir Richard.

Il semblait à la fois confus et heureux.

Bolitho l'observait avec la plus grande attention, minutieusement même. Il le voyait mieux qu'il n'eût osé espérer et se souvenait maintenant d'avoir une fois confondu Sheaffe avec un autre officier. Puis il comprit que Machan commençait visiblement à se troubler sous ce regard insistant. Il lui demanda :

— *L'Hélicon* est-il en vue de là-haut ?

Ils avaient aperçu le bâtiment d'Inch et sa conserve juste avant la tombée de la nuit, mais la lumière du jour allait les rassembler tous, à l'exception du *Barracuda*, avec son camouflage bizarre, puis ils se sépareraient encore lorsque le vaisseau amiral les quitterait pour rallier Malte.

C'était pure folie, mais Bolitho savait bien que ses ordres ne laissaient nulle place au hasard ou à la spéculation. Convoqué devant une commission d'enquête, Keen devait s'y rendre à bord de son propre bâtiment. L'amener à bord d'un brick courrier en tant que simple passager lui eût presque sûrement valu la condamnation et l'aurait conduit directement devant une cour martiale.

Il avait repris sa promenade, tandis que Machan avait regagné son poste près des filets sous le vent. La nouvelle ne tarderait pas à se répandre, d'abord dans l'entrepont, puis dans toute l'escadre. L'amiral allait une fois de plus se retrouver aux premières loges.

Il laissa son esprit errer, repensant à la lettre de Belinda. À quoi donc s'était-il attendu ? Il ne savait toujours pas le dire. Sans être exactement expéditive, sa lettre n'avait aucune touche personnelle. Elle lui parlait des projets de Ferguson qui songeait à agrandir le jardin potager, du vieux receveur des impôts, dont la femme attendait un autre enfant.

L'expérience avait été bizarre, mais il n'avait pas souhaité se faire lire cette lettre par Yovell ou par Ozzard. À leur place, il avait demandé à la jeune fille de venir à l'arrière et de s'en charger. La voix de Belinda était devenue la sienne, mais sa lettre était fade, restait à la surface des choses. Elle ne faisait aucune mention de Londres ni de l'amertume qui avait entouré leur séparation.

Bolitho s'immobilisa : un rayon de soleil perçait à travers les enfléchures. Il sortit la lettre de sa poche, la leva au jour, en faisant bien attention à se cacher de l'officier de quart et de son aspirant.

Il arrivait à déchiffrer quelques mots. La veille, il n'aurait pas pu. La lettre se terminait par ces mots : « Votre femme qui vous aime, Belinda. »

Il se rappelait le son de son nom prononcé par les lèvres de Zénoria, il se souvenait de son émotion et du vague malaise que cela lui avait causé. « C'est une gentille dame, amiral », avait-elle dit en lui tendant la feuille.

Bolitho avait perçu chez elle une note de désespoir et d'envie. Elle savait, par Keen, pour Pullen. « Asseyez-vous plus près. » Puis il lui avait pris les mains, et lui était revenue en tête la première fois qu'il l'avait vue, ce moment où il avait enlevé sa vareuse aux brillantes épaulettes. Il avait dit : « Je tiendrai parole, n'en doutez pas. » Mais elle était sceptique, visiblement, sans quoi elle n'eût pas répondu : « Comment pouvez-vous m'aider à présent, amiral ? Ils

attendront. » Il avait senti ce mélange d'épouvante et de détermination : « Ils me prendront pas vivante. Jamais ! »

Il avait serré plus fort ses mains entre les siennes. « Ce que je vais vous dire doit rester notre secret. Si vous en parlez à mon capitaine de pavillon, il se rendra complice et il ne faut pas qu'on puisse le lui reprocher. » Elle avait un peu hésité avant de répondre : « Je vous fais confiance, amiral. Quoi que vous disiez. »

Bolitho rangea la lettre dans sa poche. Il ne savait pas encore trop bien quelle conduite adopter. Mais il fallait lui laisser de l'espoir, sans quoi elle risquait de se jeter par-dessus bord ou de se mutiler plutôt que d'encourir une nouvelle fois l'arrestation et la prison.

La vigie de hune cria :

— Ohé, du pont, voile dans le sudet !

Bolitho imaginait le bâtiment d'Inch qui se dirigeait vers *l'Argonaute*, ses voiles semblables à des coquillages rosés aux premiers rayons timides du soleil.

Il ramena ses pensées vers la jeune fille. Elle allait bientôt entendre parler de l'arrivée d'un nouveau vaisseau. L'étau allait encore se resserrer, un étau dont les branches étaient Malte et tous ces sauvages.

Keen arriva sur le pont, sans coiffure et sans vareuse. Il regarda Bolitho et commença à s'expliquer.

— Ne vous faites pas de souci, Val, lui dit Bolitho en souriant. Je n'arrivais pas à dormir, j'avais besoin de me dégourdir les jambes.

Keen eut une grimace de soulagement.

— Vous revoir sur le pont me fait chaud au cœur, amiral – et, reprenant un ton plus officiel : Je ne voudrais pas vous ennuyer une fois de plus, mais...

Bolitho le coupa :

— J'ai un plan.

— Mais, amiral...

Bolitho leva la main.

— Je sais ce que vous allez me dire, vous allez insister sur le fait que vous portez toute la responsabilité. Ma marque flotte sur cette escadre et, tant qu'il en sera ainsi, je conduirai les affaires de mes commandants, de mon capitaine de pavillon en particulier.

Le ton se fit plus amer.

— Depuis que mon frère a déserté pour rejoindre la marine américaine, certains ont essayé de jeter le discrédit sur ma famille. Mon père en a souffert, et j'ai manqué plus d'une fois être victime de leur méchanceté et de leurs manigances. Adam aussi, mais vous le savez. Je ne permettrai donc pas qu'on s'en prenne à vous uniquement pour me nuire.

— Vous pensez vraiment que quelqu'un cherche à vous nuire,

amiral ?

— Je n'en doute pas une seconde. Néanmoins personne ne va jusqu'à s'attendre à me voir vous décharger de toute responsabilité pour tout prendre sur moi.

Il n'était pas difficile de deviner pourquoi Pullen, ce vautour, s'était montré si sûr de lui.

L'idée, à mesure qu'il la formulait, le glaçait, le remplissait de la même colère que celle qu'il avait ressentie lorsqu'il avait ordonné de tirer une dernière bordée sur le deux-ponts français. Il s'entendit ajouter :

— Laissez-moi m'y prendre à ma façon, Val. Ensuite, nous pourrons nous occuper de notre adversaire *véritable*, s'il n'est pas déjà trop tard.

Keen le regardait, déchiffrait ses émotions sur son visage, aussi lisibles que des relèvements sur la carte. Et si l'atteinte physique avait plus affecté son entendement qu'il ne l'avait imaginé ? Keen avait entendu parler de ces attaques contre sa famille, de l'usage qu'on en avait fait pour empêcher une promotion ou pour éviter de manifester la reconnaissance que son courage aurait dû lui valoir. Mais, à coup sûr, qui donc, au beau milieu d'une campagne, serait assez fou pour exploiter pareille malveillance aux racines anciennes ?

— Tant que Zénoria est saine et sauve, amiral, pas davantage.

— Elle sert de prétexte, Val, j'en suis certain.

L'aspirant qui annonçait : « *Le Rapide* hisse un signal, commandant ! » le fit se retourner, et, tandis qu'il regardait les pavillons s'élever à la vergue, il entendit Keen s'exclamer :

— Mais vous voyez les signaux, amiral !

Bolitho essayait de dominer son excitation :

— Oui, assez bien.

Et il tourna son regard vers l'arrière. Son dernier pansement pouvait bien aller au diable rejoindre les sombres prédictions de Tuson. Lorsque Inch monterait à bord, il retrouverait l'amiral qu'il connaissait, pas ce handicapé. Il s'enfonça à l'arrière et ne perdit qu'une seule fois son équilibre, au moment où le bâtiment tombait dans un creux.

Le factionnaire en tunique rouge s'apprêtait à lui ouvrir la porte, mais il lui dit :

— Merci, Collins, je vais le faire.

Yovell, tout étonné, leva les yeux de son bureau, les lunettes de travers, en voyant Bolitho passer la porte.

— Je souhaite rédiger quelques ordres pour le capitaine de vaisseau Inch, *l'Hélicon*, monsieur Yovell. Je le recevrai ensuite avant que nos routes se séparent.

Il se tut pour laisser Yovell ouvrir un tiroir et chercher une

plume neuve.

— Et lorsque ceci sera réglé, je désire voir l'aspirant Hickling, je vous prie.

Yovell hocha la tête :

— Je comprends, sir Richard.

Bolitho le regarda, l'air entendu. *Vous n'y comprenez rien du tout, mais qu'importe.*

— Le chirurgien vous attend, amiral, reprit Yovell.

Bolitho posa les deux mains sur le dossier de son fauteuil pour se regarder dans le miroir. Les petites marques d'incision avaient presque disparu, l'œil paraissait presque normal. La sensation de piquûre devenait imperceptible. Il répondit :

— Faites-le entrer – et, tirant sur son pansement : J'ai de la besogne pour lui.

Allday arriva par l'autre porte et vit avec inquiétude que Bolitho s'apprêtait à retirer le bandage.

— Si c'est que vous en êtes certain, amiral...

— Et ensuite, vous allez remplir votre office de barbier.

Allday jeta un regard à ses cheveux noirs. Cela pouvait aller, songea-t-il. Mais il n'osait dire quoi que ce soit qui pût jeter une ombre sur la belle humeur retrouvée de Bolitho.

Tuson n'y alla pas par quatre chemins. Il haussa même le ton.

— Si vous ne voulez pas m'écouter, s'emporta-t-il, attendez au moins que quelqu'un de plus compétent vous examine, amiral !

Le pansement était tombé sur le pont et Bolitho avait essayé de ne pas broncher ni de serrer les poings lorsque Tuson avait examiné son œil pour la centième fois.

— Ce n'est guère mieux, fit-il enfin. Si vous ne vous reposez pas...

Bolitho hocha la tête. Sa vision était trouble, brouillée, mais la douleur s'estompa, comme surprise par son geste intempestif.

— Je me *sens* mieux, voilà ce qui importe. Essayez de comprendre, cher ami, ajouta-t-il simplement.

Tuson referma rageusement sa mallette.

— Si vous n'étiez qu'un matelot ordinaire, sir Richard, je vous dirais que vous êtes un fieffé imbécile – et, haussant les épaules : Mais ce n'est pas le cas, et je me tairai donc.

Bolitho attendit que la porte fût refermée et se frotta doucement l'œil, sans être conscient de ce qu'il faisait.

Puis il se contempla dans le miroir pendant de longues secondes. Il allait retrouver et détruire l'escadre de Jobert, quoi qu'il advînt. Et, tout comme Inch lorsque ses hommes se tournaient vers lui dans le feu des canons, il leur fallait garder confiance et cœur à l'ouvrage.

— Allons-y, fit-il enfin, parlant à la cantonade.

Pendant les cinq jours et demi que prit à *l'Argonaute* la traversée jusqu'à Malte, Bolitho passa le plus clair de son temps reclus dans ses appartements. Cela donna à Keen le temps et la tranquillité nécessaires pour achever ses réparations et modifier les rôles lorsqu'une faiblesse ponctuelle rendait cela nécessaire. École à feu, exercices de manœuvre, il tint son monde en éveil pendant ces journées monotones. Ils pouvaient bien pester après leur commandant, les résultats étaient là. Bolitho entendait le grondement des affûts sur le pont, les cris des officiers mariniens qui houspillaient quelques terriens récalcitrants à l'idée de grimper dans les hauts.

Tandis qu'il étudiait ses ordres et les renseignements dont il disposait, il sentait bien qu'ils n'avançaient pas vite : parfois six nœuds, souvent moins encore. Il commença à se dire que rebrousser chemin jusqu'à sa zone de patrouille lui prendrait le même temps si l'ennemi se décidait à bouger.

Il considérait Inch comme un commandant expérimenté et capable. Il savait faire preuve d'initiative, mais hésitait souvent à se lancer. Cela troublait Bolitho car, au fil des ans, Inch, avec sa tête chevaline, était devenu presque un frère.

Keen était venu lui rendre compte dès que la vigie avait aperçu l'île.

— Si le vent ne fraîchit pas, amiral, nous jetterons l'ancre à la fin de l'après-midi, peut-être pendant le quart du soir.

Bolitho, qui l'observait, vit bien que Keen essayait de ne pas remarquer son œil débarrassé de son pansement. On n'en parlait jamais, mais la chose demeurerait, comme une menace.

— Très bien. Je monterai sur le pont lorsque nous entrerons en grand-rade.

Keen le laissa seul et Bolitho retourna s'asseoir dans son fauteuil neuf. Quel était le prochain coup de la partie ? Le muter à cause de sa blessure ? Le relever définitivement ? Non, il était difficile d'imaginer, comme Keen le faisait peut-être, qu'il pouvait seulement y songer.

La *Luciole* avait emporté un certain nombre de lettres de l'escadre destinées au pays.

Bolitho fronça le sourcil en songeant à ses officiers, à ses commandants. Houston, de *l'Icare*, était le plus suspect. La colère, une rancœur manifeste en faisaient un candidat rêvé. Il ne portait certainement dans son cœur ni son amiral, ni son capitaine de pavillon.

Il monta brièvement sur le pont pour observer à la lunette les îles bleutées qui émergeaient. Malte semblait glisser paresseusement vers eux. Il essaya de remettre de l'ordre dans ses pensées. Si les choses tournaient vraiment mal, tout ce qu'il pourrait dire pour sa

défense et pour celle de la jeune fille n'y changerait rien. Il devait pourtant se tenir prêt. Il savait que Keen était allé la voir dans sa chambre. Les adieux avaient dû être pénibles : tous deux faisaient confiance à Bolitho, sans savoir s'ils se reverraient un jour ni quand. Ils ne pouvaient même pas parler à cœur ouvert, avec Tuson et le fusilier de faction près d'eux.

Bolitho retourna dans sa chambre.

— Ozzard, ramenez-moi Allday. Oui, immédiatement.

Il se dirigea vers les fenêtres. Un petit navire de pêche, haut d'étrave, bouchonnait derrière eux. Malte, pour laquelle on s'était tant battu, prise puis reperdue et qui acceptait maintenant la protection de la marine plus par crainte des Français que par réelle conviction...

Allday ne devait pas être très loin. Il entra et attendit, impassible, essayant de jauger l'humeur de l'amiral.

— Allez la chercher, je vous prie, lui ordonna Bolitho.

Allday respira un grand coup :

— Je ne suis pas sûr que ça va marcher, sir Richard.

— Mais de quoi parlez-vous, mon vieux ? Vous n'avez *jamais* entendu parler de rien.

Allday soupira. Il faisait beau temps pour le moment, mais les grains n'allaient pas tarder à leur tomber dessus s'il y avait des ratés.

Il sortit en traînant les pieds, à deux doigts de répondre.

Bolitho étouffa un juron en sentant le pont s'incliner. Il entendait le bruit des poulies, les grincements de la barre. Le bâtiment modifiait légèrement sa route. Il avait manqué perdre l'équilibre, une fois de plus. C'était agaçant, aussi énervant que l'espèce de voile qui lui faisait comme un écran de soie devant l'œil.

La porte s'ouvrit, Allday la referma derrière elle.

— Il est presque l'heure.

Bolitho la conduisit vers un siège. Elle serrait les accoudoirs, essayant de se donner une contenance. Il passa derrière elle et effleura ses longs cheveux.

— Etes-vous bien décidée, ma chère Zénoria ?

Elle fit signe que oui en s'agrippant encore plus fort à son siège. Allday murmura, la voix rauque :

— Penchez-vous un peu en arrière, je vous prie, mademoiselle.

Elle inclina sa tête sur le dossier puis, après un court instant d'hésitation, déboutonna sa chemise pour dégager son cou.

Bolitho lui prit la main : pas besoin de se demander pourquoi Keen l'adorait. Allday commença, désespéré :

— Je ne peux pas, amiral. Pas comme ça.

Elle lui répondit doucement :

— Allez-y. Je vous en prie. Faites.

Allday poussa un gros soupir et prit ses cheveux, les ciseaux

grands ouverts comme des pinces d'acier.

Bolitho voyait les mèches tomber sur le pont. Il finit par dire :

— Je monte.

Il lui serra la main, elle était glacée en dépit de l'humidité ambiante.

— Allday s'occupera de vous.

Puis, se baissant, il déposa un baiser sur sa joue.

— C'est votre courage qui nous soutient tous, Zénoria.

Un peu plus tard, il avait rejoint Keen sur la dunette et observait les forts de couleur blanche, le port qui s'ouvrait au soixante-quatorze et à sa marche lente. Il avait du mal à contenir son inquiétude.

Les coups de salut commencèrent à tonner au-dessus des eaux calmes, et un pavillon monta au mât qui dominait la batterie la plus proche.

Il y avait de nombreux navires au mouillage, dont plusieurs gros vaisseaux de guerre. Il prit une lunette et la porta avec précaution à son bon œil. Un beau deux-ponts se trouvait tout près de la jetée, une marque de contre-amiral flottant paresseusement au mât d'artimon.

Il sentit sa gorge se nouer. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était le *Benbow*. Les images se bousculaient dans sa tête. Lui aussi avait été contre-amiral, quand était-ce déjà ? Cela faisait trois ans, dans la Baltique ; son neveu était troisième lieutenant à bord, et Herrick était alors son capitaine de pavillon.

Il essaya de chasser cette grosse coque noire et trapue de son esprit et, au prix d'un effort presque physique, reprit son inspection du mouillage encombré.

Merci, mon Dieu. Il arrêta la lunette sur un solide brick qui avait jeté l'ancre tout au fond. Pas étonnant qu'il ne l'eût pas vu. Il attendit nerveusement que la brise l'eût fait éviter sur son câble, et alors le tableau arrière brillerait dans le soleil.

Enfin Bolitho réussit à lire son nom, *Lord Egmont*, et Dieu sait s'il ne lui était pas inconnu. C'était l'un des plus vieux navires à passagers de Falmouth, il le connaissait depuis qu'il était enseigne.

Il était certain qu'il serait là, son nom était cité dans les instructions de l'Amirauté. Mais les aléas de la mer et du vent, des modifications imprévues, tout pouvait changer le cours des choses et, même à présent...

Il baissa sa lunette et le brick disparut dans le lointain.

Le dernier nuage de fumée d'un canon de salut ne s'était pas encore dissipé au-dessus des vergues qu'on rappelait les hommes pour affaler les deux chaloupes, au cas où le vent ne suffirait pas à les conduire au mouillage. Un canot de rade se balançait doucement, comme planté sur l'eau, et montrait à l'avant un pavillon marqué d'une ancre. Il s'agissait sans doute des seuls êtres à assister à leur

arrivée. Les bâtiments de guerre étaient quelque chose de trop commun pour qu'on s'en souciât ; désormais, seuls les transports et le courrier qui arrivait d'Angleterre étaient capables de susciter un certain intérêt.

Keen mit ses mains en porte-voix :

— Paré à mouiller, monsieur Paget !

Il jeta un coup d'œil anxieux à Bolitho, mais ce n'était pas pour lui-même qu'il s'inquiétait.

Se protégeant les yeux, Bolitho se concentra sur le front de mer avec ses vieilles fortifications, ses marchés animés. Une ville de marins, une ruche. Mais aussi l'endroit rêvé pour des espions.

L'amiral devait les observer. Et Pullen également.

— La *Luciole* est déjà repartie, amiral, nota Keen.

— Oui.

Adam, lui au moins, resterait à l'écart de tout cela, même s'il avait envie de les aider. Était-ce parce qu'on en voulait particulièrement aux Cornouaillais ? se demandait-il. Un jour, un officier plus ancien lui avait jeté à la figure : « Les Cornouaillais ? Des pirates, des rebelles, sale engeance ! »

L'*Argonaute* mit une éternité à mouiller. On ferla soigneusement les voiles sur leurs vergues, on monta les tentes, et le bâtiment attendit la suite des événements.

Bolitho regardait les embarcations qui commençaient à s'approcher des porte-cadènes : l'officier de garde, un responsable de l'arsenal et un pataud d'enseigne qui était venu prendre livraison de Millie, la servante. Elle n'avait apparemment aucune envie de s'en aller et, sans s'occuper des ricanements de l'équipage, elle s'accrochait désespérément au caporal d'armes comme si sa vie en dépendait.

Keen était tout à l'arrière, l'esprit ailleurs. Les premiers visiteurs et quelques-uns de ses officiers attendaient leur tour avec leur liste de courses.

Il aperçut le lieutenant de vaisseau Stayt qui discutait avec le bosco, puis une équipe de marins dessaisissant le canot avant de l'affaler.

Bolitho descendait à terre. Il n'avait pas pensé le faire si tôt, et cela le mettait mal à l'aise.

L'officier de garde salua et tendit à Keen une enveloppe d'aspect officiel. Lui aussi semblait gêné, comme quelqu'un qui fait son devoir à contrecœur, mais il semblait craindre également de se compromettre en laissant s'établir un contact trop direct.

Il s'agissait d'une convocation de l'amiral à se présenter devant une commission d'enquête sous deux jours. L'aide de camp avait dû faire porter le pli dès que les voiles de l'*Argonaute* avaient été en vue.

Stayt attendit que le canot de rade eût poussé pour regagner

l'arrière.

— Je viens prendre les dépêches de Sir Richard destinées à l'aide de camp, commandant.

Keen acquiesça. Ainsi, Stayt allait prendre le canot. Voilà qui expliquait tout. Il remarqua également que Bankart, le second maître d'hôtel, faisait office de patron. Cela était inhabituel. Généralement, lorsqu'ils étaient au port ou sous les yeux de la flotte, Allday s'en chargeait.

Il entendit l'aspirant Hickling demander l'autorisation de prendre la chaloupe pour se rendre à bord d'un bâtiment marchand qui se trouvait non loin. Paget la lui accorda quand il sut qu'il était porteur d'un message de l'amiral.

Keen leva les yeux vers la marque. Lorsqu'on l'affalerait, cela signifierait que tout était fini pour eux deux.

L'aspirant Sheaffe émergea précipitamment de l'échelle de poupe.

— L'amiral vous présente ses compliments, commandant. Il souhaite que vous veniez le voir à huit heures.

Keen serra les mâchoires. Si Bolitho avait eu de bonnes nouvelles à lui annoncer, il ne l'aurait pas laissé patienter une heure de plus. Il appela Paget, sur un ton presque désagréable :

— Je veux que l'on mette à l'eau toute la drome. Envoyez un enseigne à bord de chaque canot pour inspecter la coque.

Il était assez peu probable qu'une avarie de combat leur eût échappé, et Keen savait qu'il se montrait injuste en leur imposant cette charge de travail supplémentaire.

Il entendit enfin la cloche du gaillard sonner ses huit coups. C'était l'heure.

Il songea soudain à sa maison du Hampshire. Il devait déjà faire froid, le temps était peut-être même humide, les villageois se préparaient pour l'hiver, voire à une éventuelle invasion française. Que diraient ses frères et sœurs lorsqu'ils entendraient parler de cour martiale – car il n'imaginait pas d'autre issue ? Quelle misère ce serait pour son père, lui qui ne s'était pas montré très chaud pour laisser le benjamin servir dans la marine !

Il passa devant le factionnaire et pénétra dans la chambre faiblement éclairée.

Keen fut saisi de trouver Bolitho en manteau de mer. Il crut même un instant que Stayt avait mal interprété ses ordres. Mais Bolitho lui annonça d'une voix calme :

— Je descends à terre. Val. Je prendrai votre canot, si vous me le prêtez – il eut un bref sourire, comme s'il plaisantait. Cela aura l'air moins officiel, en quelque sorte.

— Le bâtiment est en sécurité, amiral, lui répondit Keen. On a

renvoyé les deux bordées.

Bolitho le regardait, l'air faussement sérieux :

— A l'exception cependant de certains enseignes, j'imagine ? On n'est jamais assez prudent lorsque l'état de la coque est en cause, ajouta-t-il en hochant la tête.

Allday entra sans se presser et décrocha le vieux sabre. Keen le regardait faire : ainsi, Bolitho n'allait pas faire visite à l'amiral commandant la marine à Malte ? De toute manière, il était un peu tard pour des visites officielles.

Bolitho ajusta le sabre à son côté.

— Prenez le commandement du canot, Allday.

Il jeta un coup d'œil par les fenêtres de poupe. Les vitres épaisses scintillaient de l'éclat d'innombrables lumières. Tout comme l'aube se levait vite, la nuit tombait rapidement.

Ils échangèrent un regard à peine perceptible, mais Bolitho regarda Allday sans rien montrer et ajouta :

— Nous n'avons pas trop de temps devant nous.

Allday jeta un coup d'œil à Keen, mais sans rien dire.

Lorsqu'ils furent seuls, Bolitho reprit :

— Je vais passer à bord du *Lord Egmont* avant d'aller à terre.

Keen approuva d'un signe. Il avait vu le transport qui se préparait à appareiller, des hommes s'activaient sur le pont à saisir la cargaison, sans doute des marchandises qui appartenaient au patron.

— Il vaut mieux faire vite, Val – et, haussant la voix : Etes-vous prêt ?

Keen vit alors apparaître un aspirant qui entrait par la portière de toile.

— Mais je n'avais pas compris que vous étiez...

La jeune fille le fixait droit dans les yeux. Elle portait l'uniforme réglementaire d'aspirant et arborait même au côté un joli poignard doré.

Keen s'approcha d'elle, les mains tendues ; elle ôta sa coiffure. C'est alors qu'il découvrit ce qu'Allday avait fait de sa chevelure. Elle avait les cheveux courts, une natte bien propre tenue par un ruban noir. On eût dit à s'y méprendre un « jeune monsieur » qui s'apprêtait à commander le canot de son amiral.

Bolitho les contemplait, assez satisfait de ce qu'il était en train de faire. Avec cette commission d'enquête sur le point de se réunir et l'ennemi qui n'allait penser qu'à se venger, il n'avait plus guère de temps à consacrer aux gens ordinaires.

— Je monte sur le pont. Et pas de garde, hein !

Lorsque la porte fut fermée, Keen prit la jeune fille dans ses bras. Il sentait son cœur qui battait à tout rompre contre lui, en dépit du bandage qu'elle portait sous sa chemise pour dissimuler ses formes.

— Et vous ne m'avez rien dit ?

À mesure qu'il parlait, il comprenait ce qu'avait conçu Bolitho, l'agitation qui l'avait saisi lorsqu'ils étaient entrés au port. Le *Lord Egmont* allait faire voile pour Falmouth. Il faisait là-bas partie du décor au même titre que le château de Pendennis.

— Il m'a demandé de garder le secret – elle leva les yeux vers lui, ses parements brillaient légèrement dans la pénombre. J'ai une lettre et un peu d'argent au cas où...

Il l'étreignit plus fort encore. Il avait prié pour qu'elle fût sauvée, dût-il la perdre. Mais maintenant que le moment était venu, il trouvait cela à peine supportable. Elle ajouta doucement :

— Il faut que je vous dise, mon bien-aimé. *Vous* devez être courageux. Pour nous deux.

Un canot tapait le long du bord : Keen reconnut la voix d'Allday, qui en prenait le commandement.

— Lorsque je serai en Angleterre...

Elle enferma son visage entre ses deux paumes :

— J'attendrai, dit-elle en le regardant intensément ; quoi qu'il arrive, je serai là. Pour vous.

Elle l'embrassa très doucement, recula un peu.

— Je vous aime, mon commandant chéri.

Il la regarda remettre en place sa coiffure, l'incliner légèrement au-dessus de ses yeux. On la sentait tendue, comme de l'acier trempé.

— Paré, commandant ?

Il hocha la tête, il mourait d'envie de l'enlacer, tout en sachant que cela causerait leur perte.

— Allez-y, je vous prie, monsieur Carwithen.

Il faisait presque nuit sur le pont : Keen vit que le feu à l'entrée du port avait été éteint.

Le canot attendait sous l'échelle, seules quelques silhouettes étaient là en mesure de remarquer que quelqu'un quittait le bord.

Tuson était présent, ainsi que Paget, mais tout le monde se taisait. Le pilote de quart resta en retrait lorsque Bolitho arriva, comme s'il n'existait pas.

Keen lui prit le bras et ce simple contact le mit à la torture.

— Ils sont faits ainsi. Mais vous allez leur manquer, à eux aussi.

Elle s'avança dans l'obscurité, salua la poupe et franchit la coupée.

Bolitho jeta un coup d'œil à Keen.

— Le patron du *Lord Egmont* est un vieil ami, Val. Je me suis assuré que c'était toujours lui avant de confier notre passagère à ses soins – il jeta son manteau sur son épaule. Il n'y a pas un instant à perdre.

— Nous sommes exactement à l'heure, amiral.

Bolitho jeta un œil au canot où Allday devait s'inquiéter de le voir descendre.

— L'heure est venue de s'occuper de soi, Val. Il en faut toujours une.

Puis, sans un regard en arrière, il se laissa descendre dans le canot. Les avirons plongèrent dans l'eau. Keen ne voyait plus qu'Allday dans la chambre, une de ses mains tenait les siennes sur la barre. Il était dissimulé aux regards des nageurs par les épaules de Bolitho.

Ozzard traversa le pont d'un pas précipité et s'exclama à voix basse, désespéré :

— Sa robe, commandant ! Elle l'a oubliée !

Keen resta les yeux rivés sur le canot jusqu'à ce qu'il se fût confondu avec les silhouettes des bâtiments au mouillage. Il finit par répondre :

— Ce n'est pas grave. Je la lui rapporterai moi-même. En Angleterre.

XII

UN CAS DE CONSCIENCE

La résidence de l'amiral chargé des vaisseaux, des entrepôts et de l'arsenal de Sa Majesté dans l'île de Malte était un beau bâtiment fort imposant.

Après les rues écrasées de soleil et poussiéreuses qu'il avait empruntées pour arriver, Bolitho trouva la pièce dans laquelle on l'avait introduit délicieusement reposante et fraîche. Une longue fenêtre dominait le port, les bâtiments serrés au mouillage, les sillages entrecroisés des cotres et des canots. La marine se préparait pour une nouvelle journée de labeur.

Attendre. Apparemment, voilà en quoi consistait l'essentiel de la vie de marin. Comme aspirant ou comme enseigne, mais tout aussi bien lorsqu'on était commandant. Cela cesserait-il jamais, se demandait-il ?

Il songeait au *Lord Egmont* et se le représentait faisant route vers le Rocher, toute la toile dessus. Il n'allait pas s'y arrêter, par crainte de la fièvre, mais mettrait directement le cap sur l'Atlantique et ne jetterait pas l'ancre avant d'être en vue de la passe de Carricks, devant la demeure des Bolitho.

Il songeait aussi à la modeste chambre du brick, et à son patron, Isaac Tregidgo, assis en face de lui, de l'autre côté de la table.

Il avait une tête qui ressemblait à un vieux morceau de bois raboté par les intempéries, strié de rides et de cicatrices creusées par les années passées à la mer, par des traversées rondement menées et des bénéfices tout aussi vite gagnés. Le nom de Tregidgo était légendaire chez les autres patrons de la compagnie de paquebots de Falmouth. Tempêtes, fièvres, attaques des pirates et guerre, à travers quoi le vieil homme était-il passé ? Il devait avoir soixante-dix ans passés, songeait Bolitho, qui l'avait toujours connu. Et il l'avait accueilli sans déroger à ses habitudes. « Assois-toi donc, Dick – la bouche fendue jusqu'aux oreilles, il avait attendu que Bolitho se fût débarrassé de son manteau de mer, puis : Et j'me suis laissé dire que t'avais été honoré par le roi George, dit-il, rien qu'ça ! Mais pour moi, avait-il lâché dans une haleine qui empestait la pipe et le cognac, tu resteras toujours Dick ! »

Bolitho entendait la jeune fille s'activer dans la chambre à côté. Ce n'était guère qu'un réduit, mais elle y était en sûreté. Le patron

l'avait observé avec curiosité. « J'aurais dû deviner que t'atteindrais des sommets, amiral ou pas – et, levant un poing qui ressemblait à un jambon fumé : Te fais pas de bile, Dick, le rassura-t-il, elle est tranquille avec moi. Ch'sais ben qu'mes hommes sont rien qu'un tas d'ruffians, mais j'emmène souvent mes petits-enfants pour un bout d'traversée. Mes lascars i'savent ben qu'i'faut point jurer ou balancer des blasphèmes quand i'sont là – et, le poing menaçant : Que j'en pince un en train d'y toucher, même un de ma famille, i's'retrouv'ra vit'fait sans sa chemise à la coupée ! »

Le brick commençait à tirer sur son câble et le vieux Tregidgo avait jeté un coup d'œil en haut : « Le vent m'est favorable, Dick. Je veillerai, avait-il ajouté lentement, à c'qu'elle soye bien, juste comme tu m'as expliqué dans ta lettre. »

Et il l'avait regardé par-dessous ses sourcils blancs et broussailleux. « Tu m'as pas l'air en trop bonne forme, pas vrai, Dick ? » Il avait détourné la tête pour ne pas laisser voir qu'il s'apitoyait. « Dieu te garde ! » avait-il conclu.

La jeune fille était délibérément entrée, sa vareuse d'aspirant et son poignard à la main. « Gardez les chaussures, avait dit Bolitho en lui prenant les mains : elles ne manqueront pas à Mr. Hickling. Vous devez rester déguisée en homme jusqu'à Falmouth. »

Elle lui avait adressé ce même regard noyé que lorsqu'il l'avait vue pour la première fois. Il ressemblait à une question non formulée. Il ne savait toujours pas comment y répondre. « Je vous envoie chez ma sœur Nancy, elle saura ce qu'elle doit faire... » Il lui serra plus fort les mains, il savait qu'elle allait essayer de les libérer, puis : « Son mari est le seigneur et le juge de l'endroit, dit-il. – Mais alors, il va me... – Non, je n'aime pas trop cet homme, mais il ne me trahira pas. »

Serrant son manteau autour de lui, il avait gagné l'échelle, cependant qu'elle avait ajouté : « Je ne vous oublierai jamais, sir Richard. »

Se retournant, il avait vu ses yeux s'emplir de larmes. Une beauté un peu mélancolique que ni ses cheveux coupés ni une chemise chiffonnée ne pouvaient faire oublier. « Ni moi non plus, vaillante Zénoria... »

Une fois sur le pont, il avait retrouvé Hickling qui l'attendait, tout ébahi. Un aspirant était arrivé avec lui, un aspirant repartait avec lui. Il lui avait tendu sa vareuse et son poignard. Hickling resterait hors de cause, quoi qu'il advint : personne ne pourrait blâmer un aspirant d'avoir exécuté les ordres de son amiral.

Près du pavois, le vieil homme avait ajouté : « J'ai entendu parler qu'vous aviez un fils Stayt avec vous comme aide de camp, Dick... Un gars du Nord ? » Bolitho lui avait souri : pour un Cornouaillais, *Nord* signifiait la côte de l'autre bord. « Exact. »

Décidément, un secret en Cornouailles ne mettait guère de temps avant d'être éventé. Sauf pour les percepteurs.

Tregidgo avait tendu le bras et lui avait montré le ciel : « Dans ce cas, elle s'ra mieux avec moi.

— Tiens, pourquoi dites-vous cela ?

— Eh ben, son père a été mêlé à une émeute près de Zennor, un homme avait été tué et i'z ont fait v'nir les dragons. Stayt était juge, comme celui qu'a marié votre sœur, avait-il ajouté avec sa voix sifflante. Celui qu'i'z'appellent le Roi de Cornouailles. (Se penchant à son oreille, le patron avait murmuré :) C'est lui qu'a fait pendre son père. J'suis ben surpris qu'le jeun'Stayt vous en aye point causé. »

Et moi donc ! Bolitho s'était laissé tomber dans le canot puis avait ordonné à Allday de se diriger vers la jetée. Il avait besoin de réfléchir et savait aussi que Keen aurait envie de le voir dès qu'il serait rentré.

Des sentinelles lui avaient interdit le chemin des bassins de radoub jusqu'à ce que, ouvrant son manteau, il leur eût montré ses épaulettes, à leur grand étonnement. Allday, assez inquiet, l'avait suivi, surveillant chacun de ses pas au cas où, perdant l'équilibre, il tomberait dans le bassin.

Quelques lanternes étaient allumées près de celui où se trouvait *Le Suprême*. Dans la pénombre, il était redevenu comme avant, ses avaries et les travaux en cours invisibles dans l'obscurité. « On monte à bord, amiral ? lui avait glissé Allday. – Non. »

Il ne voulait pas ou ne s'en sentait pas capable, il n'aurait su dire. Il avait pourtant descendu les marches de pierre mal dégrossies jusqu'à être au niveau du tableau, là où la balle qui l'avait atteint avait frappé.

À présent, à travers la fenêtre, éclairé par le soleil, *Le Suprême* lui donnait l'impression de faire partie d'un rêve étrange. Un souvenir terrible.

Il repensait à ce que lui avait raconté Tregidgo au sujet de Stayt. Sur le point de se rendre chez l'amiral, Bolitho avait été tenté plus d'une fois d'en parler franchement à son aide de camp. L'intéressé ne lui avait rien dit, même s'il se doutait que la jeune fille n'était plus à bord.

Bolitho l'avait envoyé à terre avec le canot afin de protéger sa réputation et pour le mettre à l'abri de tout soupçon de complicité. Était-ce bien pour cette raison ? Se méfiait-il déjà de lui ?

Deux domestiques ouvrirent les grandes portes, et Bolitho, en se retournant, se trouva en face d'un homme qui semblait remplir l'embrasement.

Sir Marcus Laforey, amiral de la Bleue, était obèse au point que même son uniforme immaculé ne parvenait pas à le cacher. De lourdes

paupières, une grande bouche, et lorsqu'il s'approcha, non sans difficulté, d'un siège, Bolitho remarqua qu'il avait un bandage à une jambe. La goutte, mal dont souffraient plusieurs amiraux de sa connaissance.

L'amiral Laforey se glissa avec force précautions dans son fauteuil et fit la grimace quand un domestique lui glissa un coussin sous le pied.

Lorsqu'il était assis, se dit Bolitho, il ressemblait à un crapaud en colère.

L'amiral agita son mouchoir :

— Asseyez-vous, Bolitho – ses paupières se soulevèrent légèrement, comme pour lui demander son approbation. Tout ceci est bien ennuyeux, hein ?

Bolitho s'assit, avec l'impression que son siège avait été soigneusement placé à l'avance pour éviter qu'il ne fût trop près.

Laforey avait enchaîné les affectations à terre et n'avait donc plus commandé en mer depuis bien avant la guerre. Il avait l'air desséché, obsène. Malte était probablement son dernier poste. Le suivant serait au paradis.

— J'ai lu votre rapport, Bolitho. De bonnes choses à propos de ce soixante-quatorze français. Ça va les faire réfléchir, hein ?

Bolitho serra un peu plus fort la garde de son sabre. Son fauteuil faisait en partie face à la fenêtre, et il y voyait mal. Fixant un point loin derrière la ronde épaule de l'amiral, il répondit :

— Je pense que les Français vont bientôt sortir, amiral. Jobert peut espérer faire diversion pendant que le gros de la flotte s'échappera de Toulon. Direction l'Égypte ou le détroit de Gibraltar...

— Ne me parlez pas de Gibraltar, grommela Laforey. Avec cette fichue fièvre, pas question de laisser débarquer ici quelque chose ou quelqu'un qui soit passé par là-bas. Cet endroit ressemble à un vaisseau échoué, il y a toujours une espèce de maladie qui traîne chez les gens ou dans la garnison – il s'essuya le sourcil d'un coup de mouchoir ; Le bon vin se fait rare. Une piquette d'Espagne, rien de meilleur, bon sang !

Il n'a pas écouté un seul mot de ce que je viens de dire, songea Bolitho. Laforey s'ébroua :

— Bon, au sujet de cette commission d'enquête, alors quoi ?

— Mon capitaine de pavillon est accusé...

Laforey agita un gros doigt épaté.

— Non, non, cher ami, *accusé* n'est pas bien dit ! D'autres s'en chargeront peut-être. Ce n'est qu'une simple formalité. Je ne connais pas tous les détails, mais mon chef d'état-major et ce... euh... ce Pullen m'assurent que ce sera l'affaire de quelques heures, pas de jours.

Bolitho reprit d'un ton égal :

— Le capitaine de vaisseau Keen est sans doute le meilleur officier que j'aie jamais eu sous mes ordres, sir Marcus. Il a fait preuve de courage et de qualités éminentes en maintes occasions, depuis qu'il est aspirant et jusqu'à être commandant. À mon avis, il est digne d'accéder aux étoiles.

Les paupières de Laforey se soulevèrent une seconde fois, dévoilant de petits yeux froids et vides de toute pitié.

— Un peu jeune, à mon avis. Trop de blancs-becs inexpérimentés de nos jours, non ? – un coup d'œil à son pied bandé, puis : Si on me laissait hisser ma marque à la tête de la flotte de la Manche au lieu de rester dans ce... ce...

Il détourna le regard, visiblement plein de rancœur.

— J'aurais vite fait de leur faire verser quelques larmes, à tous ces fi-fils à leur maman !

Il essaya de se pencher en avant, mais sa grosse bedaine l'en empêcha.

— Maintenant, regardez, Bolitho, que s'est-il exactement passé, hein ? – il scrutait le visage de Bolitho comme pour y chercher une réponse : Il avait besoin d'une femme, c'est cela ?

Bolitho se leva :

— Je n'ai pas l'intention de parler de mes officiers dans ces termes, sir Marcus.

Contre toute attente, Laforey prit l'air amusé.

— Comme vous voudrez. La cour commencera à siéger demain. Si le capitaine de vaisseau Keen se montre raisonnable, je suis certain que vous pourrez reprendre la mer sans retard. On attend un convoi, et je ne peux pas supporter l'incompétence ou tout ce qui peut rendre la vie ici encore plus insupportable – et, voyant Bolitho quitter son siège : J'ai entendu dire, fit-il, que vous aviez été blessé vous aussi, sir Richard ? Cela fait partie de notre métier, lâcha-t-il, laconique.

— C'est vrai, amiral, répliqua Bolitho, qui avait du mal à cacher un brin d'ironie, mais il y aura bien d'autres blessés si les Français parviennent à réunir leurs flottes.

Laforey haussa les épaules.

— J'ai peur de ne pouvoir m'entretenir plus longtemps avec vous, sir Richard. Mes journées sont fort occupées. Je me demande parfois si Leurs Seigneuries et Whitehall mesurent bien tout ce qui pèse sur mes épaules.

L'entretien était terminé.

Bolitho descendit un escalier et vit se diriger vers la pièce qu'il venait de quitter un domestique chargé d'un plateau avec deux carafes et un seul verre. Ma foi, se dit-il amèrement, l'amiral va s'en mettre un peu plus sur les épaules.

Stayt l'attendait dans le hall d'entrée dallé de marbre. Il le regarda attentivement qui, la main en visière, scrutait le port. Puis il dit :

— Vous m'avez demandé de me renseigner sur le *Benbow*, amiral. Il vient de subir un carénage ici même.

— Et de qui porte-t-il la marque ?

— Je pensais que vous le saviez, amiral. C'est le bâtiment amiral du contre-amiral Herrick.

Bolitho détourna les yeux dans l'ombre du hall pour masquer ce qu'il ressentait. La dernière pièce du puzzle, comme il l'avait déjà deviné. Ce n'était pas son imagination, il savait tout, avant même que Stayt le lui eût annoncé : « Le contre-amiral Herrick présidera la commission d'enquête, amiral. »

— Je vais aller le voir.

— Cela me paraît peu pertinent, amiral, fit observer Stayt, les yeux plus sombres encore. Cela pourrait être mal perçu, du moins par certains, c'est ce que je veux dire.

Thomas Herrick, son meilleur ami, celui qui avait plusieurs fois manqué mourir pour lui...

Il revoyait ses yeux bleus, son air parfois buté, sa sensibilité et, par-dessus tout, sa profonde honnêteté. Et à présent, ce seul mot d'*honnêteté* venait le narguer.

Stayt poursuivit :

— Une lettre vous attend à bord de l'*Argonaute*, si j'ai bien compris, amiral. Vous n'êtes pas tenu de vous présenter devant la cour, une déposition écrite suffira.

Bolitho se tourna vivement vers lui et, sur un ton très dur :

— Vous pourriez également en faire une ?

Stayt soutint son regard sans sourciller.

— J'ai reçu ordre de me présenter devant la cour pour produire mon témoignage, amiral.

Il avait l'impression d'être pris dans un filet invisible qui se resserrait un peu plus à chaque heure.

— Je m'y présenterai en personne, croyez-moi !

Stayt le suivit au-dehors dans la chaleur du soleil et la poussière, jusqu'à l'escalier qui donnait sur le port. Bolitho reprit :

— Vous imaginiez-vous que je resterais planté là sans rien dire ? Eh bien, *répondez-moi* !

— Si je puis faire quoi que ce soit, amiral...

Bolitho sentait des picotements dans l'œil et savait que cela venait plus de la colère que de sa blessure.

— Pas pour l'instant. Vous pouvez disposer. Regagnez le bord.

Il se dirigea vers la jetée, où Allday l'attendait près du canot. Il y avait d'autres embarcations de l'*Argonaute* à proximité, et Stayt

pouvait en emprunter une.

Les patrons se levèrent et saluèrent en le voyant. Leurs occupations ne laissaient guère de place à l'émotion : les pleins à refaire, le commis qui voulait être à terre avant l'aube pour mener à bien ses négociations avec les fournisseurs de tout poil.

Bolitho ordonna :

— Au *Benbow*, je vous prie.

Allday le regarda embarquer sans montrer la moindre surprise. Herrick était là, leur rencontre n'avait rien que de normal, quoi que certains pussent en penser. Des amis étaient des amis, le rang ne faisait rien à l'affaire.

— Poussez !

Le canot vert s'ouvrit un chemin dans la cohue, les autres embarcations mataient ou culaient pour laisser la place à un officier général.

Bolitho était assis très droit dans la chambre. Seuls ses yeux bougeaient, il essayait de se concentrer sur des objets familiers, mâts, gréements, mouettes, petits nuages au-dessus de la forteresse.

Ce fichu Laforey et son indifférence de poivrot pouvaient bien aller au diable, et tous ceux qui avaient trempé là-dedans avec lui ! Il jeta un coup d'œil au brigadier, puis à tous ces visages bronzés de l'armement. Ils étaient tous au courant. Toute la flotte était probablement au courant. Eh bien, tant pis.

De vagues pensées lui passaient à travers la tête, la lettre de Belinda, le comportement glacial de Stayt quand il avait évoqué les convocations devant la commission d'enquête, Inch et toute l'escadre qui l'imaginaient au-dessus des réactions d'un être ordinaire – mais était-ce bien vrai ?

Ce ne serait certes pas la première fois qu'il agirait sans tenir compte des diktats de l'autorité supérieure. Il esquissa un triste sourire plein d'amertume. Cela devait être de famille. Son père, que ses deux fils considéraient comme le parangon de l'officier de marine, s'était une fois opposé à son homologue de l'armée au cours d'un siège, aux Indes. Le capitaine de vaisseau James Bolitho avait réglé le problème en faisant arrêter l'officier pour négligence, puis il était parti se battre et avait gagné la bataille. S'il l'avait perdue, Bolitho n'avait aucun doute : l'aventure maritime de sa famille se serait arrêtée là.

— Il a belle allure, sir Richard, lui glissa Allday.

Le ton était assez formel, ce qui était plutôt inhabituel chez lui. Allday ne s'oubliait jamais en public. Enfin, presque jamais.

À dire vrai, le *Benbow*, un soixante-quatorze, était fort beau. Repeint de neuf, avec son gréement noir et luisant, vergues soigneusement brassées et voiles ferlées. Tous les sabords étaient grands ouverts et Bolitho entendait encore le fracas de ses canons à

Copenhague puis, plus tard, contre l'« escadre volante » des Français. Il ne risquait pas de l'oublier : sa capture et sa captivité en France puis son évasion. Allday était de la partie, c'était lui qui avait porté dans ses bras John Neale après le naufrage de son bâtiment. Oui, décidément, voilà un vaisseau qui remuait bien des souvenirs.

Le canot entama un grand arc de cercle et il vit la garde qui se rassemblait à la hâte, les fusiliers qui se mettaient en rang. Son arrivée imprévue faisait du remue-ménage. Bolitho sourit : c'était faux, Herrick devait s'y attendre.

Le *Benbow* était presque paré à reprendre la mer, songea-t-il. Il ne restait plus que quelques embarcations le long du bord et un palan hissait un dernier filet que des hommes attendaient sur le passavant.

— Attendez-moi là, murmura Bolitho à Allday, je ne serai pas long.

Ébloui par le soleil, Allday se concentrait pour amener précisément le canot tout luisant jusqu'au porte-cadènes. Bolitho nota avec inquiétude qu'il semblait soucieux et se reprocha de ne pas avoir songé aux soucis qu'il se faisait pour son fils.

— Mâtez !

Les avirons de bois clair se levèrent pour former deux rangées identiques, les pales rigoureusement parallèles. Un bon point pour Allday.

Là-haut, au-dessus du rentré de muraille, roulements de sifflets, battements de tambours et musique des fifres de la clique des fusiliers. De la poussière de brique flottait au-dessus de la garde qui présentait les armes pour l'accueillir. Thomas Herrick était là et accourut pour le saluer, l'air tout joyeux. Il abandonna vite son allure officielle, qui disparut comme la poussière.

Il s'exclama :

— Venez donc à l'arrière, *sir* Richard ! – un sourire timide : Je n'y suis pas encore habitué !

Moi non plus, se dit Bolitho tandis qu'ils s'avançaient tous deux sur cette poupe qui lui était si familière. Ici, et ici encore, des hommes s'étaient battus, des hommes étaient morts. Là-haut, des balles avaient fauché marins et fusiliers. À cet endroit, deux aspirants écoutaient avec sérieux la leçon du maître pilote et c'est là qu'il avait été touché.

Il faisait chaud dans la grand-chambre alors que fenêtres et claires-voies étaient largement ouvertes.

Herrick s'affairait.

— Avec ces odeurs de peinture et de goudron, on se croirait à l'arsenal de Chatham !

Un garçon mettait des verres sur un plateau, et Bolitho alla s'asseoir sous une claire-voie. Sa chemise lui collait déjà à la peau. Attendri, il observait Herrick. Ses cheveux grisonnaient, il s'était un

peu empâté : sans doute le mariage et les petits plats de Dulcie.

Mais, quand il se retourna, il le retrouva comme avant : mêmes yeux clairs, promenant le même regard intelligent sur son ami, l'ex-commandant d'une guerre précédente, lorsque les mutineries constituaient une menace autrement plus grave que l'ennemi.

— J'ai aperçu le jeune Adam quand il est passé ici... euh... Richard.

Bolitho prit un verre et le posa près de lui. Un bordeaux. Les goûts de Herrick s'étaient affinés depuis qu'il avait pris du grade.

Herrick poursuivit :

— Un joli petit brick ! La prochaine fois, il aura une frégate. Il en a toujours rêvé, ce salopard ! S'il arrive à éviter les ennuis...

Il se tut, le regard sombre.

— Bon, peu importe. À votre santé, cher ami, et puisse Dame Fortune vous tenir compagnie.

Bolitho tendit la main pour prendre son verre, mais le manqua et le heurta de sa manche. Le vin se répandit sur la table comme du sang. Herrick et le garçon se précipitaient, mais Bolitho les arrêta :

— Non, je vais y arriver !

C'était dit sur un ton plus coupant que ce qu'il aurait voulu et il s'excusa :

— Je suis désolé, Thomas.

Herrick hocha lentement la tête et remplit un autre verre.

— J'ai appris la chose, Richard. Cela m'a fait un choc – et, se penchant un peu : Pourtant, je ne vois rien, dit-il en examinant Bolitho soigneusement pour la première fois. Aucune trace, quoique...

Bolitho détourna le regard.

— Oui, Thomas, *quoique* : voilà qui résume assez bien la situation – puis, après avoir vidé son verre d'un trait, sans trop savoir ce qu'il faisait : C'est à propos de cette enquête, Thomas, fit-il.

Herrick se laissa retomber dans son siège et attendit, l'air préoccupé.

— Elle se déroulera ici, dans cette chambre, demain, confirma-t-il.

— Ce ne sont que des foutaises, Thomas.

Il éprouvait le besoin de se lever et de marcher, comme il l'avait fait si souvent à cet endroit même.

— Mon Dieu, vous connaissez Valentine Keen. C'est un homme estimable et il est devenu excellent commandant.

— Naturellement, je me souviens très bien de lui. Nous avons assez souvent navigué ensemble – puis, soudain grave : Je ne peux pas vous parler de l'enquête, Richard, mais vous le savez bien, vous avez dû accomplir vous-même ce genre de sale besogne.

— Oui. Mon aide de camp m'a déconseillé de venir.

— Il a eu raison, répondit Herrick, l'air soucieux. Le moindre début de discussion apparaîtrait comme une preuve de collusion. Nous sommes tous entre amis.

— Je commençais à me le demander, répondit Bolitho en regardant par la fenêtre, le regard noir.

Il ne remarqua même pas qu'il venait de blesser Herrick.

— Lorsque j'ai mis ma marque à bord de ce bâtiment, et c'est vous qui commandiez alors le *Benbow*, le jeune Val commandait le *Nicator*, vous vous le rappelez ? — mais, sans attendre la réponse : Alors, enchaîna-t-il, lorsque je suis parti pour les Antilles et que nous nous sommes battus pour cette satanée île de San Felipe, Val a renoncé à un bâtiment plus important pour me rejoindre avec l'*Achate*, un malheureux soixante-quatre. Et cela parce que je lui avais demandé d'être mon capitaine de pavillon.

Herrick s'était agrippé au rebord de la table.

— Je le sais. *Je sais*, Richard, mais nous, nous sommes ici pour mener une enquête. J'ai reçu des ordres, sans quoi je n'ajouterais pas un seul mot.

Bolitho essaya de se détendre. Pour tout et pour n'importe quoi, il avait l'impression depuis qu'il avait été blessé de se retrouver entre deux mâchoires. Il prit son verre, conscient de ce que Herrick s'efforçait de ne pas le regarder, au cas où il le renverserait encore.

— Je viendrai en personne. Je n'ai pas l'intention de fournir une déposition écrite, comme s'il s'agissait d'une chose sans importance. L'avenir de mon capitaine de pavillon est en jeu. Je ne vais pas rester planté là sans rien faire pendant que des ennemis que je ne connais même pas le calomnient !

Herrick se leva et ordonna d'un geste au garçon de s'en aller, ce qu'il fit immédiatement. Un autre Ozzard. Il reprit posément :

— Keen a commis une erreur en s'emparant d'un prisonnier à bord d'un navire affrété par le gouvernement. Le fait qu'il s'agisse d'une prisonnière pourrait être une circonstance aggravante.

Bolitho revoyait ce transport de déportés dans un état lamentable, la jeune Zénoria telle qu'il l'avait aperçue la dernière fois. La jeune fille qui allait garder le corps marqué pour le reste de ses jours. Sans Keen, elle serait morte. Personne n'aurait pu prévoir que rien filtrerait de ce fâcheux incident. Et c'était miracle que l'esprit n'eût pas été aussi atteint que l'avait été le corps.

— S'il s'était agi d'un prisonnier normal, d'un homme, tenta Herrick...

— Eh bien, Thomas, ce n'est pas le cas ! Elle a été accusée à tort, déportée injustement. Par Dieu, mon vieux, on avait envie qu'elle débarrasse le plancher à cause de son père !

Herrick se troubla sous le regard sévère de Bolitho :

— Mais d'autres diront...

Bolitho se leva :

— Mes hommages à Dulcie lorsque vous lui écrirez.

Herrick s'était levé à son tour :

— Ne partez pas comme cela, Richard !

Bolitho essaya de respirer profondément et de retrouver son calme avant de paraître devant la garde et les fusiliers.

— Qui d'autre y aura-t-il ? Vous pouvez certainement me dire au moins cela, non ?

Il n'essayait même pas de cacher son amertume. Herrick lui répondit :

— L'amiral Sir Marcus Laforey assistera à l'audience et l'enquête sera conduite par son chef d'état-major – et, changeant brusquement de sujet : Cette jeune femme est-elle toujours à bord de *l'Argonaute* ?

Bolitho ramassa sa coiffure :

— Je ne peux pas répondre à cette question, Thomas, lança Bolitho, qui franchissait déjà la porte. On pourrait nous accuser de collusion.

C'était gratuit et injuste, il le savait pertinemment. Mais que représentaient quelques mots vifs à côté de ce qui se jouait ?

La cour n'aurait pas besoin de prononcer un verdict trop sévère pour briser la carrière de Keen. La rumeur se répandrait rapidement. Il fallait arrêter cela tout de suite, l'étouffer, comme une averse éteint un feu de forêt.

Les deux amiraux se dirigèrent ensemble vers la coupée, mais Bolitho ne s'était jamais senti aussi éloigné de son ami. Il le connaissait depuis toujours, avant même l'époque d'Allday, qui avait été enrôlé à bord de ce bâtiment.

Il hésita une seconde lorsque le premier rang de tuniques rouges apparut dans son champ de vision. Le sergent qui se tenait au bout de la ligne, les yeux rivés sur les constructions du front de mer, paraissait particulièrement raide, tendu plutôt.

Bolitho hésita, puis ce visage lui revint. Cela le soulageait et l'aidait à supporter cette terrible journée. Et pourtant, ce n'était qu'un vulgaire fusilier. Il prononça doucement :

— McCall. Je me souviens parfaitement de vous.

Le sergent resta aussi immobile, son capitaine regardait quelque part au-dessus de l'épaule de Bolitho. Mais il fit remuer ses yeux et répondit :

— Je vous remercie, amiral – et, hésitant un peu, comme s'il craignait d'aller trop loin : Ça a été une sacrée bataille, cette fois-là, amiral, y a pas d'erreur.

Bolitho lui sourit.

— Oui, c'est vrai, je suis content que vous poursuiviez votre

carrière dans le Corps. Faites bien attention à ne laisser personne vous gâcher la vie, lui recommanda-t-il, usant d'un discours qui semblait receler un sens caché.

C'était fini, les sifflets trouèrent le silence. Bolitho s'arrêta à la coupée et salua la dunette. Après-demain, ce vaisseau ne serait plus jamais le même pour lui.

Il savait que Herrick l'observait, plein d'inquiétude. On ne savait jamais : sa mauvaise vue pouvait lui jouer des tours – ou bien encore le constat que, une fois de plus, le sens de l'honneur éloignait de lui son ami.

Le capitaine de vaisseau Francis Inch, penché sur la carte, se grattait l'oreille gauche comme il le faisait toujours lorsqu'il réfléchissait à la manœuvre à venir. Autour de lui, toute la chambre était secouée, roulant et vibrant au gré des mouvements de *l'Hélicon*, malmené sous un vent qui forçissait.

Il était presque midi mais, à cause d'une brume de plus en plus épaisse que même le vent n'arrivait pas à dissiper, la visibilité était réduite à quelques milles.

Il imaginait la position des différents bâtiments, la *Dépêche*, juste par-derrière, et *l'Icare*, dont la silhouette trapue marquait l'extrémité de la ligne de file. Inch détestait les incertitudes de la météorologie. Le vent avait fortement viré, depuis le moment, remontant à l'avant-veille, où Bolitho avait quitté l'escadre. À présent, il soufflait quasi du plein ouest, de France.

Il se replongea dans l'étude de la carte, tout à fait conscient d'être sous le regard des deux commandants qui restaient silencieux en sirotant leur vin.

Deux cents milles dans le sud-ouest de Toulon, et ils se débattaient déjà contre ce vent qui se renforçait. S'il ne rebroussait pas rapidement chemin ou s'il ne prenait pas de mesures énergiques, ils risquaient de s'éloigner loin de leur poste. Ou, pis encore, l'escadre se disperserait et ils perdraient le contact.

Il imaginait leur petit brick. *Le Rapide*, loin devant ses conserves. Inch lui menait la vie dure, mais il enviait son commandant, Quarrell, plus qu'il ne voulait bien l'admettre. Lui du moins gardait sa liberté de mouvement, tandis qu'eux se débattaient pour garder leur poste, patauds et lourds. Levant les yeux, il aperçut à travers les vitres les moutons qui déferlaient.

Le capitaine de vaisseau Houston commença :

— Il faut que je m'en aille rapidement, sans quoi je risque de ne jamais pouvoir rejoindre mon bâtiment.

Et Montresor, de la *Dépêche*, ajouta :

— On ne peut rien faire tant que le vent n'aura pas un peu faibli.

Inch les fusilla du regard. Toujours négatifs. Ne levant pas le petit doigt pour aller chercher derrière les apparences. Montresor se révélait bon commandant, mais donnait toujours l'impression de se faire montrer le chemin par cet épouvantail ambulant de Houston.

— Je pense toujours, faisait justement remarquer celui-ci, que c'est folie de garder notre seule et unique frégate pour jouer les appâts alors qu'elle pourrait être avec nous – et, encouragé par le silence d'Inch : Nous pourrions, poursuivit-il de sa voix rauque, nous contenter du *Rapide* pour essayer d'intercepter le trafic local.

Inch balaya sa chambre du regard. Elle gardait son style français en dépit des tableaux qu'il avait accrochés aux cloisons : paysages champêtres, avec ruisseaux et prairies, églises ou fermes. Son pays du Dorset. Il eut une soudaine pensée pour Hannah, sa femme. Elle lui avait déjà donné un fils et ils avaient un second enfant en route. Comment aurait-elle pu seulement imaginer ce qu'était sa vie ?

— Le vice-amiral Bolitho s'est expliqué à propos du *Barracuda*, et je partage son avis.

— Naturellement, fit Houston. (*Petit sourire en coin à Montresor.*) Mais nous ne le connaissons pas depuis aussi longtemps que vous.

Inch commençait à montrer les dents.

— Il m'a désigné comme commodore par intérim jusqu'à son retour. Je pense que cela devrait vous suffire ?

Le sourire de Houston s'évanouit lorsqu'il comprit qu'Inch changeait de ton.

— Je ne mettais absolument pas cette idée en cause. C'est juste que...

— Moi non plus.

Inch entendait les craquements des membrures, le fracas plus lointain des voiles, à mesure que le bâtiment prenait une gîte désagréable avec le vent. Bolitho avait laissé un grand vide, irréparable, en partant. Il avait le don infailible de prévoir le comportement de l'ennemi, et Inch ne l'avait jamais vu sous-estimer ou mépriser les tours dont étaient capables les Français. Houston reprit :

— Nous pourrions peut-être passer la consigne à l'escadre devant Toulon. Nelson pourrait avoir des idées sur ce que nous devrions faire. Je crois toujours que les Français mettront le cap sur l'Egypte s'ils tentent une sortie. Nous les avons battus une première fois à Aboukir, mais ils pourraient faire une seconde tentative – il se leva et le roulis le fit vaciller. Il faut que j'y aille, avec votre permission.

Inch acquiesça à regret. Il restait bien des choses dont il aurait aimé discuter, mais Houston avait raison : le temps s'aggravait et il finirait par ne plus pouvoir regagner son bord. Il entendit une voix

emportée par le vent, très loin, à peine audible.

— Ils ont vu quelque chose, nota Montresor – et avec un frisson – ce n'est pas le meilleur jour pour ce genre de nouvelle.

On frappa à la porte : le second d'Inch s'était déplacé en personne.

— Signal du *Rapide*, commandant : « Voile en vue dans le noroît ! » – et, jetant un coup d'œil aux deux autres : Le vent forcit toujours, commandant, poursuivit-il. Dois-je faire prendre un autre ris ?

Inch se tira sur l'oreille.

— Non. Faites préparer les canots de ces messieurs. Je souhaite ensuite faire un signal au *Rapide* avant que nous ayons perdu le contact.

Une fois l'officier sorti, il se tourna vers les commandants :

— Avec ce temps, *Le Rapide* aurait dû mal à reconnaître ou même à simplement voir un bateau de pêche – il attendit de voir l'effet produit, puis : Je vais me rapprocher de lui sans attendre, annonça-t-il. Conservez vos postes sur *l'Hélicon* et tenez-vous parés à combattre.

Montresor le regardait fixement. Il n'était pas commandant depuis assez longtemps pour avoir appris à cacher ses sentiments.

— Les Français ? Vous croyez vraiment ?

— Oui, je le crois. Le vent leur est favorable ; et il nous est défavorable pour la même raison. Cependant (*haussement d'épaules !*), nous devons faire ce pour quoi nous sommes venus. Du moins serons-nous prêts à les accueillir.

Les deux commandants quittèrent le bord avec une hâte à la limite de la grossièreté. *L'Hélicon* n'avait mis en panne que le temps strictement nécessaire, avant d'encaisser les coups de bélier des grosses lames.

Inch jeta un coup d'œil à la flamme qui flottait toute droite, perpendiculairement au bâtiment.

Puis il consulta le compas ; nord-est-quart-est. Les embruns passaient par-dessus les filets au vent et trempaient les hommes de quart qui juraient à l'envi.

Savill, son second, cria en essayant de dominer le bruit du vent :

— La vigie rend compte que *Le Rapide* a laissé son signal hissé à bloc, commandant.

Il semblait tout excité, peut-être heureux de voir qu'ils allaient pouvoir faire autre chose que patrouiller sans fin.

Inch réfléchissait. Cela signifiait sans doute que Quarrell avait aperçu autre chose qu'une voile inconnue, ou qu'il le pressentait.

— Signal de la *Dépêche*, commandant : « Commandant rentré à bord ! »

Inch poussa un grognement ; il se faisait du souci en songeant au canot de Houston qui se débattait pour gagner un point situé loin sur leur arrière.

La vigie cria :

— Signal du *Rapide*, commandant : « Deux voiles en vue dans le noroît ! »

Inch se tourna vers son second. *Deux voiles*. Ce ne pouvait être des unités de Nelson, si loin au sud dans le golfe du Lion. Ce n'était certainement pas quelque navire marchand qui tentait de forcer le blocus, surtout par ce temps, et encore moins de conserve avec un bâtiment.

Il repensa à ce que lui avait dit Houston. Il avait au moins raison sur un point : s'il avait été là, le *Barracuda* aurait fait toute la différence.

— Cette fois-ci, monsieur Savill, je pense que les Français sont venus parler affaires. Renvoyez de la toile, je vous prie. J'ai l'intention de m'approcher dès maintenant du *Rapide*.

Empoignant une lunette, il se dirigea vers l'arrière pour observer *l'Icare*. Une brume humide envahissait l'horizon, même la *Dépêche* était noyée dedans. Mon Dieu, ce n'était vraiment pas le moment. Il appela sèchement l'aspirant de quart qui l'avait suivi comme un petit chien :

— Signal général : « Toutes voiles dehors ! »

Les pavillons claquaient au vent et se détachaient sur les nuages bas.

C'était sa chance ou jamais. Pour une fois, il n'était pas obligé d'attendre les ordres du vaisseau amiral : c'était lui qui commandait. Hannah serait en adoration, avec ses yeux mauves, lorsqu'il lui en ferait le récit. Personne n'aurait pu deviner ni prévoir que Bolitho serait touché par une balle perdue en plein combat. Keen était à Malte, même si Inch trouvait stupide de l'avoir éloigné pour répondre à une enquête idiote. Mais, peu importait le pourquoi et le comment, Francis Inch commandait l'escadre par intérim.

C'était comme si on l'avait soudain soulagé d'un énorme poids. Il était sûr de lui, il le savait et pouvait s'en sortir sans inquiétude.

Il jeta un rapide regard tout autour de lui, fier de son bâtiment et de son équipage. Il voyait les gabiers s'activer sur les vergues, leurs pantalons blancs flottant tandis qu'ils se colletaient avec le vent. La toile battait dans des claquements de tonnerre et se gonflait sous la pression de l'air, la gîte augmentait encore. Un regard en arrière. *L'Icare* était à peine visible derrière la *Dépêche*, sorte de vaisseau fantôme. Il sourit largement dans les embruns : Houston était un misérable.

— Ohé, du pont !

C'était l'un de ses enseignes. Savill avait agi sagement en envoyant là-haut un officier expérimenté.

— *Le Rapide* vient de signaler : « Trois vaisseaux de ligne dans le noroît ! »

Inch sentit un grand frisson lui parcourir tout le corps. *Trois*. Aucun doute n'était plus permis désormais. Ils pouvaient essayer d'éviter le combat, mais Inch n'avait pas la moindre hésitation sur ce qu'il allait faire. Sur ce qu'il devait faire.

— Signal général, monsieur Savill : « Branle-bas de combat ! » Ensuite, dit-il avec un sourire, vous pourrez rappeler aux postes de combat.

Il pensait à Bolitho et éprouva un brusque sentiment de fierté en songeant qu'il l'avait gâté : quel cadeau que cette journée !

Les tambours commençaient à battre, *l'Hélicon* faisait jaillir les embruns au-dessus de sa guibre. La violence de la mer et du vent était comme un avant-goût de leur destin.

XIII

VENT D'OUEST

Inch leva les yeux vers les huniers. Des mèches d'écume s'accrochaient aux enfléchures, qui vrombissaient comme des drapeaux en lambeaux. Les mouvements étaient plus vifs, la coque tapait sur les crêtes et chaque hauban, chaque anneau de pont protestait contre le traitement qu'on leur infligeait.

Il savait malheureusement que tout ce bruit et cet inconfort ne changeaient rien à ce fait qu'ils avançaient lentement, très lentement. Si le vent ne tournait pas en leur faveur... Mais il chassa aussitôt cette idée de son esprit.

— Serrez un quart de mieux, monsieur Savill. Venez au nordet.

On entendait les cris étouffés des gabiers, les grincements des drisses et des poulies, les hommes se démenaient pour exécuter son ordre. Il n'osait pas abattre davantage, ce qui lui aurait permis de tirer meilleur parti du vent. Il fallait attendre le dernier moment, lorsque devenir manœuvrant serait absolument nécessaire. Le second lieutenant était grimpé dans le croisillon de hune pour surveiller les arrivants, mais la visibilité devait être médiocre avec ces gerbes d'embruns et cette brume humide qui persistait. La terre, à cinq milles seulement par le travers, restait pourtant invisible. En une heure de temps, la mer avait totalement changé d'aspect. De bleu sombre, elle était devenue couleur étain. Les crêtes rageuses se brisaient sous la force du vent qui mugissait entre les haubans et dans le gréement, comme un combat d'âmes perdues.

Savill manqua déraiper sur le pont fortement incliné. Son visage et son torse ruisselaient d'eau.

— Parés aux postes de combat, commandant !

Inch se mordit la lèvre. Impossible d'ouvrir les sabords de la batterie basse sous le vent, le pont serait submergé en quelques minutes. Il se consola en pensant que les trois vaisseaux français n'auraient pas la vie plus facile. Mais comment pouvait-il être aussi sûr qu'il s'agissait bien de Français ? Des Espagnols peut-être ? Il écarta aussitôt cette pensée en revoyant le jeune commandant du *Rapide*. À cette heure, Quarrell l'aurait déjà prévenu.

Il se mit à réfléchir : *l'ennemi*. Un seul et même pavillon. Même si le temps, si le lieu avaient changé.

— Pas le moindre signe de *l'Icare*, commandant, lui annonça

Savill – il fit la grimace – voilà du moins qui est nouveau.

Toute l'escadre savait que Houston mettait un point d'honneur à toujours être le premier, le meilleur. Cette fois-ci, il traînassait lamentablement à la remorque des autres.

Trois contre trois, la balance était égale. Peut-être l'ennemi allait-il essayer de les éviter ? Non, peu de chances, décida Inch. S'ils gagnaient le large, *l'Hélicon* se porterait à la tête de ses conserves pour prendre l'avantage du vent. Non, il était plus que probable que le français continuerait en route de collision, le vent était en sa faveur.

Inch examina son bâtiment. On avait fait disparaître tout ce qui n'était pas nécessaire, les filets casse-tête étaient à poste au-dessus des passavants, les coffres à armes individuelles étaient ouverte au pied du grand mât. Les servants, dévêtus jusqu'à la taille, étaient déjà trempés par les embruns. Certains étaient accroupis près de leurs affûts, d'autres écoutaient les consignes des chefs de pièce. Les officiers s'affairaient près des volées noires, penchés pour résister à l'inclinaison et aux mouvements de balancier chaque fois que *l'Hélicon* plongeait dans un creux.

— Montrez le pavillon, monsieur Savill – puis, au capitaine des fusiliers : Ah, major, je vous suggère de demander à vos fifres de nous jouer un petit air, qu'en pensez-vous ? (*Large sourire.*) Il va s'écouler un bon bout de temps avant qu'on se frotte de nouveau aux Grenouilles.

Et c'est ainsi que *l'Hélicon*, suivi d'aussi près que possible par la *Dépêche*, se dirigeait vers les voiles qui se présentaient dans le lointain. Les jeunes fifres des fusiliers défilaient sur le pont en faisant des allers et retours, jouant gigue sur gigue, manquant de temps en temps se casser la figure.

Inch voyait ses canonniers sourire en regardant cette parade de soldats de plomb. Cela leur évitait de penser à l'inéluctable. Pourtant, çà et là, un homme essayait d'apercevoir l'ennemi entre les filets ou par-dessus le passavant. Sans doute des nouveaux embarqués, songea-t-il. Ou au contraire, des gens qui avaient déjà trop souvent vécu cette expérience.

Il jeta un coup d'œil à son second. Un officier fiable, un homme de valeur. Il était apparemment aimé des hommes, et cela n'avait pas de prix. D'autant que ce n'était pas facile.

— Ohé, du pont !

— Seigneur, laissa tomber Savill, ce garçon est bien bavard aujourd'hui !

S'il s'en trouva quelques-uns tout auprès que la boutade amusa, les sourires s'évanouirent lorsque le lieutenant de vaisseau perché dans le croisillon continua :

— Le bâtiment de tête est un trois-ponts, commandant.

Inch sentit tous les regards se tourner vers lui. Un vaisseau de premier ou de second rang – sale temps, mais il avait vu pis.

— Signalez à la *Dépêche* qui répétera à l'*Icare* : « Se former en ligne de bataille ! »

Le commandant du trois-ponts n'allait pas traîner à exploiter la faiblesse de son adversaire, songea Inch.

L'aspirant chargé des signaux finit par laisser retomber sa lunette.

— Aperçu, commandant.

Inch faisait les cent pas, plongé dans ses pensées. Les choses prenaient beaucoup trop de temps. Mais il leva la tête en entendant l'air trembler de coups de canon sporadiques.

— Mais par le diable, que se passe-t-il ?

La vigie cria :

— On tire sur *Le Rapide*, commandant !

Inch se mit à jurer :

— Signalez au *Rapide* de se retirer ! Mais à quoi joue donc ce jeune imbécile ? S'il essaye de s'en prendre à un de ces messieurs, il va vite saigner du nez !

Savill, qui était monté dans les enfléchures avec une lunette, se mit à crier :

— L'un des vaisseaux se rapproche du *Rapide*, commandant ! Il essaye de le couper de nous !

Inch le regardait : le commandant français se préparait à livrer bataille, il perdait pourtant son temps et son énergie pour un malheureux brick.

Les paroles de Houston revenaient le narguer, comme s'il venait de les entendre à voix haute. *Le Rapide* était leur unique moyen de liaison maintenant que *Le Suprême* était en carénage. Sans Bolitho, il partait au fond. À présent, avec le *Barracuda* dans le nord, le rôle du brick était primordial.

— Pas d'aperçu, commandant.

Inch jura, puis, après un rapide regard circulaire :

— Monsieur Savill, ordonna-t-il, envoyez-moi vos jeunots là-haut et faites établir les perroquets. Et la grand-voile. Vivement !

Les hommes couraient pour exécuter les ordres donnés au sifflet. Les huniers, libérés de leurs vergues, étaient pris d'une ardeur sauvage. Il sentit le bâtiment trembler sous cette nouvelle poussée et, lorsque la grand-voile jaillit dans un bruit de tonnerre, il vit la bôme se courber. Il était décidé à tout risquer pour réduire la distance avant que les canons des Français aient eu le temps de donner le coup de grâce au *Rapide*. Il ordonna subitement :

— Signal général : « Toute la toile dessus ! »

Savill jeta un coup d'œil au maître pilote, qui fit la grimace.

— Bien, commandant.

Les coups de canon continuaient, apparemment une seule pièce. Il suffisait d'un de ces énormes boulets pour abattre les mâts du brick ou toucher un point vital des œuvres vives.

— Signal de la *Dépêche*, commandant, hurla presque l'aspirant : « En difficulté ! »

Inch s'empara d'une lunette et monta quatre à quatre l'échelle de poupe où des fusiliers, appuyés sur leurs mousquets, attendaient la suite. Il appuya l'instrument sur des hamacs et sentit son sang se glacer en voyant la silhouette du deux-ponts changer de forme, il venait dans le vent. Sans être conscient du ton angoissé de sa voix, il s'écria :

— Son safran est parti !

On carguait les voiles, on voyait de minuscules silhouettes qui risquaient la mort sur les vergues dangereusement inclinées, les gabiers luttèrent pour empêcher le bâtiment de chavirer ou de démâter. La chose était banale dans la tempête. Le safran, une drosse qui lâchait, on pouvait réparer ce genre d'avarie. Mais la distance se creusait et *l'Icare* était invisible dans cette brume traîtresse.

Il descendit rapidement l'échelle ; Savill avait l'air inquiet. Les autres le regardaient, découragés, alors que quelques instants plus tôt ils mouraient d'envie d'en découdre.

— La *Dépêche* va mettre une éternité à s'en sortir, monsieur Savill. Mais si nous nous contentons de pleurer dans nos jupons sans rien faire, elle sera aussi inutile que *Le Rapide*.

Savill se détendit un peu :

— Vous pouvez compter sur moi, commandant.

— Je n'en ai jamais douté, lui répondit Inch. Bon, faites charger les pièces, mais vous attendrez mon ordre pour mettre en batterie.

Et il se détourna, tandis que les servants s'emparaient de leurs écouvillons et de leurs aspects.

La *Dépêche* continuait de dériver. L'ennemi devait se demander ce qui se passait : une ruse, quelque piège destiné à le faire hésiter ? Inch fronça le sourcil : il n'allait pas hésiter longtemps.

— Nous engagerons bâbord, monsieur Savill.

Il plissa les yeux pour jeter un coup d'œil entre les hamacs. Désormais, une lunette n'était plus nécessaire pour distinguer les autres bâtiments. Ils avançaient tous trois en ligne décalée, les mâts et les vergues s'emmêlaient comme pour former un monstrueux Léviathan.

Ce fut le dernier bâtiment de la formation qui ouvrit le feu sur le brick. *Le Rapide* essayait de prendre le large, mais, à en juger par la position de la dernière gerbe, on voyait qu'il était passé tout près.

Le maître d'hôtel d'Inch accourut vers lui, le sabre de son

commandant à la main.

Inch arrêta son regard sur l'arme recourbée.

— Non, donnez-moi l'autre.

Il songeait à Bolitho, qui avait revêtu son plus bel uniforme tandis que son bâtiment roulait sous les coups des bordées. Bolitho savait pertinemment qu'il se montrait au grand jour comme le chef, ce qui en faisait une cible permanente. Mais il savait aussi combien il était important que ses propres hommes pussent le voir jusqu'à la fin. À quand cela remontait-il ? Cela lui parut une éternité.

Il laissa son maître d'hôtel fixer son plus beau sabre, celui qu'il avait acquis juste avant son mariage avec sa chère Hannah.

Le seul fait de penser à elle lui faisait battre le cœur. Il essaya pourtant de la chasser de ses pensées et se mit à crier :

— Nous les emmènerons au fond avec nous, pas vrai, les gars ?

Ils poussèrent des vivats, comme il l'avait prévu.

Ils arrivaient. Il voyait les voiles qui s'approchaient, les silhouettes qui se déformaient au fur et mesure que les commandants réduisaient la voilure pour se préparer au combat. Le vaisseau de tête offrait un spectacle splendide, impressionnant. Il ouvrit soudain ses sabords et les gueules noires émergèrent, un pont après l'autre.

Inch observait le spectacle en silence. Il aurait cru que son cœur avait déjà cessé de battre, tant il était incapable de bouger, de regarder ailleurs. C'était un vaisseau de quatre-vingt-dix canons, au bas mot. Il était orné d'une figure de proue étincelante sous la guibre et, en levant sa lunette, Inch découvrit la forme d'une bête bondissante, un léopard, les deux antérieurs dressés dans une attitude de colère. C'était Jobert. C'était certainement lui.

— Ouvrez les sabords, monsieur Savill. Puis vous mettez bâbord en batterie.

Ils avaient encore le temps. Même le temps de s'enfuir. Inch se reprit :

— La drome à la mer, monsieur Savill.

C'était toujours un moment difficile que celui où l'on larguait les embarcations avec une ancre flottante. Elles partaient à la dérive, et à la fin les vainqueurs les récupéraient. Les garder à bord sur leurs chantiers augmentait le risque de recevoir des éclis lorsqu'une bordée de métal s'abattait sur le pont. Mais, pour tout marin, les embarcations sont la dernière sécurité, le dernier moyen de survie. Inch se mit à arpenter la dunette entre les pièces, le menton enfoncé dans son foulard, son sabre battant contre la cuisse. Seuls ses hommes survivraient !

Cependant que Bolitho sentait le soleil qui lui chauffait les épaules, surtout à travers le verre épais des vitres qui faisait loupe,

l'Argonaute tirait lourdement sur son câble. Il entendait les hommes de quart crier sur le pont, on rentrait une chaloupe à bord. Il posa sa plume et, l'œil rêveur, laissa son regard errer sur ce paysage, un rivage et, entre ce rivage et le navire amiral, un fouillis d'embarcations.

Il allait bientôt être temps de se rendre à bord du bâtiment de Herrick. Il songeait à leur rencontre de la veille, et plus précisément à la façon dont ils s'étaient quittés. Il était sorti de là blessé, se sentant comme pris au piège, peu d'issues lui restant offertes.

Il regardait les navires, tassés les uns contre les autres, comme si ce port imposant ne constituait plus un havre, comme s'ils avaient envie de prendre la mer. Le convoi que l'on attendait avait été aperçu aux premières lueurs. Bolitho avait entendu un canon donner l'alarme à l'heure de la collation du matin, où, incapable de rester sur sa chaise, il n'avait pu que picorer. Le port allait se remplir.

Il n'avait pas le temps de terminer avant de partir la lettre qu'il écrivait à Belinda. Aux bruits de bottes qu'il entendait sur le pont détrempé, il devina que les fusiliers se préparaient à constituer une garde en son honneur. Le canot de Keen avait déjà poussé. Bolitho n'avait échangé que quelques mots avec lui, puis ils s'étaient donné une poignée de main. Bolitho n'avait pu s'empêcher de penser qu'il avait vu exactement la même scène se jouer entre le condamné et son bourreau, quelques secondes avant que la trappe s'ouvrît sous les jambes du bandit qui gigotait.

Pourquoi en avait-il parlé à Belinda ? Parce qu'elle méritait de savoir ? Ou bien simplement parce qu'il voulait se confier à elle, parce qu'il avait besoin d'elle ? Était-ce cela ?

Il poussa un soupir et se leva en laissant la plume sur sa lettre.

Le vaisseau se balançait plus fort, il se demanda si le vent ne les laisserait pas tomber avant l'appareillage. *Si toutefois il appareillait.*

Il se regarda dans la glace, tout comme Herrick l'avait regardé. Son œil droit semblait presque normal, ou peut-être avait-il fini par s'y habituer. L'autre – il poussa un nouveau soupir –, cela n'empirait pas, mais il se ressentait du moindre effort, il avait encore du mal à garder son équilibre. Même là, au port, il devait faire attention dès qu'il bougeait.

Il entendit dans la chambre d'à côté Ozzard qui donnait un coup de brosse à sa vareuse, ce qui lui rappela Keen dans la sienne lorsqu'il avait quitté le bord. Il était à la fois jeune et mûr. Pas étonnant qu'ils fussent tombés amoureux l'un de l'autre. Il revit la jeune fille, avec ses yeux sombres, noyés. Quelle distance le paquebot avait-il déjà parcourue ?

Quelqu'un frappa discrètement à la porte et, comme le factionnaire n'annonçait personne, il devina qu'il s'agissait d'Allday.

Lui aussi avait revêtu sa plus belle vareuse bleue, la vareuse à

boutons dorés qu'il aimait tant. Son pantalon de nankin blanc venait apparemment d'être lavé et ses chaussures à boucles n'auraient pas détonné chez un commandant.

Allday le regarda d'un air sinistre :

— Canot paré le long du bord, amiral.

— J'arrive, je veux être à l'heure, mais sans être en avance.

— Vous voulez les faire languir, hein, amiral ? répondit Allday en hochant la tête et en essayant de sourire.

— Il y a un peu de cela.

Il surprit le regard d'Allday sur sa lettre inachevée.

— Ce sera pour le prochain courrier, dit-il.

Allday restait pourtant sur la réserve :

— J'ai entendu dire que le convoi déchargerait aujourd'hui et demain. Puis il repartira en Angleterre, ou du moins certains bâtiments.

— Et qu'avez-vous appris d'autre encore ?

Comme informateur, Allday l'emportait sur tous les signaux et, pour la précision, les battait généralement de loin.

— Il y en a deux qui transportent de l'or envoyé par le sultan de Turquie, si c'est comm'ça qu'i's'appelle quand il est chez lui.

Peu importait les tenants et les aboutissants, l'or du sultan ne ferait pas de mal à l'Angleterre. L'affaire sentait la patte de Nelson. Après sa victoire d'Aboukir, le sultan l'avait honoré de plusieurs faveurs.

Ozzard entra et lui tendit sa vareuse. Bolitho reprit son examen dans le miroir. Il avait changé. Pour un observateur étranger, il était tout, il possédait tout : le grade, l'autorité, une jolie femme. Tout.

Il effleura la médaille d'Aboukir qui pendait à son cou. *Est-ce là ce à quoi ressemble un héros ?* En tout cas, il ne se sentait guère dans cette peau-là.

— Allons-y.

Bolitho prit Allday par la manche et, le tenant à bout de bras :

— Je n'ai pas oublié votre fils, lui dit-il.

Allday, soutenant résolument, mais non sans mélancolie, son regard, répondit :

— Je lui ai parlé, amiral. Il veut quitter le service et m'est avis que c'est bon débarras.

Ozzard était parti devant et Bolitho entendit le capitaine Bouteiller qui mettait ses fusiliers au garde-à-vous. Mais il prit le temps de répondre :

— Vous ne parlez pas sérieusement, Allday.

— Vous faites pas de mouton pour lui, amiral, répondit Allday, le menton en avant. C'est pour vous que je suis sacrément embêté. Après tout ce que vous avez fait pour not'roi et not'pays, et vous

partez à bord du *Benbow* et c'est pour mettre tout ça par terre !

— Ne soyez pas ridicule, mon vieux. Vous ne savez pas ce que vous dites !

Allday prit une profonde inspiration, sa blessure à la poitrine se réveillait dès qu'il s'énervait ou se mettait en colère.

— Sûr que si, amiral, et c'est pas moi qui vous *rapprendra* !

Puis, tandis qu'ils se dirigeaient vers la portière de toile, il ajouta, la voix dure :

— J'ai dit ce que j'avais à dire. Et encore une chose, amiral : je serai toujours avec vous.

Bolitho se retourna, tout ému de la détresse qu'il sentait chez cet homme.

— Je le sais bien, mon vieil ami. Votre fidélité compte davantage pour moi que...

Il ne put terminer. Si quelque chose l'avait décidé à agir comme il faisait, c'était bien Allday. Et Allday le savait depuis le début.

Bolitho prit à peine conscience de sa courte traversée jusqu'au *Benbow*. La coupée, des saluts, un cérémonial plus marqué encore, et direction la grand-chambre.

Tout le mobilier de Herrick avait été déménagé, et l'on avait mis en place des fauteuils, des bancs même, où étaient assis des gens, les uns en uniforme d'officiers de marine, quelques civils aussi et un ou deux marins de l'*Argonaute*. Il aperçut Stayt, qui avait encore une fois réussi à se tenir à l'écart des autres, Keen et Paget qui avaient pris place près de lui. Ce dernier n'était pas tenu de venir, mais Bolitho lui fut reconnaissant d'en avoir décidé ainsi.

Une longue table occupait toute la largeur du bâtiment, des chaises étaient adossées aux fenêtres de poupe, si bien que les quelques officiers qui s'y trouvaient déjà installés se découpaient comme des ombres chinoises sur le panorama ensoleillé auquel ils tournaient le dos.

Toutes les têtes se tournèrent à l'arrivée de Bolitho et, lorsqu'il se dirigea vers un siège libre au premier rang, il sentit des regards peser sur lui. Respect, pitié, curiosité. Un certain nombre de gens seraient contents de voir cette première éraflure à sa réputation, ne serait-ce que parce que Keen était sous ses ordres. Keen lui fit un petit signe de tête. Leurs regards se croisèrent : ils résumaient toutes ces années passées ensemble, depuis qu'il était aspirant jusqu'à son grade actuel. Et ils se retrouvaient une fois de plus. Peurs, amours, drames divers, ils avaient tout partagé. Zénoria l'avait tout de suite vu, tout de suite compris. Elle était mieux placée que quiconque.

Bolitho entendit quatre coups de cloche dans le lointain. Il était dix heures précises, Herrick arriva à son tour.

Bolitho se leva avec les autres tandis que les membres de la cour

gagnaient leurs sièges. Herrick prit place au centre, l'air grave mais parfaitement calme. Sir Marcus Laforey mit un certain temps à s'installer au bout de la table tandis qu'un domestique avançait un petit tabouret de bois sur lequel il posa son pied bandé. Bolitho surprit un jeune enseigne qui donnait un coup de coude à l'un de ses camarades. Si Laforey les avait pris sur le fait, c'était pour eux la fin du monde. Mr. Pullen, de l'Amirauté, toujours vêtu de noir, le visage sévère, deux autres commandants que Bolitho ne reconnut pas, et enfin le capitaine de vaisseau l'honorable Sir Hedworth Jerram. Le chef d'état-major de Laforey était un homme grand et maigre, chez qui un nez également long renforçait encore un air de hauteur pincée. Pour l'heure, il promenait ce nez comme s'il venait de percevoir une odeur déplaisante.

Herrick commença brièvement :

— L'audience de la commission d'enquête réunie à la requête de Leurs Seigneuries est ouverte. Tous ceux qui sont impliqués dans le déroulement de cette enquête sont tenus de répondre aux questions qui leur seront posées. Les dépositions écrites sont admises, mais cette cour est réunie principalement pour examiner la conduite du capitaine de vaisseau Keen, du bâtiment de Sa Majesté britannique *l'Argonaute*, aux lieux et dates qui ont été spécifiés.

Il s'adressa à Keen pour la première fois :

— Veuillez vous asseoir. Vous n'êtes pas ici en tant qu'accusé.

Bolitho regardait le capitaine de vaisseau Jerram. Son expression signifiait clairement : « pas encore ».

Ledit Jerram se leva, face à la chambre, il tenait quelques papiers dans ses mains osseuses. D'une voix très posée, il commença par évoquer le départ de l'escadre de Spithead puis sa rencontre avec le transport de déportés *Oronte*...

— A ce moment, il faut bien comprendre que plusieurs tentatives ont été faites pour prendre ce bâtiment en remorque, attendu que son appareil à gouverner était désarmé. Pour une raison inconnue, le vaisseau amiral décida alors de prendre le commandement du bâtiment endommagé, alors que, avant cela, *l'Hélicon* – (coup d'œil sur ses papiers), sous les ordres du capitaine de vaisseau Inch, avait déjà fait une première tentative avec un certain succès.

— Mais la raison... commença Keen.

— Plus tard, commandant, le coupa Herrick en tapant sur la table.

Bolitho observait les yeux de Herrick : il n'avait pas apprécié cette intervention, mais sa voix n'en laissait rien paraître.

— Peu de temps après, le capitaine de vaisseau Keen est monté en personne à bord de *l'Oronte*.

Il fixait Keen, comme s'il s'attendait à le voir protester, puis poursuivit :

— Et c'est ici que la conduite du commandant fait l'objet de l'examen de la cour, en attendant peut-être d'être qualifiée d'un chef d'accusation plus grave dans un second temps.

On aurait entendu une mouche voler. Le vaisseau lui-même était étrangement silencieux : craquements du bois, clapotis de l'eau sous le tableau, c'était tout.

L'honorable Sir Hedworth Jerram continua d'une voix nette :

— Une femme que l'on déportait en Nouvelle-Galles du Sud a été enlevée de ce bâtiment par le... par le capitaine de vaisseau Keen.

Bolitho serra les poings : Jerram avait été à deux doigts de dire « l'accusé ».

— Le chirurgien de *l'Argonaute* est présent. Veuillez vous lever.

Tuson se leva, ses cheveux paraissaient tout blancs sur sa vareuse bleue. Jerram commença :

— La femme dont il est question avait été punie ?

— Battue, oui commandant, répondit Tuson en le regardant froidement. Fouettée, commandant, oui.

— *Punie*, reprit sèchement Jerram. Quelle était la gravité de ses blessures ?

Tuson se lança dans la description de la plaie qui lui zébrait le dos, du ton calme et mesuré qui lui était propre. Si la cour s'était attendue à avoir affaire à un chirurgien normal, elle dut rapidement déchanter. Jerram insista :

— Mais elle n'était pas en danger de mort ?

— Si elle était retournée à bord de ce bâtiment, répondit Tuson en le regardant toujours...

— Répondez à ma question, je vous prie.

— Eh bien, commandant, non, mais...

— Asseyez-vous.

Jerram prit son mouchoir et s'essuya la bouche. Bolitho voyait Keen de profil. Il semblait pâle sous son bronzage. Et un peu désabusé.

On appela ensuite Stayt. Comme il ne s'agissait que d'une enquête, la cour pouvait poser ses questions par l'intermédiaire de Jerram, mais aucun contre-interrogatoire n'était autorisé.

Bolitho serrait la garde de son sabre à s'en rendre les doigts gourds. Recueillir des faits, disait le Code. Refuser d'en admettre d'autres.

— Vous êtes monté à bord de *l'Oronte*, monsieur Stayt. Que s'est-il passé ?

— L'équipage était dans le plus grand désarroi, commença l'interpellé, les hommes avaient bu.

— Qui vous l'a dit ?

— Je m'en suis rendu compte par moi-même.

— Je passerai sur cette insolence. On était en train de procéder à une punition, je crois, ajouta Jerram.

Mais, sans laisser à Stayt le temps de répondre :

— Et l'on vous a donné l'ordre d'abattre l'homme qui exécutait cette punition, continua-t-il sèchement : si je comprends bien, de le tuer s'il continuait ? Est-ce que je me trompe ?

— La situation était terrible, sir Hedworth, expliqua vivement Stayt. Nous n'avions pas d'escorte.

— Ni non plus beaucoup de témoins fiables, on dirait ? Asseyez-vous, lui enjoignit-il après avoir hoché la tête.

Jerram se replongea un instant dans ses papiers. Bolitho avait pourtant le sentiment qu'il les connaissait par cœur. Il voulait bien croire que la procédure était irréprochable, mais nulle mention n'avait été faite de ce qui s'était passé avant et depuis lors – la perte du *Suprême*, la blessure du vice-amiral commandant l'escadre également – et sans le point de vue de Keen sur les événements, les preuves n'avaient pas de sens.

Jerram reprit :

— Apparemment, il n'a jamais été question de renvoyer cette femme à bord du transport. Le capitaine de *l'Oronte* a été traité de manière honteuse en présence de son équipage...

Il passa de l'autre bord, et l'on put entendre ses pas frapper le pont recouvert de toile.

— ... À Gibraltar, où d'autres femmes ont été débarquées, la prisonnière a été retenue à bord « aux bons soins » du capitaine de vaisseau Keen.

Quelqu'un, dans le fond, souligna d'un rire la boutade.

— De fait, une jeune indigène a été prise à bord pour surveiller la prisonnière.

Il tendit un bras galonné d'or :

— Levez-vous je vous prie, commandant Keen ! Niez-vous ce qui vient d'être dit ici ? Niez-vous que vous ayez enlevé une prisonnière à bord de *l'Oronte* pour votre propre usage, dont nous imaginons facilement ce qu'il a pu être ?

— C'est vrai, répondit amèrement Keen, je l'ai enlevée de ce bâtiment. On la traitait comme un animal !

— Et cela vous a « bouleversé », vous, un officier du roi !

Bolitho se leva et se retrouva debout avant que Jerram l'eût remarqué.

Herrick le regarda, apparemment pour la première fois.

— Oui, sir Richard ?

— Comment cet officier ose-t-il traiter ainsi mon capitaine de pavillon ! Je ne vais pas rester assis et tolérer une seule insulte de

plus, m'entendez-vous bien ?

Du regard, Keen l'implorait de s'arrêter. Mais Bolitho ne se taisait pas et n'avait aucune intention de le faire. Sa frustration, son dépit s'étaient mêlés intimement et il ne se souciait plus de ce qu'ils pouvaient lui faire, pas même de Herrick.

— Ceci n'est pas très orthodoxe, commença Jerram en se tournant vers Laforey.

— Bon, marmonna Laforey, allons-y comme ça, hein ? Dites ce que vous avez à dire, sir Richard, si vous devez le faire. Vous êtes connu pour votre tempérament un peu vif, je crois.

Sans que ce fût intentionnel, cette remarque sembla calmer le débat en cours. Bolitho reprit d'une voix plus calme :

— Le capitaine de vaisseau Keen est un officier courageux et un homme de valeur...

Il se retourna, et les regards suivirent la médaille d'or qui décorait sa poitrine, celle-là même que Nelson portait avec fierté.

— ... Je l'ai choisi comme capitaine de pavillon à cause de ses états de service et parce que je le connais bien.

Il sentait que Jerram reprenait confiance, comme s'il savait qu'il aurait sa revanche. Jerram ne tarderait pas à souligner qu'un tel choix, même au vu de ses antécédents, était peu judicieux. *S'il en avait l'occasion*. Bolitho était fin duelliste, son père y avait veillé. Les autres armes ne lui avaient jamais porté bonheur. À présent, il avait l'impression de se battre en duel : laisser l'adversaire tâter votre bras, l'encourager, puis le déséquilibrer. Laforey reprit :

— La seule chose que nous puissions faire est de renvoyer la prisonnière sous bonne escorte. Plus tard, le capitaine de vaisseau Keen devra répondre de ses actes. Nous sommes *en guerre*, messieurs.

Bolitho sentit une onde glacée lui parcourir l'échine, mais cela lui rappelait l'excitation du combat, lorsqu'on ne se soucie pas de l'issue.

— Et pourquoi ne pas m'interroger, sir Hedworth ?

Jerram le regarda pendant de longues secondes.

— Très bien, sir Richard. Il semble que le ton soit à la badinerie, dans cette enceinte. Où est la prisonnière ?

— Merci, commandant.

Bolitho sentit que l'œil gauche lui piquait ; pourvu, pria-t-il du fond du cœur, qu'il ne choisît pas ce moment pour le lâcher !

— Elle est rentrée en Angleterre sous ma protection. J'ai payé son passage et je produirai le reçu si vous m'envoyez devant une cour martiale. Mais pas avant. J'ai ordonné au capitaine de vaisseau Keen de la ramener à bord de mon vaisseau amiral. Imaginez-vous qu'un commandant agirait ainsi sans y avoir été autorisé ou encouragé par son amiral ? — et, se tournant vers Keen : J'ai fait l'un et l'autre. Cette

jeune fille a été déportée illégalement, et j'ai l'intention de le prouver, sir Hedworth, devant une cour un peu plus sérieuse que la mascarade que vous nous offrez aujourd'hui ! Comment pourriez-vous donc savoir ce qu'a dit ou n'a pas dit le capitaine de l'*Oronte* ? Mon Dieu, monsieur, il est à mi-chemin sur la route de la Nouvelle-Galles du Sud ! (*D'un ton plus dur.*) Vous verrez bien, lorsque je produirai les preuves, messieurs, croyez-moi. Vous saurez toute la vérité et vous verrez ce que des misérables, des gens indignes ont fait pour se venger !

Pullen se leva :

— Ainsi, sir Richard, vous assumez toute la responsabilité ?

Bolitho se tourna pour lui faire face. Il avait retrouvé son calme.

— Oui. Le capitaine de vaisseau Keen est placé sous mes ordres et il le restera tant que l'on ne m'aura pas signifié le contraire.

Il continua de fixer aussi fermement que possible le personnage vêtu de noir.

— Lorsque vous rendrez compte à vos supérieurs de l'Amirauté, monsieur Pullen, lorsque vous leur expliquerez ce que j'ai l'intention de faire, vous serez surpris du résultat. Et lorsque ce sera fait, je suis sûr que vous ferez preuve du même zèle que celui dont vous avez fait preuve en tentant de faire arrêter une jeune fille qui avait déjà subi des brutalités inconcevables – il se tourna de nouveau vers Keen. Cela aussi sera pris en compte.

Laforey demanda, d'une voix irritée :

— Et pourquoi ne savions-nous rien de tout ceci ?

Bolitho essaya de ne pas refermer son œil blessé.

— Certains avaient trop envie de procéder à la mise à mort, sir Marcus. Trop envie de me blesser ou de m'atteindre à travers quelqu'un d'autre.

Jerram s'épongeait le visage.

— Je ne puis aller plus avant, amiral... à ce stade, dit-il, fixant Herrick.

Herrick allait ouvrir la bouche, mais il se tourna vers la portière : un enseigne entraît qui, après avoir hésité, se frayait un chemin vers l'arrière.

Il tendit un bout de papier à Laforey, lequel le fit passer à Herrick.

Bolitho était resté debout. Il venait peut-être de ruiner sa carrière, mais Keen et Zénoria étaient saufs.

Herrick leva la tête :

— Je crois que vous devriez lire ceci, sir Richard.

Bolitho prit le papier et le lut attentivement, conscient de tous ces regards fixés sur lui. Il sentait la tension monter, comme pour se conjuguer au désespoir et à la colère qui l'envahissaient. Il commença

doucement :

— « La goélette armée de Sa Majesté *Colombine* vient d'entrer au port... »

Il parlait si bas que plusieurs des assistants se penchèrent pour mieux entendre.

— « ... Mon escadre a été attaquée la semaine dernière et *l'Hélicon*... »

Il jeta à Jerram un regard vide de toute expression.

— « ... sous les ordres de ce même capitaine de vaisseau Inch, a été sérieusement endommagé. Il y a de nombreux morts et blessés. »

Keen le regardait, le visage figé. Bolitho poursuivit, en dépit de sa voix, dont il n'avait plus guère la maîtrise. *Mon Dieu, non, pas Inch lui aussi !*

— Ce que nous avions prévu est arrivé. Jobert est sorti, et mon escadre l'a engagé. Ils avaient besoin de moi et j'étais ici – il prit sa coiffure. Comme vient de le dire Sir Marcus, nous sommes en guerre. Je déplore vivement que certains ne le comprennent pas.

— Vous pouvez vous retirer, ainsi que votre capitaine de pavillon, lui dit Herrick.

Regardant tous ceux qui étaient assis à la table, Bolitho reprit du même ton égal :

— J'ai encore une chose à ajouter – il scrutait les visages un par un : Allez tous au diable !

Il sortit de la chambre et, une seconde plus tard. Keen était dehors à son tour.

Après un long moment de silence, Herrick prononça enfin :

— La séance est levée.

Il était encore tout surpris de l'explosion de colère de Bolitho et pourtant, cela ne l'étonnait guère. Il avait trop donné de sa personne, il en avait trop fait pour prendre des gants.

Pullen annonça précipitamment :

— Il ne s'en tirera pas comme cela !

— Vous n'avez rien compris, lui répondit Herrick. Les Français sont sortis, mon vieux, et Nelson surveille Toulon comme un faucon, il est trop occupé là-bas pour détacher des bâtiments à la poursuite de Jobert ! Il n'y a plus personne pour s'opposer à Jobert, à l'exception de l'homme à qui nous venons de causer tout ce tort !

Laforey regardait les gens quitter la chambre. Il se taisait maintenant, comme s'il revivait la bataille à travers les mots de Bolitho.

Herrick l'aïda à s'extraire de son siège.

— Je connais Bolitho mieux que personne (*Allday lui revint soudain en mémoire*), enfin, à l'exception peut-être d'une seule personne. Pour lui le sentiment de l'honneur va dans les deux sens. Si

certains essaient de l'atteindre en s'en prenant à d'autres, il se battra comme un lion.

Il essayait d'oublier la fureur qu'il avait lue dans les yeux de Richard.

— Mais il est certains combats qu'il est incapable de remporter.

Il laissa son capitaine de pavillon raccompagner ses visiteurs à leurs canots puis retourna dans sa chambre, cette chambre dont il avait été si fier. *Si j'étais toujours son capitaine de pavillon, il aurait agi exactement de la même façon pour moi. Et lorsqu'il a eu besoin de moi, qu'ai-je fait ?* Mais cela ne servait plus de rien.

Si Bolitho était resté avec son escadre, le résultat aurait peut-être été exactement le même. Mais Bolitho allait en être profondément atteint et l'entretenir comme une blessure supplémentaire. Jusqu'au moment où il parviendrait à l'effacer – ou jusqu'à l'heure de sa mort.

Son domestique passa la tête :

— Puis-je aller chercher des hommes pour remettre votre mobilier en place, amiral ?

— Oui, allez-y, lui répondit-il l'air sinistre. Et faites le ménage en grand, ça pue la pourriture ici.

Tandis que Herrick contemplait le paysage à travers les fenêtres de poupe, le canot vert de *l'Argonaute* se frayait lentement un passage au milieu des autres navires.

Bolitho nota que la cadence était plus lente que d'habitude. Il devina qu'Allday prenait son temps, pour lui laisser le loisir de rassembler ses esprits.

Keen, le visage grave, était assis à côté de lui et regardait le port. Il fit soudain :

— Vous n'auriez pas dû faire cela, amiral.

Bolitho le regarda en souriant.

— Vous n'étiez pour rien dans les événements relatifs à cette jeune fille, Val. J'en ai pris la responsabilité parce que je le voulais ainsi. Elle a fini par beaucoup compter pour moi, et son bonheur est également quelque chose d'important – son visage se radoucit. De votre point de vue, continua-t-il, c'était affaire de simple humanité, puis votre cœur a pris la barre.

Keen lui répondit à voix basse pour ne pas être entendu des nageurs :

— Puis-je vous demander si vous savez qui est derrière tout cela, amiral ?

— Non. Pas encore.

Bolitho essayait de se rassurer en se disant qu'un simple coup de battage avait suffi, mais il ne le contrôlait plus. Tout ce qu'il savait, c'est qu'Inch se retrouvait face à l'ennemi. Le message de la goélette contenait fort peu de chose, si ce n'est que le vaisseau amiral ennemi

s'appelait le *Léopard*. Il continua, presque pour lui-même :

— Les Français s'en sont pris au *Rapide*. Inch a essayé de lui porter secours et a supporté le plus gros de l'attaque. Et pourquoi en voulaient-ils au brick, je me le demande...

Keen, qui le voyait de profil, se demandait dans quelle mesure il connaissait si bien Bolitho que cela. L'amiral haussa les épaules :

— Vous vous souvenez de *l'Achate*, Val ?

— Oui, fit Keen en souriant, la *Vieille-Katie*. Oui, je m'en souviens.

— Lorsque Jobert nous a attaqués, nous étions débordés, à un contre trois. Afin de l'attirer vers nous, nous avons attaqué le plus léger de ses bâtiments, la *Diane*, et c'est ainsi que nous avons pris *l'Argonaute*.

— Et là, il nous a fait la même chose !

Ils arrivaient à l'ombre de *l'Argonaute*, le canot mourait sur son erre dans le clapot.

Bolitho serra la garde de son sabre. Le vent était encore bien établi. Ce même vent d'ouest qui avait poussé les Français devant lui. Il leva la tête pour regarder les visages des membres de la garde d'honneur. Après tout, ce vaisseau était peut-être maudit ? Il se sentait peut-être toujours français, quoi qu'ils pussent faire ?

Comme sa tête émergeait à la coupée et que les sifflets se taisaient, le capitaine de frégate Paget, qui les avait précédés avec la chaloupe, brandit sa coiffure et cria :

— Un hurra pour l'amiral, les gars !

Keen avait surpris une étrange lueur dans les yeux de Bolitho. Il lui glissa :

— Ce sont les *hommes* qui comptent, amiral, pas les bateaux.

Bolitho leva à son tour sa coiffure et la brandit au-dessus de sa tête. Il avait envie de faire taire, il avait besoin de poursuivre ses réflexions, comme on pourchasse un fauve dans l'obscurité.

Lorsqu'ils atteignirent la chambre de poupe, ils eurent l'impression de pénétrer dans un sanctuaire. Bolitho s'assit dans son fauteuil et essaya de ne pas se frotter les yeux. Ils lui faisaient mal tous les deux : quant au meilleur, il ne permettait qu'une vision brouillée : la fatigue, mais aussi, et il le savait bien, l'émotion.

— J'aimerais voir immédiatement le commandant de la *Colombine*.

Ozzard lui versa un verre de cognac ; le petit homme semblait à la fois heureux et triste. Lui aussi devait se souvenir d'Inch.

— Il faut que je rassemble le maximum de renseignements avant de rejoindre les autres. Il y a sûrement quelque chose.

— Inch s'en est peut-être sorti, amiral – Keen le regardait avec compassion. Il ne nous reste qu'à espérer.

— Un bon ami, Val – il revoyait Herrick derrière la table. En perdre un seul est déjà bien assez triste comme cela.

Il se leva et commença à errer dans la chambre.

— Bon Dieu, je suis content de partir d'ici, Val. La terre ne m'aime pas – et, avec un coup d'œil à sa lettre inachevée : Informez l'amiral que j'ai l'intention d'appareiller avant le crépuscule.

Keen s'arrêta près de la porte.

— Je vais me rendre moi-même à bord de la goélette... Je ne vous remercierai jamais assez, amiral, ajouta-t-il.

Bolitho, les yeux perdus dans le vague, était incapable de surmonter son abattement.

— Elle le mérite bien, Val, et vous aussi. Maintenant, allez me chercher cet officier.

La porte se referma, Bolitho reprit sa lettre. Il la chiffonna brusquement et, pris d'une énergie subite, décida d'en recommencer une autre.

« Ma très chère Belinda... » – et, comme par miracle, il se sentit moins seul.

XIV

LA FIERTÉ RETROUVÉE

Bolitho se tenait immobile près de la roue de *l'Hélicon*, encore presque intacte. Il avait dû prendre sur lui pour inspecter le pont supérieur, les mâts, les passavants, ne fût-ce que pour se convaincre que la bataille remontait à deux semaines déjà. On aurait dit qu'elle s'était déroulée la veille.

Le vent qui avait fait débouler les Français comme le tonnerre sur ce navire ravagé était complètement tombé. Aussi les derniers milles franchis par *l'Argonaute* avant d'établir le contact avaient-ils rajouté à leur torture.

La mer était parcourue par une longue houle paresseuse sur laquelle brillait un soleil violent, plus argenté que doré. Les vaisseaux éparpillés se détachaient sur l'eau dans un état de désordre qui manifestait assez le choc et la défaite qu'ils venaient de subir.

Des silhouettes s'affairaient sur les ponts, des marins détachés par les autres bâtiments, car les rescapés d'*Inch* ne suffisaient pas à la tâche. Le claquement des pompes soulignait la gravité des avaries, s'il en était besoin. Un gréement de fortune commençait à émerger du fouillis de cordages et de palans, et Bolitho se demandait comment ce vaisseau avait pu survivre.

Le plancher de pont était éclaté, de grandes taches de sang séché noircissaient sous la lumière crue, il y avait des affûts désemparés, de la toile carbonisée. Les morts n'étaient plus là, et l'on avait descendu les blessés dans l'entrepont. Ils y livraient leur dernier combat et les chirurgiens de tous les bâtiments faisaient leur possible pour ceux qui se refusaient encore à mourir.

Bolitho sentait Allday qui regardait le spectacle comme lui, partageant ses sentiments, cependant que le passé lui revenait.

Plutôt que de bataille, mieux valait parler de carnage. Sans le *Barracuda*, qui avait fait irruption toutes voiles dehors, *l'Hélicon* était envoyé par le fond. Et si le vent se levait de nouveau, songeait-il, il pourrait bien partir pour son dernier voyage.

Toute prudence oubliée, le *Barracuda* avait établi jusqu'à ses bonnettes et avait réussi à arrêter l'assaut pourtant bien calculé de l'ennemi.

— Amiral, pourquoi ne pas rentrer à bord ? suggéra Allday. Un bon bain, un bon rasage, ça fait des miracles.

— Non, pas encore, répondit Bolitho.

Il était écoeuré, encore sous le coup du tableau sauvage qui s'étendait sous ses yeux.

— Si j'oublie jamais ce jour, rappelez-le-moi ! Quoi qu'il m'en coûte ! ajouta-t-il d'une voix dure.

Il aperçut Tuson sous la dunette. Même là, le pont était défoncé, déchiqueté, à croire qu'un géant l'avait martelé à coups de poing en y laissant de longues cicatrices noires, telles des marques de pinces chauffées au rouge. Tant d'hommes étaient morts à cet endroit et tant d'autres payaient encore ce qui s'était passé là. Il demanda au chirurgien :

— Comment va-t-il ?

Tuson le regarda, impassible :

— Le chirurgien du bord lui a coupé le bras trop bas, amiral, je ne suis pas d'accord, je suggérerais...

Bolitho l'empoigna par la manche :

— Allez au diable, vous, c'est d'un ami que vous me parlez et vous le traitez comme une vulgaire carcasse qui saigne encore !... – il se détourna. Pardonnez-moi, murmura-t-il.

— Je comprends, lui répondit Tuson. Mais j'aimerais le prendre en charge moi-même.

Il ne lui expliqua pas ce que Bolitho savait déjà. Avec son traitement, le chirurgien de *l'Hélicon* avait plutôt aggravé l'état de la blessure. Pour être honnête, il avait été débordé par la férocité de la bataille, le flot des hommes terrorisés, broyés qu'on lui descendait dans l'entrepont pour les livrer à la scie et au scalpel, pendant que le vaisseau connaissait le grondement des canons et le feu dévastateur de l'ennemi.

— Il faut que je le voie.

Bolitho aperçut quelques hommes qui jetaient par-dessus bord des morceaux de bois et des débris en tout genre. Ils n'avaient pas participé au combat, et pourtant ils se comportaient comme des survivants, découragés.

— Je ne peux rien promettre, fit Tuson – et, voyant sa mine : Je suis désolé, s'excusa-t-il.

L'arrière répandait encore une odeur écoeurante d'incendie, de souffrance, de mort et de colère. Quelques pièces gisaient là, renversées sur le côté ou encore dans leurs bragues, à l'endroit où les avait laissées le recul après la dernière bordée, avant que leurs servants s'enfuient ou se fassent faucher. Le soleil brillait à travers des sabords déformés qui avaient pris des formes grotesques sous l'intensité de l'assaut.

À mesure que Bolitho se frayait un chemin en bas de l'échelle jusqu'à ce qui subsistait du carré, le fracas des marteaux et des poulies

sur le pont supérieur faiblissait. Les appartements d'Inch avaient été complètement dévastés, incendiés à ne plus en être reconnaissables. On l'avait transporté à cet endroit où s'étaient battus jusqu'à la fin quelques canonniers et les fusiliers postés à l'arrière. Les hommes levaient les yeux au passage de Bolitho, s'effaçaient pour lui faire place, avant de reprendre leur travail pour tenter de sauver le bâtiment et de le mettre en état de gagner un abri. Le claquement lancinant des pompes semblait les narguer, les gémissements des blessés qui attendaient le salut ou la mort ajoutaient encore à cette atmosphère de désespoir.

Le carré de *l'Hélicon* paraissait presque frais lorsqu'on venait du pont supérieur, mais, alors que les fenêtres avaient été démolies, l'air ne suffisait pas à débarrasser l'endroit de sa puanteur.

Bolitho s'approcha de la couchette et se pencha sur Inch. Il était tout pâle. Il était apparemment inconscient, et Bolitho sentit son sang se figer en voyant un bandage sanguinolent là où il y avait eu un bras. Ce qu'il avait toujours redouté était arrivé à son ami.

Tuson tira un peu la couverture.

— Il a reçu un morceau de métal ici, amiral, dit-il avant de recouvrir soigneusement le patient. Le chirurgien m'affirme qu'il l'a retiré.

Mais il semblait sceptique.

Bolitho vit alors qu'Inch avait ouvert les yeux et le regardait. Les yeux ne bougeaient pas, comme s'il rassemblait ses forces pour essayer de distinguer ce qui se passait autour de lui.

Bolitho se pencha et lui prit la main.

— Je suis là, mon vieux.

Inch s'humecta les lèvres.

— Je savais que vous viendriez, je le savais.

Il ferma les yeux et Bolitho sentit sa main se crispier tandis qu'il luttait contre la douleur qui l'envahissait. Mais cette main était molle.

— Trois vaisseaux de ligne, reprit Inch. Sans le *Barracuda*, j'ai bien peur...

— Je vous en supplie, amiral, murmura Tuson, il est affreusement faible. Il a besoin de toute sa volonté pour survivre à ce que je vais devoir faire.

Bolitho se tourna vers lui, leurs visages se touchaient presque :

— Le devez-vous vraiment ?

— La gangrène, amiral, répondit Tuson en haussant les épaules.

Il n'était pas besoin d'en dire davantage.

Bolitho se pencha sur la couchette une fois encore.

— Tenez bon. Tant de choses méritent que vous viviez.

Il avait envie de l'interroger sur les vaisseaux français, mais comment aurait-il pu ?

Il aperçut Carcaud, l'aide-chirurgien, et deux assistants qui attendaient près d'un canon désemparé. Des déterreurs de cadavres ! Bolitho sentit ses yeux lui brûler. Ils allaient opérer sur-le-champ, le maintenir pendant que Tuson accomplirait sa sanglante besogne.

Il baissa la tête, incapable de le regarder plus longtemps. Francis Inch, homme d'un si grand courage, qui avait toujours eu de la chance. Mais qui s'en soucierait ? À part sa jeune et jolie femme, et quelques rares camarades, qui donc aurait une pensée pour ce que coutait le manque de préparation, l'ignorance ?

Inch aperçut Allday qui se tenait derrière Bolitho. Il esquaissa l'ombre d'un sourire et murmura :

— Ah ! je vois, vous avez même amené ce salopard !

Et il s'évanouit. Tuson s'écria :

— On y va ! Je vous suggère d'aller voir ailleurs, amiral, conseilla-t-il à Bolitho sans seulement le regarder.

Bolitho, dans ce professionnel sans émotion, au regard froid, reconnaissait à peine son Tuson. Il n'était plus dans un carré dévasté, mais dans son atelier.

Il remonta sur la dunette où un jeune enseigne de *l'Hélicon* supervisait la remise en place de deux voiles d'étai. Cela leur permettrait de gouverner, guère plus, tant qu'ils n'auraient pas pu remplacer au moins quelques vergues. Bolitho examina une nouvelle fois l'embelle et le gaillard d'avant : à première vue, de la mitraille à bout portant.

L'enseigne le salua en l'apercevant et se présenta :

— Addenbrook, amiral, cinquième lieutenant.

— Où étiez-vous ?

Bolitho nota qu'il avait l'air épuisé ; l'émotion se lisait encore sur son visage noirci. Dix-huit ans à l'estime et nouvellement promu comme la plupart des officiers de Keen. C'était sans doute son premier combat dans son grade.

— Batterie basse, amiral, répondit Addenbrook. Les Français ont abattu puis concentré leur tir sur nous. De la grosse artillerie, tout, quoi – il revivait le combat, l'univers clos et assourdissant de la batterie basse –, nous avons entendu les mâts tomber, mais nous avons continué à tirer, juste comme on nous avait appris, ce qu'il attendait de nous.

— Oui, le capitaine de vaisseau Inch est un homme admirable.

L'enseigne l'entendit à peine.

— Ils ont continué à venir sur nous, la moitié de l'équipage était hors de combat. La distance diminuait toujours, ils ont commencé à tirer à mitraille – il se prit le front dans la main –, je me disais, mais pour l'amour de Dieu, pourquoi ne s'arrêtent-ils pas ? Mon chef était mort, quelques-uns de mes hommes devenaient à moitié fous. Ils

avaient perdu la raison, ils criaient et poussaient des cris de joie, rechargeaient, tiraient. Je ne les reconnaissais plus.

De la mitraille à bout portant. Voilà qui expliquait l'ampleur des dégâts. À ce moment-là, il ne restait plus un seul canon capable de riposter.

L'enseigne baissa les yeux sur son uniforme souillé. Il arrivait à peine à croire que tout ceci lui était arrivé, et qu'il avait survécu sans une égratignure.

— Nous étions tout seuls, puis le *Barracuda* est arrivé, amiral – il releva la tête, l'air amer. Nous n'avions aucune chance.

Un éclair de fierté lui remplit brièvement les yeux et en chassa la souffrance.

— Mais nous ne nous sommes pas rendus à ces enfoirés, amiral !

On entendit un *plouf* ! le long du bord et Bolitho aperçut Carcaud qui s'éloignait du passavant en s'essuyant les mains sur son tablier. Pas besoin qu'on lui dise ce qu'on venait de jeter à la mer. C'était aussi simple que cela ? Il appela d'un geste le garçon efflanqué qui servait d'aide au chirurgien :

— Comment va-t-il ?

Carcaud gonfla les lèvres :

— Je crois qu'il ne s'est rendu compte de rien, amiral, mais, plus tard...

Bolitho lui fit un signe de tête et se dirigea lentement vers la coupée, ou ce qu'il en restait.

Le second de *l'Hélicon* apparut sur le pont. Il avait la tête bandée. Apercevant Bolitho, il s'avança vers lui.

— Vous vous êtes bien conduit, monsieur Savill. S'il vous faut plus d'hommes, signalez-le au bâtiment amiral – il le vit vaciller. Etes-vous en état de rester ici ?

L'officier essaya de sourire :

— J'y arriverai, amiral.

Il parlait avec l'accent chantant du Dorset – pas besoin de se demander pourquoi Inch l'appréciait tant.

— Je vais alléger le bâtiment dès que j'aurai réussi à frapper quelques palans – ses yeux se plissèrent –, sauf les canons. Cette vieille baille reviendra se battre une fois que nous serons passés au bassin.

Bolitho eut un sourire triste. La confiance sans limites d'un marin envers son bateau. Et il avait sans doute raison.

— Vous avez vu le vaisseau amiral français, le *Léopard*, je crois ?

— Oui, amiral, répondit-il, les yeux perdus dans le vague. J'ai eu un choc sur le crâne et je me suis écrasé sur un neuf-livres ; c'était un vrai massacre là-bas (*coup d'œil vers l'arrière*) ils étaient écrabouillés comme des œufs brouillés. Mais bon, amiral, ça, pour le voir, je l'ai vu. Quel dommage, ajouta-t-il avec un sourire triste, que je n'aie pas

pu récupérer cette bôme supplémentaire qu'avait le français, j'aurais pu m'en servir pour soulever les rechanges et les boulets !

Un homme l'appela, il salua :

— Si vous voulez bien m'excuser, amiral.

Il hésita, se retourna.

— Le commandant Inch se tenait ici même et qu'ils aillent tous au diable, amiral. C'était un bon commandant et gentil avec les hommes.

Bolitho détourna les yeux. *C'était.*

— Oui, je sais.

Une fois installé dans la chambre du canot, il se retourna pour regarder ses autres bâtiments. Il essayait de s'imaginer son escadre meurtrie pendant que les officiers de *l'Hélicon* tentaient de rendre vie à leur navire.

Si le *Barracuda* n'était pas arrivé, les Français se seraient ensuite occupés des autres vaisseaux. On lui avait déjà raconté comment le *Barracuda* était parti en hâte pour leur apprendre que l'ennemi sortait des eaux espagnoles, lorsqu'il avait été pris en chasse par deux frégates françaises. Sans sa vitesse supérieure, et sans le fait que les deux bâtiments ennemis avaient peut-être cru avoir affaire à un petit deux-ponts, il ne serait jamais arrivé.

Une ou deux fois, il se retourna pour regarder sur leur arrière *l'Hélicon*. Tailladé de cicatrices, noirci par le feu, des moignons en guise de mâts, il offrait un bien triste spectacle. Combien de ses hommes avaient péri ? Une nouvelle liste de noms à établir. Jobert n'aurait pas perdu son temps de la sorte s'il avait su que la frégate était toute proche. Mais il voulait détruire *l'Hélicon*, le détruire totalement. Était-ce pour faire payer la perte de sa *Calliope*, ou bien parce que cela faisait une bonne prise ? Ou bien encore cela constituait-il un avertissement sauvage sur le sort qu'il réservait à *l'Argonaute* s'il ne parvenait pas à le reprendre ?

Il revoyait tous ses bâtiments l'un après l'autre. Sans Inch, il ne lui restait plus que Houston et Montresor, qui devaient tous deux encore faire la preuve de leurs capacités au combat. Puis il y avait *Le Rapide* et, avec un peu de chance, *Le Suprême* viendrait les rejoindre, si l'arsenal de Malte tenait ses promesses. Et enfin une frégate. C'était étrange, Lapish, après avoir connu d'aussi mauvais débuts, avait su faire preuve d'initiative et de talent. Au fond de lui-même, Bolitho regrettait de ne plus commander sa frégate.

Il poussa un soupir.

— Il faudra transférer le commandant Inch à bord du vaisseau amiral dès qu'il sera transportable, Allday.

Allday baissa les yeux sur les épaules carrées de Bolitho. Ses bras et ses jambes étaient tout salis, résultat de sa tournée d'inspection à

bord de l'autre bâtiment.

— Si vous pensez qu'il supportera...

Il se démonta lorsque Bolitho leva les yeux vers lui, ces yeux gris toujours pareils à eux-mêmes. Il avait du mal à admettre que l'un des deux était à demi aveugle. Il fit une nouvelle tentative :

— Vous savez bien dans quel état il est, amiral.

— Oui.

Bolitho observait la *Dépêche* qui avait mis en panne et restait comme posée sur son reflet. Si elle n'avait pas eu cette avarie d'appareil à gouverner... Mais il chassa vite cette pensée, cela n'aurait fait que retarder l'inévitable.

Jobert avait sans doute cru que le *Barracuda* appartenait à l'escadre de Nelson, l'avant-garde de la force qui assurait le blocus de Toulon. Il poursuivit :

— Mais il ne survivra pas à la traversée jusqu'à Malte.

Allday campait sur ses positions :

— Vous savez bien qu'il ne quittera jamais son navire, amiral !

Bolitho secoua la tête.

— Je ne suis pas de votre avis. Pour une fois.

Keen l'attendait, et, à voir sa tête, il était impatient de lui poser quelques questions.

Comme les ponts de l'*Argonaute* étaient différents ! L'ordre régnait, tout était paré. Mais le désespoir est un sentiment contagieux, il risquait de se répandre rapidement et l'*Hélicon* serait là en permanence pour leur rappeler ce qui s'était passé.

— Réunion de tous les commandants, Val, cet après-midi si possible. Si le vent se lève, nous risquons de devoir attendre plusieurs jours avant de pouvoir conférer.

Se tournant vers l'*Hélicon*, Keen lui dit doucement :

— Il y a là le cœur d'un bateau, amiral.

Bolitho mit sa main en visière et vit un mince fragment de voile qu'on hissait entre les moignons du mât d'artimon et du mât de misaine.

— Le cœur d'Inch.

Il essayait d'imaginer l'escadre de Jobert. On ne l'avait pas constituée uniquement pour faire diversion ou pour chercher vengeance. Si une occasion de revanche se présentait, il ne la refuserait pas, mais il y avait autre chose. Était-ce pour attirer Nelson loin de Toulon, pour permettre à la flotte de l'amiral Villeneuve de sortir en force ? Gibraltar était en état de siège à cause de la fièvre, et il était peu probable que des vaisseaux britanniques y restent stationnés pour les dissuader de passer. Jobert pouvait très bien essayer de franchir le détroit. Mais Bolitho repoussa immédiatement cette idée. Dans ce cas, Jobert serait déjà passé à l'acte, il aurait été à

Brest à cette heure s'il avait réussi à se glisser entre les mailles du filet.

Bolitho se dirigea vers l'arrière. Keen appelait l'aspirant des signaux pour lui demander de convoquer ses aides sur le pont. Allday, qui observait son amiral, nota qu'il était absorbé dans ses pensées au point de ne plus vaciller et qu'il n'hésitait même pas lorsque le bâtiment roulait dans la houle.

Bolitho passa les portières et s'approcha des fenêtres de poupe pour y jeter un œil. Il aurait dû ressentir une grande fatigue, se retrouver déprimé par le choc, par le sentiment d'avoir manqué à ses devoirs. Et au lieu de cela, on eût dit que son cerveau y avait gagné une nouvelle vitalité, qui s'avivait encore plus dès qu'il songeait à Inch, gisant à bord de son bâtiment dévasté.

Keen arriva et lui dit :

— Le signal est prêt, amiral.

Il avait l'air épuisé.

Connaissant Keen comme il le connaissait, il devait probablement se reprocher ce qui s'était passé. Si on ne l'avait pas rappelé à Malte...

Bolitho se retourna :

— Chassez tout ceci de votre esprit, Val. Au moins, en allant à Malte, j'ai découvert quelque chose que je n'aurais jamais su autrement.

— Et quoi, amiral ?

Il semblait interloqué par l'attitude de Bolitho.

— Envoyez votre signal et convoquez nos vaillants commandants – il attendit que Keen fût presque arrivé à la porte – et, Val, la prochaine fois que vous la tiendrez dans vos bras, vous comprendrez que le destin ne vous laissait pas le choix.

Puis il regagna les fenêtres et, de là, le balcon avec ses deux gracieuses sirènes. Entendant un cri, il devina qu'on avait hissé le signal. Il allait parler à ses commandants. Il fallait réparer les dégâts, restaurer la confiance. Il apercevait *l'Hélicon* qui dérivait doucement.

Mais pas toi, mon vieil ami, tu as fait ta part.

Pendant toute la journée, le vent se renforça légèrement. Mais il y avait davantage de nuages et peut-être un risque de pluie.

Assis près des fenêtres, Bolitho regardait ses commandants, qui avaient adopté, chacun sur son siège de la grand-chambre, une attitude différente. Cette fois, ils n'étaient pas au carré. Il ne voulait pas s'esquiver, c'était impensable. Il leur avait décrit l'escadre de Jobert dans le moindre détail, ses forces, ses objectifs tels qu'il les imaginait.

— Nous n'avons rien à gagner à rester dans le golfe, messieurs. J'ai l'intention de me diriger vers le sud. Si Jobert a mis cap à l'ouest

pour franchir le détroit, il est déjà trop tard. Dans le cas contraire – ils écoutaient attentivement –, il nous faut le retrouver et le contraindre à se battre.

On entendait des cris étouffés sur le pont, et la chambre vibra : deux trente-deux-livres de *l'Hélicon* que l'on hissait à bord. Bolitho reprit :

— Ces pièces seront transbordées demain sur *Le Rapide*.

Il vit le jeune commandant sursauter sur son siège comme s'il n'avait jusque-là écouté que d'une oreille distraite.

— Mais ils sont trop lourds, amiral, balbutia Quarrell. Je veux dire...

Bolitho le regarda froidement :

— Vous avez des charpentiers, j'imagine ? Je désire que vous montiez ces deux pièces à l'avant, en chasse. En déplaçant du lest et des vivres et en dégageant le pont, vous devriez y arriver sans peine. J'ai commandé une corvette dans le temps : elle n'était guère plus grosse, et nous avions deux fortes pièces de chasse. Donc, *exécution*.

Le commandant Montresor intervint :

— Le gouvernail est réparé, amiral. Je ne pouvais pas deviner – il jeta un regard amer à Houston. Je voulais vraiment me battre, je ne pensais pas que *l'Hélicon* allait se retrouver isolé.

Mais Houston resta les bras croisés, toujours aussi sûr de lui. Il répondit :

— Mon bâtiment était tombé trop loin sur l'arrière à cause du vent et de cette fichue brume. J'ai vu que la *Dépêche* était en difficulté – ses lèvres minces s'ouvraient et se fermaient, il pesait chacun de ses mots. Si j'étais allé aider *l'Hélicon*, j'aurais servi de cible et rien de plus. De toute façon, je savais bien que les Grenouilles ne feraient qu'une bouchée de nous, j'ai donc décidé de prendre la *Dépêche* en remorque.

Bolitho hocha la tête. C'était typique de cet homme-là : dur, d'une seule pièce, mais, en l'espèce, il avait eu raison. Il avait fait un choix tranché, de son point de vue du moins : sauver un bâtiment ou perdre toute l'escadre. Il reprit :

— Jobert n'agit jamais sans avoir un but bien précis. Pour l'instant, il a toujours eu un coup d'avance sur nous.

Keen le regardait, l'air maussade. Il savait que, lorsque Bolitho et lui avaient quitté leur poste, il avait pris une lourde responsabilité et avait accepté de courir un risque personnel encore plus grand. C'était fâcheux, mais cela n'avait plus guère d'importance. Après ce qui s'était passé à Malte devant la commission d'enquête, il était marqué, de toute manière. Il se sentait l'esprit léger : sa réputation et son sort étaient désormais scellés.

Houston fit de sa voix rauque :

— Il va falloir décider de l'heure et de l'endroit pour refaire le plein d'eau douce, amiral.

Bolitho se tourna vers lui, soudain conscient du voile qui lui couvrait l'œil gauche. Cela le gênait, mais il arrivait à s'y faire.

— Il n'y aura pas d'aiguade, Houston – et, regardant les autres : Cela vaut pour tout le monde. Diminuez les rations si nécessaire, mais nous resterons groupés tant que cette affaire ne sera pas terminée.

Il n'ajouta pas : *d'une manière ou d'une autre*, mais à voir leurs têtes, il était évident qu'ils l'avaient compris ainsi.

— Je veux avoir tous les renseignements que nous pourrions trouver. Les bâtiments côtiers seront arraisonnés et fouillés à fond. Même chose si ce sont des neutres. Dans le cas contraire, vous les coulerez.

Il sentait une certaine dureté colorer le ton de sa voix, comme cela lui était déjà arrivé. Il songea à Herrick, à sa tristesse lorsqu'il avait quitté le *Benbow*. Dans son for intérieur, Bolitho savait pertinemment que Herrick avait agi comme il l'avait jugé nécessaire. Bolitho détestait toutes les formes de favoritisme et méprisait ceux qui s'en servaient pour accélérer leur avancement ou dans leur propre intérêt. Pourtant, c'est exactement ce qu'il avait fait pour Keen, et parce que Herrick était son ami. Qu'aurait-il fait à la place de Herrick et si quelqu'un d'autre avait sollicité la même faveur ? Mais quand il pensait au nombre de morts que tout ceci leur avait coûté, il éludait la réponse. Inch était désormais un homme brisé. S'il survivait, il n'arpenterait probablement jamais plus le pont de son bâtiment.

Il porta instinctivement la main à son œil gauche et se rendit compte qu'ils l'avaient remarqué. Cette pensée le hantait sans répit : *et si j'avais perdu mon œil droit ?* Il serait aveugle, comme à bord du *Suprême*, mais définitivement.

Lapish lui demanda :

— Amiral, Jobert va-t-il obtenir des renforts ?

Mais il semblait avoir repris confiance.

Bolitho eut un sourire grave :

— Vous trouvez qu'il n'en a pas déjà assez comme cela ?

— Deux frégates, je dirais ? murmura Houston. Alors que nous n'en avons qu'une.

— Est-ce que mon brick compte pour du beurre ! s'exclama Quarrell.

— Vous dégainerez quand vous ferez face à l'ennemi, les coups Bolitho, et cela vaut pour tout le monde. Entraînez vos hommes, jusqu'à ce qu'ils soient capables de pointer et de tirer en dormant. Persuadez-les que l'ennemi est un humain, pas un dieu. Nous pouvons le battre et nous le battons, car je pense que nous sommes le dernier obstacle qui sépare encore Jobert de son objectif.

Le pont prit une forte gîte et un livre tomba de la table.

— Regagnez votre bord. S'il pleut, récupérez l'eau douce. Lorsque vous devrez arraisonner et fouiller un bateau, utilisez au maximum les embarcations. Je veux que vos hommes soient prêts à se battre et parés à toute éventualité.

— Je crois que le *Léopard* est un vaisseau de second rang, amiral ? demanda Houston.

Bolitho vit les autres frémir à ce rappel, tel un champ de blé sous un vent glacial.

Il leur désigna Keen :

— Mon capitaine de pavillon s'est emparé de ce bâtiment et de deux frégates en un seul combat, Houston. Nous avons pris une bonne étrillée, mais vous verrez vite que nous sommes toujours là !

Quarrell éclata de rire et se tourna vers son compère Lapish. Tous deux venaient d'apprendre beaucoup de choses en très peu de temps. Et ils étaient encore trop jeunes pour se laisser facilement effrayer.

Après avoir raccompagné les commandants à la coupée, Keen retourna à l'arrière. Il demanda à Bolitho :

— Connaissez-vous déjà les intentions de Jobert, amiral ?

— Lorsque j'en serai sûr, je vous le dirai, Val. En attendant, nous devons nous assurer qu'il n'y a pas de laisser-aller. Du relâchement, un manque de vigilance, et nous courons à la défaite.

— Le chirurgien, amiral ! aboya le factionnaire.

Tuson entra et les regarda d'un œil scrutateur :

— Vous m'avez fait demander, amiral ?

— Prenez vos dispositions pour faire transporter le capitaine de vaisseau Inch à bord. Je sens que le temps va changer.

Tuson hocha la tête.

— Je viens de lui parler, j'étais à bord de l'*Hélicon*, amiral. Il souffre énormément, mais je préférerais l'avoir ici avec moi.

— Je sais – il laissa le chirurgien se retirer et compléta : Si l'*Hélicon* se trouve en difficulté pendant son transit jusqu'à Malte, il vaut mieux qu'Inch soit avec nous. Sans cela, il montera sur le pont pour prendre les choses en main.

— Comme vous, amiral, répondit Keen dans un sourire – il s'approcha de la carte : Une aiguille dans une meule de foin... Sacré Jobert ! Allez savoir où il est.

En se dirigeant vers la table, Bolitho se prit le pied dans un anneau de pont et manqua perdre l'équilibre. Il imaginait le retour d'Inch chez lui. Qu'allait penser sa belle Hannah ? Et Belinda, dans un cas de ce genre, comment réagirait-elle ? Même si Adam ne lui avait pas décrit sa blessure en détail, à voir l'écriture de sa dernière lettre, elle concevrait des soupçons et comprendrait vite que quelque chose

n'allait pas. La lettre ! Il songeait aux mots qui avaient jailli sous sa plume, comme s'il avait écouté sa propre voix. Cela ne lui ressemblait guère, il regrettait presque de lui avoir dévoilé ses espoirs et ses craintes les plus intimes, cet amour qui l'avait consumé à ce point et dont il s'était imaginé qu'il était éternel.

Keen fit soudain :

— Je vais être indiscret, amiral, mais, tout comme vous, je ne peux pas supporter de voir Allday broyer du noir comme il le fait.

— Vous savez quelque chose, Val ?

Keen s'assit sur une chaise. D'un côté, il avait bien envie de remonter sur le pont, mais il savait que Paget pouvait s'en sortir pour le moment. L'autre moitié de lui-même souhaitait rester là, en compagnie du seul homme qui avait tant fait pour son bonheur, sans le regretter un seul instant.

— Mon maître d'hôtel m'en a parlé, amiral. Ce vieux Hogg est un sacré briscard qui ne se préoccupe pas de grand-chose dans la vie si ce n'est de lui-même, et, je l'espère du moins, de moi. Allday lui glisse une confidence de temps en temps.

De l'eau commençait à ruisseler sur les vitres, et Bolitho essayait de ne pas penser à Inch qui se faisait balloter dans un canot. Un seul choc pouvait vous tuer un homme dans son état.

— Apparemment, le jeune Bankart a cru qu'Allday ne tarderait pas à mettre son sac à terre, après avoir été blessé si gravement à San Felipe. Il avait entendu parler de l'existence qu'il menait chez vous à Falmouth, de la sécurité que cela lui donnait. Et il avait envie d'en profiter. Il était las du travail à la ferme, passer sa vie en mer ne lui chantait guère, même s'il s'est engagé...

Il regarda Bolitho d'un œil en coin et demanda :

— Comment être certain que Bankart est bien son fils, amiral ?

Bolitho lui sourit :

— Si vous aviez connu Allday le jour où il est arrivé à mon bord, c'était la *Phalarope*, cela fait vingt ans, eh bien, vous ne poseriez pas cette question. Bankart est son portrait, en tout cas pour ce qui est du physique.

Keen se leva en entendant la cloche tinter à l'avant.

— En tant que commandant, je peux m'en occuper, amiral. Il vaudrait sans doute mieux le débarquer lorsque nous rentrerons en Angleterre.

Ils se regardaient tous deux sans rien dire, surpris par ce mot. L'Angleterre. Bolitho détourna les yeux. Ses champs verdoyants lui semblaient de plus en plus une inaccessible chimère...

— J'en parlerai moi-même à Allday, Val. Un homme qui s'inquiète est souvent le premier à tomber au combat.

Keen leva la tête pour écouter ce qui se passait sur le pont.

— Vous avez ressoudé l'escadre aujourd'hui, amiral. Je les ai observés, j'ai bien vu qu'ils retrouvaient leur fierté.

Bolitho haussa les épaules.

— J'aurais dû être là avec eux, avec Inch. Mais les regrets ne lui rendront pas son bras.

Et, entendant s'élever une vague soudaine de vivats sur le pont, il ajouta :

— Montons, ce doit être le comité d'accueil, là-haut, pour Inch.

— Je vais dire à Mr. Paget de faire cesser ceci immédiatement.

— Non, laissez.

Arrivé sur la dunette, Bolitho aperçut le gros Harry Rooke, le bosco, qui supervisait la manœuvre du palan et de la chaise dans laquelle se balançait la civière d'Inch. Un peu plus loin, *l'Hélicon* donnait de la bande dans la houle, ses passavants garnis de visages minuscules occupés à observer le canot qui s'approchait précautionneusement du vaisseau amiral. Bolitho ajusta son ceinturon et remit sa coiffure en place.

Encore un de ses intimes, terrassé par la souffrance. Un autre des Heureux Élus qui, même s'il échappait à la mort, ne serait plus jamais le même.

Paget leva la tête vers ses supérieurs :

— Paré, commandant.

Bolitho s'avança.

— La garde à son poste, je vous prie.

Il gagna la coupée et se pencha pour regarder le canot qui s'approchait. Il ne s'accrocha pas, tout en sachant quel risque il courait en agissant ainsi.

Il entendait les fusiliers aux ordres du sergent Blackburn, le crissement de l'acier au moment où le capitaine Bouteiller dégainait son grand sabre. Les boscós humectaient leurs sifflets du bout de la langue. Puis les brins du palan se raidirent et les acclamations se turent.

Keen regardait la silhouette de Bolitho qui se découpait sur une mer très formée. Il savait combien ce moment coûtait à son amiral. Mais c'est d'une voix ferme qui l'ordonna :

— Garde à vous sur le pont !

Bolitho se tourna vers lui, il y avait tant de compréhension dans son regard, la même qu'un peu plus tôt dans la chambre !

— Paré à recevoir le commandant de *l'Hélicon* !

Dans un concert de trilles et de commandements, on porta la civière à bras d'hommes jusqu'à la poupe. Bolitho, qui le tenait par la main, dit à Inch :

— Bienvenue à bord, commandant.

Inch essayait de sourire, mais il était très pâle et semblait

soudain plus vieux. Il murmura d'une voix rauque :

— Laissez-moi regarder mon bâtiment.

On le hissa sur le passavant et ce fut Tuson en personne qui, le soulevant par les aisselles, l'aida à voir le soixante-quatorze perdu au loin, avec ses lambeaux de voile pathétiques.

— C'est la dernière fois que je te vois, mon joli, dit lentement Inch.

Tuson détournait les yeux, étonné de constater que de tels hommes et de tels moments parvenaient encore à l'émouvoir autant.

Bolitho regarda la petite procession s'enfoncer à l'arrière.

— Et nous non plus, nous n'en reverrons plus jamais de semblables. Mettez à la voile, ajouta-t-il d'un ton amer en s'éloignant. Signalez à l'escadre de prendre poste sur l'amiral conformément aux ordres.

Au moins, songeait Keen, la présence d'Inch à bord les aiderait à se souvenir et leur ferait chaud au cœur.

Dans l'entrepont de *l'Argonaute*, à bâbord, dans le poste exigü qu'il partageait avec Mannoeh, le maître voilier, Allday approcha de son travail un fanal à la flamme vacillante. Allday était trapu et bien bâti, ses poings auraient fait prendre un coutelas pour une dague d'aspirant, mais la maquette qu'il avait à moitié terminée était aussi délicate que parfaite. Du bois, des os, parfois même des cheveux humains étaient entrés dans sa confection. Pourtant, Allday jetait toujours un regard critique sur ses œuvres. Il avait réalisé des maquettes de tous les bâtiments à bord desquels il avait embarqué avec Bolitho et, dans certains cas, en avait même produit plusieurs exemplaires.

Il prit le minuscule bâtiment dans sa paume et le retourna sous tous les angles à la lueur du fanal. C'était un soixante-quatorze, et il poussa un grognement de satisfaction. Tout autour de lui, le vaisseau qu'il avait représenté tremblait et haussait sourdement.

En bas, dans l'entrepont, là où la lumière du jour ne pénétrait jamais, l'air était toujours pesant. Et dans le poste exigü, il était encore alourdi par le rhum du maître voilier. L'homme était expert dans son art et il savait aussi bien vous tailler une voile qu'un habit complet. Mais il appréciait la bouteille et ses camarades l'appelaient : Mannoeh le Grog.

Allday souleva les ferrures de son coffre. Il songeait à Bolitho, deux ponts plus haut au-dessus de sa tête. La première fois qu'on lui avait ôté ses pansements, le spectacle avait été pénible. Depuis lors, il était difficile d'estimer l'ampleur exacte des dégâts et il n'en parlait plus que rarement. Il entendit Tuson qui riait, et son aide, Carcaud, qui lui répondait. L'infirmerie était à deux pas, de l'autre bord. Un

endroit qu'il valait mieux éviter à tout prix. À entendre le bruit qu'ils faisaient, ils jouaient aux échecs. On avait attribué à Inch une chambre dans un autre endroit. Dans l'entrepont, songeait Allday, l'air vous aurait tué un homme dans son état.

Il revoyait la jeune fille telle qu'il l'avait aperçue la dernière fois, avec ses cheveux courts et ses habits d'emprunt. Sale moment, lorsqu'ils s'étaient dirigés vers le paquebot de Falmouth, à Malte. L'un des canots de rade était passé à les raser. Il avait menacé ses hommes des pires tortures s'ils disaient un seul mot à propos de leur expédition. Mais certains d'entre eux n'avaient rien remarqué : dans le noir, rien ne ressemble à un aspirant comme un autre aspirant.

Tout ceci faisait sérieusement réfléchir Allday sur le fait de se marier lui-même. Il fit la grimace en silence : *qui voudrait encore d'un vieux grigou comme moi ?*

Quelqu'un frappa à la petite porte, et il leva la tête, tout surpris de voir Bankart.

— Oui ?

— J'voudrais vous causer un brin, ça peut se faire ?

Allday poussa le coffre pour faire de la place.

— C'est à quel sujet ?

Les traits du gamin lui rappelaient ceux de sa mère. Une fille fraîche, appétissante. Il avait même songé à l'épouser, dans le temps. Mais il en avait eu tellement, tant de visages, dans tant de ports ! La fille du patron, à l'auberge près de la maison de Bolitho, c'était la seule qui avait encore une place dans ses pensées. Il la croyait trop jeune pour lui, mais quand on voyait ce qui arrivait au commandant Keen, allez savoir.

Bankart se jeta à l'eau.

— Je ne veux pas qu'il y ait une ombre entre nous.

Il ne le regardait pas en face. Comme Allday, il était buté et encore surpris de se retrouver là.

— Crache ce que tu as à dire – Allday le regardait sévèrement. Et pas de mensonges.

— Vous êtes peut-être mon père, lui répondit Bankart en serrant les poings, mais...

— Je sais, fit Allday en hochant la tête. J'suis pas habitué. Désolé, mon fils.

— Mon fils, répéta lentement Bankart en le regardant, cette fois.

Et il reprit :

— Vous aviez raison à mon sujet. J'voulais rester à terre, aller là où c'est qu'vous étiez – ses yeux brillaient. J'voulais une maison, une vraie maison.

Il secoua la tête, l'air désespéré :

— Non, laissez-moi parler, ou j'y arriverai jamais. J'voulais ça

parce que j'en ai assez qu'on me coure après, qu'on me crie dessus. J'cherchais toujours après vous à cause que maman m'avait parlé de vous. J'me suis engagé parce que ça paraissait la chose à faire, comme vous, vous voyez ?

Allday hochait la tête, il en oubliait sa maquette.

— Puis maman est morte. Pas plus mal pour elle, sûr. Ils l'avaient épuisée, les salauds. J'voulais quèqu'chose qui soye à moi, alors j'ai demandé à un copain de vous écrire. On disait comme ça qu'vous laissiez tomber la mer – il baissa les yeux. C'est un'maison que j'voulais, plus qu'un père – et, relevant la tête : J'peux pas m'empêcher d'avoir peur ! s'écria-t-il. J'suis pas com'les aut', j'ai jamais vu des gens s'faire trépasser comme ça avant !

Allday serra le poing.

— Du calme, mon fils. Les découpeurs de barbaque vont s'pointer pour voir c'qui s'passe.

Il se pencha derrière son coffre et en sortit un cruchon de terre cuite et deux godets.

— On va s'en jeter un.

Bankart prit une longue respiration, il tremblait presque.

— Et ça, lui dit Allday, c'est du bon, pas le tafia que nous file le commis ! Tu sais, presque tout le monde a peur.

Allday laissa le rhum descendre doucement dans son gosier. Il sourit en se rappelant Bolitho, qui, un jour de désespoir, en avait avalé une rasade.

— Il faut que tu apprennes à ne pas le montrer – il lui secoua doucement le bras en le prenant par le poignet. Ça, ça demande du *vrai* courage, crois-moi, mat'lot.

— Mais c'est pas pareil pour vous, à c'que j'vois, répondit Bankart, qui se contenta d'une gorgée précautionneuse.

— P't-êt'ben. Notre Dick s'est bien occupé d'moi. C'est un sacré bonhomme. Un ami. Y en a pas tant qui peuvent dir'ça et j'donn'rais ma vie pour lui, attention, hein !

Bankart se leva et cogna sa chevelure blonde dans un barrot.

— J'voulais juste vous dire, je...

Allday le força à se rasseoir.

— Cornegidouille ! Je le savais, ou en tout cas le plus gros. C'est moi qu'j'ai eu tort, je l'sais ben à c't'heure, constata-t-il en se versant une grande rasade, t'as pas ta place sur un vaisseau du roi. L't'a fallu du courage pour t'engager, je peux te l'dire ! Moi, y'a fallu qu'i'm'prennent de force !

Il était secoué d'un gros rire muet, mais sa blessure se réveilla et le força à s'arrêter.

— Non, un boulot à terre, avec une belle maison, et j'suis certain qu't'en trouv'ras une. En attendant, fais comme voilà que j'te dis, et

tiens-toi à carreau, compris ?

Des voix approchaient, il devina que le maître voilier descendait avec un de ses copains.

— On en r'parlera bientôt, d'accord ?

Bankart le remercia, les yeux brillants :

— Merci, euh...

Allday lui fit une grimace :

— Appelle-moi John si c'est plus facile. Mais dis-moi patron quand y a du monde, ou je te tannerai la couenne et c'est moi qui te l'dis, fiston !

Bankart hésitait à partir, craignant de briser ce précieux contact. Il ajouta lentement :

— Je... je crois que j'aurais pu me faire tuer. Mais j'avais pas vous laisser. J'ai ben vu le genre d'homme que vous êtes, j'ai entendu tout ce qu'on raconte sur vous. J'avais jamais été fier de quelqu'un avant.

Allday n'entendit même pas la porte se refermer. Il restait assis, regardant sans la voir sa maquette en chantier, complètement perdu.

Le maître voilier fit irruption dans le poste avec son compagnon et lui demanda :

— Ça va-t-i', bosco ? Il a une bonne tête, ce gars-là !

Allday baissa les yeux.

— Oui, c'est vrai. C'est mon fils.

XV

LE DESTIN

Bolitho escalada la dunette en pente et laissa le vent humide dissiper sa fatigue. Il était encore tôt. Autour de lui, l'équipage se préparait à une nouvelle journée de labeur.

Il avait plu pendant la nuit, mais il faisait les cent pas sans rien à quoi se retenir s'il glissait sur le pont détrempé. C'était un combat permanent, mais il reprenait doucement confiance en lui et jugeait maintenant stupide, ou bien pis encore, le désespoir qui s'était emparé de lui dans les premiers temps.

Il entendit Keen qui conversait avec son second. Au ton de sa voix, il devina qu'ils parlaient de la punition à infliger à trois marins au cours de la matinée.

Et c'était la même chose dans toute l'escadre. Après le départ de *l'Hélicon*, il y avait eu plusieurs actes d'indiscipline : menaces ou voies de fait envers des officiers marinières, ou entre hommes, avec leur conséquence habituelle, le fouet. Le bâtiment amiral ne faisait pas exception. En dépit de l'humanité dont il savait faire preuve, Keen n'avait pas pu éviter cette dernière flambée de violence et l'acte de justice sommaire qui allait suivre.

Bolitho revoyait en pensée ses bâtiments. Chacun vivait sa propre vie, sous l'autorité de son seul et unique commandant.

Un amiral, même jeune, n'était pas supposé s'occuper de choses aussi abstraites, songeait Bolitho. Il savait également que la valeur d'un bâtiment se résumait à celle de ses hommes.

Lorsqu'il ferait grand jour, ses vaisseaux se retrouveraient en ligne de front, avec *l'Argonaute* au centre. Le *Barracuda*, qui portait toujours son camouflage sommaire, était sur leur arrière, prêt, sur un simple signal, à jaillir de la position au vent où il se tenait et, à se rendre n'importe où. *Le Rapide*, totalement seul, était loin devant et louvoyait dans l'espoir de repérer un bateau de pêche ou quelque navire de commerce susceptible de leur fournir de précieux renseignements.

Ils avaient aperçu plusieurs navires de ce genre, mais n'avaient pu en prendre que trois. L'un d'eux, qui avait échappé à la poursuite menée par *Le Rapide* jusqu'à ce qu'il eût reçu l'ordre de reprendre son poste, était une goélette rapide. Les bâtiments marchands avaient coutume d'éviter les vaisseaux de guerre, quel que fût leur pavillon.

Mais dans ces parages, tout étranger était un ennemi en puissance et, pis encore, un espion susceptible de renseigner Jobert sur l'effectif et les mouvements de l'escadre.

Cela ne pouvait durer, Bolitho le savait bien. Et ses officiers le savaient sans doute aussi. Il allait devoir admettre son échec et envoyer le brick à la recherche de Nelson pour l'informer de ce qui se passait. Selon toute vraisemblance, Nelson allait répartir ses bâtiments au sein de son escadre et attendre de voir les Français sortir de Toulon. Jobert ne compterait pas. Bolitho n'était pas loin de penser que, pour l'amiral commandant à Malte ou même pour Herrick, Jobert était devenu un sujet de plaisanterie, voire une pure fantasmagorie de Bolitho.

Keen traversa le pont pour venir le saluer.

— Des ordres particuliers pour la journée, sir Richard ?

La présence autour d'eux des timoniers et du pilote lui avait dicté le choix de ce ton protocolaire. Keen semblait tendu. Ou bien était-ce une critique voilée des plans de son supérieur et de leurs résultats ?

Bolitho hocha négativement la tête.

— Nous poursuivons nos recherches. Les Français sont peut-être allés voir ailleurs, mais j'en doute.

Ils observaient le vaisseau en train de prendre un peu partout figure humaine, et la façon dont le soleil colorait les voiles ainsi que le grément. La *Dépêche* montrait sa carène dans une forte houle, si bien que sa coque luisante et ses sabords brillaient comme des éclats de verre.

Bolitho leva la tête à la recherche de la minuscule silhouette de la vigie.

— Faites relever les veilleurs toutes les heures, Val. Je ne veux pas d'yeux fatigués aujourd'hui.

— *Aujourd'hui*, amiral ? demanda Keen, soudain curieux.

Bolitho haussa les épaules : il n'avait pas spécialement fait attention à ce qu'il disait. Avait-il voulu laisser deviner qu'il allait abandonner ses recherches et admettre son échec ? Ou était-ce encore cet instinct qui le glaçait parfois, une sorte d'alerte ?

— Je ne suis pas tranquille, Val.

Il songeait à son déjeuner, à la nuit dont il avait passé la plus grande partie à arpenter le pont. Voulait-il retrouver sa confiance en lui ou était-ce qu'il l'avait totalement perdue ?

— Prévenez-moi si vous voyez quoi que ce soit.

Et il se dirigea vers ses appartements où l'attendaient, comme d'habitude, Ozzard et Yovell.

Il resta assis à sa table pour laisser à Ozzard le temps de disposer le déjeuner et de servir le café. Il ressentait un besoin de se laver des

pieds à la tête, sa chemise était froissée et sentait mauvais. Mais, ainsi qu'il l'avait expliqué à Keen, on devait rationner l'eau et, s'il fallait diminuer encore les rations, la règle valait pour tout le monde. Sauf pour Inch, bien entendu. Il faisait peine à voir, il délirait parfois avant de sombrer dans une espèce de coma.

D'après Tuson, l'amputation donnait de bons résultats. Mais Inch avait besoin d'être débarqué et soigné dans un hôpital où il recevrait les soins adéquats. Bolitho avait appris d'expérience que chaque cri venu du pont, chaque changement de vent, tout mouvement du gouvernail pouvaient réveiller de vieilles angoisses chez un vieux marin. Et surtout chez un commandant.

— Juste comme vous l'aimez, amiral, lui dit Ozzard en posant une assiette d'étain sur la table. C'est la fin dit pain de Malte, j'en ai bien peur, amiral.

Bolitho baissa les yeux sur du porc finement coupé avec des miettes de biscuit, frit à point. Le pain était dur comme de la caillasse, mais Ozzard avait réussi à l'empêcher de moisir ; enfin, la mélasse que Bolitho affectionnait tant en dissimulerait le goût.

Il songeait aux déjeuners de Falmouth, Belinda assise près de lui et savourant son plaisir. *Tu es comme un enfant*, lui disait-elle. Que penserait-elle de ce menu ? Et en bas, dans les postes, c'était cent fois pis.

Il leva les yeux vers la claire-voie grande ouverte en entendant des voix qui venaient de la dunette. Des bruits de pieds dans la coursive : Keen entra dans la chambre.

— Pardon de vous déranger, amiral.

Bolitho reposa son couteau. Keen n'était pas du genre à quitter le pont lorsqu'il y avait urgence.

— *Le Rapide* est en vue, amiral. Il a des nouvelles.

Bolitho repoussa son assiette et se tartina une bonne couche de mélasse sur son pain.

— Racontez-moi cela.

— Il a aperçu un navire et l'a arraisonné. Je n'en sais pas plus, mais *Le Rapide* fait sûrement l'impossible pour se rapprocher de nous.

Bolitho se leva, il réfléchissait à toute vitesse.

— Augmentez la toile et dites aux autres bâtiments de faire de même.

Au prix d'un effort littéralement physique, il se rassit et commença à mordre dans sa tartine.

— Je veux parler à Quarrell dès que nous aurons mis en panne.

Keen le quitta précipitamment. Le pont résonna bientôt du martèlement des pieds nus, les poulies et le gréement claquaient. Mais ils durent attendre que le premier quart de l'après-midi se fût à moitié écoulé pour voir *Le Rapide* rattraper enfin le reste de l'escadre.

L'excitation laissa rapidement place à une morne résignation : on gréait les caillebotis et l'équipage fut rappelé pour assister à la punition. Deux douzaines de coups pour chacun au son des tambours et sous des embruns qui arrosaient indifféremment victimes et spectateurs.

Paget salua :

— Punition exécutée, commandant.

Keen acquiesça d'un signe. Il regardait le caillebotis qu'on démontait pour le nettoyer, tandis qu'on conduisait les hommes punis à l'infirmerie. Il rendit le Code de justice maritime à Paget en lui disant :

— La peste soit de cette attente !

Lorsque Quarrell monta enfin à bord, il avait du mal à cacher son excitation et son bonheur.

À l'aube, *Le Rapide* avait ordonné à un vaisseau de mettre en panne et d'attendre l'arrivée d'une équipe de prise. L'enseigne de vaisseau qui était monté à bord était un fin limier. Ce brigantin était un navire de commerce grec. Son patron parlait anglais et il s'était montré très coopératif. Le bâtiment transportait une cargaison d'huile d'olive et de figues, mais, à en croire la description qu'en donnait Quarrell, il était d'une saleté telle qu'on se demandait comment il arrivait encore à trouver à se faire affréter.

Quarrell reprit longuement sa respiration.

— Le patron avait aussi plusieurs bouteilles de vin et de cognac, amiral. Mon second les a tout de suite vues – et, se tournant vers Keen : Tous ces produits étaient français, commandant, fit-il, radieux.

Tous les deux attendaient une réaction de Bolitho. Keen essaya :

— Et votre enseigne avait sa petite idée, non ?

Bolitho déroula une carte sur la table ; il se sentait soudain la bouche sèche :

— Poursuivez !

Il fallait laisser Quarrell aller à son rythme, le presser n'aurait servi qu'à le troubler. Le jeune commandant reprit :

— Lorsqu'on l'a interrogé au sujet de ces bouteilles, le bonhomme a fini par admettre qu'on les lui avait échangées contre de l'huile trois jours plus tôt.

Mais Bolitho conservait son expression grave.

— Il s'agissait de l'escadre du contre-amiral Jobert, amiral, il n'y a pas de doute possible. Le Grec en a fait la description, il a même parlé de la figure de proue, le léopard du vaisseau amiral !

— Montrez-moi l'endroit.

Bolitho maintint la carte à plat en la fixant à l'aide d'une règle et des pointes sèches. On sentait à quel point Quarrell se sentait des ailes, sa découverte le remplissait de fierté.

Penché sur la carte, il examina les marques et les droites qui retraçaient les positions et les routes de l'escadre.

— Ils faisaient cap plein est, amiral. Ce qui les mettrait à peu près ici, dit-il, désignant un point du bout du doigt.

Keen s'inclina à son tour :

— La Corse... Je l'aurais juré, soupira-t-il.

Quarrell les regardait tour à tour.

— Le patron grec a déclaré qu'un officier français était monté à bord. Il lui a dit qu'ils étaient sur le point de faire aiguade.

Keen fronça le sourcil :

— Avant une longue traversée, peut-être ?

Bolitho se leva. Son esprit fonctionnait à une allure vertigineuse. De l'eau douce. Pourquoi cette expression réveillait-elle toujours de si sombres souvenirs ?

— Et qu'avez-vous fait du brigantin ?

Quarrell devint tout pâle. Il n'y avait aucune bienveillance dans la question de Bolitho.

— Je... je savais que vous aviez besoin de renseignements, amiral, j'ai donc considéré qu'il était de mon devoir de...

— Vous l'avez laissé repartir ? Vous n'avez laissé personne à bord ?

— A vrai dire, non, amiral.

Il essayait désespérément de trouver un soutien chez Keen.

— Ce pourrait être vrai, amiral, fit Keen.

Bolitho se dirigea vers les fenêtres et se passa la main dans les cheveux. Il sentait la profonde cicatrice qui marquait sa tempe, souvenir cruel d'une autre époque, un jour d'aiguade, qui paraissait chose si simple.

— Je pourrais repartir à sa poursuite, amiral, tenta Quarrell.

Il avait l'air désespéré.

— Trop tard.

Bolitho regardait quelques poissons qui sautaient à l'ombre de *l'Argonaute*.

— Il vous glisserait entre les doigts dès la tombée de la nuit. Cap sur la Corse, vous croyez ? Pour ravitailler en eau trois bâtiments de ligne et deux de cinquième rang, combien de jours faut-il, à votre avis ? Trois, quatre, demanda-t-il à Keen, fort tracassé par les élancements qu'il sentait dans son œil.

Keen hochait lentement la tête :

— Nous pourrions encore le rabattre vers la terre, amiral !

Bolitho s'assit sur le banc et croisa les mains. Il n'avait pas besoin de carte pour se représenter très clairement la chose. Les bâtiments de Jobert... Si le vent restait favorable, ils pouvaient se retrouver coincés sur une côte sous le vent, ou se faire prendre au

piège, jusqu'au moment où ils sortiraient pour combattre.

— Ainsi, reprit Keen, ce n'était ni l'Égypte ni Gibraltar, amiral.

— Ozzard, allez me chercher mon aide de camp.

C'était étrange, il avait réussi à discuter avec Stayt sans jamais évoquer la commission d'enquête. Stayt se montrait circonspect, il se tenait à l'écart et ils ne se parlaient plus que rarement, uniquement pour des questions d'ordres et de signaux.

En arrivant, Stayt jeta un rapide coup d'œil au groupe qui se tenait près de la table. Il demanda :

— Puis-je faire quelque chose, amiral ?

— Les comptes rendus du commandant en chef à Malte. Apportez-les-moi.

— Mon second est persuadé que le Grec lui a dit la vérité, nota Quarrell.

— Ou peut-être ce que les Français voulaient qu'il croie, répliqua Bolitho.

Stayt ouvrit un dossier sur la table, et Bolitho essaya de se concentrer pour parcourir les documents. Arrivée d'un convoi, escortes, dates d'appareillage, passagers et cargaisons à débarquer ou en transit.

Bolitho sortit un papier sur lequel un secrétaire inconnu avait écrit en grosses lettres : *Benbow*.

Sans prêter attention aux autres, il écarta les pointes sèches et leur fit parcourir de larges enjambées sur la carte. C'était la seule chose en son pouvoir pour s'empêcher de jurer, avec son œil valide qui pleurait à force de faire les efforts qu'il lui demandait.

Trois jours, quatre au maximum. Il fallait que ce soit cela. *Il le fallait.*

Il quitta la carte des yeux :

— Le *Benbow* a appareillé de Malte avec deux bâtiments qui rentrent au pays. Et il y a une autre frégate d'escorte.

— Tout cela pour deux bâtiments ! s'exclama Keen. Et on attend de nous que nous fassions avec...

Bolitho leva la main :

— J'aurais dû le voir, Val. Une chose que m'a dite le second d'Inch après la bataille.

Il revoyait l'officier, cet homme épuisé, avec sa tête bandée. *Quel dommage que je n'aie pas pu récupérer cette bôme supplémentaire qu'avait le français !* Il entendait encore la voix de Savill, l'homme qui avait noté ce point, sans mesurer la portée de ce qu'il avait découvert. Il reprit :

— Ces bâtiments transportent un chargement d'or et de pierres précieuses. Le tribut d'un roi, je ferais mieux de dire d'un sultan.

Il avait envie de crier, de taper sur la table pour les forcer à

prendre conscience de l'énormité de cette trouvaille, et de l'assurance que montrait Jobert.

— Jobert prévoit d'attaquer ce convoi et de transborder sa cargaison en mer. La Corse, Val ? Je crois bien que non. Je pense que tout ceci était prévu dès le début. Jobert et moi étions sur la piste. Mais maintenant cette piste est claire – et, à Quarrell : Regagnez votre bord et attendez les ordres.

L'intéressé recula.

— Je... je suis désolé, sir Richard.

Bolitho le regarda d'un air placide :

— Votre enseigne s'est laissé convaincre, pourquoi n'en aurions-nous pas fait autant, nous autres ?

Lorsque la porte fut refermée, Keen fit observer :

— Nous n'avons rien de sûr, amiral.

Et Stayt renchérit :

— Si les Français sont vraiment dans les eaux corses, et si nous n'arrivons pas à les retrouver ou à informer Lord Nelson...

— *Je sais*, messieurs, répondit Bolitho sans le regarder. Et j'en serai tenu pour responsable (*bref sourire*). Cette fois-ci, je ne pourrai rien dire pour ma défense.

Il s'absorba une fois encore dans la carte. Keen essayait de le mettre en garde pour le protéger. S'ils continuaient comme ils avaient commencé, personne ne pourrait lui en tenir grief. Il baissa la tête pour examiner les calculs inscrits d'une écriture nette. Mais s'il décidait de ne rien croire, sauf son instinct et ce sentiment nouveau, étrange, le sentiment du destin, il pouvait tout aussi bien se tromper.

— A mon avis, nous disposons de deux jours. Pas un de plus.

Il toucha la carte du bout de ses pointes sèches.

— Temps permettant, nous devrions établir le contact avec le convoi par ici.

Il se détournait légèrement pour ne pas leur laisser voir son expression. Tandis qu'ils se débattaient le long des côtes inhospitalières de la Corse, l'or changerait de mains et Herrick serait submergé sous le nombre. Il mourrait au milieu de ses hommes, mais il périrait à coup sûr. Il dit à voix haute :

— Monsieur Yovell ! Sortez de votre trou, monsieur le gratte-papier, que je vous dicte mes instructions pour le combat !

Yovell accourut, tout sourire, comme si on venait de lui décerner un titre honorifique. Bolitho s'adressa alors à Stayt :

— Prévenez l'aspirant des signaux de se tenir paré.

Il eut une pensée pour Sheaffe : comment faisait-il pour s'entendre avec son père ?

De nouveau seul avec Keen, il lui confia :

— C'est une chance que je dois saisir – et, avec un triste sourire :

C'est le vin et le cognac qui m'ont alerté. Je n'aurais jamais imaginé Jobert donnant quelque chose à un pauvre négociant grec, sauf s'il espérait que *nous* l'apprenions. Mais, cette fois-ci, il a peut-être été trop habile et quelque peu outrecuidant.

Keen ne savait pas si les renseignements rapportés par Quarrell suffisaient à donner des certitudes. Jobert avait peut-être disposé un nouvel appât, mais il était assez malin pour savoir comment Bolitho réagirait.

Et la bonne humeur retrouvée de Bolitho, ce regain de confiance qui lui redonnait le goût de la plaisanterie avec son secrétaire, tout ceci l'agaçait. Il conclut simplement :

— Alors, nous allons nous battre.

Bolitho le prit par le bras. La remarque de Keen transformait ce qui n'était jusqu'ici qu'une vague stratégie en quelque chose de brutalement réel.

— Nous allons faire face ensemble, Val, répondit-il tranquillement.

— Oui, lui répondit Keen dans un sourire. Ensemble.

Mais il ne voyait plus que son visage à elle et, pour la première fois, il eut peur.

Adam Bolitho chassa la mèche rebelle qui lui entrait dans les yeux pour observer les hommes qui travaillaient en haut sur la vergue de misaine. Son petit brick élancé, la *Luciole*, taillait péniblement sa route bâbord amures. La mer bouillonnait contre les sabords fermés et cascadaient le long des dalots sous le vent.

Il ne portait comme vêtement que sa chemise et un pantalon qui lui collaient à la peau comme une doublure humide. Il ne s'en lasserait jamais. Il avait envie de rire ou de chanter tandis que le brick, *son* brick, faisait plonger ses bossoirs en soulevant des gerbes irisées d'embruns.

Il attendit de voir les bossoirs se redresser pour s'approcher de l'habitable. Tout cela le remplissait d'un merveilleux sentiment de fierté. Le bâtiment faisait route plein est : les Baléares se trouvaient quelque part sous l'horizon à bâbord.

Nouveau plongeon, un rideau d'embruns monta par-dessus le gaillard où des marins s'activaient pour ajuster les vergues.

Le second d'Adam, un jeunot de son âge, arriva en titubant de la lisse et lui cria :

— On prend un autre ris, commandant ?

— Non, lui répondit Adam en riant de toutes ses dents, pas encore !

L'enseigne fit d'abord la moue avant de sourire. Son jeune commandant avait toujours le temps.

Adam se mit à arpenter la poupe tandis que sa *Luciole* s'élevait à

la lame et faisait un bruit de tonnerre sur la grosse mer. Quelques jours plus tôt, il était encore à l'abri du Rocher, paré à quitter la Méditerranée pour aller retrouver l'hiver anglais. Et, au lieu de cela, il avait reçu ordre de retourner à Malte sur-le-champ.

L'épidémie était terminée sur le Rocher et le pli qu'Adam avait serré dans son coffre ordonnait à l'amiral commandant à Malte de surseoir au départ d'un convoi pour l'Angleterre. Si le convoi avait déjà appareillé, Adam devait se placer sous les ordres du Commodore. Cela aussi l'avait fait sourire : le contre-amiral Herrick. Pour Adam, il était davantage un oncle affectionné qu'un amiral.

Tout cela était fort excitant. Son bâtiment, la mer pour lui tout seul. Les Français étaient sortis, on avait signalé des mouvements de l'escadre placée sous les ordres du contre-amiral Jobert. S'il avait réussi d'une manière ou d'une autre à échapper à l'escadre de son oncle, on demandait à ses vaisseaux d'interdire Gibraltar et de s'opposer à toute tentative que ferait Jobert pour passer dans l'Atlantique. Un gigantesque jeu du chat et de la souris.

Adam essuya les embruns sur ses lèvres. Tout cela était un jeu pour les amiraux et les gros vaisseaux de ligne. Tandis qu'ici...

Il s'approcha de la lisse de couronnement pour aller examiner le sillage qui bouillonnait sous le tableau. C'est là qu'il avait sa chambre à lui, un luxe impensable, un endroit pour lui tout seul.

Il repensa soudain à la commission d'enquête qui s'était réunie à Malte. Il connaîtrait le résultat en arrivant là-bas. Keen éprouvait sans doute les mêmes sentiments que Bolitho, la rage à l'idée qu'on les pourchassait pour de basses raisons de jalousie, de vengeance. Ils avaient croisé le *Lord Egmont* et Adam avait eu une pensée pour la jeune fille. Cela ressemblait assez à son oncle de...

La vigie cria :

— Voile ! Devant, sous le vent !

Morrison, son second, se précipita vers les enfléchures, mais Adam l'arrêta :

— Non, je vais y aller moi-même.

Lorsqu'il était aspirant, il avait toujours adoré faire le singe là-haut avec ses camarades pendant le quart du soir. Un aller et retour dans le mât, en passant par les gambes de revers. En général, les commandants ne disaient rien. Ils jugeaient sans doute que cela évitait à leurs « jeunes messieurs » de commettre d'autres bêtises. Il grimpa rapidement, le vent lui arrachait sa chemise. Une fois installé là-haut, il se pencha pour regarder le gaillard. La mer écumait par-dessus les capons et les ancres solidement saisies avant de rebondir sur les quatre-livres tout noirs.

Il avait toujours désiré avoir une frégate, refaire ce que son oncle avait fait de son temps et devenir l'un des meilleurs

commandants de frégate de la flotte. Mais quand il admirait sa *Luciole*, si vivante, il ne supportait pas l'idée de devoir la quitter un jour.

Il alla rejoindre la vigie confortablement installée dans le croisillon. Le visage ridé de l'homme se remplit de curiosité à voir arriver son jeune seigneur et maître, qui se démenait pour arriver jusqu'à lui.

Adam sortit une lunette de sa ceinture et dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de réussir à la caler sur bâbord.

La vigie, sans doute l'un des ancêtres du bord, lui dit d'une voix enrouée :

— J'crois qu'y en a deux, commandant.

Sans avoir besoin d'élever la voix, il arrivait à dominer le rugissement du vent et le fracas des voiles. Toutes ces années passées à bord de tous les bâtiments imaginables lui avaient également enseigné cela.

Adam enroula une jambe autour d'un hauban et fit une nouvelle tentative. Le mât le secouait violemment, comme un fouet géant.

— Voilà ! lâcha-t-il enfin. Vous avez une sacrée vue, Marley !

Le marin se mit à ricaner. Il n'avait pas besoin de lunette, mais il aimait bien son nouveau commandant. Probable que ça tapait pas mal dans l'œil des filles, ou ça n'allait pas tarder.

Une énorme lame déferla avec un bruit de tonnerre par-dessus l'étambot et souleva la coque vers le ciel comme une baleine qui jaillirait à la surface. Et il le vit : un navire en fuite sous huniers au bas ris ; la coque encore dissimulée par les crêtes, on eût dit que les voiles avançaient toutes seules. Adam essuya la lentille d'un revers de main et manqua perdre l'équilibre lorsque le navire plongea une nouvelle fois.

Il attendit, comptant les secondes, puis le bâton de foc commença à se redresser. Les voiles claquaient comme des bannières détrempées.

Adam fit claquer la lunette et la referma.

— Vous avez raison, il y en a deux – et, lui donnant une grande claque sur l'épaule : Je vais vous faire relever.

Le marin en aurait craché s'il avait eu assez de salive, mais il se contenta de répondre :

— Non, commandant, je reste ici. Ça doit être des vaisseaux de l'amiral Nelson.

Adam se laissa glisser le long d'un pataras ; toute trace de hiérarchie oubliée, Morrison se hâta de le rejoindre.

— Deux vaisseaux de ligne, lui dit Adam. Ils sont à la même route que nous, précisa-t-il en baissant le ton.

— Pas la peine de s'approcher, commandant, répondit Morrison en faisant la grimace, on risquerait de nous donner d'autres ordres !

Adam passa les doigts dans ses cheveux noirs. Il se sentait collant de sel. Il savait que cette découverte aurait dû le rendre nerveux, l'inquiéter même. Mais son enthousiasme était inentamé.

— Vous pouvez prendre un ris, à présent. Et ne vous inquiétez pas des ordres qui pourraient nous venir d'en haut, « monsieur » Morrison, car ces deux vaisseaux sont français !

Les hommes se précipitèrent à réduire la toile. Morrison prit une profonde inspiration :

— Que comptez-vous faire, commandant ?

Adam lui montra du doigt le quatre-livres le plus proche.

— Nous ne sommes pas de taille à nous mesurer à eux – puis, redevenant sérieux un instant : Nous allons les suivre et voir ce qu'ils font.

Morrison était déjà second du temps de l'ancien commandant, un homme qui avait réussi à rendre l'existence à bord de la *Luciole* un rien plus agréable que la vie au bain. Le lieutenant de vaisseau Bolitho leur avait apporté une bouffée d'air frais ; il était compétent et ne s'en laissait pas conter.

Il reprit en hésitant :

— Mais vos ordres, commandant ?

— Mes ordres sont de trouver le convoi ou de rallier Malte, selon ce qui se présentera – et, tordant la bouche dans une grimace : Je pense que ces deux messieurs nous conduiront soit à l'un, soit à l'autre, hein ?

Morrison le laissa pour aller aider le second lieutenant. Son ancien commandant ne s'était jamais comporté ainsi.

En jetant un coup d'œil derrière lui, il aperçut Adam Bolitho en grande conversation avec le pilote. Il se conduisait comme un aspirant plus que comme un commandant. Et il soupira à voix haute :

— Décidément, il me tuera !

Mais seul le vent l'entendit.

Deux cents milles dans l'est-nordet de la *Luciole* commandée par son neveu, mais ignorant qu'Adam avait rebroussé chemin après avoir touché Gibraltar, Bolitho, accroché à la lisse de couronnement, regardait ses bâtiments peiner et encaisser des coups de boutoir dans la tempête.

Le vent, qui avait viré au noroît en forcissant, ne donnait aucun signe d'accalmie. Calant sa lunette, Bolitho aperçut *Le Rapide* à leur vent, coque et basses vergues submergées sous un déluge d'embruns et d'écume.

Il fallait espérer que Quarrell avait fait le nécessaire et que les gros trente-deux-livres de *l'Hélicon* avaient été correctement montés et assurés dans leurs palans. Un canon qui rompaît ses bragues dans la

tempête pouvait vous tuer ou vous estropier pas mal de monde, comme une bête sauvage. Et vous dévaster le pont supérieur au passage.

Le ciel tout bleu était presque totalement dégagé, à l'exception de quelques nuages effilochés. Il ne faisait pas trop chaud. Il aperçut quelques hommes qui, sous la direction d'un bosco, dégageaient un filin usé dans son réa et se préparaient à faire ajut pour le remplacer. Ils étaient trempés par les embruns et le sel n'était pas fait pour apaiser leur soif.

Leur allouer une ration de rhum ou de cognac aurait été un remède pire que le mal. Bolitho se mordit la lèvre : il n'était plus aussi sûr de lui. Après avoir fait route au sud le long des côtes de Sardaigne qu'ils avaient pour ainsi dire toujours eues à la vue, l'espoir de retrouver le convoi de Herrick semblait se transformer en mauvais rêve. Même en supposant que Jobert agissait de même. Il chassa ses doutes et se retourna. L'aspirant Sheaffe et ses timoniers l'observaient. Ils détournèrent immédiatement les yeux et s'occupèrent à autre chose.

Il se résolut à faire travailler son cerveau fatigué et reprit ses supputations. Le convoi était sans doute très lent et devait ajuster précisément sa route. Il avait fait le maximum, son escadre était aussi étalée que possible, à limite de la perte de contact. Dieu soit loué, il avait le *Barracuda* et le *Rapide*. Sans eux...

Il entendit Paget réprimander un timonier, qui marmonna une réponse. Paget avait la tête sur les épaules, et lui au moins ne se laissait pas aller au doute. Un homme de valeur. Lorsqu'il était jeune enseigne, il s'était battu sous les ordres de Duncan à Camperdown. Et les officiers qui comme lui avaient reçu le baptême du feu n'étaient pas si nombreux au sein de l'escadre.

Keen monta de la dunette pour venir le rejoindre. Il était descendu dans l'entrepont rendre visite à l'un des aspirants qui s'était brisé la jambe en tombant d'un passavant pendant la tempête. Il se tourna vers le gaillard. Ses yeux étaient rouges de fatigue, Bolitho savait qu'il n'avait quasiment pas quitté le pont depuis que le vent avait forcé. Il lui fit un sourire :

— Drôle de spectacle, Val. À la fois splendide et triste, comme une putain sur un quai.

Keen réussit à rire, malgré son inquiétude. Il avait envie de dire à Bolitho de cesser la chasse. Tout était fini avant même d'avoir commencé. Même s'il avait eu raison au début, au sujet de Jobert, chaque mille péniblement gagné rendait la chose moins vraisemblable. Ils ne le trouveraient plus.

Keen était fatigué, las de cette aventure, il préférait pourtant ne pas penser à ce que cela ferait à Bolitho, lorsque la vérité se ferait

jour. On disait que Nelson devait à la seule chance d'avoir survécu. Il avait eu de la chance, c'était rare.

Bolitho savait bien que Keen le regardait du coin de l'œil et devinait assez précisément ce qu'il pensait. En sa qualité de capitaine de pavillon, il avait envie de lui donner son avis. Mais, en tant qu'ami, il savait qu'il ne le pouvait pas. Il se tourna vers le ciel glacial et songea à Falmouth. Belinda avait peut-être reçu sa lettre, ou bien quelqu'un d'autre lui avait donné des nouvelles. Il repensait aussi à la fille aux yeux noirs et humides. Il sourit. Brave petite Zénoria, comme il l'appelait. Elle au moins était un réconfort dans ce monde de fatigue et d'échec.

Keen surprit son sourire et se demanda ce qui lui arrivait. Comment pouvait-il s'acharner ainsi ? Une espèce de fanatisme, une façon de ne pas dévier d'un poil de sa route, mais tout cela ne lui épargnerait pas la cour martiale.

— Comment va ce garçon ? L'aspirant Estridge, c'est bien cela ?

— La fracture est nette, amiral. Le chirurgien se fait davantage de souci pour les autres blessés. On a récolté plus de coupures et de balafres que si on s'était battus !

Un marin travaillait non loin, près d'un neuf-livres. Bolitho l'avait déjà vu. Il était nu jusqu'à la taille, non par forfanterie, mais pour garder ses vêtements au sec. Lorsqu'il se retourna, Bolitho vit qu'il avait dans le dos des cicatrices des épaules à la ceinture, comme les marques d'une gigantesque tenaille. Cela le fit songer à Zénoria, à ce qu'avait fait Keen pour la sauver. Mais, lorsque Keen s'était mis à rire, le marin s'était retourné et avait levé la tête. Bolitho avait encore rarement vu autant de haine dans le regard d'un être humain. Keen se fit la même remarque et dit d'une voix sèche :

— Je lis le Code de justice maritime avant chaque séance de fouet. Ce n'est pas moi qui ai rédigé ce foutu truc !

Bolitho sentait sa colère rentrée, à un point qu'il avait rarement manifesté, même devant la commission d'enquête.

Les fusiliers avaient été doublés devant les panneaux de descente, Keen ne prenait aucun risque. Mieux valait prévenir les ennuis qu'endurer la torture de devoir les réprimer.

— Je descends, fit enfin Bolitho – et, le regardant droit dans les yeux : Si je me suis trompé...

Il haussa les épaules, comme si tout ceci n'avait guère d'importance. Puis il ajouta :

— Cela fera plaisir à certains. J'espère qu'ils laisseront ma famille en paix.

Keen le regarda gagner la descente et sentit la pitié l'envahir lorsqu'il le vit se cogner le bras dans le mât d'artimon. Paget s'approcha lentement de lui :

— Puis-je vous demander ce que vous pensez de nos chances de succès, commandant ?

Keen se tourna vers lui. Son second, celui qui fait le lien entre le commandant et l'équipage, entre la dunette et le gaillard. Il lui répondit enfin :

— Vous me poserez cette question lorsque nous aurons mis Jobert à terre.

Ils se retournèrent d'un seul mouvement et Paget s'exclama :

— Ça, ce n'est pas le tonnerre !

Keen vit Bolitho qui remontait. Il portait son vieux sabre et Allday suivait sur ses talons.

La vigie cria, avec la voix de quelqu'un qui n'arrive pas à y croire :

— Canon, commandant ! Dans le sud !

— Non, leur dit Bolitho, non, ce n'est pas le tonnerre, cette fois-ci.

Keen le regardait, médusé. Mais comment faisait-il donc ? Un instant plus tôt, il était sur le point d'admettre son échec, et à présent, il semblait étrangement placide. Sa voix elle-même était calme lorsqu'il ordonna :

— Signal général, monsieur Sheaffe : « A augmenter la toile ! »

Il regarda les pavillons qui montaient aux drisses puis à bloc sur les vergues, à la vue de toute l'escadre.

Bolitho avait envie de se tenir les mains, il était sûr qu'elles tremblaient.

— Aperçu, amiral !

C'était Stayt, arrivé aussi silencieusement qu'un chat.

Le bruit lointain du canon roulait en échos sur l'eau, très loin. Bolitho annonça :

— Nous ne combattons pas avant demain matin à l'aube.

La chose méritait d'être considérée. Lorsque la nuit tomberait, le vent violent risquait de disperser les vaisseaux. À l'aube, il serait trop tard. Le *Benbow* était un adversaire de taille pour des corsaires ou pour des pirates d'Afrique du Nord, mais face à une escadre entière, il n'avait aucune chance. Il pencha la tête pour écouter, les grondements reprenaient. Peu de bâtiments. Que cela pouvait-il bien signifier ? Il ordonna :

— Signal général : « Préparez-vous au combat ! » Les hommes dormiront cette nuit près des pièces.

Il effleura la garde de son vieux sabre et se sentit pris d'un grand frisson.

Il revoyait comme si c'était hier ce jour où, en compagnie d'Adam, il se dirigeait vers la darse, à la pointe de Portsmouth. Il s'était retourné, comme s'il cherchait quelque chose. Il avait peut-être

deviné alors que c'était la dernière fois.

XVI

DES VAISSEAUX DE GUERRE

Le contre-amiral Thomas Herrick se tenait près des filets sous le vent, le menton profondément enfoncé dans son foulard. Il regardait les marins du *Benbow* qui halaient sur les bras pour réorienter les vergues et border les huniers arisés.

La moindre chose demandait un temps fou. Il leur avait fallu une journée entière pour progresser un peu et ils y avaient mis tout leur talent. Ils avaient maintenant dépassé la pointe la plus méridionale de la Sardaigne, à cinquante milles par tribord. L'Afrique se trouvait de l'autre bord, à peu près à la même distance.

Roulant sous le vent du *Benbow*, on apercevait les deux gros navires marchands, le *Gouverneur* et le *Prince Henry*. Herrick ne pouvait que se livrer à des conjectures concernant la valeur de leur cargaison.

Il revoyait le visage de Bolitho, dans la grand-chambre de son bâtiment, celui à bord duquel il arborait fièrement sa marque, du temps que Herrick était son capitaine de pavillon. Il ne pouvait oublier l'amertume qui transparaissait dans la voix de Bolitho, cette hargne impitoyable qu'il avait exprimée en vouant aux gémonies la commission réunie par l'amiral.

Une étrange coïncidence avait décidé l'amiral Sir Marcus Laforey à prendre passage à bord du *Benbow*. Il avait confié son intérim à son chef d'état-major, mais, compte tenu de ce qu'il avalait et buvait, il était peu probable qu'il dût revoir un jour l'île de Malte.

Il entendit Dewar, son capitaine de pavillon, s'affronter sur un problème avec le maître pilote. Herrick soupira. Il allait devoir dissiper le malentendu, car Dewar était un excellent officier, extrêmement consciencieux. Herrick se reprochait la défiance de Dewar. Mais lui-même s'était montré bien mauvais compagnon depuis le jour de la commission d'enquête.

Les embruns lui mouillaient le visage. Il essaya de distinguer quelque chose sur bâbord avant, où, souffrant comme un bâtiment en détresse, sa seule et unique frégate tirait des bords pour essayer de se maintenir au vent. C'était la *Philornèle*, trente-six canons. S'il n'y avait pas eu ces nouvelles inquiétantes de l'escadre française, elle aurait dû à cette heure bénéficier d'un carénage bien mérité dans le bassin où le *Benbow* venait de subir le sien.

Les mains dans le dos, Herrick examinait le pont principal qui gîtait fortement. Il pensait à Inch, encore un ami, un membre de leur petit cercle. Était-il mort ? Il ne s'était sans doute pas rendu aux Français.

Il leva les yeux pour observer le ciel, si clair et pourtant si hostile. Le vent allait peut-être tomber demain – toute accalmie serait une vraie bénédiction.

Le capitaine Dewar traversa le pont et lui dit :

— Prendrons-nous la cape ce soir, amiral ?

Herrick hocha négativement la tête. Il sentait le vaisseau partir en glissade sous ses pieds, il devait raidir les jambes pour garder son équilibre. Contrairement à Bolitho, il n'avait jamais aimé faire les cent pas. Il aimait rester bien planté sur ses jambes, il sentait mieux son bâtiment. Et cela l'aidait à réfléchir, voilà longtemps qu'il en avait décidé ainsi.

— Non. Nous n'avons pas encore assez d'eau. Faites dire aux bâtiments de commerce de montrer un fanal, nous pourrons garder cette formation. La *Philornèle* se débrouillera de son côté.

Dewar estima que le moment était propice, comme un oiseleur tâte le vent avant de tirer.

— A votre avis, le vice-amiral Bolitho aura-t-il retrouvé ce... euh... ce Jobert ?

— Si ce n'est pas le cas, je suis sûr qu'il s'est placé entre l'ennemi et nous.

Il songea soudain aux huit cents milles qui l'attendaient encore avant de trouver refuge sous les canons du Rocher. Fièvre ou pas, cela lui laisserait le temps de souffler et il réussirait peut-être même à obtenir des renforts. Il conclut pourtant :

— Si quelqu'un en est capable, c'est bien notre Dick.

Dewar l'observait, un peu surpris, mais resta silencieux. Ils étaient de nouveau en bons termes, il referait une autre tentative un peu plus tard.

Herrick caressa un instant l'idée de retourner à l'arrière, mais l'idée d'y retrouver Laforey, avec sa goutte et sa fâcheuse habitude de vider verre sur verre sans désespérer, le fit changer d'avis.

La vigie du grand mâât cria :

— Du canon ! Dans l'ouest !

Le son avait dû se propager plus vite jusqu'à son perchoir instable, car Herrick était sur le point de répondre lorsqu'il entendit à son tour le grondement lointain et, de manière intermittente, des tirs d'armes légères. Cela lui remit immédiatement les idées en ordre, comme s'il venait de se jeter dans l'eau glacée.

— Aux postes de combat, monsieur Dewar.

Encore une chose qui laissait Herrick pantois : il n'arrivait pas à

appeler son capitaine de pavillon par son prénom, alors qu'il y avait tant de domaines où Bolitho lui avait servi de maître et de modèle !

— Signalez au convoi de se rapprocher.

Il poussa un grand juron, les six cents marins et fusiliers du *Benbow* laissèrent en plan ce qu'ils étaient en train de faire et se précipitèrent pour obéir aux tambours qui battaient le branle-bas.

Fichue lumière et fichu vent ! Tout se liguait contre eux. Combien étaient-ils ? Il dut se contraindre pour afficher une tranquillité qui l'avait quitté depuis que la vigie avait donné l'alerte. Sur quoi tiraient-ils ? Les détonations étaient de plus en plus nourries, loin au-delà des crêtes moutonnantes, mais la vigie ne disait plus rien. Ils étaient encore très largement hors de portée et les explosions sourdes se propageaient jusqu'à eux grâce au vent.

— Signalez à la *Philornèle* d'aller se renseigner.

Herrick ouvrait et refermait les mains dans son dos. La frégate légère pourrait toujours virer de bord et s'enfuir vent arrière si elle était en danger. Cela l'aurait tellement aidé, s'il avait connu son commandant. À part son patronyme, Saunders, il ne savait rien de lui.

Herrick passa de l'autre bord. Il aperçut le navire marchand le plus proche qui établissait ses perroquets pour se rapprocher de sa conserve. Dieu tout-puissant, on aurait dit de gros animaux bien gras qui attendaient d'aller à l'abattoir, songea-t-il maussade. Il entendait la voix du second qui pressait l'équipage de s'activer. Les hommes savaient parfaitement qu'ils avaient deux amiraux à bord.

Herrick considéra le choix qui s'offrait à lui. Rentrer à Malte ? Même avec le vent en leur faveur, cela représentait tout de même quatre cents milles. En plein jour, les Français ne tarderaient pas à les trouver. Alors, conserver la route actuelle ? Il y avait toujours la probabilité que l'ennemi fût déjà engagé par une force amie inattendue, ou bien qu'ils parvinssent à leur échapper à la faveur de la nuit. Il finit par se décider :

— Monsieur Dewar, nous conserverons le même cap pendant la nuit.

Il avait l'impression de voir sa chère Dulcie. Elle qui était toujours si fière de lui. Il se tourna vers l'ouest, l'horizon se teintait déjà de couleurs plus sombres au coucher du soleil.

Un lieutenant de vaisseau, l'air nerveux, l'un des officiers de l'état-major de Laforey, s'approcha timidement de lui et demanda :

— L'amiral n'a plus un seul endroit où se tenir, amiral, maintenant que le bâtiment est aux postes de combat.

Herrick se retint de réagir vertement. Il y avait trop de monde. Il lui répondit en gardant son calme :

— Je suis vraiment désolé, mais, comme vous pouvez le voir, tout le monde souffre des mêmes *inconvéniens*. Espèce d'imbécile !

murmura-t-il pour lui-même.

Une voix aiguë se fit entendre depuis le croisillon du grand mât. Dewar avait envoyé en haut l'aspirant chargé des signaux avec une lunette :

— Ohé, du pont ! Deux vaisseaux de ligne dans l'ouest, commandant ! Ils portent les couleurs françaises !

Herrick inspecta rapidement le pont qui s'étendait devant lui. Toutes les pièces étaient armées, d'autres silhouettes, dévêtues jusqu'à la ceinture, attendaient, parées à orienter les voiles ou à envoyer de la toile. Les fusiliers étaient là, dans leurs tuniques écarlates et avec leurs baudriers blancs. Le *Benbow* pouvait et allait donner le meilleur de lui-même, comme il l'avait prouvé à maintes reprises. Et son équipage avait la chance de compter en son sein nombre d'hommes bien entraînés et amarinés. Il était resté trop longtemps loin de l'Angleterre pour avoir pu compter sur la presse ou sur du gibier de cour d'assises. À deux contre un, c'était jouable. Si Dame Fortune avait été moins débonnaire, l'ennemi aurait pu se trouver au contact peu après le crépuscule. Il lui aurait été alors impossible de se battre et de protéger simultanément les navires marchands.

Les mâts de la *Philornèle* fléchirent sévèrement au moment où elle franchissait le lit du vent, puis les voiles se gonflèrent à la nouvelle amure. Herrick fit la grimace : Bolitho avait toujours adoré les frégates. Pour lui, il préférerait avoir sous les pieds quelque chose d'un peu plus stable et de plus puissant. Peut-être ce vague dégoût lui venait-il des premières années qu'il avait vécues sous les ordres d'un commandant tyrannique, avec un équipage au bord de la mutinerie.

L'aspirant les héla une nouvelle fois :

— Un petit bâtiment est engagé contre eux, commandant – sa voix se fit plus aiguë, il n'y croyait pas – *un brick*, commandant !

Herrick leva les yeux vers la hune. Peu importait qui il était, le commandant du brick essayait de l'alerter. Mais comment savoir ? Il se frotta les yeux en voyant le second aspirant chargé des signaux regarder son camarade qui se trouvait là-haut : il avait l'air d'un joli cœur plus que d'un futur officier. Il ordonna :

— Nous allons changer de cap. Venez au suroît-quart-sud – il attendit qu'on eût hissé le signal à bloc, puis : Mais que fabrique donc le commandant Saunders ?

On entendait des coups de canon sporadiques, la *Philornèle* prenait le vent et augmentait sa vitesse, filant droit sur l'ennemi.

— Rappelez-moi ce fou ! Je ne vais pas tarder à le convoquer à bord !

L'aspirant finit par laisser retomber sa lunette et annonça :

— La *Philornèle* ne fait pas l'aperçu, commandant !

— Crédieu, mais ils sont tous aveugles ou quoi ? – il songea à

Bolitho, au ton qu'il aurait adopté et en fut tout saisi. Peu importe, monsieur Dewar, changez tout de même de route !

Ce léger changement de cap plaça les deux gros bâtiments marchands en ligne de front sous le vent du *Benbow*. Cela pourrait au moins leur donner un peu de réconfort lorsque l'ennemi apparaîtrait dans toute sa puissance.

Le lieutenant de vaisseau à l'air si nerveux revenait. Herrick le toisa :

— Eh bien ?

L'officier regardait autour de lui, les servants, les ponts sablés, les fusiliers baïonnettes au canon.

— Sir Marcus vous envoie ses compliments, amiral, et...

Herrick eut soudain une idée.

— Dites à mon garçon de donner à l'amiral une bouteille de mon meilleur porto – et, comme l'officier retournait en courant à l'arrière : Et puis encore une autre après celle-là ! ajouta-t-il.

Il se tourna vers Dewar :

— Cela devrait le tenir tranquille un certain temps, bon sang de bois !

La nuit s'étendait de l'autre bord de horizon comme un grand manteau. Les crêtes elles-mêmes semblaient rapetisser, les hommes se transformaient en ombres, la mer semblait perdre de son air menaçant. Mais les détonations n'avaient pas cessé : un coup bref, sec, du canon du brick, suivi par le grondement rageur d'une artillerie plus lourde.

Le capitaine de vaisseau Dewar prit le verre de cognac que lui tendait son garçon pendant que l'amiral en faisait autant.

— Je ne sais pas qui c'est, amiral, mais c'est un brave.

Herrick sentit le cognac lui piquer les lèvres, des lèvres gercées par le sel. Il avait connaissance de la présence de quelques bricks dans les parages, mais, au fond de lui-même, il devinait lequel d'entre eux avait oublié toute prudence afin de le prévenir. Il répondit lentement :

— J'ai l'intention d'attaquer à l'aube.

Dewar hocha la tête en se demandant pourquoi Herrick venait de s'exprimer ainsi. À présent, il connaissait son amiral et il n'avait jamais douté qu'il attaquerait.

Bolitho baissa la tête et s'arrêta entre deux barrots. L'entrepont, le royaume des fanaux qui parcouraient des cercles et des ombres qui glissaient. Lorsqu'on venait du pont supérieur, vaste, ouvert, l'endroit paraissait tout sauf désert. L'assistant du chirurgien et ses aides dans leurs grands tabliers se tenaient autour de la table de fabrication maison où Tuson allait accomplir sa sinistre besogne. Les bailles fraîchement nettoyées destinées à recueillir bras et jambes étaient là

pour rappeler ce qui se passait ici lorsque la bataille commençait.

Carcaud vérifiait une rangée d'instruments qui semblaient briller comme des lampes à la lueur des fanaux. Et lui aussi évitait son regard, comme la plupart de ceux que Bolitho avait croisés en se promenant inlassablement à bord de son vaisseau amiral. On aurait dit qu'ils lui faisaient une confiance moins entière lorsqu'il était parmi eux que lorsqu'il se tenait sur la dunette au milieu de ses officiers.

Bolitho s'arrêta à la porte de l'infirmerie et attendit que Tuson levât la tête de ses préparatifs. On sentait des odeurs de pansements, d'hygiène particulièrement soignée. Le seul autre occupant des lieux regardait Bolitho depuis la couchette où il était allongé. L'aspirant Estridge n'était pas entièrement sorti d'affaire avec sa jambe ; Tuson lui faisait rembobiner des bandes alors qu'il était encore allongé sur le dos.

Bolitho lui fit un petit signe puis dit au chirurgien :

— Il fera jour dans une heure.

Tuson le regarda sans broncher.

— Comment va votre œil, amiral ?

Bolitho haussa les épaules :

— Cela a été pire.

Il ne pouvait s'empêcher de manifester cet étrange sentiment d'indifférence face au danger, face à la mort elle-même. Il avait pourtant arpenté tous les ponts, il s'était assuré de n'oublier personne. Et il s'était imaginé qu'ici, au moins, un endroit qu'il avait toujours redouté par-dessus tout, il ressentirait quelque inquiétude. Non, il n'éprouvait qu'un certain soulagement. Il était arrivé à un état de détachement qu'il n'avait encore jamais connu. Il se résignait peut-être, alors, pourquoi aggraver encore les choses en se faisant davantage de souci ?

Tuson lui montra des yeux le plafond, qui effleurait presque ses cheveux blancs :

— Le bâtiment résonne de tas de bruits.

Bolitho savait ce que cela voulait dire. En temps normal, on identifiait facilement le mouvement général des hommes, les activités du bord, les heures de repas et les heures de travail.

Mais maintenant, aux postes de combat, tout avait été dégagé, les bruits se situaient tous plus haut, se concentraient autour des canons qui reposaient derrière les mantelets fermés. Les servants étaient agglomérés autour de leurs pièces, essayant ou faisant semblant de dormir. Bientôt, ces mêmes canons allaient se transformer en masses de métal rougi et personne n'oserait les toucher à mains nues.

Ici, les bruits de la mer et du vent étaient assourdis : frottement de l'eau contre la coque, de temps à autre le claquement d'une pompe

tandis que les hommes inaptes au combat sondaient périodiquement dans les puisards. L'ambiance était étrange et inquiétante, à vous donner le frisson. Ils étaient sans doute tout proches de l'ennemi et pourtant, avec la tombée de la nuit, les tirs avaient cessé dans le lointain. Comme s'ils étaient seuls.

Tuson l'observait. Il avait déjà remarqué que Bolitho s'était changé et avait mis une chemise propre amidonnée et une cravate. Sa vareuse d'uniforme portait les épaulettes dorées aux deux étoiles d'argent. Cela le fit réfléchir. Bolitho était-il détaché de tout ? Avait-il le désir de mourir ? Ou bien était-ce plutôt qu'il se faisait trop de souci, si bien qu'il ne se préoccupait plus de sa propre sécurité ? Il était tête nue, ses cheveux noirs luisaient à la lueur dansante des fanaux. Seule sa mèche rebelle commençait à grisonner, celle dont Tuson savait mieux que d'autres ce qu'elle cachait, une horrible cicatrice. Le mélange était bizarre. Il mettrait sa coiffure et ceindrait son sabre pour remonter sur le pont.

Tuson n'y avait jamais assisté, mais la cérémonie muette était devenue légendaire au sein de l'escadre, pour ne pas dire de la flotte. Allday et son sabre étaient aussi célèbres qu'un évêque avec sa mitre. Il reprit :

— J'ai fait transporter le commandant Inch à l'avant, amiral. L'endroit est moins confortable... – rapide coup d'œil par-delà la portière sur la table nue et les instruments qui y étaient posés, et sur les hommes de son équipe veillant comme des nécrophages, les uns debout, les autres assis – ... mais je pense qu'il y sera mieux.

Le pantalon blanc d'un aspirant apparut dans la descente et, après une brève hésitation, le jeune homme commença :

— Le commandant vous présente ses respects, amiral, et...

Bolitho hocha la tête. C'était le jeune Hickling qui, à son insu, l'avait aidé à faire passer en contrebande la jeune fille à bord du paquebot de Malte.

— Je suis prêt, merci.

Il se tourna vers Tuson et lui lança un dernier regard dans lequel le chirurgien ne réussit à décrypter ni faiblesse ni blessure secrète.

— Prenez bien soin des gens.

Tuson le regarda s'en aller.

— Et vous, prenez bien soin de vous, murmura-t-il.

Bolitho, avec le jeune Hickling sur les talons, grimpa toutes les échelles l'une après l'autre et arriva enfin sur la dunette.

Il faisait encore très sombre, seuls quelques moutons blancs le long du bord permettaient de distinguer la mer du ciel. Mais les étoiles commençaient à pâlir et l'air prenait son odeur particulière du matin, avec ses remugles et son humidité.

Keen l'attendait près de la lisse.

— Le vent se calme, amiral, mais il est encore assez fort pour leur laisser deviner ce qui se passe.

Il avait l'air soulagé de voir que Hickling l'avait retrouvé. Il n'avait encore jamais vu Bolitho faire tout seul le tour du bord. Il n'avait même pas emmené Allday, comme s'il avait envie de sentir l'humeur de chacun des hommes qui servaient sous sa marque.

Allday fixa son sabre et Ozzard lui tendit sa coiffure avant d'aller se réfugier dans la cale où il resterait jusqu'à la décision finale, que ce fût victoire ou défaite.

Bolitho aperçut le tas de pavillons posés sur le pont, il arrivait à distinguer les mouvements de l'aspirant des signaux et de ses aides. Stayt était présent lui aussi, et Bolitho devina qu'il avait pris le temps de nettoyer et de charger ses beaux petits pistolets.

— Il ne reste plus qu'à attendre, Val.

Il se demandait si les autres bâtiments suivaient, si *Le Rapide* et le *Barracuda* étaient bien à leurs postes. La nuit avait dû être longue pour la plupart d'entre eux. Il se souvenait de la bataille des Saintes, à l'époque où il commandait sa première frégate. Les deux flottes avaient mis une éternité pour se rapprocher suffisamment et engager le combat. Toute la journée, ou c'était du moins leur impression, ils avaient assisté au spectacle terrifiant des mâts français qui montaient au-dessus de l'horizon. Comme des chevaliers sur le champ de bataille. La suite avait été atroce et terrible. Mais ils avaient remporté cette bataille-là, à défaut de gagner la guerre.

Keen se tenait près de lui et se préparait en silence, fouillant dans sa tête pour chercher ce qu'il aurait encore pu oublier. Les tirs sporadiques indiquaient clairement que le convoi se trouvait quelque part sur leur avant et qu'il était attaqué. Il jeta une seule fois un coup d'œil à Bolitho, pour tenter de voir s'il affichait sa surprise ou sa satisfaction d'avoir eu raison, d'avoir retrouvé l'ennemi, quand tout honnête homme aurait douté de sa raison en le voyant se décider sur la seule foi des renseignements rapportés par *Le Rapide*. Pourtant, même dans la pénombre, il lisait sur son visage plus de calme détermination qu'une quelconque trace de soulagement.

Et ils allaient combattre. Au bruit, les bâtiments n'étaient pas très nombreux. Keen revoyait l'image de la jeune fille, il avait envie de prononcer son nom à haute voix, fût-ce pour se rassurer lui-même. Il suffit d'une seconde pour mourir. La justice de sa cause et la victoire ne comptent pas pour celui aux oreilles de qui vont rugir les canons pour la dernière fois.

Il imaginait aussi Inch dans l'entrepont, qui allait entendre le fracas du combat, mais impuissant et loin de ses amis. Keen était passé le voir en quittant la dunette pour aller parler à ceux de ses officiers qui avaient leurs postes dans l'entrepont. Inch était très faible, sa

double amputation le faisait énormément souffrir. Il sentit une sueur froide dégouliner le long de sa colonne vertébrale. Il avait déjà été blessé et se ressentait encore parfois de sa blessure. Mais être allongé là, sur cette table, avec vos hommes autour de vous qui vous regardent et qui souffrent en attendant leur tour, qui peut bien le supporter ? Le tranchant du bistouri puis la torture atroce de la scie, la courroie de cuir que l'on mord pour étouffer les cris. Il se souvenait de ce qu'il avait dit à Zénoria : *c'est ce que l'on m'a appris à faire*. Mais cette déclaration prenait maintenant une signification dérisoire.

Luke Fallowfield, leur maître pilote, frappa l'une contre l'autre ses mains rougeaudes et le claquement fit sursauter plusieurs des hommes qui se trouvaient là. Nous sommes tous à bout, se dit Keen. Peser nos chances ne sert plus à grand-chose, ce n'est que pure spéculation.

Bolitho regardait les premières lueurs de l'aube qui se levait par le travers, pâle clarté sur l'horizon. Combien la regarderaient se lever, pesant leurs chances, celles qui feraient la différence entre vivre et mourir !

Keen s'approcha du compas et se pencha pour voir de plus près à la lueur de la mèche tremblotante.

— Serrez davantage le vent, monsieur Fallowfield. Venez deux quarts de mieux sur la droite.

Les hommes se mouvaient comme des ombres dans l'obscurité, Bolitho remerciait le ciel d'avoir Keen pour capitaine de pavillon. S'ils partaient trop à l'est, ils n'auraient jamais le temps de revenir pour retrouver le convoi. Il serra les poings, les appliqua contre ses cuisses. Ils avaient besoin de lumière et beaucoup tremblaient déjà pourtant avec le peu qu'ils voyaient.

Il porta la main à sa paupière gauche, il mourait d'envie de se frotter l'œil. Mais il se souvint des avertissements de Tuson. Peu importait, ils ne comptaient plus en ce jour.

Le timonier annonça :

— En route au sud-quart-suroît, commandant !

Bolitho entendit le grand hunier faseyer. Comme à contrecœur, l'*Argonaute* serrait le vent, vergues brassées presque dans l'axe.

Bientôt, bientôt. Il sursauta en se disant qu'il avait dû parler tout haut. Keen disait à Paget d'envoyer des vigies de renfort en haut, dont une avec une lunette. Levant les yeux, il aperçut les boudriers blancs des fusiliers perchés dans les hunes, un homme qui s'étirait avec un bâillement. Hélas, ce n'était pas de fatigue ! se dit-il. C'était frémissement le signe avant-coureur de la peur.

Etrangeté du calendrier, songeait-il : rien n'empêchait qu'il mourût en ce jour et que la nouvelle n'arrivât que l'année suivante à Falmouth. Ce serait Noël dans la grande demeure grise sous le château

de Pendennis, avec les chanteurs venus de la ville pour les accueillir et faire la joie de la petite Elizabeth.

Mais il put endiguer ses pensées vagabondes :

— Hissez les couleurs au mât de misaine, je vous prie, ordonna-t-il.

Dans un grincement, sa marque descendit pour être remplacée quelques secondes plus tard par le plus grand pavillon disponible. Il était encore caché dans l'obscurité, mais, lorsque le soleil se lèverait, Jobert le verrait. Il se sentait étrangement calme, sans nulle inquiétude.

L'ombre de Paget apparut à la lisse.

— Couleurs hissées, sir Richard.

Bolitho acquiesça. Paget était apparemment dans le même état d'esprit que lui : concentré sur ce qu'il faisait, pressé de mettre fin à cette attente.

— Ohé, du pont ! Voile devant, sous le vent !

— Bien joué, Val, lui dit Bolitho. Nous sommes exactement là où il fallait !

Un coup de canon roula en écho sur l'eau, un seul coup, et Bolitho crut même apercevoir l'éclair du départ. Une autre de leurs vigies s'écria :

— Convoi droit devant !

— Faites un signal général.

Bolitho commença à arpenter le pont en se grattant le menton. Mais un nouvel appel de la vigie lui fit lever la tête :

— Deux bâtiments de ligne droit devant, à notre vent !

— Voilà, ils sont là, Val, dit Bolitho. Deux de nos diables – et, se tournant vers Stayt : Signalez à l'escadre : « Ennemi en vue ! », ordonna-t-il.

En se retournant du bord sous le vent, il aperçut l'horizon, rose saumon, comme un pont infini.

Le grand pavillon claquait au vent au-dessus des vergues d'avant, imposant et brillant de toutes ses couleurs, isolé du bâtiment qui restait encore momentanément noyé dans l'ombre.

— Chasse générale, amiral ? demanda Stayt.

Bolitho ouvrit la bouche, puis la referma. Deux bâtiments de ligne. Ce n'était pas leur nombre qui le troublait, c'était leur relèvement. Cela ne collait pas avec le reste. Son instinct l'alertait une fois de plus.

— Non, signalez à l'escadre de conserver la formation.

Il ne se retourna même pas lorsque le grondement du canon reprit loin au-delà des moutons blancs.

Quelques fusiliers installés dans la hune de misaine regardaient le pavillon qui flottait au-dessus d'eux et poussaient des cris

d'enthousiasme qui parvenaient à dominer le fracas du vent et des voiles.

Bolitho, sans s'en rendre compte, faisait jouer son sabre dans son fourreau. *Ils allaient se battre*, toute rancune, toute souffrance, allait être oubliée. Car c'est ainsi qu'ils étaient faits. Un nouveau coup de canon éclata, mais il venait cette fois-ci de l'arrière de l'escadre.

— Bon sang, qui a fait ça ? s'exclama Keen.

— C'est *l'Icare*, commandant, répondit Stayt.

Et il commença à grimper dans les enfléchures. Les premières lueurs effleuraient les mâts et les vergues des deux vaisseaux qui les suivaient dans le sillage.

— De *l'Icare*, commandant. « Ennemi en vue dans le nordet ! »

Keen en restait pantois :

— Je n'arrive pas à y croire !

Bolitho s'approcha de la lisse et s'y accrocha fermement. Elle était froide et humide, cela n'allait pas durer.

— Informez le *Barracuda* et *Le Rapide*.

Les timoniers, qui commençaient à s'essouffler, faisaient monter de nouvelles volées de pavillons. Bolitho se dirigea vers les enfléchures, où Stayt se tenait, accroché d'un bras et calant sa lunette de l'autre.

— « Trois vaisseaux de ligne, amiral » – il remuait les lèvres au fur et à mesure qu'il décodait les signaux. « Et deux autres bâtiments. »

Bolitho encaissa le coup, mais il voyait déjà son escadre prise entre les deux groupes de bâtiments qui convergeaient sur eux. Ils étaient dans la gibecière du braconnier.

Les deux bâtiments qu'ils avaient aperçus les premiers avaient dû se trouver là par pure coïncidence. Ou bien quelqu'un autre les avait envoyés en cachette. Mais Jobert était bien là, ce qui modifiait complètement l'équilibre des forces. Cinq contre trois, et l'un des cinq était le puissant trois-ponts de Jobert. Les deux autres, bien que non identifiés, étaient probablement des frégates. Le risque était énorme, et il n'avait de toute manière plus le choix. Il regarda le soleil qui émergeait de la mer, peignant les voiles, amies ou ennemies, de couleurs dorées.

Il prit une lunette et l'appuya sur les filets de hamac, attendant le moment où *l'Argonaute* plongerait son flanc dans un creux. Il aperçut enfin le convoi, très regroupé, et sentit son cœur se serrer en reconnaissant la silhouette familière et les mâts en dents de râteau du *Benbow*. Il avait ouvert ses sabords, et l'on distinguait les formes noires des pièces.

Une série d'éclairs jaillit aux flancs des deux français ; les coups ricochèrent sur l'eau en soulevant de petites gerbes rapidement

dispersées par le vent encore vif.

L'escadre de Jobert était sans doute descendue aussi rapidement que possible le long des côtes de Sardaigne, mais en suivant le littoral opposé, pendant que lui-même était occupé avec *l'Hélicon* et ses blessés. Maintenant, comme deux routes tracées sur la carte, leurs chemins allaient se croiser. Les vaisseaux de Jobert se trouvaient par bâbord et on ne les voyait pas encore de la dunette. Les deux autres arrivaient par tribord en route convergente et tiraient sur le *Benbow* tout en progressant. Boulets à chaînes, boulets rainés pour le démâter ou au moins l'endommager sérieusement. Jobert arriverait pour finir la besogne. Les tirs redoublaient, et Bolitho changea de ligne de visée pour observer la frégate légère qui était apparue à proximité des deux soixante-quatorze. C'était sans doute l'autre bâtiment d'escorte de Herrick, peut-être même celui qui était monté à la rencontre de l'ennemi et avait ainsi déjoué son attaque surprise. Elle était désarmée, presque totalement démâtée. Elle avait dû essayer de harceler l'ennemi sur ses arrières, comme un terrier qui s'attaque à un ours, mais elle s'était trop approchée de leurs pièces de retraite.

Un fusilier se mit à crier :

— Les gars, y en a un autre !

Bolitho distingua alors un second jeu de voiles ; elles s'enflaient puis se réduisaient à mesure qu'on distinguait mieux un brick, tout proche de la frégate avariée.

C'était impossible, la seule chose encore susceptible de lui faire perdre la raison. C'était le brick d'Adam, la *Luciole*, qui tirait rageusement de ses modestes quatre-livres, mais sans pouvoir s'opposer sérieusement à la progression de l'ennemi.

Le *Benbow* changeait d'amures, le soleil faisait luire les rangées de gueules sombres, il venait droit sur l'ennemi. Bolitho vit la double enfilade de canons cracher de longues flammes orange. La fumée revenait en volutes sur le bâtiment, comme s'il avait pris feu.

— Préparez-vous à engager l'escadre de Jobert, ordonna sèchement Bolitho.

Herrick devrait se défendre seul ; les précieuses cargaisons d'or pouvaient attendre.

Keen mit ses mains en porte-voix :

— Paré à virer, monsieur Paget ! Venir bâbord amures.

Il se précipita sur le compas tandis que ses hommes se ruaient aux drisses et aux bras.

— Nous viendrons route au nordet, monsieur Fallowfield.

Ils étaient encore en train de virer lorsque le premier signal, général, monta aux vergues : « Se former en ligne de bataille ! »

Le pont prenait de la gîte, sous l'action combinée du safran et des vergues brassées serré. Bolitho examina le premier vaisseau qui

apparaissait, suivi bientôt par le reste de l'escadre de Jobert.

— En route au nordet !

Nous avons l'avantage du vent, se disait Bolitho, mais pas pour longtemps. Ce serait chacun pour soi.

Les tirs redoublaient du côté du convoi, mais Bolitho n'y prêtait pas attention. Il jeta un rapide coup d'œil à la *Dépêche* qui virait à son tour dans les eaux de l'amiral. Elle était en train de régler ses perroquets et même sa grand-voile pour garder son poste. *L'Icare* restait caché sur son arrière, mais les commandants savaient ce qui était en jeu, et il y avait ces deux frégates prêtes à fondre si l'un des gros bâtiments était désarmé.

— Signalez au *Barracuda* d'engager l'ennemi.

Keen se tourna vers lui, il sentait un muscle battre nerveusement dans sa gorge. Une nouvelle bordée se réverbéra contre la coque comme le tonnerre qui gronde dans le lointain. Bolitho saisit son regard :

— Lash doit faire tout son possible.

Voir un deux-ponts foncer soudain toute la toile dessus et se précipiter pour entrer en lice pouvait désarçonner l'ennemi. Si Lash tirait parti de l'effet de surprise, il pouvait même faire tomber quelques espars, à moins que... Bolitho décida de ne pas penser au risque terrible qu'il lui faisait courir.

Il entendit Allday qui parlait à voix basse, mais d'un ton ferme, à Bankart. Le jeune homme finit par hocher la tête. Sa détermination avait quelque chose de pathétique. Les canons recommençaient à gronder, mais Bankart tenait bon. Quoi qu'il pût lui en coûter, ce qu'il craignait maintenant le plus, c'était de laisser paraître qu'il avait peur.

Bolitho leva sa lunette et la pointa à travers les manœuvres sombres. Quelques silhouettes connues passèrent dans l'objectif, puis ce fut l'ennemi. Il était là, avec son léopard plus vrai que nature au soleil et la marque de contre-amiral qui flottait à l'artimon.

Keen, qui tapotait nerveusement sur la garde de son sabre, vint le rejoindre. Bolitho lui dit :

— Il faut absolument que nous l'arrêtons, Val Keen le fixait intensément. Jobert est prêt à sacrifier jusqu'au dernier de ses vaisseaux et de ses hommes pour s'emparer de cet or.

Keen hocha la tête, il était encore tourneboulé par le changement brutal du cours des événements. Pour commencer, il ne s'était soucié que d'arriver à temps, sans se préoccuper du danger. Désormais, il s'agissait tout bonnement de tenter de survivre. Il observait Bolitho qui, masquant son œil gauche, avait posé sa lunette sur l'épaule d'un marin afin d'y voir plus clair. Ce spectacle le calma un peu, il se sentait capable d'affronter ce qui allait arriver. Mais, pour commencer...

Bolitho laissa retomber sa lunette.

— Chargez et mettez en batterie – puis, se tournant vers Stayt :
Faites hisser le signal : « Paré à l'abordage ! ».

Il tendit sa lunette au jeune assistant de Sheaffe en lui disant :

— Je crois que je n'en aurai plus besoin.

Et, s'isolant des autres, il resta là à contempler la mer bleue, inonde sans fin constellé de moutons.

L'ambiance était sans doute la même par toute l'escadre. Des courageux qui avaient peur de mourir, des poltrons qui avaient peur de vivre. Tous suivraient sa marque, où qu'il les menât. Il revoyait leurs visages : Montresor, Houston, Lapish, le jeune Quarrell qui cajolait ses deux énormes pièces. Et Adam. Il était revenu, c'était son premier commandement, et il était dans sa vingt-troisième année. Ou bien peut-être, tout comme Inch, avait-il déjà payé le prix de son courage insolent.

Il leva les yeux, le signal de combat à l'abordage montait à la vergue. Il se souvint de cette autre occasion au cours de laquelle des hommes et des jeunes gens comme ceux-ci étaient morts pour le maintenir hissé à bloc. Il tourna son regard vers le grand pavillon qui flottait en tête du mât de misaine. Les canons tiraient toujours du côté du convoi, mais, à sa grande surprise, il ne ressentait plus ni haine ni amertume.

C'étaient là des luxes réservés aux vivants.

XVII

SOUS LE PAVILLON

Les deux lignes formées par les vaisseaux semblaient converger rapidement, mais l'escadre de Jobert se trouvait encore à environ trois milles.

Keen, qui l'observait avec la plus grande attention, laissa tomber :

— Il n'a toujours pas réduit la voilure, amiral.

Bolitho avait envie d'aller tout à l'arrière pour voir ce qui se passait dans le convoi. La canonnade y était devenue générale et, la dernière fois qu'il avait pu l'observer, il avait vu le *Benbow* pris dans un nuage de fumée et engagé contre les deux soixante-quatorze français, un de chaque bord. Ce n'était jamais une situation très agréable : elle vous obligeait à répartir les servants en deux bordées et ne laissait guère de monde disponible pour effectuer des réparations ou évacuer les blessés.

À entendre les claquements plus aigus d'armes légères, il devinait que la *Luciole* d'Adam, oubliant toute prudence, s'était approchée autant que faire se pouvait des deux gros français. Adam savait que le *Benbow* portait la marque de Herrick. Non qu'il eût besoin d'être encouragé pour aller se battre. Bolitho songeait à la remarque de Keen : Jobert n'avait toujours pas hissé le moindre signal et il avait visiblement préparé soigneusement ses bâtiments à ce moment.

Sans baisser sa lunette, Keen lui demanda :

— Réduisons-nous la toile, amiral ?

— Oui, rentrez les voiles basses. Sans cela, Jobert va dépasser notre ligne sans que nous ayons pu toucher aucun de ses vaisseaux.

Paget criait :

— Le *Barracuda* attaque les frégates ! – il avait l'air tout excité. Mon Dieu, il en passe une sur l'arrière !

Lapish avait fait fort bon usage de son camouflage. Tandis que les deux frégates conservaient leur formation en ligne de file, il avait brutalement abattu sur elles, avec tout l'avantage du vent. Sa batterie tribord faisait feu sur l'ennemi, mais il était passé si près du tableau du bâtiment de tête qu'on aurait cru qu'ils étaient entrés en collision. Le français laissait échapper des flammes et de la fumée, et quelqu'un poussa un rugissement de joie lorsque le hunier bascula par-dessus

bord. Le gréement et les espars suivirent dans la plus grande confusion, ce qui donna aux canonniers de Lapish l'occasion de lâcher une seconde bordée. Puis le *Barracuda*, la barre dessous, se dirigea vers la ligne française.

Il y eut même des marins de Keen, occupés à rentrer les voiles basses, pour s'interrompre dans leurs travaux afin d'admirer leur unique frégate qui prenait le large sans que le second bâtiment ennemi eût le temps de suivre dans les eaux. Car le premier, les deux bordées successives de la frégate l'avaient momentanément désarmé, si bien que la liste des morts et des blessés devait être longue.

Bolitho se força à se retourner vers le vaisseau amiral de Jobert. Tout comme ses conserves, il était peint de bandes alternativement noires et blanches et les mantelets ouverts dessinaient un damier sur la muraille.

— Amiral, il essaie de nous prendre à revers, lui dit Keen.

Bolitho ne répondit rien. Le boute-hors du *Léopard* pointait droit sur le leur. Keen ajouta :

— Ça y est, ils réduisent la toile, amiral.

Le ton de sa voix trahissait concentration mais aussi soulagement. Car si les vaisseaux de Jobert croisaient leur propre ligne de bataille, ils pourraient tirer sur le convoi pendant que Keen perdrait un temps précieux à virer de bord pour engager le combat. Réduire la toile signifiait peut-être qu'ils allaient se battre.

La distance était maintenant inférieure à deux milles, le vaisseau amiral de Jobert semblait les dominer de plus en plus au-dessus les crêtes.

— Batteries tribord, paré !

Les yeux plissés de tension, Keen dégaina. Bolitho entendit les sifflets qui répétaient l'ordre à la batterie basse, il revoyait tous ces visages qui lui étaient devenus familiers. Il ordonna :

— Nous devons essayer de couper leur ligne. Passez sur l'arrière de Jobert, laissez Montresor et Houston s'occuper des autres. Combat singulier et bordée pour bordée.

Il aperçut alors une succession d'éclairs effilés : le trois-ponts de Jobert faisait feu, une bordée lente, mesurée. La mer se mit à bouillonner, les gros boulets passèrent au-dessus de lui dans un vacarme aigu, mirent en pièces des morceaux de gréement et percèrent une dizaine de trous dans les voiles. Des hommes se précipitèrent pour grimper dans les hauts sous les ordres du bosco qui criait pour leur indiquer les endroits les plus sévèrement atteints.

Moins d'un mille. Des boulets volaient assez haut, deux autres frappèrent les œuvres vives comme des béliers. Bolitho s'essuya les yeux, la fumée tourbillonnait sur la dunette en volutes capricieuses avant de s'évanouir sous le vent.

— Signalez au *Rapide* de porter assistance au *Benbow*.

Bolitho essayait de ne pas penser aux risques qu'allait courir Quarrell, mais cela réconforterait Herrick – il se mordit la lèvre – ainsi qu'Adam. Pourvu qu'il fût toujours en vie.

Paget se mit à crier :

— Il rétablit ses huniers, ce saligaud !

Bolitho vit les gabiers du *Léopard* se débattre sur leurs vergues, tandis que leur bâtiment mettait la barre dessous. Le bâtiment de Jobert virait de bord, comme s'il voulait éviter le combat à l'abordage. Arrivé plein travers, il tira une nouvelle bordée. On eût dit une explosion gigantesque, Bolitho dut se retenir à la lisse, plusieurs boulets frappèrent la muraille de l'*Argonaute*, d'autres vinrent s'écraser sur le gaillard d'avant. Des morceaux de bois volaient de partout, les servants de la caronade tribord ne formaient plus qu'un amas sanguinolent.

Keen abaissa son sabre :

— Feu !

Les chefs de pièce tirèrent sur les boutefeux et l'*Argonaute* partit au roulis sous l'effet du recul. La batterie basse, qui constituait son armement principal, réagit pourtant assez mal : certains des servants avaient sans doute été surpris ou rendus nerveux par les premiers coups de l'ennemi.

À bord du *Léopard*, quelques voiles se tordirent, et le petit hunier en lambeaux, percé de trous, se déchira sous l'action du vent. Mais cela ne suffit pas à le faire seulement trembler.

La *Dépêche* se rapprochait du second français ; Bolitho entendit l'*Icare* qui tirait en limite de portée sur le deux-ponts en arrière-garde. Il se précipita sur les filets sous les yeux des servants des neuf-livres, encore inemployés. Les hommes avaient le regard fou, leurs corps à demi nus haletaient sous l'effort comme s'ils venaient de courir. Les deux vaisseaux se ruaient sur l'ennemi, l'*Icare* était presque invisible derrière des tourbillons de fumée.

Criant un « Suivez Jobert ! », il ferma les yeux lorsque des boulets s'enfoncèrent dans le bordé. Un homme touché poussa un hurlement bref.

— La barre dessus ! ordonna Keen. Rapprochez-vous encore, mon vieux !

Fallowfield lui jeta un coup d'œil avant de faire un signe à ses timoniers, agglutinés autour de la roue comme si elle constituait leur dernier refuge.

De brefs éclairs portaient des hunes de combat sur le *Léopard*, plusieurs balles de mousquets, des tirs aveugles, s'enfoncèrent sans faire de mal dans les hamacs. Les fusiliers se tenaient accroupis derrière leur pauvre rempart en attendant l'ordre d'ouvrir le feu.

Quelques-uns mouraient visiblement d'envie que le capitaine Bouteiller prît cette décision.

— Envoyez la misaine ! ordonna Keen.

Les gabiers étaient parés et Bolitho vit la grand-voile jaillir de sa vergue et lui cacher la vue de l'ennemi comme un gigantesque rideau.

Les coups pleuvaient plus dru sur la dunette et sur l'arrière. Allday murmura :

— Reste près de moi, mon gars. Ils sont hors de portée, mais...

Stayt sortit son pistolet et l'examina comme s'il le voyait pour la première fois de sa vie.

L'air était rempli d'un vacarme terrible, les chefs de pièce hurlaient, faisaient de grands gestes à leurs hommes qui maniaient les aspects pour réorienter les volées fumantes dans la direction de l'ennemi. Là-haut, les gabiers se hélaient pendant que manœuvres courantes et dormantes fouettaient l'air et échappaient aux mains qui tentaient de les saisir. De temps à autre, les filets tendus tressautaient quand un espar brisé dégringolait. Bolitho savait bien que la relative modestie des avaries tenait du miracle.

Il entendit deux détonations graves qui roulèrent en échos : *Le Rapide* faisait usage de ses trente-deux-livres d'emprunt. Ils allaient causer quelque souci aux vaisseaux français, cela pouvait même les éloigner de Herrick, qui était attaqué des deux bords à la fois.

Il aperçut une frégate qui tombait sous le vent, son mât de misaine à la traîne le long du bord. Des silhouettes pas plus grosses que des fourmis se démenaient pour mettre de l'ordre dans ce fouillis avant de l'évacuer. Mais les cris de quelques canonniers cessèrent brutalement, comme sur commande.

La main de Bolitho se crispa sur son sabre. Le *Barracuda* chancelait, une nouvelle bordée venait de s'abattre sur lui, faisant s'effondrer plusieurs espars et des pièces de gréement.

— Pas de chance, murmura Keen, mais il en a mis un hors de combat !

Et, comme le vaisseau de Jobert reprenait ses tirs, il se précipita de l'autre bord. Les boulets passaient maintenant à quelques pieds seulement au-dessus de leurs têtes.

Stayt dit brutalement :

— Nous ne pouvons pas le marquer ! – ses lèvres lâchaient les mots comme s'il ressentait tous les coups. Il faut nous rapprocher !

— Keen ! lui cria Bolitho, faites tête sur le convoi !

Il devenait soudain parfaitement clair que Jobert avait l'intention de s'emparer des navires marchands comme il l'avait prévu, puis de laisser ses commandants arrêter ou ralentir les bâtiments de Bolitho, les empêchant ainsi d'intervenir.

Une grande gerbe d'étincelles jaillit du pont de la *Dépêche*, des

morceaux de bois volaient avant de tomber à l'eau. L'espace d'un instant, Bolitho crut que la sainte-barbe avait sauté, mais il s'agissait plutôt sans doute d'une gargousse qui avait explosé avant de glisser dans la gueule d'une pièce. Le vaisseau français s'éloignait lentement de la *Dépêche* en dérivant, Bolitho s'aperçut qu'il était également gravement endommagé. La *Dépêche* revint sur lui, la batterie basse tirant sans répit, mais de nombreux servants sur le pont supérieur avaient été fauchés par l'explosion. *L'Icare* exécutait lui aussi le dernier signal. Il masquait l'ennemi, certaines de ses voiles étaient constellées de trous, quelques-unes de ses pièces n'étaient plus servies ou s'étaient renversées.

La barre toute dessus, *l'Argonaute* suivit le vaisseau de Jobert, à croire que son boute-hors allait l'empaler. L'espace d'eau qui s'étendait entre eux était piqueté par des gerbes d'embruns, souvent suivies par les terribles volées de fer qui frappaient la coque.

— Nous sommes tout seuls, remarqua Stayt.

Bolitho se tourna vers lui : Stayt semblait si calme, presque détaché. Un homme qui n'aurait pas eu de système nerveux, ou qui se résignait à l'inéluctable.

— Batterie bâbord ! – le sabre de Keen jeta un éclair. Feu !

On entendit quelques vivats lorsque des voiles du français se déverguèrent en se déchirant, des bouffées de fumée le long de sa coque disaient assez combien leur tir avait été précis. Les effets de l'entraînement imposé par Keen se faisaient sentir...

Stayt se baissa, des volées de balles de mousquet passaient par-dessus les filets. Deux marins tombèrent sur le pont, le premier porta convulsivement les mains à son ventre. On jeta celui qui était mort par-dessus bord et l'on traîna l'autre jusqu'au panneau le plus proche pour le descendre chez Tuson.

Bolitho fut pris d'un grand frisson : voilà, cela commençait. Le bistouri et la scie, les affres de l'angoisse tandis qu'on maintenait un pauvre diable sur la table.

Stayt fut pris d'une quinte de toux et, se tournant vers lui, Bolitho le vit tomber très lentement à genoux, les traits atrocement crispés. L'aspirant Sheaffe courut lui porter secours et lui passa le bras derrière les épaules.

— Descendez-le dans l'entrepont ! ordonna Bolitho.

Stayt leva les yeux, mais il avait du mal à fixer. Il se tenait la taille et ses doigts étaient déjà pleins de sang. Il essaya de secouer la tête, mais la douleur lui arracha un cri.

— Non !

Il regardait Bolitho, hagard.

— Écoutez-moi !

Bolitho s'agenouilla près de lui. Le grondement et le fracas des

canons lui brisaient les oreilles. Les mâts du *Léopard* n'étaient plus très loin, ils grandissaient le long du bord, énormes, formidables, et les deux vaisseaux se rapprochaient toujours.

— Qu'y a-t-il donc ?

Il savait bien que Stayt était à l'agonie. Des hommes tombaient un peu partout, l'un des timoniers se traînait, essayant de gagner l'arrière. Effort rendu dérisoire par la longue traînée de sang qu'il laissait derrière lui.

— C'est mon père... je voulais vous dire... – il fut pris d'une violente quinte, qui lui fit cracher le sang. Je lui ai écrit, au sujet de cette fille, j'aurais jamais cru qu'il pourrait...

Ses yeux se révoltèrent et il se mit à gémir :

— Oh, mon Dieu, aidez-moi !

— Amiral, je vais l'emmener, fit Sheaffe.

Mais le son de cette voix sembla donner à Stayt un regain de forces. Tournant son regard vers lui, il se mit à sourire, ce qui lui conférait un air terrifiant :

— C'est l'amiral Sheaffe. Un ami de mon père, vous comprenez.

Il se retourna vers Bolitho et ferma les yeux. Les balles continuaient de pleuvoir sur le pont. Un marin occupé à écouvillonner fut tué sur le coup, un autre eut le bras arraché, comme un fétu.

— Il vous a toujours détesté. Je pensais que vous le saviez, amiral. Tous les pères – il tentait de parler distinctement, mais il avait la bouche pleine de sang et étouffait : Le vôtre, le mien, celui de ce jeune aspi...

Il se remit à tousser et, cette fois, le sang ne s'arrêta pas.

Sheaffe l'étendit sur le pont et vit que son visage avait pris la rigidité de la pierre. Il prit le petit pistolet d'argent et le glissa dans sa ceinture.

Keen traversa le pont en criant :

— Nous arrivons dessus !

Le pont se souleva violemment, les éclis volaient comme des frelons, fauchant les hommes ou les laissant trop grièvement blessés pour qu'ils pussent se sortir seuls d'affaire. Apercevant le corps de Stayt, il lâcha :

— *Qu'ils soient maudits !*

Bolitho s'approcha des filets et, prenant appui sur l'épaule d'un fusilier, se haussa un peu pour observer l'autre vaisseau. La bataille faisait rage de tous côtés, des épaves, des espars brisés flottaient à la dérive. Ça et là, un cadavre isolé surnageait, insensible au tonnerre des canons, comme un nageur imprudent.

Il apercevait la marque de Jobert au-dessus de la fumée, les lueurs des mousquets, des tireurs d'élite qui cherchaient une cible. Le coup qui avait tué Stayt lui était sans doute destiné.

Il tourna le dos au gros vaisseau noir et blanc et se pencha vers le fusilier tout bronzé. C'était pure folie, il s'attendait à sentir d'un instant à l'autre le choc horrible d'une balle entre les omoplates. Ses épaulettes en faisaient une cible de choix.

Il ressentait pourtant la même insouciance, ce besoin de leur donner confiance en lui, alors même qu'il les menait au désastre. Il dit à l'homme :

— Vise bien, mon garçon ! Mais tu me gardes l'amiral, d'accord ?

Il lui donna une grande tape sur l'épaule, le fusilier manifesta d'abord un certain étonnement avant de lui faire un large sourire et de s'exclamer :

— Crédieu, amiral, je me suis déjà fait deux salopards !

Et Bolitho n'avait pas sauté sur le pont qu'il pointait derechef et faisait feu.

La coque trembla violemment sous le choc de plusieurs coups au but, un dix-huit-livres bascula, écrasant quelques-uns de ses servants. La volée devait être aussi brûlante qu'un four, mais les hommes moururent sur le coup ou presque et leurs hurlements se perdirent dans le bombardement. Le petit hunier partait en lambeaux puis, sans crier gare, le grand mât de hune commença à vaciller avant de plonger vers le pont comme un arbre géant.

Bolitho essayait de distinguer quelque chose dans la fumée, ses yeux lui piquaient. Il fallait qu'ils viennent bord à bord. Une brève trouée lui permit de constater à quel point ils étaient proches du convoi. Le *Benbow* arborait toujours ses pavillons, mais son mât d'artimon était tombé. Il tirait sans discontinuer sur le vaisseau le plus rapproché. L'autre était presque totalement démâté et les deux petits bricks faisaient feu sur lui. Puis la fumée lui cacha tout.

Il toucha du pied le bras ballant de Stayt et le regarda. En quelques minutes, il en avait appris plus sur son compte que tout ce qu'il en savait. Toute cette haine, cette jalousie paraissaient à présent si mesquines, si dérisoires ! Il se tourna vers Keen :

— Le vent est pour nous, profitez-en – et d'un ton plus dur – éperonnez-le !

Il dégaina son sabre et entendit Allday qui faisait de même avec son coutelas.

— On y va ! *Tous dessus !*

Keen se détourna : inutile de protester ou de discuter. Les hommes de Jobert allaient les submerger, ils n'avaient aucune chance. Mais ils étaient perdants depuis le début. Il cria :

— Du monde aux bras ! La barre dessus, monsieur Fallowfield !

Mais le second pilote avait pris la relève. Fallowfield gisait près de la roue, là où il était mort, l'oreille collée au pont comme s'il

écoutait quelque chose.

— Monsieur Paget ! Paré à éperonner !

Paget leva les yeux avant de courir vers le gaillard. Il avait déjà dégainé, tandis que *l'Argonaute* fonçait sur l'ennemi, bâton de foc pointé comme une lance. Ses voiles étaient trouées et déchirées au point que le vent, un vent vif, cruel, spectateur de la bataille, suffisait à peine à le rendre gouvernable.

La *Dépêche* était bord à bord avec un autre bâtiment et tirait toujours, alors que les gueules de ses canons étaient à touche-touche avec celles de son adversaire.

À présent, Jobert avait compris les intentions de Bolitho, mais il ne pouvait plus faire grand-chose. En changeant d'amures pour se diriger droit sur le convoi, il était venu au large. Il ne pouvait ni se retourner contre *l'Argonaute*, ni laisser le vent l'éloigner sans risquer d'exposer sa poupe à une bordée meurtrière.

Sans faire attention au fracas des canons, Bolitho observait les boulets qui miaulaient. Jobert essayait de pointer de nouveau sur le vaisseau qui avançait lentement, son grand pavillon toujours à bloc au mât de misaine.

Des marins français couraient déjà sur le passavant en tiraillant sur *l'Argonaute*. Quelques-uns tombèrent ou passèrent même par-dessus bord sous le feu des fusiliers de Bouteiller. Un pierrier explosa, il ne savait où, une des tuniques rouges s'effondra. C'était le lieutenant Orde, sabre à la main : son regard vide fixait le ciel.

Keen, cramponné à la lisse, regardait comme tétanisé le gros trois-ponts qui grandissait au-dessus de leurs têtes, à la fois si proche et si lointain. Des marins leur tiraient dessus d'en haut, le pont tremblait sous ses pieds. Un gros boulet frappa le corps de Stayt qui tressauta comme s'il n'avait fait jusque-là que semblant de mourir. Les Français couraient vers le point d'impact dans un concert de hurlement et de jurons que le fracas de la bataille ne parvenait pas à recouvrir. Keen se retourna en sentant Bolitho le prendre par la manche :

— Les pièces sont-elles prêtes ?

Keen lui fit signe que oui :

— Mais, à cette distance, amiral ?

Le boute-hors s'enfonçait tranquillement dans les haubans d'artimon du *Léopard*, une avance presque feutrée, mais Keen savait que toute la masse de son bâtiment poussait derrière. Il agita son sabre en direction du lieutenant de vaisseau chargé de la batterie tribord. Le temps s'écoulait comme au goutte à goutte, Keen eut le temps de penser à plusieurs choses à la fois. De grandes clameurs puis, une fraction de seconde avant que les boutefeux fussent tendus, il entendit Bolitho qui lui disait :

— Les bonnes paroles n'ont jamais autant d'effet qu'une bonne bordée, Val.

L'espace encore vide entre les deux vaisseaux se réduisit à rien, dans un grand envol de flammes et de fumée. Des morceaux de bourre calcinée volaient à hauteur des voiles déchirées, l'étrave pénétra la coque de l'ennemi dans un grondement de tonnerre.

Les fusiliers et les marins français avaient disparu, la muraille du *Léopard* sous le passavant était rouge vif, si bien que le vaisseau donnait l'impression de verser des flots de sang.

Puis, dans une dernière convulsion, les deux bâtiments s'écrasèrent l'un contre l'autre, haubans et espars inextricablement mêlés. Canons, hommes, vent, tout s'était tu, comme si leur univers venait de disparaître.

Les fusiliers de l'arrière qui se ruaient sur le gaillard bousculèrent Bolitho. Certains avaient perdu leurs coiffures. Des regards fous, des baïonnettes qui brillaient au soleil. Maintenant qu'ils étaient réunis, les deux bâtiments roulaient plus lourdement. À travers les débris de gréement et les lambeaux de toile calcinée, Bolitho voyait les départs fulgurants des mousquets, l'éclair des lames.

Perchés au-dessus du nuage de fumée, les tireurs d'élite tiraient sans relâche. Il aperçut Phipps, le cinquième lieutenant, se saisir le visage à deux mains. Une balle venait de le frapper en plein front. Il avait servi comme aspirant à bord de *l'Achate*. Et en l'espace d'un rien de temps, il était retourné au néant.

Les vaisseaux dérivait lentement, pesamment, sous le vent et s'éloignaient ainsi du convoi. Cela donnait à Herrick une maigre chance, mais guère plus – à moins que... Bolitho vit plusieurs marins fauchés par l'explosion d'un pierrier. La grêle de balles les avait transformés en lambeaux sanguinolents qui hurlaient et se débattaient avant de mourir. Il cria :

— Prenez-moi ce bâtiment, Val ! *Agrippez-vous !*

Voyant que Keen restait incrédule, il insista :

— A n'importe quel prix !

Puis, sabre en main, il se mit à courir en empruntant le passavant tribord, suivi d'Allday et de Bankart. Il trouva même le temps de se demander ce qui empêchait Bankart de courir se cacher, dans combien de temps tout cela allait se terminer, comme c'était déjà le cas pour trop d'entre eux. Allday lui cria d'une voix éraillée :

— Mon Dieu, ils arrivent à bord !

Bolitho, apercevant Paget près du mât d'artimon, lui ordonna :

— Faites évacuer la batterie basse ! Tout le monde sur le pont !

Et il se retrouva près du capon tribord, le gaillard était déjà jonché de cadavres. Marins et fusiliers, amis et ennemis, agrippés aux mains courantes sur la guibre ou qui se laissaient glisser le long des

étais et des voiles déchirées. Les baïonnettes jaillissaient, d'autres tapaient sur les assaillants avec tout ce qui leur tombait sous la main, haches, coutelas. Un homme se servait même d'un écouvillon qu'il maniait comme une crosse, jusqu'à ce qu'un boulet le fit basculer avant de le projeter entre les deux coques.

Désespéré, Keen observait le spectacle de la dunette. Les uniformes ennemis apparaissaient toujours plus nombreux à travers la fumée, certains avaient déjà atteint le passavant bâbord. Ils allaient submerger son équipage. Cherchant autour de lui, il aperçut Hogg, son maître d'hôtel, qui tombait sur le pont, la main tendue pour demander du secours. Mais la mort rendait déjà son regard vitreux.

Ils allaient tous périr, tout cela pour deux navires chargés d'or. Il hurla :

— Ouvrez le feu avec les neuf-livres, monsieur Valancey ! Visez l'arrière !

Il devenait presque impossible de parler et de respirer avec toute cette fumée qui tourbillonnait au-dessus des ponts. Les hommes glissaient, se bousculaient en écrasant les cadavres de leurs camarades.

Il entendit jaillir des clameurs, des renforts arrivaient de rentre-pont. Chaytor, le second lieutenant, agitait son sabre pour les envoyer à l'avant.

Les neuf-livres reculèrent dans leurs palans, projetant leur mitraille au milieu de la fumée. Quelques balles allaient bien trouver leur cible à l'arrière parmi les officiers.

Il vit un marin courir vers lui et comprit, tout étonné, qu'il s'agissait d'un ennemi, un simple matelot qui s'était retrouvé isolé des autres. Il plongea en avant, il distinguait à peine son adversaire, aveuglé par la souffrance et la fureur. Hogg était mort, Bolitho allait bientôt se faire tuer ou se faire capturer en menant la contre-attaque.

Le marin français brandit son pistolet, mais la détente frappa à vide. Hagard, il jeta son arme devenue inutile et, regardant Keen bien dans les yeux, leva son grand coutelas. Il était jeune et agile, mais la fureur du combat l'empêcha de voir que Keen avait de la ressource.

Keen para la large lame et son élan entraîna son adversaire. Keen le frappa à la nuque, il tomba en poussant un grand cri et Keen l'acheva d'un coup en plein visage.

Il se retourna. La colère lui donnait un regain de force. Il ne faisait même plus attention aux balles qui pleuvaient autour de lui ou venaient se ficher dans le pont. Il se tourna alors vers le gaillard d'avant : le spectacle y était plus terrible que jamais.

Le capitaine de vaisseau Inch, sans autre vêtement que son pantalon, escaladait l'échelle bâbord. Son moignon tressautait dans tous les sens, il faisait des moulinets en hurlant :

— Tenez bon, les gars de *l'Hélicon* !

Il haletait, sa blessure faisait peine à voir. Il se remit à crier, couvrant de sa voix le cliquetis des armes et les cris des mourants :

— A moi, *l'Hélicon* ! À repousser l'abordage, les gars !

Keen s'essuya les yeux d'un revers de manche : *au nom du ciel, il se croit encore à son bord !*

Cela ne pouvait pas durer. Les silhouettes agglomérées refluaient vers l'arrière, quelques marins français avaient déjà pris pied sur le pont principal et se battaient au milieu des cordages et des cadavres.

Un aspirant, sans arme, devenu dément, se mit à courir vers un panneau, les mains sur les oreilles pour essayer d'aller se réfugier ailleurs. Keen reconnut Hext, l'un des plus jeunes aspirants du bord. Comme il atteignait l'hiloire, il glissa dans du sang et s'effondra en poussant des glapissements. Un grand Français fonça sur lui en brandissant son coutelas. Le jeune garçon roula sur le dos et le regarda, sans même essayer de se protéger le visage ou de crier grâce. Il resta là en attendant la mort.

Mais Inch était là, il plongea sa lame dans les côtes de l'homme et le fit basculer. Sous l'élan, son sabre lui échappa. Le marin tomba près de l'aspirant Hext en donnant de grands coups de pied.

Keen vit surgir de la fumée une pique d'abordage. Elle cueillit Inch dans le dos, il tomba à genoux. La pique ressortit, avant de porter un nouveau coup.

Bolitho vit Inch tomber puis, à l'autre bout du pont, par-delà les silhouettes vacillantes d'hommes épuisés, aperçut Keen qui le regardait. L'espace d'un moment, ce fut comme si la bataille avait cessé. Ils revoyaient ensemble tous leurs souvenirs, la brave petite Zénoria, l'espoir et l'amour, l'illusion d'avoir fait une découverte rare.

Mais les cris reprenaient de plus belle, et Bolitho fit volte-face pour se retrouver face à un officier français. D'un coup terrible, il fit valser son sabre puis, l'attrapant par les parements, lui enfonça sa garde dans la mâchoire. L'officier tomba sur le côté en poussant un hurlement de terreur. Le grand coutelas d'Allday venait de le faucher.

Allday retira sa lame et cracha :

— Nous n'arrivons pas à les contenir !

— Tenez bon, les gars ! hurla Bolitho.

Un marin tomba à genoux et essaya de parer la lame qui arrivait. Il poussa un cri lorsque sa main tomba près de lui. Bolitho se pencha par-dessus ses épaules et sentit le Français à la pointe de son sabre qui glissa sur la boucle de son ceinturon avant de se planter dans sa poitrine.

Il se tournait pour rallier à lui quelques marins et fusiliers qui se trouvaient de l'autre bord lorsqu'il aperçut une grande ombre qui se dressait au-dessus de la fumée.

— Ces salopards sont le long du bord ! lui cria Allday. En voilà encore d'autres qui arrivent !

L'un des soixante-quatorze français avait dû échapper aux bâtiments de Bolitho et arrivait à la rescousse de son amiral.

Bolitho entendit des hurlements de fureur et vit que le nouvel arrivant venait de perdre son mât d'artimon. Les canons pointaient de sa muraille, il sentit le choc des volées contre le flanc de *l'Argonaute*.

C'était un vrai rêve, un rêve impossible : ce visage sévère et cette plaque pectorale, cette épée tendue. L'amiral Benbow.

Criant en arrivant de tous côtés, les marins et les fusiliers de Herrick bondirent sur le pont, véritable vague d'hommes dépenaillés, noirs de fumée. Ils venaient de se battre et de remporter la première manche en défendant le convoi.

Bolitho se sentit soudain porté par ce renfort qui conférait à *l'Argonaute* une énergie nouvelle. Il faillit tomber à l'eau lorsque deux marins le poussèrent rudement sur la lisse du gaillard et de là jusqu'au bout-hors. Pris en tenaille entre les hommes du *Benbow* et ceux de Keen, les Français tentaient déjà de se frayer un passage sur le passavant, seul moyen de retourner se réfugier à leur bord. Mais ils avaient encore l'avantage sur tous ceux qui se trouvaient sous leurs pieds.

Bolitho entendit Bouteiller qui criait :

— Fusiliers, parés !

Il ne voyait rien, mais imaginait sans peine les tuniques rouges aux uniformes sales et froissés qui surgissaient pour obéir à leur officier. Des soldats sonnés, rendus furieux, mais chez qui la sauvagerie de la bataille n'avait pas effacé les vieux réflexes de discipline.

Debout ou un genou sur le pont, ils se tenaient alignés le long du passavant sur l'autre bord. L'un d'eux tomba, raide mort, mais aucun des autres ne broncha. L'heure de la vengeance viendrait plus tard.

— Feu ! commanda Bouteiller.

Les balles des mousquets s'écrasèrent dans la masse des assaillants. Les survivants n'avaient pas eu le temps de se dégager des morts que les fusiliers chargeaient, criant et hurlant comme des démons, baïonnette en avant.

Bolitho glissa, réussit à se maintenir sur l'énorme bout-hors, il se prit les pieds dans la vergue de civadière et dans les haubans. Il se retourna pour regarder, sans oser y croire, le pont qu'il dominait maintenant, le gaillard du *Léopard*. Sans la dragonne serrée autour de son poignet, il aurait perdu son sabre.

Dans cet autre monde, au-dessus de la fumée, les tirs continuaient : bâtiments aux prises ou qui accouraient au secours de l'amiral français, Bolitho n'aurait su dire. Une marque est faite pour

rallier autour d'elle. Désormais, celle-ci était devenue un repère, un appel à se joindre au carnage. Tout autour de lui, les hommes se battaient, impossible de se situer, d'évaluer le temps qui s'écoulait. Des corps se pressaient parfois contre lui, il reconnaissait quelquefois un visage. Un homme réussit même à crier :

— C'est l'amiral, les gars !

Et un autre lui répondit :

— Reste avec nous, Dick !

Le combat faisait rage, une bataille terrifiante et pourtant, la folie s'emparait de vous comme un vin corsé vous monte à la tête. Bolitho se trouva aux prises avec un autre officier. Il fut surpris de la facilité avec laquelle il parvint à le désarmer, d'un revers de poignet. Il allait laisser les choses en l'état, tandis que les marins, hurlant, haletant, continuaient d'affluer. Pourtant, un fusilier s'arrêta et, se penchant sur l'officier tout tremblant, lui jeta simplement :

— Tiens, voilà pour le commandant Inch !

Le coup projeta l'officier sur la lisse où il resta avec la pointe rougie de la baïonnette dans le dos.

Bolitho s'essuya le visage d'un revers de poignet. Il avait l'impression d'être tombé dans une fournaise, la sueur l'aveuglait à demi.

Sur la tonture de la dunette, il voyait les planches du pont, labourées là où les coups de Keen étaient tombés à l'aveuglette. Des corps gisaient près de la roue abandonnée, des hommes couraient à la rencontre des assaillants, incapables sans doute d'admettre ce qui s'était passé.

Un marin jaillit, baïonnette en avant, et se précipita sur Allday. Allday regarda le Français, leva son coutelas. Il en aurait presque ri, c'était vraiment trop facile. Mais, comme il brandissait son arme et assurait sa prise, il poussa un grand cri. Sa vieille blessure s'était réveillée et lui déchirait la poitrine. Il se retrouva sans forces, incapable de remuer.

Un canon abandonné le séparait de Bolitho. L'amiral se précipita vers lui, sabre au clair. Mais Bankart, d'un seul bond, s'interposa. Il ne possédait en tout et pour tout qu'une pique qu'il avait ramassée. Il hurla :

— Recule ! Touche-le pas !

Et il se jeta sur son père pour le protéger, pleurant de peur et de colère. Le Français se rua pour la mise à mort.

Bolitho sentit le vent d'une balle devant son visage. Il n'avait pourtant pas entendu de coup de feu. Le Français partit en arrière et tomba sur le pont en lâchant son couteau. L'aspirant Sheaffe, pâle comme un mort, était là, le pistolet de Stayt encore fumant dans une main et son poignard ridicule dans l'autre.

Il l'oublia, une seule chose comptait. Allday allait se faire massacrer, mais son fils avait trouvé en lui la force et le courage qu'il n'aurait jamais cru posséder.

Bolitho aperçut Jobert près d'une échelle de dunette. Il criait des ordres à ses officiers, mais le vacarme et les grondements du combat l'empêchaient de comprendre ce qu'il disait.

Paget, la vareuse déchirée de haut en bas, le visage tailladé par les éclis, brandit son sabre ensanglanté pour rallier ses hommes. Bolitho essayait de distinguer quelque chose dans la fumée qui l'avait rendu presque aveugle. Ou bien était-ce pis encore ? Il n'avait même plus la force de s'en soucier.

Paget cria :

— Sus à lui ! Tuez-moi ce salopard !

Bolitho se fraya un passage au milieu des marins qui se réjouissaient d'avance. Certains lui étaient inconnus, des hommes de Herrick. Il fallait qu'il s'interpose, le passé ne pouvait rien justifier. Du plat de sa lame, il repoussa le mousquet d'un fusilier. Il entendait Allday, haletant derrière lui, qui serait mort plutôt que de l'abandonner en cet instant.

— Rendez-vous, bon sang ! cria Bolitho.

Jobert se tourna vers lui, surpris. En voyant ce qui se passait derrière Bolitho, il devait comprendre que lui seul pouvait le sauver. On entendait des clameurs, des vivats, quelqu'un cria :

— Leur pavillon dégringole, les gars ! On les a battus, ces enfoirés !

Tous les visages se retournèrent. En différents endroits, les Français, encerclés, commençaient à jeter leurs armes. Mais pas Jobert. D'un air plein de dédain, il dégaina son sabre et jeta sa coiffure sur le pont. Paget cria :

— Laissez-le-moi, sir Richard !

Bolitho lui jeta un bref regard. Paget, l'homme qui avait vécu le pire à Camperdown, ne ressemblait plus au second calme et efficace qu'il connaissait. Il voulait tuer Jobert.

— Reculez, lui ordonna sèchement Bolitho.

Il leva son sabre, sa main et son avant-bras lui faisaient mal. Eh bien donc, pour conclure, ce serait un duel d'homme à homme.

Tout le monde se taisait, on n'entendait plus que les grognements et les gémissements des blessés. Le vent lui-même était tombé sans crier gare. La marque de Jobert battait mollement à l'unisson avec l'Union Jack de son adversaire dont le boute-hors était toujours empalé dans ses haubans.

Les lames tournaient l'une autour de l'autre comme des serpents qui se jaugent.

Le visage de Jobert était hâlé, comme celui de Stayt. C'était le

dénouement. Il avait été fait prisonnier une première fois, on s'était emparé de son navire amiral, et c'était lui qui revenait le défier. L'impossible s'était réalisé. Jobert était officier de métier, il avait en face de lui l'homme qui venait lui demander raison. Une dernière chance d'égaliser, de semer les graines de la victoire, même s'il n'était plus là pour la voir et ne devait survivre que quelques minutes à Bolitho.

Jobert commença à se déplacer lentement, les marins anglais eux-mêmes reculèrent pour lui laisser la place.

Paget suppliait Bolitho :

— Puis-je m'en charger ?

Il le voyait qui glissait sur des débris de grément, il chancelait. Paget glissa :

— Allez chercher le commandant, pour l'amour de Dieu !

Le messager s'élança, mais Paget savait qu'il était trop tard.

C'est alors que Jobert s'élança, une fente d'un côté, une fente de l'autre, tapant du pied au fur et à mesure qu'il progressait. Il s'éloigna un peu, obligeant ainsi Bolitho à tourner la tête. Le soleil qui perçait à travers les voiles déchiquetées l'aveugla.

Était-ce un effet de son imagination ? Il crut pourtant surprendre un éclair de triomphe dans les yeux de l'amiral français. Était-il au courant de son infirmité ? Les lames se frôlaient, l'acier râpait, les deux adversaires essayaient de conserver leur équilibre et de se maintenir à bout de bras.

Cling – cling – cling, les lames se heurtaient, se rejoignaient avant de se séparer.

L'air hagard, l'aspirant Sheaffe dit à Allday :

— Mais enfin, vous ne pouvez pas l'arrêter ?

Allday, les mains serrées convulsivement sur sa chemise pour calmer la douleur que lui causait sa blessure, lui répondit :

— Trouvez donc un tireur d'élite, et vivement !

Bolitho enjamba avec précaution un cordage. Le sang battait douloureusement dans son bras et il avait du mal à distinguer le visage de Jobert. Que veut-il prouver ? *Il est battu, c'est la fin. En voilà assez.*

La lame de Jobert jaillit comme l'éclair. Lorsque Bolitho projeta la sienne pour la faire dévier, il sentit le sabre transpercer sa vareuse sous l'aisselle, puis la douleur aiguë de la balafre. Sa garde s'écrasa sur le poignet de Jobert et ils se retrouvèrent collés l'un à l'autre, poitrine contre poitrine.

Bolitho sentait ses forces l'abandonner, sa blessure au côté le brûlait comme un fer rouge. Le souffle de l'homme lui balayait le visage, ses yeux étaient étrangement sombres. Tout le reste se perdait dans une sorte de brouillard. Il crut entendre la voix de Herrick, mais

elle lui fit l'effet d'une intrusion déplacée.

Il leva le bras, se projeta sur la poitrine de Jobert en y mettant tout ce qu'il lui restait d'énergie. Jobert tituba, recula contre un canon de dunette, avant de baisser les yeux, horrifié, en sentant le vieux sabre le frapper en plein cœur.

Bolitho manqua tomber à son tour. Les marins se précipitèrent vers lui en poussant des cris de joie. Certains sanglotaient comme des fous.

Il tendit son sabre à Allday, essaya de lui faire un sourire pour le rassurer, comme il l'avait fait tant de fois.

Herrick, poussant les autres, lui prit le bras.

— Mon Dieu, Richard, il aurait pu vous tuer ! – et le regardant avec inquiétude : Si j'avais été là, je l'aurais abattu !

Bolitho tâta le trou de sa vareuse : il avait les doigts pleins de sang.

Tous ces cris l'étourdisaient, mais ils avaient bien le droit de donner libre cours à leurs sentiments. Que savaient-ils, que comprenaient-ils, la stratégie, la nécessité de protéger deux obscurs navires marchands ? Pourquoi auraient-ils continué d'obéir, quand la moisson était si épouvantable, si cruelle ?

Il baissa les yeux sur Jobert, un marin lui enlevait son sabre de la main. Ses yeux étaient entrouverts, comme si, toujours vivant, il écoutait et observait ses ennemis.

— Il voulait mourir, Thomas. Vous ne comprenez pas ?

Il se tourna vers son propre bâtiment et aperçut Keen qui, la main en visière, le regardait. Bolitho leva le bras d'un geste las pour le saluer. Il était sain et sauf. S'il avait trébuché, il était à cette heure en train d'expirer.

Il sentit la main de Herrick sur son bras. Quelqu'un apportait de la charpie pour étancher le sang.

Il avait perdu une bataille. Il ne voulait pas en plus perdre son honneur.

Il s'avança lentement entre ses hommes, leurs visages étaient noircis, ensanglantés. Tout cela lui paraissait irréel, incroyable. Il leva les yeux pour admirer le ciel, loin par-dessus les mâts et les voiles qui pendaient sans vie.

Il se tourna vers son ami et ajouta doucement :

— A sa manière, en fin de compte, c'est Jobert qui a gagné. Allday, qui l'avait entendu, passa le bras autour des épaules de son fils. Il ne trouvait pas ses mots, en tout cas, pas encore. Bankart se tourna vers son père et lui fit un sourire.

L'honneur, celui d'un ami comme d'un ennemi, n'a pas besoin de mots.

ÉPILOGUE

Six mois passèrent encore avant que Bolitho revînt en Angleterre. Les cicatrices de ce combat dramatique étaient encore toutes fraîches dans sa mémoire, même si, de retour chez eux, ils avaient été occupés par bien d'autres choses, à défaut d'avoir oublié.

Pour Bolitho et sa petite escadre, la victoire avait été cher payée, en vies humaines comme en souffrances de toutes sortes. Ses bâtiments avaient également durement souffert et il avait fallu les envoyer en réparation à Malte et à Gibraltar.

Le triomphe qu'ils avaient remporté sur l'escadre de Jobert avait eu des conséquences aussi surprenantes que ravageuses. La plupart des vaisseaux incorporés dans la ligne de bataille avaient subi tant d'avaries que les deux soixante-quatorze français avaient réussi à s'enfuir et avaient échappé à la capture. Aucun des bâtiments de Bolitho n'était assez puissant ou en assez bon état pour essayer de s'en emparer. Le gros vaisseau amiral de Jobert, bien qu'ils l'eussent pris, se verrait épargner la honte de servir sous les couleurs de l'ennemi. Un incendie avait éclaté dans un entrepont, tuant ou blessant de nombreux hommes, et il avait fallu du monde, Anglais et Français mêlés, pour le sauver d'une perte totale. Il finirait sans doute ses jours comme ponton ou comme entrepôt.

Ils avaient réussi à s'emparer de tous les autres, et pourtant, à un moment, Bolitho avait eu bien peur d'en laisser échapper deux de plus.

Il pensait souvent à tous ces visages qu'il ne verrait plus jamais. Et d'abord, au capitaine de vaisseau Inch, qu'il voyait encore mourir debout, poussé par une dernière impulsion, celle de se retrouver au milieu de ses amis. Le capitaine de vaisseau Montresor était tombé au dernier moment, alors que le pavillon du vaisseau amiral français avait déjà disparu dans la fumée. Inutile de préciser que Houston, de *l'Icare*, avait survécu sans une seule égratignure. Il avait pourtant trouvé le moyen de se plaindre : son bâtiment avait été au plus fort de la bataille depuis le premier coup de canon. Les deux bâtiments de dernier rang, *Le Rapide* et la *Luciole*, étaient passés au travers du carnage avec peu d'avaries, alors qu'une seule bordée de l'un des français aurait suffi à les envoyer par le fond.

Avec pour seule compagnie ces deux bricks, *l'Argonaute*, remis à peu près en état à défaut d'avoir remédié à toutes les cicatrices de la bataille, avait pris la route de l'Angleterre et était arrivé à Plymouth

en juin 1804.

Là encore, des images précises lui revenaient en mémoire, celles de ces instants qui avaient suivi leur arrivée. Une folle excitation, les pavillons et les saluts au canon, jusqu'au moment où *l'Argonaute* avait jeté l'ancre. Le vent soufflait faiblement et il leur avait fallu du temps pour remonter la Manche. Suffisamment pour que toute la population eût le temps d'apprendre leur retour.

Il revoyait ce spectacle dans tous ses détails : l'allégresse de tous ces gens massés sur le front de mer, une allégresse qui allait bientôt se muer en tristesse lorsqu'ils découvriraient que leurs bien-aimés ne reviendraient jamais.

L'amiral Sheaffe était venu en personne. Bolitho avait d'abord pensé qu'il lui demanderait des explications, que l'amiral, en retour, laisserait paraître au grand jour la jalousie qui l'avait poussé à se servir de Keen comme d'un instrument pour l'atteindre. Au lieu de cela, l'amiral avait accueilli son fils avec de grandes démonstrations. Voilà encore un moment que Bolitho n'oublierait jamais.

L'amiral, sous l'œil de ses collaborateurs et de quelques amis, avait posé ses mains sur les épaules de l'aspirant. À cet instant, Bolitho regardait la tête que faisait le jeune homme. Peut-être se rappelait-il les dernières paroles de Stayt, ou bien encore, revoyait-il ce jour, lorsqu'on avait failli l'abandonner quand le *Suprême* était en péril, et Bolitho qui l'avait attendu.

Il avait déclaré d'une voix assurée :

— Je vous demande pardon, monsieur, je ne vous connais pas !

Puis, sans regarder personne, il s'était enfui.

Et encore, une fois qu'ils furent descendus à terre, lorsque Keen avait aperçu la jeune fille qui faisait en courant les derniers yards sur les pavés, ses longs cheveux au vent. Bolitho en avait éprouvé un grand bonheur, mais aussi une certaine envie.

Sans se soucier des spectateurs et de ses marins tout sourire, Keen l'avait serrée contre lui, noyant son visage dans ses cheveux, incapable de prononcer un mot.

Elle s'était alors tournée vers Bolitho et, les yeux embués, avait doucement murmuré :

— Merci.

Bolitho ne savait pas trop bien ce qu'il avait espéré : que Belinda serait venue elle aussi à Plymouth, comme Zénoria, pour apprendre la vérité, pour se réjouir de ce qu'ils étaient bien vivants ?

Quant au reste, le temps qu'il avait passé à Plymouth pour régler ses affaires, tout se brouillait. Il avait pris passage à bord de la *Luciole* pour regagner Falmouth. Un brick de plus ou de moins qui prenait la passe de Carricks, voilà qui n'attirerait guère l'attention. Bolitho redoutait de rentrer une fois de plus en héros, le bruit, la curiosité de

tous ceux qui n'avaient jamais connu les réalités de la guerre.

C'est ainsi qu'en cette belle matinée de juin il se tenait près du pavois en compagnie d'Adam. Le brick se balançait doucement sur son câble. Il était de retour chez lui.

Des deux bords, les flancs des collines verdoyantes et les navires au mouillage, les champs de toutes les couleurs et dans toutes leurs nuances qui étalaient leurs dessins dans les terres. Des maisons, des chaumières de pêcheurs, la masse grise et austère du château de Pendennis qui défendait l'entrée du port. Rien n'avait changé et pourtant, Bolitho avait le sentiment que rien ne serait jamais plus comme avant.

L'heure était venue de se séparer, une fois de plus. Adam avait reçu l'ordre de se rendre en Irlande avec des dépêches et en aurait certainement d'autres à rapporter. À défaut d'autre chose, cela lui permettrait d'améliorer ses talents de navigateur.

— Bon, mon oncle ?

Il l'observait, l'air grave et légèrement ému.

Bolitho aperçut près de la lisse Allday qui inspectait le canot amarré le long du bord. Il avait deviné ou flairé que Bolitho était d'humeur maussade et avait envoyé Ozzard et Bankart par la route avec les coffres et les bagages.

Jusqu'à la prochaine fois. Allday sentait bien qu'en ce jour il avait besoin d'être seul.

Bolitho répondit à son neveu :

— Il en sera toujours ainsi, Adam. Des adieux précipités, des retrouvailles encore plus brèves.

Il inspecta rapidement du regard le pont impeccablement rangé. Il était difficile de croire que ce bâtiment s'était retrouvé bord à bord avec un gros soixante-quatorze, et qu'il en avait pourtant réchappé. *Le Rapide* avait été dans la même situation, encore que Quarrell eût insisté pour qu'on débarquât les grosses pièces qu'il avait empruntées. Leur recul lui avait causé plus de dégâts que l'ennemi.

— J'aurais bien aimé descendre à terre avec vous, mon oncle, reprit Adam.

Bolitho lui passa le bras sur les épaules.

— Cela attendra. Je suis content pour vous – il leva les yeux vers la flamme qui s'agitait impatiemment. Votre père aurait été content, lui aussi. Je le sais.

Et il se dirigea vers le bord où l'attendaient le second, le bras en écharpe, ainsi que les boscos, pour un dernier adieu.

Lorsqu'ils furent installés à bord du canot, Allday se contenta de regarder Bolitho sans rien dire. Il le vit qui se retournait encore une fois pour échanger de grands signes avec son neveu.

Le brick raccourcissait déjà son câble et appareillerait dès qu'il

aurait repris son canot. Allday eut soudain conscience de ce que ce spectacle ne lui faisait aucun effet particulier.

Il songeait à son fils, à la route qu'il avait à faire pour rejoindre la demeure des Bolitho. Reprendrait-il jamais la mer ? Mais, étonnamment, cette décision n'avait plus guère d'importance. *Mon fils*, la seule évocation de ces deux mots le remplissait de bonheur et de gratitude. Il lui avait sauvé la vie, il serait même mort pour lui si l'aspirant n'était pas intervenu avec son pistolet.

Il jeta un coup d'œil en coin à Bolitho qui restait toujours aussi impassible. Il savait qu'il se faisait du tourment pour ses yeux. Lady Belinda devait être devant la maison, à se ronger en l'attendant. Cela pouvait faire toute la différence.

Ce soir, Allday avait l'intention de s'éclipser pour se rendre à l'auberge. Pour le plaisir de vérifier que la fille de l'aubergiste était toujours belle à peindre.

Ils escaladèrent les pierres toutes chaudes. Bolitho remercia le patron et glissa une pièce de deux guinées dans sa main calleuse.

L'homme en resta d'abord bouche bée, avant de lui dire :

— Je les boirai à vot'santé, amiral !

Ils poussèrent, l'un des hommes se mit à siffloter gaiement. Il fallait en profiter, tant que le bâtiment ne pouvait pas les entendre.

Bolitho prit le chemin de la ville. De là, on continuait par la route qui menait chez lui. Il leva les yeux en essayant de ne pas ciller et de ne pas perdre l'équilibre, comme cela lui était encore arrivé lorsqu'il avait rencontré Jobert pour la dernière fois.

Il entendait le pas lourd d'Allday derrière lui et cela lui donnait une impression étrange. Personne dehors, les gens devaient être aux champs ou partis pêcher. Falmouth menait une double existence, sur terre et en mer. Il aperçut pourtant une femme épuisée qui portait un grand panier de légumes et se dirigeait vers un sentier étroit.

Elle s'arrêta et se redressa en le voyant, avant de lui faire un sourire et d'esquisser une timide révérence.

— Belle matinée, madame Noonan, lui dit Bolitho.

Elle ne les quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans le virage.

Pauvre femme, songeait Bolitho. Il revoyait encore son mari, il avait connu une mort brutale à bord de son *Lysandre*. Cela remontait à une éternité et pourtant, c'était hier.

Une grande ombre recouvrait la place et il leva les yeux : la tour de l'église du Roi Charles Martyr, cette église où il s'était marié deux fois. Il avait envie d'avancer et se sentait en même temps incapable de bouger. C'était comme si quelqu'un l'avait attiré puis guidé vers ces vieilles portes si familières. Allday le suivit avec une espèce de soulagement. Au fond de lui-même, il savait bien que là résidait la

véritable raison pour laquelle Bolitho n'avait pas pris la diligence à Plymouth.

Il faisait frais, Bolitho entra d'un pas hésitant. L'église était déserte, mais peuplée pourtant de tant de souvenirs, de tant d'espoirs ! Il s'arrêta pour admirer les vitraux magnifiques qui se trouvaient au-dessus de l'autel. Il se souvenait de la première fois, de ces rayons de soleil qui brillaient à travers le porche.

Son cœur se mit à battre violemment, il crut même qu'il allait l'entendre. Il lui fallait partir, expliquer à Belinda ce qu'il ressentait, apprendre à reconnaître ses erreurs.

Mais, au lieu de cela, il se dirigea vers le mur où étaient fixées, un peu à l'écart des autres, les plaques commémoratives de la famille Bolitho.

Sur la pointe des pieds, il effleura une plaque scellée un peu à l'écart de celles dédiées aux hommes. *Cheney Bolitho*.

Il sentait la présence d'Allday, debout dans la grande allée, les yeux rivés sur lui et qui avait tellement envie de l'aider tout en sachant qu'il ne pouvait rien faire pour lui.

Il recula très lentement jusqu'à l'autel et passa plusieurs minutes à le contempler.

C'était le jour de leur mariage, lorsque leurs mains s'étaient unies. Il prononça son nom à voix haute, très lentement. Puis, tournant les talons, il alla rejoindre Allday.

— On rentre à la maison, sir Richard ?

Bolitho hésita, se retourna vers la plaque.

— Oui, mon vieil ami, on rentre. *Il en sera toujours ainsi.*

Fin du Tome 16

[1] « Monsieur », dans le français approximatif d'Allday. (NdT.)

[2] En français dans le texte.